This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

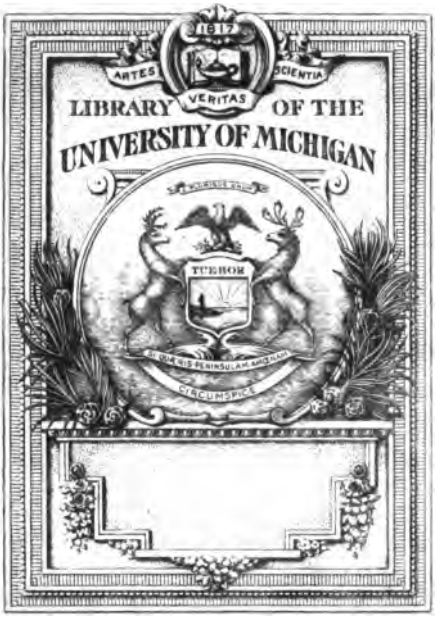
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

E.S.

PQ
1213
.A2
T37
V.1

657 pièces classées par ordre chronologique de 1792 à 1829 à raison de 1 volume chacun Lie 38 volumes



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Année 1792.

Janvier

12. Les deux Pantheons — Piis
21. L'isle des femmes — Leger

Fevrier.

Le 10. La revanche forcée — Deschamps.
14. Les Mille et un théâtre — Desfontaines
18. L'auteur d'un moment — Leger
27. Les Zix — Radet
Dans le 1er Volume de 1792 — les Solitaires de normandie — Piis

Mars.

le 13. Le Petit Sacristain — Demantort

Avril.

le 9. Arlequin affichon — Barré, Radet et Desfontaines
Le 21. La negresse — Barré et Radet

Mai

× le 18 – arleq. Paquin, Parodie de Lucrèce B.R.D.

Juin

× le 6. Nice – Segur J.e et Desprez.
19. Firon – Deschamps.

Juillet ; Août et 7.bre rien d'imprimé

Octobre

× le 13. La matrone d'Ephèse – Radet

9.bre rien d'imprimé

X.bre

× le 13 – arleq. Cruello, Parodie d'Othello,
Barré, Radet et Desfontaines

LES DEUX PANTHEONS,

OU

L'INAUGURATION DU THÉATRE

DU VAUDEVILLE,

Fragments en trois Actes, en vers, mêlés de Vaudevilles;

PAR M. DE PIIS, [illegible]

Représentée pour la première fois, à l'ouverture du Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres, au local ci-devant appellé Panthéon.

LE Français né malin *créa* le Vaudeville,
Agréable indiscret, qui conduit par le chant,
Vole de bouche en bouche et s'accroît en marchant.
La liberté française en ses vers se déploie;
Cet enfant de plaisir veut naître dans la joie.

BOILEAU, *Art poétique*.

PRIX *trente* sols.

A PARIS,

SE TROUVE:

A la Salle du Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres;
Et à l'Imprimerie de la rue des NONAINDIERES, n°. 31.

Janvier 1792.

Gift by
Source Division
Id. Rom. Dept.
12-23-33

A MONSIEUR BARRÉ,

Seul intéressé à l'entreprise du Théâtre du Vaudeville. (1)

VOUS m'avez demandé, mon cher ami, pour l'ouverture de votre Spectacle, une pièce d'inauguration dont le premier acte composé de scènes à tiroir, fit connaître *individuellement* et *sans exception*, tous les sujets qui le composent ; dont le second acte fut un mélange de contrastes gracieux et enjoués ; dont le troisième acte réunit à une critique générale, badine et *sans charge* du drame et de l'ariette de bravoure, l'éloge des Auteurs qui ont cultivé avec succès, le genre du Vaudeville, et dont l'ensemble fut néanmoins lié par une allégorie soutenue.

Tout le monde sait qu'on appelle *Panthéon*, l'enceinte où les Dieux de la fable sont réunis On sait également que le local du théâtre du Vaudeville s'appellait ci-devant le *Panthéon* de la rue de Chartres. C'est d'après cette analogie de noms, que j'ai imaginé mon sujet, dont la moitié est en action au ciel, et l'autre moitié sur la terre. La variété des décorations se trouve par-là naturellement amenée. (Qu'elles jouent comme elles sont peintes, l'illusion doublera.)

J'ai dérogé, dans la distribution des rôles, à la sotte et vieille routine des *emplois*. Les genres de voix sont tous égaux aux oreilles du Vaudeville. Tel, s'il a du talent, chante aujourd'hui *Cassandre*, qui chantera demain *le Père Lajoie ;* tel serait encore un joli *Colin*, si le masque d'*Arlequin* n'allait pas pour ce moment à sa figure, etc. Enfin je crois avoir placé tous les sujets du Théâtre du Vaudeville, dans un jour assez favorable pour faire appercevoir le talent de ceux-ci, les dispositions de ceux-là et la bonne volonté de tous.

Quant à moi, je n'ai pu, sans doute, me dispenser dans une pareille tâche, d'employer des couplets, uniquement de liaison, mais comme les autres sont sur des airs de MM. *Grétry*, *Deyaydes*, *Monsigni*, *Philidor*, d'*Alayrac*, *Martini*, *Chardini*, *Champein*, etc., etc., j'espère qu'ils ne seront point jugés trop sévèrement par les gens de lettres, sur-tout, s'ils sont débités comme M. *Rozières* les a enseignés, et s'ils sont accompagnés, comme M. *Chardini*, qui les a arrangés, desire qu'ils le soient.

Des détails, et un simple intérêt de curiosité, ont valu, dans tous les temps, un succès incroyable aux trois actes-fragments d'*Acajou*, c'est ici même genre, même plan.... Que n'est-ce aussi la plume de *M. Favart?*

Puissiez-vous, mon cher ami, au travers des sollicitudes de votre entreprise, retrouver par intervalle ces instans de loisir si nécessaires aux Muses, et venir les mettre à profit, pour le genre du Vaudeville, dans la retraite que des événemens particuliers ont rendue nécessaire à votre ami DE PIIS.

---

(1) Je répéterai ici, une fois pour toutes, ce que j'ai publié dans la plupart des Journaux: *que toute espèce d'entreprise, d'administration, de direction et de régie de spectacle, m'est et me sera toujours absolument étrangère, et que je n'ai jamais dû ni prétendu coopérer à l'établissement du Théâtre du Vaudeville, autrement que par mes ouvrages.*

PERSONNAGES.		ACTEURS.
Morphée.	*Dieux.*	*M. Vertpré.*
La Nuit.		*Mlle. Cécile.*
Harpocrate ou le Silence.		
L'Amour.		*Mlle. Férand.*
Momus.		*M. Bénoît.*
Le Temps.		*M. Lecomte.*
Hygie ou la Santé.	*Personnages allégoriques.*	*Mme. Chateauneuf.*
Le Vaudeville.		*Mlle. Fleury.*
L'Ariette de bravoure.		*Mme. Deblosville.*
Le Drame.		*M. Vertpré.*
Babet.	*Amoureuses.*	*Mme. de Kermasson.*
Agathe.		*Mlle. Reine-Royer.*
Isabelle.		*Mlle. Mollière.*
Colin.	*Amoureux.*	*M. Henri.*
Dorval.		*M. Frédéric.*
Léandre.		*M. Mairet.*
Margot.	*Mères.*	*Mlle Barral.*
Orphise.		*Mme. Raimond.*
La Mère Saumon.		*Mme. Bourgeois.*
Le Père La Joie.	*Pères.*	*M. Félix.*
D'Olban.		*M. Dechaume.*
Cassandre.		*M. Bourgeois.*
Nicole.	*Soubrettes.*	*Mlle. S. L. de St-Lambert.*
Lisette		*Mlle. Hélene.*
Colombine.		*Mlle. Clérícourt.*
Arlequin.	*Valets.*	*M. Rosières dit Laporte.*
Nicodème.		*M. Chapelle.*
La Fleur.		*M. Langle.*
Pierrot.		*M. Léger.*
Un Savoyard.		*Mlle. Sophie Mercier.*
Une Savoyarde.		*Mme. Monblond.*
Un Gascon.		*M. Clerville.*
Une Provençale.		*Mme. Souque.*
Un Abbé.		*M. Ronie.*
Une Novice.		*Mlle. Aimée.*
Une Négresse.		*Mlle. Bodin.*
Paysannes.		*Mdes. Garnier, Dumay, Dechaume, Tilly, Regnault, Valabrégue.*
Petites Filles.		*Mlles. Quémin. Sophie Belmon. Métayer. Vérieux.*
Deux petits Garçons.		
		Mlle. Victoire Garnier.
		M. Doix, le cadet.
Un Maître d'école.		*M. Doix, l'aîné.*
Un Tabellion.		*M. Vernai.*
Un Paysan-Chantre.		*M. Fournier.*
Un Ménestrier de Village.		*M. Julien.*
Le petit Michel-Morin, Sonneur.		*M. Regnier.*
Un Geolier.		*M. Saucède.*
Un Batelier.		*M. D'açostat.*
Un Virtuose.		
Soldats grecs et romains, *suivants*		

LES DEUX PANTHÉONS,

OU

L'INAUGURATION DU THÉATRE

DU VAUDEVILLE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la façade extérieure du Panthéon céleste, isolé au milieu d'un séjour censé aërien, qu'entourent des arbres et des nuages.

SCÈNE PREMIÈRE.

MORPHÉE, LA NUIT, HARPOCRATE.

MORPHÉE, *sortant du Panthéon.*

J'AI pris enfin sur moi de rabattre leur verbe,
Chacun son tour. . . .

LA NUIT.

C'est un bien vieux dicton.

MORPHÉE.

Si la chanson a fait proverbe,
Le proverbe n'est pas chanson;

Et si Morphée a cru devoir par suite
Donner aux Dieux une telle leçon,
Au Silence, à la Nuit, je veux sur ma conduite
Ne pas laisser le plus petit soupçon.

AIR : *Aussi-tôt que la lumière.*

TOUS les Dieux, mes camarades,
Disaient en plein Panthéon,
Que j'étais des plus maussades,
Que je ronflais sans raison;
Mais je ne crains plus qu'ils forment
Le plan de m'éloigner d'eux;
Car j'ai si bien fait qu'ils dorment
Tous, comme des bienheureux.

LA NUIT.

Vous avez pour y parvenir,
Dû consommer beaucoup de somnifère.

MORPHÉE.

Oh! mon dieu non; je suis sincère;
A peine ai-je eu besoin de m'en servir.

AIR : *Dodo, l'enfant do.*

COMME j'allois à Jupiter
En préparer une pillule,
Junon, par des contes en l'air
A bercé cet époux crédule;
Et je ne fus pas peu surpris,
De voir qu'au ciel, comme à Paris,
On est tout appris } *Bis* avec la
Dans l'art d'endormir les maris. } NUIT.

AIR : *Accompagné de plusieurs autres.*

OR, à l'exemple de Junon,
Proserpine a bercé Pluton.

LA NUIT, *malignement.*

Vous avez bien là fait des vôtres!

MORPHÉE.

Non, chacune a bercé le sien,
Vénus seule a bercé Vulcain,
Accompagné de plusieurs autres.

LA NUIT.

Bon ; mais qu'avez-vous fait pour assoupir les femmes ?...

MORPHÉE.

Oh ! pour les femmes je convien
Qu'il m'a fallu du temps ; si vous saviez combien
J'ai pendant mon travail, remboursé d'épigrammes !

AIR : *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse.*

D'ABORD, pour endormir tour à tour les neuf Muses,
Il m'a fallu de suite employer bien des ruses ;
Elles bravoient toujours le suc de mes pavots,
Et n'ont cédé qu'aux vers des Opera nouveaux.

J'ai sur un lit de rose, en face de Minerve
Fait placer Adonis ; et malgré sa réserve,
J'ai vu que la sagesse abjurant ses grands airs,
A fini par rêver presque les yeux ouverts.

Et Thémis, qui juroit de ne pas faire un somme !
De mille bons ducats, j'ai fait sonner la somme ;
Voilà que la déesse au doux bruit de cet or,
Soupire, étend les mains, prend ma bourse et s'endort.

LA NUIT.

Si bien donc que les dieux endormis tour à tour....

MORPHÉE, *tristement.*

Exceptez-en ma chère, et Momus et l'Amour,
Qui, de ce Panthéon, s'échappant à la brune,
Sont, au sein de Paris, allés chercher fortune...
Comme à mes propres yeux mon art se fait sentir ;
(*Il baille et se frotte les yeux*).
S'ils revenoient, hélas ! songez à m'avertir.

AIR : *de M. Chardini.*

DÉESSE de la Nuit, et vous dieu du Silence,
Dans vos soins généreux j'ai mis ma confiance.
Veillez, veillez ensemble, ou du moins tour à tour,
Tout dort jusqu'au zéphir dans la céleste cour;
Grace au calme des airs, vous entendrez d'avance
Les grelots que Momus autour de lui balance,
Et le frémissement des ailes de l'Amour.
Veillez, veillez ensemble, ou du moins tour à tour.

LA NUIT.

Nous veillerons ensemble, ou du moins tour à tour.

(Morphée pose la Nuit et le Silence en sentinelle à la porte du Panthéon, et rentre).

SCÈNE II.

LA NUIT, HARPOCRATE.

LA NUIT, *après un moment de faction.*

AIR : *Frère Jacques.*

HARPOCRATE!
Harpocrate!
Dormez-vous?
De sa consigne ingrate
Mocquons-nous. } *Bis.*

AIR : *Pour héritage je n'eus de mes parens.*

EN conscience,
C'est bien à tort qu'on dit
Que le Silence
Est ami de la Nuit.

Est-ce qu'il croit
Dans son humeur farouche,
Eternellement sur sa bouche
Garder-là son doigt?
(*Elle va tirer le Silence par la manche, mais il ne répond point*).
D'être immobile
Je lui reproche en vain;
Quel imbécille!
J'aurais moins de chagrin,
Si dans ce jour
Au lieu d'un tel modèle,
Pour faire avec moi sentinelle
On m'eût mis .... l'Amour!

AIR : *de la Romance de Marmontel.*

Qu'avec Momus il revienne,
Cet enfant si doux, si beau!
Et ma consigne inhumaine,
Passera de mon cerveau.
Mais quelle clarté soudaine?....
De l'Amour, on parle à peine
Que l'on en voit le flambeau.....

SCÈNE III.

LA NUIT, HARPOCRATE, L'AMOUR ET MOMUS.

L'AMOUR, *son flambeau en avant.*

Fin du même air.

QUE l'on en voit le flambeau....

LA NUIT.

Momus avec l'Amour! ...

MOMUS.

Guerre ouverte à l'ennui!

L'AMOUR.

Nous nous doutons qu'ici Morphée en notre absence,
A mis plus que jamais les dieux sous sa puissance;
Mais dans Momus et moi, tout l'Olympe aujourd'hui
Avait deux défenseurs qui s'occupoient de lui.

Même air que ci-dessus.

OR, pour qu'il se r'habitue
A suivre notre drapeau,
Nous, nous avons fait recrue
D'un détachement nouveau.
Il va paraître à ta vue,
Nous en ferons la revue.

(*Montrant le Silence à qui il remet son flambeau*).
Monsieur tiendra mon flambeau,

LA NUIT, MOMUS, *ironiquement.*

Monsieur tiendra son flambeau.

LA NUIT.

Peut-être qu'avec moi, tous deux vous voulez rire...
Auriez-vous pris des fous pour réveiller les dieux?

MOMUS *gaiement, mais avec emphase.*

Si tu veux le savoir, je veux bien te le dire;
Mais j'y dois mettre un ton mystérieux....
Quoique femme, un instant, tais-toi donc si tu peux,
Et de l'évènement je suis prêt à t'instruire.

AIR: *en quatre mots, je vais vous conter ça.*

Hier au soir, près du Palais royal,
Je trouve un groupe original
Qui semble aller au bal.
L'enfant qui marche à la tête,
Devant nous tout droit s'arrête

Et d'un ton loyal :

« Vous avez l'air, comme nous, carnaval ;
» Si ça vous est égal,
» Par un zèle amical,
» Daignez du Panthéon jovial
» Nous montrer le local.

L'AMOUR.

Crac, je dis à Momus : c'est une bonne affaire...
A ces gens, égarés attendu qu'il fait noir,
Faisons tous deux prendre ce soir
Le Panthéon du ciel pour celui de la terre.

MOMUS.

Second couplet. *Même air que ci-dessus.*

Au Panthéon, suivez-moi mes enfans,
Leur dis-je, et presque en même-temps
J'en charge habilement
Une vaste mongolfière,
Qui s'élève toute fière
Jusqu'au firmament.
Plusieurs d'entr'eux au jour se regardants,
Veulent montrer les dents....
Messieurs, soyez prudents....
C'est Momus, dieu des plus mordants
Qui vous a mis dedans.

Troisième couplet.

Mais contre moi leur cœur n'a plus de fiel.
D'entrer au séjour éternel
Leur desir est réel ;
Voyez d'ici leur nacelle...
Comme nous, ils n'ont point d'aile,
Et le fait est tel
Qu'ils ne sauraient avec un corps mortel,
Aussi matériel
Que superficiel,
Prendre un soin trop essentiel,
Pour mettre pied au ciel.

Bis avec l'Amour et la Nuit.

LES DEUX

LA NUIT.

AIR : *de M. Chardini.*

Mais quel est, plus j'y pense,
Cet enfant sans souci
Qui les tient à distance
Pour venir seul ici ?

L'AMOUR.

C'est le petit Vaudeville
Qui les fait tous mouvoir.

MOMUS.

C'est ce petit Vaudeville
Qu'il nous faut recevoir.

L'AMOUR et MOMUS.

C'est ce petit Vaudeville
Qui fait tout notre espoir.

LA NUIT.

Encor, faut-il le voir ?

L'AMOUR et MOMUS.

Ma foi vous l'allez voir.

SCÈNE IV.

Les Précédens, le VAUDEVILLE.

LE VAUDEVILLE *à la cantonnade.*

Second couplet. *Même air.*

RANGEZ-VOUS à la file;
Mais attendez un peu...
Il faut dans cet asyle
Prendre l'ordre d'un dieu.

C'est au petit Vaudeville
A l'aller recevoir,
Et le petit Vaudeville
Vous le fera savoir.

CHŒUR GÉNÉRAL *dans la coulisse.*

Que le petit Vaudeville
Nous le fasse savoir,
Nous le fasse savoir.

L'AMOUR *au Vaudeville.*

Troisième couplet. *Même air.*

Dis à tes amoureuses
Qu'on desire les voir.

LE VAUDEVILLE.

Elles sont bien peureuses !

L'AMOUR et MOMUS.

Jugeons de leur savoir.

LE VAUDEVILLE.

Ah ! le petit Vaudeville
Ignore leur savoir ;
Mais le petit Vaudeville
Les croit bonnes à voir.

L'AMOUR et MOMUS.

Oui, le petit Vaudeville
Vous croit bonnes à voir,
Vous croit bonnes à voir.

AGATHE, ISABELLE et BABET *dans la coulisse.*

Quoi ? le petit Vaudeville
Nous croit bonnes à voir ?
Nous croit bonnes à voir ?

SCÈNE V.

Les Précédens et Précédentes, AGATHE, ISABELLE et BABET.

ISABELLE.

AIR : *mon Père était pot.*

J'AI le cœur gai....

AGATHE.

J'ai le cœur neuf.

BABET.

Et moi j'ai le cœur tendre,
Je crains maman....

AGATHE.

J'ai peur de tout,

ISABELLE.

Moi, j'ai peur de Cassandre

BABET.

Moi, j'aime Colin....

AGATHE.

Moi, j'aime Dorval,

ISABELLE.

Et moi, j'aime Léandre.

BABET.

Je n'ose céder....

AGATHE.

Que puis-je accorder?

ISABELLE.

Moi, je voudrais me rendre.

AGATHE.

Simplicité, douceur, naïveté
Brillent, comme un jour pur dans le fond de mon âme;
Et mon timide organe en chemin arrêté,
S'accroîtroit, si mon cœur pouvoit être de flamme!

AIR : *jusques dans la moindre chose.*

Jusques dans la moindre chose
Je n'en soignerai pas moins,
Les rôles qu'on se propose
De confier à mes soins.
Quel bonheur, c'est quand j'y pense,
D'unir dans le même emploi,
La finesse à la décence,
L'amour à la bonne foi!

MOMUS.

Agathe, voulez-vous nous voir tous partager
Le sentiment si doux qui vous sied à merveille;
Prodiguez vos accents loin de les ménager;
Plus vous ouvrez la bouche et plus j'ouvre l'oreille.

AGATHE, *d'une manière plus prononcée.*

AIR : *de M. Chardini.*

On essaye une romance
Comme on risque un premier choix;
Au début, la défiance
Gagne le cœur et la voix;
Mais l'amour et l'indulgence
Venant à les émouvoir,
Si par la crainte on commence,
On peut finir par l'espoir.

L'AMOUR.

L'espoir est fait pour vous, mais il s'agit d'entendre
Cette autre demoiselle.....

MOMUS.

Amour fait son métier;
Je serois comme lui fort d'avis de les prendre
Toutes trois en particulier.

ISABELLE *à Agathe.*

AIR : *l'autre jour la petit' Isabelle.*

N' croyez pas qu' la petit' Zirzabelle
S' fass' comm' vous z'un ton précieux,
Une chanson badine t'elle?
Vous baissez sur le champ les yeux.
Ah! papa v'nez-vous-en ben vîte
A mon secours, dit' vous z'en douceur,
Ah! pauv' petite, ah! pauv' petite
Quelle pudeur!
L'équivoque est ce qui pique....
» Oui, la parade en use, et c'est le droit du jeu;
» Trop de sel seroit trop, mais z'il en faut un peu.
Et je dis qu'un couplet joyeux
Qui plaît avec un sens comique,
Plairait mieux s'il en avoit deux.

Second couplet.

De c' que je n' saurais me défendre....
C't équivoque malicieux,
N' craignez pas pourtant qu' j' me laiss' prendre....
A dire un mot licencieux....
Je n' veux pas qu'on m' cherche querelle,
Ni qu'on m'assimil' z'en propos
A l'Izabelle, à l'Izabelle
Des tréteaux.
De rire il est une manière....
» Je promets qu'à mon sexe avec soin ménagé,
» J'épargnerai toujours l'éventail obligé.
C'est dit et même où nos aïeux
N' mettoient qu'un gaz', encor bien claire!
Pour le mieux, moi j'en mettrai deux.

Troisième couplet.

(*Elle contrefait la Tragédienne.*)

C' n'est pas tout, parfois je m' promène
Avec un poignard à la main;
Comme un' Princess' Grecq' z'ou Romaine
A p'tits pas j' fais beaucoup d' chemin.
Car qu'il vienn' z'une Tragédie,
Qu'il survienn' un bon Opera,
La Parodie, la Parodie
Reprendra.
A la parade elle s'accorde....

» D'ailleurs, je m'en rapporte à l'Amour que voilà;
» Il se connaît z'en tout, mais sur-tout z'à cela.
Malgré qu'il soit bon, dans ces lieux
D'avoir à son arc une corde,
Ça vaut mieux quand on en a deux.

MOMUS.

Voilà pourquoi j'aimerais Isabelle,
Sans oublier Agathe.....

L'AMOUR, *à Babet.*

A vous, à vous, ma belle.
Vous hésitez!....

BABET, *montrant souvent le Vaudeville à l'Amour.*

Ce n'est pas sans raison,
S'énoncer la première eût été préférable;
Mais, n'est-ce pas? le zèle est toujours de saison.
S'il vous faut, comme à lui, pour être plus aimable,
Des prés, des bois, des fleurs, et sur-tout *du Gazon*,
Vous devez à Babet vous montrer favorable.

AIR : *la chanson que chantait Lizette.*

Je laisse donc mademoiselle
Soupirer ses airs languissants;
Je laisse la folle Isabelle
Parcourir ses airs sautillants.

C'est dans les champs, sous la coudrette
Que je vais chercher mes accents,
Et je préfère à l'ariette
La chanson, la chanson que chantait Lizette.

Second couplet.

Une flamme douce et secrette
Agite-t-elle tous mes sens?
D'une jalousie inquiette
Connais-je les soupçons pressants?
Je fais la tendre et la coquette;
Mais pour peindre ces sentimens,
Devinez la chanson qui prête....
La chanson, la chanson que chantait Lizette.

Troisième couplet.

(Avec effusion de cœur.)

Ah! des musettes, la première
Fut composée au fond des bois,
Lorsque la première bergère
Aima pour la première fois.
Depuis ce temps, c'est la musette
Qui sur les cœurs a plus de droits;
Et par écho, chacun répète
La chanson, la chanson que chantait Lizette.

(Agathe et Isabelle reprennent le refrein.)

L'AMOUR *au Vaudeville.*

AIR : *Babet que t'es gentille!*

De célébrer Babet
D'honneur mon cœur pétille,
LE VAUDEVILLE.
Que n'as-tu le secret
Qu'on a dans ma famille?
Lorsque l'on connaît
Un bon vieux couplet,

Où naïveté brille,
On en conserve l'air qui plaît,
On en prend le refrein tout fait,
Et l'on dit d'un ton satisfait,
Babet que t'es gentille!

TOUT LE MONDE.

Babet que t'es gentille!

LE VAUDEVILLE.

AIR : *Jardinier ne vois tu pas.*

Le trio des amoureux
N'est pas-là dans son centre....
Il serait bien curieux

L'AMOUR.

De s'introduire en ces lieux....
Qu'il entre, qu'il entre,

MOMUS, LE VAUDEVILLE et L'AMOUR.

Qu'il entre.

SCÈNE VI.

Les Précédens et Précédentes. DORVAL, LÉANDRE et COLIN.

MOMUS, *arrêtant les trois amoureux qui se précipitent vers leurs maîtresses.*

UN petit moment, s'il vous plaît.....
(On ne doutera point que vous soyez fideles)
Mais nous voulons savoir quel degré d'intérêt
Vous pouvez tous les trois inspirer à vos belles;
Et quand l'examen sera fait,
Vous passerez tout de suite auprès d'elles.

DORVAL.

AIR : *je suis Lindor* (de M. Paësiello.)

Je suis Dorval, ma flamme est peu commune;
Je suis constant sous un dehors léger,
Et l'espoir seul de la voir partager,
Fait que j'attache un prix à ma fortune.

AIR : *je suis Lindor* (de M. Dezaydes.)

La voix souvent cherche trop à paraître,
Ou presque seul le sentiment suffit,
C'est à l'orgueil souvent qu'elle obéit,
Et c'est le goût qui doit être son maître.

AIR : *je suis Lindor* (de M. Paësiello.)

Lions-nous tous d'une amitié bien tendre,
Rivaux d'emploi, mais unis par devoir,
Que nous aurons de plaisir à nous voir
Si l'assemblée en trouve à nous entendre!

Bis avec Colin et Léandre.

L'AMOUR.

L'AMOUR.

Vous vous nommez Dorval; en général,
Qu'on se nomme au Théâtre, ou Fierval, ou Linval,
Les noms, monsieur, ne font rien à l'affaire.
Pourtant, quand vous serez de retour sur la terre,
Tachez qu'on vous nomme *Clairval*;
Et vous serez encor bien plus certain de plaire.

MOMUS, *examinant Léandre, dont le gilet et les culottes sont très-serrés.*

L'habillement de ce garçon,
Pour le geste et la voix me semble peu commode.

LÉANDRE, *étouffant.*

Oh! je suis.... bien serré.... mais je suis à la mode.

MOMUS.

Il a l'air tant soit peu bouffon.

ISABELLE, *sans quitter sa place et comme pour excuser son amant.*

C'est mon compagnon de parade....
Pour toute nourriture il est aux quolibets....
Et ne parlant que par charade,
Il ne chante que par hoquets....

LÉANDRE, *pinçant de la guittare avec des gestes affectés.*

AIR: *vous qui d'amoureuse avanture.*

On saura comment je m'appelle
Lorsque j'aurai dit sans détour,
Que pour la charmante Isabelle
Mon cœur soupire nuit et jour.
Le jour, le jour
Son image en tous lieux m'accompagne:
La nuit, quand je m'abandonne au sommeil,
Je fais des châteaux en Espagne,
Qui sont de Flandre à mon réveil.

Mais ne croyez pas que Léandre
Se borne à faire les beaux bras ;
Il sait qu'à la voix la plus tendre
Un bon instrument ne nuit pas,
Et peut tirer de sa guittare complaisante,
Matin et soir un son plus ou moins séducteur.
En crescendo pour une amante,
Con sordini pour un tuteur, } *Bis* à part.

L AMOUR *à Colin.*

A vous, mon bon ami....

COLIN.

Cet appel favorable
Rassure un peu mon cœur tremblant ;
(*à Momus, et autres*).
Mais pour rendre, messieurs, mon courage durable,
Laissez-moi regarder Babet en vous parlant.

AIR : *si des galants de la ville.*

Je n'ai des galants de ville,
Ni les airs ni les discours ;
Habit simple et chant facile
Peignent bien mieux mes amours.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Il n'a des galants de ville, etc.

COLIN.

En bijoux comme en dentelle
Dorval brille tous les jours ;
Ma gloire est d'être fidèle,
Des rubans sont mes atours.

Je n'ai
Il n'a } des galants de ville, etc. } *Bis* en chœur.

COLIN.

Léandre sait à merveille
Broder un air séducteur;
Mais nature me conseille
D'oublier l'art du chanteur,
Et d'amuser moins l'oreille
Pour aller plus vite au cœur.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Je nai
des galants de ville, etc.
Il n'a

L'AMOUR.

Soyez toujours berger, c'est là votre destin :
Et parmi les héros ne briguez point de place.
Tel qui sût manier la houlette avec grace,
A soutenir un sabre a pu faire sa main;
Mais le défaut de la cuirasse,
Laisse toujours percer les charmes du Colin.
(*au Vaudeville*).
D'ailleurs, à vos enfans, le grand genre est funeste;
Une fois que l'habit Romain les éblouit,
Leur voix fatigue, un casque épais leur reste,
Et leur gaîté s'évanouit.

BABET.

Je jure, avec le Vaudeville,
D'empêcher à jamais Colin de s'engager
Dans cette milice inutile.

COLIN.

Et moi, pour te répondre, en conservant ton style;
Je jure, avec l'Amour, de ne jamais changer.

MOMUS *à l'Amour.*

Mais, à propos; de faire entrer les mères,
Je présume qu'il seroit temps.
Il pourroit à l'esprit leur venir des chimères,
Sur votre intelligence avec ces jeunes gens.

L'AMOUR, *à la cantonnade.*

Venez . . . . .

SCÈNE VII.

Les Précédens. ORPHISE, MARGOT, la Mère SAUMON.

La Mère SAUMON.

Quoi quignia donc de si mystérieux
Dans c'grand salon du Panthéon céleste,
Pour nous faire escroquer l'marmot une heure et l'reste,
Les nuages au bec et l'zétoil' dans les yeux?

MOMUS.

Paix, Madame Saumon, un peu de savoir vivre;
Laissez parler cette Dame avant vous.
(*lui montrant le silence.*)
Voilà, Monsieur, (soit dit sans vous mettre en courroux),
Qui vous fournit un bon exemple à suivre.

La Mère SAUMON.

Oh ben oui, vla t'encor un model' ben r'calé,
Avec du fil, autant qui s'couse la bouche:
S'il est vot' surveillant, c'est de l'argent volé,
Dans la chambr' d'un malade autant vaut'i qu'il couche.

L'AMOUR.

La mère, un seul instant.

La Mère SAUMON.

T'as raison toi, mon p'tit,
J't'obéirai, par'c'que j'aim' ben ta meine;
(*elle montre Momus.*)
Mais pour c'monsieu gognard, dont le bonnet maudit
Trimball' un carillon pir'qu' la Samaritaine;
Nest-c' pas qu'ça li va ben d'crier qu'on l'étourdit?
Attrap' Champagne, et v'la comme j' les mène.
J'ons promis qu'je m'tairois, v'la qu'j'y viens, v'la qu'j'ai dit.

ORPHISE.

AIR : *sans changer rien votre état.*

N'est pas bonne mère qui veut ;
Mais quand on est sûre de l'être
A plus forte raison l'on peut
Sur un théâtre le paraître.
Ce rôle a toujours réussi
Par l'émotion qu'il procure,
S'il n'est que secondaire ici,
C'est le premier dans la nature. *Bis.*

MARGOT.

AIR : *la chose vaut mieux que le mot.*

J' croirois que c'te dam comme il faut,
S' fasse honneur du doux nom de mère,
Je n' sis qu' Margot,
Et de mon lot
Quant à c' qu'est d' ça, j' sommes z'aussi fière,
Si Pierrot, Thérèze et Jacquot,
Pour v'nir m'embrasser n' font tous trois qu'un saut,
Avec qu'eu plaisir j' les laisse faire !...
La chose vaut mieux que le mot.

AIR : *De M. de Blois.*

De la vieille Bobi, *(en se courbant).*
S'il faut prendre aussi
La caricature ;
Je sais faire à la fois
Chanceler ma tête et trembler ma voix...
Je parviens à rider,
Sans m'intimider,
Toute ma figure ;
A l'aide d'un bâton,
Je m'courbe, et mon nez rejoint mon menton.

Je m'mets à sermonner,
A moriginer,
Tout' la folle jeunesse ;

Leur criant qu'nos aïeux
Ont fait beaucoup mieux
Que c'qu'on voit sous nos yeux.
Et pour donner du poids,
D'vant ces jeun' minois,
A mes l'çons d'sagesse,
J'emprunte soixante ans;
Mais j'dis en même-temps,
C'nest pour queuqu' z'instants.

AIR : *y suffit qu'ça vous plaise.*

Puis comme à l'ordinaire, *(en se redressant).*
Soudain me redressant,
Je r'prends ma voix légère,
Et je jette ma canne au vent,
Disant;
A tout chaland,
Passant;
De Margot la Meûnière,
Voilà le moulin qui reprend:
Quiconque y voudra moudre son froment,
Peut l'y moudre au comptant,
Vraiment,
Tout comme ci-devant.

La Mère SAUMON.

Quand all' z'auront tout dit, n'auront plus rien à dire;
V'la mon tour, gu'ieu merci.
(en regardant Momus.)
Quoiqu'il l'fait encor rire?
Ces dam' sont mèr', v'la qu'est fort bien;
Mais j'sis mère aussi, je l'soutien.

MOMUS.

La parole, en ce cas, doit vous être accordée.

La Mère SAUMON.

La parole, il est bon; va, va sans toi, j'la tien;
D'ailleurs à t'la couper j'étois ben décidée.

AIR : *t'nez monsieur d'Orléans.*

Queuqu'fois au genr poissard,
S'i faut qu'on z'ait égard;
J'vous déclarons d'abord
Qu'c'est là mon fort;
J'ons toujours not' bonnet jetté
Z'un tant soit peu sur le côté.
Si queuqu' voisin, hors de saison,
Vient m'chercher queuqu' mauvais'raison;
J'ly fais un'pair d'yeux, et me vlà
En garde avec ce geste là. *(en menaçant du poing).*
Des p'tits maitres manqués,
Et des abbés musqués,
Je gouaye au mieux les travers,
Et les airs.
D'mon éventair devant moi,
J'sais faire un bon emploi,
Et j'baille l'tour,
Tour à tour
Aux bouquets
Que j'vends par paquets.
Le babil
Subtil ?
Vous plait-il?
Je laisse alors tout aussi-tôt
Ma langue aller le grand galot,
Nul avec moi n' fait assaut.
Bref, tout'fois qu'il s'agit d'Vadé,
Sans contredit c'est à moi l'dé.
Pour ben dégoiser ses chansons
J'ons les manièr'z et les façons,
Et j'prends un timbre de voix c.ssé
Comm'si l'rogome y avoit passé.

Je m'tais encor; oui, c'est un parti pris;
Faut aux autres baillai la place;

Pr'êt' ben qu' ces dam' zattendent leux maris,
Y voulions ben passer quand et quand moi.... j'te passe.

MOMUS.

Avancez, s'il vous plaît; mais quel coup-d'œil jaloux?....

SCENE VIII.

Les Précédens. Le Chevalier DOLBAN, et le Père LAJOIE.

MOMUS.

MES chers amis, seriez-vous en querelle?

Le Père LAJOIE.

Non, non, c'est une bagatelle,
Qui ne regarde absolument que nous.

DOLBAN.

AIR : *que le Sultan Saladin.*

La basse taille est mon fort,

Le Père LAJOIE.

J'en suis volontiers d'accord;
Mais dis moi mon camarade,
Ne peux tu tomber malade?

DOLBAN.

Je me porte toujours bien,

Le Père LAJOIE.

Très-bien, fort bien,

ENSEMBLE, *à part, et avec un étonnement respectif de la qualité de leur voix.*

Le sol ne lui coûte rien,

ENSEMBLE, *en se rapprochant.*

Vas, chantons, toi les airs a boire,
Et moi la gloire *Bis.*
Vas, chantons, moi les airs a boire,
Et toi la gloire.

SCENE IX.

Les Précédents, et CASSANDRE.

AIR : *Pucelle avec un cœur franc.*

A vos lyriques exploits
Souffrez que je mêle ma voix;
Tout me dit ici que je dois
Du chant suivre les mêmes loix,
Le père noble est monsieur, je le vois,
Vous êtes, vous, le père Villageois,
Je suis le père Bourgeois.
L'emploi de père est bien doux quelquefois,
Cet emploi-la vaut les autres emplois,
Allons, accordons nos droits
Tous les trois. } *Bis* Ensemble.

MOMUS, *surpris d'entendre une basse-taille à Cassandre.*

AIR : *De la parole.*

Je lui trouve un ton résolu.

CASSANDRE.

Ma voix vous paraît un peu forte;
Mais ce que l'on n'a jamais vu
Se voit tous les jours, et qu'importe?
Cassandre est vieux, mais il prétend
Recouvrer des droits qu'on lui rogne.
On peut après tout en chantant

Faire bien du bruit, et pourtant
Ne pas faire autant de besogne.

SCÉNE X.

Les Précédents, LISETTE, COLOMBINE et NICOLE.

COLOMBINE, *criant de la coulisse.*

MONSIEUR Cassandre! ....

CASSANDRE.

Eh bien, je crois qu'on se dispose...

COLOMBINE.

Vous ne pouvez pas trop grand chose;
Mais vous pouvez, peut-être, obtenir notre accès,

L'AMOUR.

Il nous faut sur le champ répondre à leur attente,

LISETTE *à l'Amour.*

Puisqu'il fait jour, pour nous, je serai bien contente,
De savoir de monsieur si ses ordres sont prêts.

COLOMBINE *à l'Amour.*

Moi, je suis toute à vous....

NICOLE.

Moi j'suis b'en vot' servante.

L'AMOUR *à Lisette.*

Aux deux autres.

Chantez d'abord.... Vous chanterez après.

LISETTE.

AIR : *vive les Fillettes.*

Oui je suis soubrette,
Mais j'entre en maison ;
Jugez donc Lisette
Sans comparaison.
J'ai d'une grisette
Le maintien prudent,
Ou d'une coquette
Le propos galant.
Laissez la soubrette
Entrer en maison;
Et jugez Lisette
Sans comparaison.
Aujourd'hui Finette
Et demain Marton,
Changeant de toilette,
Je change de ton....
Laissez la soubrette, etc.
Si de vos suffrages
J'obtenais le prix,
Je mettrais mes gages
Après mes profits.
Laissez la soubrette
Entrer en maison,
Et jugez Lisette
Sans comparaison.

Bis en chœur.

COLOMBINE.

Colombine, dans son emploi,
Partage de Lisette et le zèle et l'effroi.

AIR : *de Calpigy.*

Mettre en poche des mains discrettes,
Comme la plupart des soubrettes,
Pour ne jamais les en sortir ;
Ah ! c'est facile à retenir. *Bis.*

Mais de certaines colombines,
Saisir le coup-d'œil et les mines,
Chanter comme elles à ravir.
C'est difficile à retenir. *Bis.*

Cassandre, qui toujours querelle,
M'enjoint d'enfermer Isabelle :
Mais le moyen d'y parvenir,
C'est difficile à retenir. *Bis.*
Pour peu qu'elle ouvre sa fenêtre,
Léandre que je vois paraître,
Vient d'un cadeau me prévenir;
Ah ! c'est facile à retenir. *Bis.*

Lorque Pierrot me dit qu'il m'aime,
Et qu'il veut être aimé de même,
Ces propos là me font plaisir;
Ah ! c'est facile à retenir. *Bis*
Mais un Pierrot est si volage,
Une fois parti, bon voyage,
On ne le voit plus revenir;
C'est difficile à retenir. *Bis.*

COLOMBINE *poussant Nicole.*

En bien, Nicole, c'est à toi....

NICOLE, *comptant si c'est à elle à chanter.*

J'vous écoutais, ma fi, moi, j'suis de bonne foi.
Attendez que je compte encor d'peur de méprise;
Un, deux et trois, oui, à c'est à moi,
Comm' j'men doutais quasi, j'nen suis pas tant surprise.

AIR : *ça n'devoit pas finir comme ça.*

J'sentais qu'ça devait finir par-là,
Pisque ça commençait comm'ça.
C'est sur ma min' ronde qu'on m'en rôle;
Mais par ma fi, j'crois qu'on m'engeole,
Car en honneur je n'savons rien,
Rien du tout, c'qui s'appelle rien,

Attendez, attendez, j'sais pourtant
Que j'sis folle
Et que je n'nomme Nicole.
Au lieu d'finir par convenir d'ça,
P'tèt' fallait y commencer par-là.

J'ai l'himeur égal, mais frivole,
J'm'amuz' d'un' paille, d'un' mouche qui vole.
C'te gaieté-là fait mon soutien,
Aussi j'dis que j'me porte bien
Je n'sais pas en tâtant Nicole
Si c'est être folle;
Mais j'tâcherons qu'ça s'maintienn' comme ça
Pisque ça commencé par-là.

Faire rir' en riant, c'est une affaire!...
En jouant la Nicol de Molière
Eun' fameuse Actrice y parvient.
Ah! parbleu, vlati pas que j'tien
Le moyen d'être toujours drôle,
Tout l'long du même rôle,
C'est d'commencer comme c'te Nicole-là,
Et d'finir comme c'te Nicole-là (1).

L'AMOUR.

Ah ça, mesdames les soubrettes,
Vous n'êtes pas je crois sans amourettes?

NICOLE.

Oh nenni, dà, j'ons tretout' des galants.

LISETTE.

Holà, qu'on fasse entrer nos gens.

(1) Ce rôle est rendu, aux Français, par Madame Belcourt.

SCENE XI.

Les Précédents, et LA FLEUR.

LA FLEUR.

J'AI perdu mes deux camarades,
C'est bien dommage, ils étoient gais ;
Mais de la route fatigués,
Peut-être dans un coin, sont-ils tombés malades?
Mais pour moi, sous l'habit des laquais distingués.

AIR : *t'es dans tes atours.*

Avec le projet
De plaire, *Bis.*
Je ferai le bon valet
J'espère. *Bis.*
Car, ne croyez pas qu'ici je rougisse
D'être novice
Au service.
Je dis que je réussirai
Peut-être,
Si le sort me fait à mon gré
Paraître
D'un Pasquin
Coquin,
Tel a l'œil traître,
Qu'n'a pas l'air
Fier
D'un valet-maître ;
Bref, sur cent qu'on peut connaître,
N'est pas la Fleur qui croit l'être.

L'AMOUR.

Vous cherchiez deux amis ; les voilà sûrement.

MOMUS.

Arrivez donc, messieurs, on vous attend.

SCENE XII.

Les Précédents, PIERROT et NICODÈME.

PIERROT.

A forc' de regarder sur terre,
La tête m'avoit tourné vraiment.

NICODÈME.

Moi, je prenais tranquillement
Un peu d'air en plein atmosphère.

PIERROT.

AIR : *Colinette au bois s'en alla.*

A la parfin, v'la qu'j'arrivons,

NICODÈME.

Comme on dit aux derniers les bons:
A l'air dont je saluons
On d'vin' l'emploi qu'nous jouons.
J'ons les ch'veux et les bras pendants.

PIERROT.

Quand je rions, j'montrons ben les deuts,
Oh d'ça, j'sommes ben nigauds,

NICODÈME.

Ben neufs et ben lourdaux,

PIERROT.

Je jou' les Gill' z'et les Pierrots,

NICODÈME.

Les Dodinets et les Jeannots,
Et même aussi les Nicodème.

PIERROT.

» Que j'frons donc d'farc' et de mascarades!

NICCODÈME.

» Que j'srons cocass' sans contredit!

PIERROT.

» Combien t'est-ce que j'frons d'parades!

NICCODÈME.

» Combien j'dirons d'bétis' d'esprit!

ENSEMBLE.

Gnia' pas d'mal à ça
Quand on l's'aime,
Gnia' pas d'mal à ça.

LE VAUDEVILLE *à l'Amour et à Momus.*

AIR : *Vaudeville de la Negresse.*

Si vous croyez que ce soit tout,
Vous êtes bien loin de compte,
Vous n'êtes vraiment pas au bout;
Devinez quel trio monte
Negresse folâtre, abbé pimpant,
Novice bien sincère,
Du blanc au noir, du noir au blanc,
Mes sujets passent pour vous plaire.

SCÈNE XIII.

Les Précédents, une NÉGRESSE, un ABBÉ, et une NOVICE.

LA NÉGRESSE.

Moi, timide beaucoup dans ce séjour nouveau,

MOMUS.

Cela ne paraît pas trop sur votre visage;

L'AMOUR.

Que ferez-vous parmi ce blanc troupeau?

LA NÉGRESSE *montrant le Vaudeville.*

Pour chanter airs jolis, crois bien que lui m'engage.

AIR : *viens dans mes bras mon aimable Créole.*

Danse et chansons servir à nous d'us ges,
Comme plaisirs nous tenir lieu de mœurs,
Ah! ah! quels doux usages!
Si couleur noire être sur nos visages,
Couleur de rose être au fond de nos cœurs.

Gaité chez nous n'être point de commande,
La kalendar animer tous nos sens;
Ris, jeux, point de commande;
Dans nos climats si régner chaleur grande,
Chaleur plus grande enflamer nos accents.

L'AMOUR *malignement.*

Danser, chanter, ce n'est pas tout, je gage?

LA NÉGRESSE *à l'Amour.*

Oh non, nous bien aimer si nous l'être au niveau,
Et quand vous bientôt voir ma petite Isabeau,
Vous mieux juger mon zèle en voyant mon ouvrage.

L'AMOUR.

Et vous, mon cher Abbé, par quel heureux hasard,
Aux jeux du Vaudeville osez-vous prendre part?

L'ABBÉ, *montrant Momus.*

AIR : *j'ai perdu mon âne.*

Z'ai perdu ma prébende, *Bis.*
Monsieur tout bas d'un ton formel.
Ma zuré qu'on allait au ciel,
Et z'ai suivi la bande. *Bis.*

MOMUS *lui montrant le Vaudeville.*

Jurez de vous unir à ses amis fidèles.

L'ABBÉ.

Ze zure qu'avec lui ze prétends demeurer,
Ze zure et de bon cœur de courtiser ces belles;
Z'espère après cela s'il survient des querelles,
Que l'on ne dira pas que j'ai peine à zurer.

MOMUS *à la Novice, voilée de blanc.*

Et vous, discrette enfant, quelles sont vos allarmes?
Avancez librement, c'est à vous de parler;
Mais d'un triste bandeau ne cachez plus.... vos charmes,
Les Grâces dans le ciel doivent se dévoiler.
(*Il lève son voile.*)

LA NOVICE *au Vaudeville.*

AIR : *jeune et novice encore.*

Jeune et novice encore,
Vers vous de bonne foi
Je viens, quoique j'ignore
Si j'aurai de l'emploi.

LE VAUDEVILLE, *la renvoyant à l'Amour.*

Je vous rendrai service;
Mais ma petite, pour
Cesser d'être novice
On s'adresse à l'Amour.

LA NOVICE *humblement à l'Amour.*

Que l'Amour me bénisse
Et m'apprenne à chanter.

L'AMOUR.

Croyez-vous que je puisse
Déja vous écouter?

(Montrant le Vaudeville.)

Lui seul avec malice
Vous fera répéter,
Tout le nouvel office
Qu'il vous faut réciter.

LA NOVICE *au milieu de la scène.*

A l'Amour.

A vos avis intimes,

Au Vaudeville.

Je joindrai vos leçons;

A l'Amour.

Je suivrai vos maximes,

Au Vaudeville.

Je dirai vos chansons;
Mais si mon innocence
Appelle la douceur,
Donnez force indulgence
A la petite sœur.

(Elle fait une grande révérence avec ingénuité.)

SCÈNE XIV.

Les Précédents, ORPHISETTE, ISABEAU SAUMONETTE, THÉRÈZE et JACQUOT.

L'AMOUR.

MAIS quels personnages nouveaux
S'empressent vers cette demeure ?

MOMUS.

Des enfants, qui depuis une heure,
Font plus de bruit qu'ils ne sont gros.

ORPHISETTE.

AIR : *c'est un enfant.*

Mais en honneur, c'est incroyable,
On ne nous dirait pas d'entrer;
Je crois pourtant qu'on est capable
Et de plaire et de figurer;
Mesdames par grace,
Pour que chacun passe,
Serrez tant soit peu moins les rangs,
Place aux enfants.

Les enfants, ensemble.

Place aux enfans.

ORPHISETTE *à Orphise, sa Mère.*

AIR : *pauvre Jacques.*

Ah! ma mère, combien j'avais d'effroi,
D'être demeurée en arrière,
Mais à présent que je suis près de toi,
Je ne songe plus à la terre,

ISABEAU *à la Négresse, sa Mère.*

Toi sans époux, moi sans père aujourd'hui;
Mais tous deux braver la tristesse,
Si toi seule être à présent mon appui,
Moi l'être à toi dans la vieillesse.

ENSEMBLE.

Ah! ma mère, etc.

ORPHISETTE *à sa Mère.*

Ah, qu'un bombon me dédommageroit
De la fatigue du voyage.

Saumonette, Isabeau, Thérezè et Jacquot.

Pour nous baiser, baisse toi tout à fait,
Vla l'seul bombon qui nous soulage.

ENSEMBLE.

Ah! ma mère, etc.

LE VAUDEVILLE *entendant la ritournelle de l'air de la Provençale.*

AIR : *voilà mon Cousin, l'allure.*

Le moyen qu'à ce bruit mes amis,
Mes pieds en place tiennent?

A Momus et à l'Amour.

Ce sont, comme je vous l'ai promis,
Nos bons, nos vrais, nos fidèles amis

A tout le monde.

Pour que mes refreins reprennent
Mes amis,
Tous les pays gais se tiennent.

SCÈNE XV.

Les Précédents, une PROVENÇALE, un GASCON, une SAVOYARDE et un SAVOYARD.

LA PROVENÇALE.

AIR : *et gai, gai, gai mon Officier.*

ET gai, gai, gai dans ces momens,
Grivoise
Marseilloise,
Vient, gai, gai, gai dans ces moments,
Se mêler à vos chants.
Pour marquer la cadence,
Momus un beau matin,
A fait dans la Provence
Le premier tambourin.
Et gai, gai, gai, etc.

Causounetto vulgairè
Chez nous à mille appas;
Pour le drame *peccairè!*
On ne li connait pas.
Et gai, gai, gai, etc.

Les sots blâment sans cesse
Notre grasseyement,
L'accent de l'allégresse
Le tourne en agrément.
Et gai, gai, gai, etc.

LE GASCON.

AIR : *Jean de la Réole, mon ami.*

Eh donc jé suis
De bostre avis;

Soyons unis,
Ma chère dame,
Pour protéger en tous pays
Lé vaudéville et l'épigrame.
Sauté marquis !
Ah ! cadédis !
S'il faut que jé trouvé le drame,
Par moi, sandis,
Et mes amis,
Il séra mis
A rémotis.

LA SAVOYARDE.

AIR : *eh ! couci couça.*

Chambéry m'a vu naître,
Et je couro près ce p'tit dieu là,
Pour me faire connaître,
Dessus c'tinstrument là,
Eh couci couça, j'jou' c't'air là,
Et d'aut' z'airs comm' celui là.

Sitôt q' ma voix s'arrêto,
Crac, mon poignet va deça, delà;
Et d'un p'tit coup de têto
J'accompagne cela;
Eh couci couça : c'est c'tair là
Qui prête à ces mines là.

(*Souriant à Momus, qui lui marque la mesure avec sa marotte.*)

Mais j'sens une joie nouvello,
Quand j'vois qu' Momus veut bien à propos
Marier, au son de ma viello,
Le bruit de ses grelots.
Eh couci couça : c'est c' tair là
Qui me vaut cet honneur là.

LE SAVOYARD, *une marmotte sur son dos, et un triangle en main.*

AIR : *diga d'Janetto.*

V'là ma compagna,
Cousine à moi,
Qui, de bonne foi,
Drès la montagna,
M'avi baillé sa foi;
Mais tiens, Javotta,
Je n'crayais pas, d'honneur,
Que c'te marmotta
S'rait si sotta
Que dé dormi d'si bon cœur.

Moi, tout plein d'morgo,
Jamais n'ramona
La chemina;
Moi point jouer d'l'orgo,
Courir la campagna,
Sous les coudretto,
Avec Javotta;
Aimer mieux dansar castagnetto,
En mangeant castagna,

Quand ma compagna,
Demando, qu'en tapant sur ce fer,
Je l'accompagna
Dans son petit air.
Tant que c'tair duro,
Je l'marque, en honneur,
Par una
Mesura;
Plus soura
Qui toq' là dans mon cœur.

(*Il porte la main sur son cœur.*)

SCÈNE XVI.

Les Précédents et ARLEQUIN.

LA NUIT.

MAIS quelle mine originale?

PIERROT.

Eh mais, pardié c'est Arlequin;

NICODÈME.

Tiens, je l'croyais en l'air mangé par queuq' requin,

PIERROT.

Bah! j'étions nez à nez tous deux à fond de cale.

ARLEQUIN.

AIR : *menuet de Carlin.*

C'est le premier pas
Qui, seul, coûte dans tous les états;
C'est le premier pas
Qui, seul, cause mon embarras.

(*Les femmes se mettent à rire de sa gaucherie apparente.*)

La peur retient mes bras:
Minois plein d'appas,
Vous ne devez pas
En rire aux éclats.

C'est le premier pas
Qui, seul, coûte dans tous les états;
C'est le premier pas
Qui fait aussi votre embarras.

(Il gratte par terre avec sa batte, et souffle avec son chapeau, comme pour trouver les pas de quelqu'un.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Mais quand tu grateras,
Quand tu soufleras,
Quel trésor, hélas!
Cherches-tu si bas?

ARLEQUIN.

C'est le premier pas
Qu'a fait Carlin dans un pareil cas;
Je veux, pas à pas,
Suivre la trace de ses pas.

AIR : *du menuet d'Exaudet.*

Ce Carlin,
Tant malin,
Eût pour maître
Un de ses prédécesseurs, (1)
Et de ses successeurs;
Il a su long-temps l'être;
Il n'est plus,
J'en conclus
Pour moi-même,
Qu'au moins, d'après son portrait,
Tout jeune arlequin fait
Son thême.
Soyons d'abord, pour la frime,
Glouton et pusilanime.
Sans retard,
Cherchons l'art
Des grimaces.
D'entrechat en entrechat,
Attrapons, comme un chat,
Les grâces.

(1) Le célèbre Thomassin.

Des lazzis
Bien choisis !
L'air fantasque,
Tour à tour
Triste et balourd ;
Crac soudain pour changer
Vif, léger,
Plus qu'un basque ;
En passant,
Sous l'accent
Bergamasque,
Glissons le mot gaillard, mais
Chut, ne levons jamais
Le masque.

L'AMOUR et LE VAUDEVILLE.

AIR : *du menuet de la Fête du Château.*

C'est de même
Qu'il faut tâcher que l'on t'aime.
Crois que le Français,
Qu'on voudrait par accès,
Plonger dans une rêverie extrême,
Est le même.
La gaité fait son système :
Tout genre étranger,
Par un goût passager,
Peut l'engager,
Non le changer.

SCÈNE XVII et dernière.

Les Précédents, un surcroît de PAYSANS et de PAYSANNES.

AIR : *de la Périgourdine.*

VOUS voyez l' restant du village,
Qui n'a ni moins d' zèl' ni moins d' voix.

UNE PAYSANNE.

On n'a qu'à nous mettre à l'ouvrage,
J' tiandrons c' que promett' nos minois.

UN MAGISTER.

J' sis l' p'us savant, j' m'en vante ;
J' montre à lir' dans l' latin.

CHŒUR GÉNÉRAL.

C'est l'plus savant ! i' s' vante
D' montrer à lir' l' latin.

UN PAYSAN-Chantre.

Messieux, c'est moi qui chante
Le dimanche au lutrin.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Messieux, c'est lui qui chante
Le dimanche au lutrin,

Second couplet.

LE TABELLION *d'un air pincé.*

Il est enjoint de me reconnoître
Pour le tabellion du hameau....

CHŒUR GÉNÉRAL.

Il est en joint de le reconnaître
Pour le tabellion du hameau.

UN BATELIER.

Quant à moi, vous conviendrez p't-être
Que j' vous pass' tous... dans mon bachean.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quant à lui, nous conviendrons p't-être
Qu'il nous pass' tous.. dans son bacheau.

UN JEUNE PAYSAN.

C'est moi qui suis Desroches
Dont l' hautbois met en train.

CHŒUR GÉNÉRAL.

C'est lui qui s' nomm' Desroches;
Dont l' hautbois met en train.

UN PETIT PAYSAN.

C'est moi qui sonn' les cloches;
J' sis l' p'tit Michel Morin.

CHŒUR GÉNÉRAL.

C'est lui qui sonn' les cloches;
C'est l' p'tit Michel Morin.

Troisième couplet.

UN PAYSAN.

J' somm' tretous compagnons d' voyage;
C'est l' cas d' chanter à l'unisson.

CHŒUR GÉNÉRAL.

J' somm' tretous compagnons d' voyage;
C'est l' cas d' chanter à l'unisson.

UN PAYSAN.

Aussi-ben l' p'tit vand'vill', je gage,
Nous fait v'nir pour la même chanson.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Aussi-ben l' p'tit vaud'vill', je gage,
Nous fait v'nir pour la même chanson.

UN PAYSAN *au Vaudeville.*

Ah ! voyez, sans angoisses,
Nos habits d' tout' couleur.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Ah ! voyez, sans angoisses,
Nos habits d' tout' couleur.

UN PAYSAN.

Quoiq' de trente-six paroisses,
J' n'avons tous qu'un mêm' cœur.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quoiq' de trente-six paroisses,
J' n'avons tous qu'un mêm' cœur.

L'AMOUR.

AIR : *Lison dormait dans un bocage.*

Vous allez, d'après ces promesses,
Pénétrer dans ce temple-là,

MOMUS.

Vous y verrez Dieux et Déesses,
Dormant par-ci, dormant par-là;

ENSEMBLE.

Réveillez-nous la cour céleste,
En poursuivant sur ce ton-là

CHŒUR GÉNÉRAL.

Réveillons-là, réveillons-là.

La Mère SAUMON *au Silence.*

Passais d'vant-nous, mon cher, et preste.

L'AMOUR *malignement à la Nuit.*

Savoir pourtant dans ce cas-là,
Si madame nous ouvrira.

LA NUIT *à l'Amour.*

AIR : *j'ai rêvé toute la nuit.*

Fripon ! tu me fais la cour !
Qu'ils te suivent tour à tour....
Ce n'est pas le premier jour,
(Parlons sans détour, parlons sans détour)
Ce n'est pas le premier jour
Que j'ai fait entrer l'Amour.

ARLEQUIN, MOMUS et les PAYSANS. *(à part.)*

Ce n'est pas le premier jour,
(Elle est sans détour, elle est sans détour)
Ce n'est pas le premier jour
Qu'elle a fait entrer l'Amour.

L'ABBÉ, *à l'instant où on se met en marche.*

AIR : *un moment* (du Roi et le Fermier.)

Un moment !.....

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quel tourment ?

L'ABBÉ.

Un moment,

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quel tourment ?

L'ABBÉ.

Un moment, doucement,

CHŒUR GÉNÉRAL.

L'Abbé, tu fais l'enfant....

L'ABBÉ.

Un moment,

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quel tourment ?

L'ABBÉ.

Un moment,

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quel tourment?

L'ABBÉ.

Un moment, un moment,
Z'ai des raisons vraiment....

AIR : *O filii et filiæ.*

Dans le costume où me voilà,....
Ne me forcez point à cela....
Ze n'entre point chez ces Dieux-là....
Z'attendrai-là, z'attendrai-là.

MOMUS.

Même air.

Vain scrupule que celui-là,
Et vous en passerez par-là....
Allez l'Abbé, laissons cela,
Allez par-là, allez par-là.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Même air.

Vain scrupule que celui-là,
Et vous en passerez par-là,
Allons l'Abbé, laissons cela,
Allez par-là, allez par-là.
Allez par-là, allez par-là.
Allez par-là, allez par-là.

(*On le pousse dans le Panthéon céleste, où tout le monde se précipite en même-temps.*)

Fin du premier Acte.

LES DEUX PANTHÉONS,

OU

L'INAUGURATION DU THÉATRE

DU VAUDEVILLE.

ACTE SECOND.

Le Théâtre est le même qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AMOUR et LE VAUDEVILLE.

L'AMOUR.

AIR : *c'est une bagatelle.*

TU m'en vois émerveillé,
Tout l'Olympe est réveillé,
Grace à ta troupe nouvelle
Qui m'a bien prouvé son zèle.

LE VAUDEVILLE.

Oui, mais morbleu !
Depuis ce jeu,
Je vois mes sujets en feu,
Se traiter de monsieur et de
Mam'zelle. *Bis.*

L'AMOUR.

C'est une bagatelle. *Bis.*

Vos Actrices dans ces lieux,
Ayant réveillé des Dieux,
Vos Acteurs par gentillesses,
S'étant chargés des Déesses.
Les voilà tous,
Un peu jaloux;
Mais rallumer à l'instant
Leur ardeur, rien qu'en agitant
Mon aile, *Bis.*
C'est une bagatelle.

SCÈNE II.

Les Précédens, COLIN, BABET, DORVAL, AGATHE, LÉANDRE, ISABELLE, PIERROT, COLOMBINE, LISETTE, LA FLEUR, NICODÈME, NICOLE, ARLEQUIN, LA NÉGRESSE, LE GASCON, LA PROVENÇALE, LE SAVOYARD, LA SAVOYARDE, L'ABBÉ et LA NOVICE, *tous brouillés dans leurs amours.*

LA FLEUR *à Lisette.*

AIR : *du ballet de Barbe-bleue.*

NE me suis pas, cruelle,
(Oh! qui l'aurait dit d'elle!)
Va, coquette infidèlle,
Tu n'étais un modèle
De vertu que là-bas.

LISETTE.

De crier vous avez bien sujet,
Ce ton vous sied au parfait.

Quel forfait,
D'avoir fait
En effet,
Comme ces messieurs ont fait ?

LE SAVOYARD *à Javotte.*

Empêche un suicido,
Si non je me décido
A me jettai', perfida,
Tout au travers du vuido,
Du haut du ciel en bas.

LA SAVOYARDE.

Oh! l'on vous croit trop délicats,
Trop jaloux dans tous les cas.
Pour mettre tant d'espace, hélas!
Entre vous et nos appas!

LE VAUDEVILLE *à l'Amour.*

Amour, à mon instance
De ce qui les offense,
Prends ici connoissance,
Et daigne en ma présence
Terminer leurs débats.

CHŒUR.

Amour, à son instance
De ce qui nous offense,
Prends ici connoissance,
Et daigne en sa présence
Terminer nos débats.

LE SAVOYARD, *persistant dans sa colère, et tenant la boëte de la marmotte.*

AIR: *de la Marmotte* (de M. Ducray.)

J'avais r'mis à Javotta,
Afin de courir plus fort,
Nostra pauvra marmotta.
V'la qu'l'Abbé tout d'abord

S'en empar' à propos d'botta,
V'la qui s'met, le butord,
A cahotter la marmotta
Dans son p'tit coffre fort,
Il a blessé la marmotta,
L'animal est p'têt' mort!

LA SAVOYARDE.
Est-ce la faute à Javotta,
De m'quitter t'avais tort.

LA NOVICE.
De cahotter la marmotta
Vous avez eu grand tort.

L'ABBÉ.

Za'vais réveillé Flore,
Pomone, Hébé, Cérès:
Du boudoir de l'aurore
Ze sortais le teint frais,
Z'ai rencontré la marmotte,
Et z'ai dit tout d'abord:
Ah! rèveillons la marmotte
Comme tout ce qui dort.

LA NOVICE.
De réveiller la marmotte
Vous avez eu grand tort.

CHŒUR.
De cahotter la marmotte
Vous avez eu grand tort.

LA SAVOYARDE.
Est-ce la faute à Javotte
De m'quitter t'avais tort

LA NÉGRESSE *à l'Amour.*

Avais moi des projets vu couleur à moi-même
Sur Arlequin; mais moi trop voir, hélas!
Que c'est le vin tout bien compté qu'il aime.

ARLEQUIN *ivre.*

Eh bien! quoi! je n'en rougis pas.

AIR: *un Chanoine de l'Auxerrois.*

J'ai trouvé le père Bacchus
Ennivré de son divin jus,
Dans le fond d'une tonne
Je me suis une seule fois,

Mis à lui dire à haute voix :
Là bas n'est-il personne ?
Il m'a crié d'un ton clairet :
On y va (comme au cabaret)
Et bon, bon, bon,
Son vin était bon,
Il m'en en a fait trop boire.

COLOMBINE.

AIR : *tout comme a fait ma Mère.*

Pourquoi derrière ces pylastres,
Cherchais-tu la lune à tâtons?

PIERROT.

Que veux-tu? d'éveiller les astres,
Nicodème et moi nous tentons.

COLOMBINE *à l'Amour, en pleurant.*

Pierrot a ses raisons ;
Mais, mais, dans ces cantons,
J'ai bien fait d'être en sentinelle,
Car il allait s'éclipser avec elle.

PIERROT *montrant Nicodème.*

AIR : *que j'aime mon cher Arlequin.*

En réveillant l'soleil d'honneur,
Il étoit drôle ;
Et moi qui suis bien plus farceur,
J'ai réveillé la lune sa sœur,
En lui tapant l'épaule,
Ah mon Dieu, qu'c'était drôle !
Ell' m'a fait un p'tit serviteur,
C'est encor bien plus drôle !

NICODÈME *apostrophant Nicole.*

AIR : *vous voyez bien ce bouquet-ci.*

Mais mafi ! ce qui n'l'est pas tant,
C'est d'avoir vu Nicole

Quasiment presque sous mes yeux,
Fair' preuv' d'ingratitude ;
All' donne à gauche et va tout droit
Réveiller une famille
De messieurs que j'n'connais gas,
Mais qu'est ben téméraire.

NICOLE.

J'avons p'têt' tort en apparence ;
Mais t'a mil' fois plus tort en poussant tes soupirs,
Car j'ons rembarré d'importance,
Et l' père Eole et tous les p'tits zéphirs.

AIR : *Pierrot revenant du moulin.*

C't' Eole dormait comme un perdu,
J'vous l'ai s'coué d'un air résolu ;
Mais vl'ati'l pas que c'gros jouflu
Enfle en souflant,
Mon mouchoir rouge et blanc ?
Arrêtez-vous donc...
Finissez donc...
Laissez ça là...
Jamais un Dieu ne mettra le nez là.

AIR : *de la Meûnière.*

Monsieur z'Eole et vos enfants,
Les enfants et le père,
Vous êt' tretous des insolents,
D'soufler d'la sorte autour des gens,
Gardez ces manières
Pour nos moulins à vents.

ISABELLE.

On m'outrage aujourd'hui bien plus cruellement,
Léandre pourrait-il dire à présent qu'il m'aime?
Lorsqu'il osa précisément
S'adresser à la beauté même.

L'AMOUR, *ironiquement.*

A ma mère !.... elle a dû sourire à votre amant.

ISABELLE.

AIR : *faire l'amour.*

Réveillée à son tour
Sur un lit de fougère,
Elle a, sans nul détour,
Dit qu'elle espérait faire
L'amour
La nuit et le jour.

LEANDRE *à l'Amour, d'un ton leste de petit-maître.*

AIR : *je croyais ma belle.*

Voyant Isabelle
Tout près d'Adonis,
Au pied de Cypris
J'ai pris } *Bis.*
Ma belle.

A Isabelle.

Je croyais, ma belle,
Ces trocs-là permis,
Rions-en ma belle,
Sinon je te dis :
Adieu ma belle. *Bis*

A l'Amour.

A mon Isabelle
Je passe Adonis,
C'est bien le mōins qu'elle
Me passe Cypris.
Près de l'immortelle
J'ai cru (c'est mon tort)
La voyant si belle
Réveiller encor
Encor ma belle. *Bis.*

COLIN *à Babet, avec un ton piqué au vif, et presque en pleurant.*

AIR : *ce mouchoir belle Raimonde.*

Est-ce à tort que je vous gronde,
Quand pour vos menus plaisirs,

Vous avez seule à la ronde
Réveillé tous les desirs?
Avec qu'eu' douleur profonde,
N'vous criai-je pas, Babet!
Ne dérangez pas le monde,
Laissez chacun comme il est.

BABET *à Colin, sur le même ton.*

AIR : *en jupon court.*

Je n'ai fait que suivre vos traces,
Qu'aviez-vous besoin, s'il vous plaît,
D'aller réveiller les trois Grâces
En Jupon court, en blanc corset?

LA PROVENÇALE *au Gascon.*

AIR : *vous comprenez bien.*

On sait comment j'est habillée,
Malgré le respect qu'elle obtient,
La vérité qu'a réveillée
L'infidèle à qui mon cœur tient;
Oui marquis, vous m'entendez bien,
Vous comprenez bien,
Qu'avec vous si je suis brouillée,
Ce n'est pas tout à fait pour rien.

LE GASCON.

Pétite, vous avez grand tort de murmurer,
Jé crois la vérité légèrement vêtue;
Mais jé veux, cadédis, qué la peste mé tue,
Si j'ai trouvé l'instant dé la considérer.

AIR : *n'en demandez pas davantage.*

Dans son puits jé la vois qui dort,
Ayant à fleur-d'eau lé visage,
Crac, je l'entortillé d'abord;
Puis tirant a moi lé cordage,
Jé la mente à bord.

(*C'est un Gascon?*
Dit-elle, eh donc!)
Elle court encor,
Sans en demander davantage.

DORVAL.

Quoiqu'un peu différent, son tort, lorsque j'y pense,
Est un de ceux qu'amour bien rarement absout,
De réveiller la joyeuse espérance
J'étais venu tout doucement à bout.

AIR : *je l'ai planté* (de J.-J. Rousseau.)

J'en étais déja dans l'ivresse,
Lorsqu'avec l'air de bonne foi,
Agathe éveilla la sagesse
Pour la placer entr'elle et moi.

AGATHE, *bas à l'Amour.*

Amour, je vais tout bas te prouver qu'il s'abuse;
Mais c'est sous l'espoir seul que tu seras discret.

L'AMOUR.

Assurément.

AGATHE, *tirant l'Amour plus à part.*

Ce Dorval qui m'accuse,
M'en voudrait beaucoup moins s'il savait mon secret.

AIR : *ça n'durera pas toujours.*

La sagesse à l'oreille
M'a tenu ce discours:
» Agathe me réveille
» Pour avoir du secours,
» Ça n'durera pas toujours. *Ter.*

L'AMOUR, *trahissant le secret d'Agathe.*

La sagesse a bien dit, et malgré mon serment,
Tout secret doit ici consoler chaque amant.

Même air.

Chers amis, ces querelles
Ne sont que des détours ;
A l'humeur de vos belles
Laissez un libre cours,
Ça n'durera pas toujours. *Ter en chœur, avec les amants.*

LE VAUDEVILLE.

AIR : *l'Amour est un enfant trompeur.*

Il en est même un sûr moyen
Que je vous recommande,
C'est pour leur bien,
C'est pour le mien
Que je vous le demande.
Unissez-les tous dès ce soir,
Pour qu'au plaisir, comme au devoir,
Chacun ici s'entende.

L'AMOUR.

Si ce vœu-là convient à tous,
Si vous êtes sincère
Je suis moi, par égard pour vous,
Prêt à vous satisfaire ;
Mais j'y mets une seule loi,
Mes chers amis, dispensez-moi
D'en parler à mon frère. *Bis.*

LE VAUDEVILLE et les AMANS.

Hâtez ce moment plein d'attraits,

L'AMOUR, *faisant sortir de dessous terre un autel galant.*

Comptez sur mon génie,

LES FEMMES.

A l'aspect de ces doux aprêts
La colère s'oublie ;
Sur cet autel galant et frais,
Tendre amour, faites seul les frais
De la cérémonie, } *Bis* avec les hommes.

L'AMOUR.

AIR : *du menuet de la Cour.*

Faut-il que j'invite
Jupiter, Mars et Pluton?

LE CHŒUR.

Non.

L'AMOUR.

Neptune, Amphitrite,
Proserpine et Junon?

LE CHŒUR.

Non.

L'AMOUR.

Le docteur Apollon?

LE CHŒUR.

Non.

L'AMOUR.

Ou bien quelque Triton?

LE CHŒUR.

Non.

L'AMOUR.

Le riche Plutus?

LE CHŒUR, *indifféremment.*

Non.

L'AMOUR.

Le sot Vulcain?

LE CHŒUR *des hommes, avec colère.*

Non.

L'AMOUR.

Des Satyres?

LE CHŒUR *des femmes effrayées.*

Non.

L'AMOUR.

Non!

Quoi, toujours non?
Ah! sans témoins que diroit-on?
Mais quelle aubaine,
Le temps amène? } *Bis.*

LE VAUDEVILLE.

Le temps amène,
(Dieux quelle aubaine!)
Du Panthéon,
La Nuit, Momus, la santé.

LE CHŒUR, *gaiment.*

Bon.

L'AMOUR *aux femmes.*

Faut-il qu'on s'abstienne
D'achever votre union?

LE CHŒUR *des femmes, tendrement.*

Non.

MOMUS, LA NUIT, LA SANTÉ et LE TEMPS.
s'arrêtant sur le seuil du Panthéon.

Peut-être on vous gêne?

LE CHŒUR.

Non, non, non, non, non,
Non.

SCENE III.

Les Précédens, MOMUS, LA NUIT, LA SANTÉ, et LE TEMPS.

MOMUS *à l'Amour.*

AIR : *à la façon de Barbary.*

A leur maintien, à cet autel
Surchargé de guirlandes,
Je devine aisément qu'au ciel
Tu brigues leurs offrandes,
Je n'ai pas besoin mon garçon
D'en savoir plus long;
Je fais le pari
Que tu vas les unir ici,
Mon ami,
A la façon du bon vieux Temps notre ami.

LE TEMPS.

Même air.

J'aime à fixer dans ce séjour
Cette troupe folâtre;
Sa connivence avec l'Amour
Est un jeu de théâtre;
Au surplus, j'en suis ébloui,
J'en suis réjoui,
J'en suis rajeuni,
Riez, chantez, dansez, aimez-vous aussi, } *Bis* en
A la façon du bon vieux Temps votre ami. } Chœur.

LA SANTÉ.

AIR : *repas en voyage* (des Solitaires.)

Je viens en famille,
C'est moi qui suis la Santé,
Où la santé brille
Brille la gaité.

CHŒUR.

L'aimable famille!
La Nuit! le Temps! la Santé!
Où la santé brille,
Brille la gaité.

LA SANTÉ.

Du plaisir volage
Par le temps précipité,
On ne fait usage
Qu'avec la santé.

CHŒUR.

Je viens en famille, L'aimable famille!
C'est moi, etc. La Nuit! etc.

LA SANTÉ.

Croyez qu'il est sage,
Pour votre avantage,
Que je soye en partage
Dans la société;
C'est un doux présage
Quand l'amour engage
Des cœurs du même âge
Sous les yeux de la santé.

CHŒUR.

Je viens en famille, L'aimable famille,
C'est moi, etc. La Nuit, etc.

LA NUIT.

AIR : *tous les pas d'un discret amant.*

Vous devez me sourire tous,
La Nuit à l'Amour est propice;
La nuit des tendres rendez-vous,
Est auteur, témoin, ou complice;
De me voir venir je soutien
Qu'on est rarement en colère;
Car les Amans ne s'aiment bien } *Bis*
Qu'accompagnés de mon mystère. } en chœur.

MOMUS *au Vaudeville.*

Pour des gens que l'Amour se propose d'unir,
Ils ont l'air bien pensif, je dois en convenir.

LE VAUDEVILLE.

AIR : *Monsieur le Prévôt des Marchands.*

Vous êtes entrés justement,
Quand pour les réunir vraiment,
Il préparait un coup de maître.

MOMUS *à l'Amour.*

Fini leur racommodement,
A fin qu'après, nous puissions être
Témoins de leur tendre serment.

L'AMOUR *au Vaudeville.*

AIR : *je suis heureux en tout, Mademoiselle.*

Je peux ici,
Pour r'attacher leur chaîne,
Seul calmer leur haine,
Qu'à cela ne tienne;
Mais je veux aussi
Qu'auparavant, chacun près de la sienne,
Pour finir sa peine,
Par la même antienne
Obtienne
Merci.

(*Au vœu qu'énonce l'Amour, chaque amant se groupe auprès de sa maîtresse, et l'un tour à tour sur le mot* oui.)

DORVAL *à Agathe.*

Serai-je un jour ton mari ?

AGATHE.

Oui.

LÉANDRE *à Isabelle.*

Suis-je toujours ton ami ?

ISABELLE.

Oui.

COLIN *à Babet.*

De toi, suis-je encor chéri ?

BABET.

Oui.

L'ABBÉ *à la Novice.*

As-tu le cœur attendri ?

LA NOVICE.

Oui.

LE GASCON *à la Provençale.*

Sandis ! jé crois qu'elle a ri.

LA PROVENÇALE.

Oui.

L'AMOUR, *voyant les couples de la droite réunis.*

De ce côté mon art vient de paraître,
Le calme a su renaître

LE VAUDEVILLE.

Cela peut bien être,
Mais
Tous les
Valets
Sont aux aguets,
Si je puis m'y connaître,
Chacun veut en être,
Et veut passer maître.

L'AMOUR

L'AMOUR *aux Valets.*

Contrefaites-les.

LA FLEUR *à Lisette.*

Suis-je votre favori?

LISETTE.

Oui.

PIERROT *à Colombine.*

Accepte un tendre défi.

COLOMBINE.

Oui.

ARLEQUIN *à la Négresse.*

Ça va-t-il, *Sangodimi?*

LA NÉGRESSE.

Oui.

LE SAVOYARD *à la Savoyarde.*

Es-tu sans rancune aussi?

LA SAVOYARDE.

Oui.

NICODÈME *à Nicole.*

Et moi, baiserai-je-ti?

NICOLE.

Oui.

(*Ici l'Amour fait approcher de son autel les différens couples. La Santé, le Temps et Momus, l'aident à les entourer d'une même guirlande de fleurs. Chaque amante en détache une rose, qu'elle jette sur l'autel, l'Amour s'apprête à les brûler*).

SCENE IV.

Les Précédents et les ENFANS.

LES ENFANS *entrants sur la pointe du pied, derrière la Nuit, qui fait sa ronde.*

QUELLE est, hélas !
La peur qui nous arrête ?
C'est comme une fête
Qu'ici l'on apprête ;
Mais dans tous les cas,
En parlant bas,
Puisqu'on tourne la tête,
Sachons, en cachette,
Vers cette retraite,
Glisser pas à pas..

LA NUIT *à l'Amour.*

AIR *de M. Chardini.*

Mais quels accens, lorsque j'y pense,
Frappent donc mon oreille au guet ?

Surprenant les enfants dans un coin.

Ces enfans, à peu de distance,
Voudroient surprendre ton secret ;
Mais entre tes jeux et l'enfance,
La Nuit doit toujours par prudence,
Etendre son voile discret.

Elle étend sa mante de manière que les enfants ne voient rien.

Amour, écoute ma prière :
Sur ces enfans j'ai beau veiller,
J'ai peur que ton flambeau n'éclaire
Ces yeux-là faits pour sommeiller.
Après tout, qu'est-il nécessaire
Qu'il jette en dehors sa lumière ?
C'est dans les cœurs qu'il doit briller.

ORPHISETTE, *se levant sur la pointe du pied.*

AIR : *C'est ce qui me désole.*

J'appercevrais tout sans la Nuit
Dont le crêpe importun me nuit ;
C'est ce qui me désole : *Bis avec les autres enfans.*
Par-dessus son voile maudit,
Je verrai petit à petit ;
C'est ce qui me console. *Bis avec les autres enfans.*

ISABEAU, *après avoir passé sa tête inutilement par-dessous le voile.*

De ce qu'on chante en ce réduit,
Moi perdre moitié par ce bruit ;
C'est ce qui me désole : *Bis avec les autres enfans.*
Mais supposer dans mon esprit
L'autre moitié de ce qu'on dit ;
C'est ce qui me console. *Bis avec les autres enfans.*

L'AMOUR.

Aprochez-tous.... Ah ! ciel ! quel nouveau contre-temps !

DORVAL.

C'est fait de nos projets.

COLIN.

Nous avions bien affaire
Et des pères et des mamans.

L'AMOUR.

Ma foi, tout est perdu s'ils m'amènent mon frère.

(*Les Pères et les Mères témoignent tous de la surprise en voyant les préparatifs de l'Amour. Momus et le Temps cherchent sur-tout à les appaiser.*

SCENE V.

Les Précédents. DOLBAN, ORPHISE, Le Père LAJOIE, MARGOT, CASSANDRE et la Mère SAUMON (1).

DOLBAN.

AIR : *en plein plan.*

QUOI, l'Hymen votre frère ?
Je voudrais pour vous plaire,
Vous en parler savammemt
En plein plan ;
Mais je ne l'ai vu qu'en passant,
Et je l'ai quitté dormant
Comme à son ordinaire.

ORPHISE.

Nous avons cru mieux faire
Pour notre vie entiére,
D'éveiller conjointement,
En plein plan
L'amitié, ce doux sentiment,
Que par un accord prudent
A notre âge on préfère.

CASSANDRE.

J'avais, pour que ton frère
S'éveillât sans colère,
Toussé méthodiquement,
En plein plan ;
Il ouvrait un œil languissant,
Mais il a vîte, en bâillant,
Refermé sa paupière.

(1) On passe, si l'on veut, à la représentation, quelques-uns de ces couplets sur le même air.

La Mère SAUMON.

Par ma voix grèle et claire,
J'avois su le distraire ;
Mais il est r'tombé sur-l'-champ
En plein plan.
De pavots coëffé tristement ;
Le nez sur l'coussin pesant
De Morphé' son confrère.

Le Père LA JOIE.

J'comptois que l'bruit d'mon verre
L'éveill'roit d'bonne manière ;
Mais je l'ai laissé ronflant
En plein plan,
Après l'avoir, tout en buvant,
Appellé, mais vainement,
De ma voix de tonnerre.

MARGOT.

Si c'eût été sur terre,
Du moulin d'la meûnière,
Le tic-tac à son timpan
En plein plan,
L'eut rendu, rien qu'en un moment,
Au chant
Du coq vigilant,
Un éveillé compère.

MOMUS, *aux Pères et Mères*, (*à part.*)

AIR : *Des bonnes gens.*

Si l'Hymen dort, je pense
Qu'il faut excuser l'Amour
Qui veut en son absence
Les réunir en ce jour.

Les PÈRES et les MÈRES.

Il n'en feroit qu'à sa tête ;
Nous sommes trop bons parens
Pour vouloir troubler la fête,
La fête des jeunes gens.

L'AMOUR.

AIR : *Aimable jeunesse* (de Floquet.)

Aimable jeunesse,
Jurez-moi, qu'à l'allégresse,
Au plaisir, à la tendresse
Vous sacrifierez sans cesse.

CHŒUR D'AMANS *étendant leurs mains sur l'autel.*

Dieu de la tendresse,
Nous te faisons la promesse
De nous rappeller sans cesse
Ce serment
Charmant.

Les PÈRES et les MÈRES, *mettant le Temps au milieu de leur grouppe, et lui montrant leurs enfants réunis.*

Nous, à notre place,
Saisissons le temps qui passe....
Pour nous laisser sur leur trace
Encore quelques douceurs.
Ah! cache par grace
Ta faulx sous les fleurs.

LES AMANS.

Dans notre jeunesse,
ns tous qu'à l'allégresse,
plaisir, à la tendresse
s sacrifierons sans cesse.
Dieu de la tendresse,
isons la promesse,
ppeller sans cesse
Ce serment
Charmant.

L'AMOUR.

Aimable jeunesse,
Jurez-moi qu'à l'allégresse,
Au plaisir, à la tendresse
Vous sacrifierez sans cesse.

LES PÈRES et LES MÈRES.

Laissons la jeunesse
Promettre qu'à l'allégresse,
Au plaisir de la tendresse
Elle obéira sans cesse.
Laissons la, etc.

LA NUIT *aux Enfans.*

Vous ne devez pas connaître
Si-tôt ce Dieu-là pour maître
J'arrêterai peut-être
Ces vains desirs.

LES ENFANS *soupirants.*

Nouvelle menace!
La méchante nous tracasse!
Ah! par grace
Qu'on nous passe....
Les soupirs.

LES ENFANS. LES AMANS. LES PÈRES et LES MÈRES

Chantons l'allégresse; Dans notre jeunesse, Laissons la jeunesse
Mais en désirant sans cesse, Jurons tous, etc. Promettre, etc.
Qu'au plus vite la jeunesse
Nous permette la tendresse, etc.

LA NÉGRESSE *à Arlequin, qu'elle ramène du côté des enfans.*

AIR : *oui, noir, mais pas si diable.*

Toi noir, et toi
Bon diable,

ARLEQUIN *se grattant le front.*

Sentir-là je n'sais quoi,

LA NÉGRESSE.

Etre toi bien capable
De me garder ta foi?

ARLEQUIN.

Pourquoi? [*quatre fois.*]

LA NÉGRESSE, *avec embarras.*

Te dire le pourquoi,
Coûter beaucoup à moi,
Pourtant moi, pas me taire!

ARLEQUIN *impatient.*

Voilà bien du mystère,

LA NÉGRESSE *lui montrant Isabeau*

Si l'arbre a su te plaire

ARLEQUIN.

Aye! ouf! *me povero!*

LA NÉGRESSE, *le caressant.*

Coco, coco,
Toi chérir le rameau,

ARLEQUIN. (*à part.*)

Je craignais le rameau.
Il vaut mieux en ménage,
Adopter, je le crais,
L'enfant du voisinage,
Auparavant qu'après,

LA NÉGRESSE.

Merci, merci de tes
Bienfaits
Devenir ton papa,

ISABEAU.

Papa! papa! papa!

ARLEQUIN.

Un peu moins de papa;
Car avant ma réplique,
Il faut que je m'explique,
(*Tirant Isabeau bien à part.*)
Etes-vous fille unique?

ISABEAU.

Unique moi, papa, papa!

ARLEQUIN *l'embrassant.*

Nomme moi, [*Bis*] ton papa,

ISABEAU.

Seule moi, seule moi, vrai cela.

LE VAUDEVILLE.

AIR: *Paris est au roi.*

Ces vœux
Sont au mieux;

Nous voilà joyeux,
Nous voilà tous heureux,
Rendons grace aux dieux;
Mais obtenons d'eux
De quitter ces lieux:
Au Panthéon, là-bas, on attend nos jeux.

MOMUS *à l'Amour.*

Que sans gêne
L'on amène
Votre ballon sous nos yeux.

NICODÈME, *tirant le ballon sur la scène, avec Arlequin et Pierrot.*

Qu'à ça n'tienne
Pour qu'il vienne
Jusqu'au beau milieu,
Pour nous c'n'est qu'un jeu.

LE VAUDEVILLE *à Arlequin.*

Vous, sans balancer,
Faites avancer
Les musards,
Les traînards.

TOUS.

Laissez-nous passer.

LE VAUDEVILLE.

Pourquoi vous presser?
Pourquoi vous pousser?
Le Temps va vous classer
Et tous vous placer.

(*Le Temps place tout le monde dans la nacelle.*)

ARLEQUIN, *sautant à califourchon sur la poupe.*

AIR: *mes bons amis, pourriez-vous m'enseigner.*

Mes bons amis,
Je veux, sauf votre avis,
Qu'ici, pour pilote on me nomme;

NICODÈME et PIERROT.

En bonne foi,
As-tu la tête à toi?

ARLEQUIN.

Quoi, qu'est-ce donc?
Ce ton
M'assomme.
Tantôt que j'avais bu,
J'en conviens, j'aurais pu
Au gouvernail faire mon somme;
Mais depuis qu'on m'a fait, vraiment,
Epoux et père en un moment,
Cela vous dégrise bien un homme!

PIERROT, *à califourchon sur la proue.*

Et quant à moi,
Voici tout mon emploi,
A cette place en embuscade,
Du coin de l'œil,
Si je vois un écueil,
Je serai tout prêt à la parade.
En ouvrant à propos
L'arsenal des bons mots,
On me verra, canonnier preste,
Courir de tribord
A bas-bord;
Et pour nous relever
En l'air,
Savoir prudemment jetter du leste.

NICODÈME *se passant un petit sac au col, et se plaçant au milieu des femmes.*

Moi, j'suis l'facteur,
Momus qu'est un docteur,
M'a r'mis, j'en préviens l'équipage,
Des p'tits paquets pour ces Auteurs,
Frondeurs,
Qui disseq' à froid l'badinage;

Je n'les ai pas lus, da,
Mais j'somm' ben sûr quoiqu'ça,
Qu'au bas d'la lettre il finit par leur dire:
J'ai l'honneur
D'êtr' votre serviteur,
Messieurs, si vous avez d'l'humeur,
N'empêchez pas les autres de rire.

LE TEMPS *au Vaudeville, prêt à s'embarquer.*

AIR : *cahin, caha.*

Cher Vaudeville,
Sans trop faire pourtant
L'entendu, l'important,
Là-bas dans ces instans,
Avec l'aide du temps
Vous pouvez être utile;
Chacun s'y donne en vérité
Du fil à retordre,
Chacun veut s'y mordre;
Mais sans en démordre,
Pour tout mettre à l'ordre,
Rappellez tout à la gaité. } *Bis* en chœur.

MOMUS *aux hommes, en leur montrant la Santé.*

Même air.

Malgré qu'on blâme
Cet usage inventé
De toute antiquité,
Au dessert, en gaité,
Buvez à la santé
De cette bonne dame.

CHŒUR GÉNÉRAL des hommes.

Soit fait ainsi que Momus dit.

LA SANTÉ.

Ma joie est complette,
Messieurs, en cachette,
Moi, je vous souhaite
La santé parfaite.

LA NUIT *aux femmes.*

Moi, mesdames, la bonne nuit *Bis.*

SCÈNE VI et dernière.

Les Précédents, LE BATELIER, LE TABELLION, et autres Villageois et Villageoises.

LE BATELIER *en colère, à l'Amour.*

AIR : *de contredanse.*

QU'EU chien d'mystère!
Je n'peux m'en taire,
Est-il donc vrai, compère,
Qu'il vient de s'faire
Tant d'noces
Précoces,
Chez vous
Par vous,
Sans nous?

L'AMOUR.

Tout doux,
Calmez votre couroux.

DESROCHES *son haut-bois à la main.*

Mon dieu que c'est malhonnête!
J'aurais conduit la fête.

LE PAYSAN-CHANTRE.

Moi, j'aurais mêlé dà,
Mon antienne à tout çà.

LE TABELLION.

Quoi! sans mon ministère!
J'en suis tout en colère.

Le petit MICHEL MORIN.

Moi, j'suis tout consterné,
De n'avoir rien sonné.

L'AMOUR.

Second couplet.

Avec la trouppe,
Dans la chaloupe,
Sans soufler, qu'on se groupe,
Au Vaudeville, qui est tout au haut de la nacelle.
Rien ne vous coupe
Le vent en poupe.

ARLEQUIN.

Veut-on me donner le signal?

PIERROT.

Patron, droit au Palais royal.

MOMUS, *arrêtant le ballon prêt à s'enfoncer.*

Si l'on vous y chagrine,
D'un mot à la sourdine,
Invoquez-nous aux cieux,
Nous irons de ces lieux
Vous tirer de détresse,
Sans qu'on nous reconnaisse,
Moi, Momus et la Nuit,
Tous trois à petit bruit.

LE VAUDEVILLE.

Troisième couplet.

Messieurs, Silence,
La révérence!
Le ballon se balance.

ARLEQUIN *à moitié effrayé.*

Le ciel s'entrouvre!

NICODÈME *ouvrant de grands yeux.*

Oui, car j'découvre
Nos clochers, tout là-bas, là-bas.

PIERROT *se cramponnant à la proue.*

D'nous ben t'nir c'est l'cas.

MOMUS, L'AMOUR, LA NUIT, LE TEMPS et LA SANTÉ.

Bon soir la compagnie,

LE VAUDEVILLE.

Point de cérémonie.

(*Le ballon s'enfonce.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Bon soir,
Jusqu'au revoir.

LES DIEUX.

Jusqu'au revoir,
Bon soir.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Bon soir la compagnie.

LES DIEUX.

Bon soir la compagnie.

ENSEMBLE.

Bon soir,
Jusqu'au revoir;
Jusqu'au revoir,
Bon soir.

LA NUIT, *au bord du trou.*

Quatrième couplet.

J'entends encore
Leur voix sonore,
Qui pourtant s'évapore;

MOMUS.

Les femmes malignes
Nous font plusieurs signes,
Répondons-leur ainsi,
D'ici. . . . . .
Répondons-leur ainsi.

(*Il leur envoie des baisers.*)

CHŒUR GÉNÉRAL et alternatif.

Bon soir la compagnie.

LES DIEUX.

Bon soir la compagnie.

ENSEMBLE.

Bon soir,
Jusqu'au revoir,
Jusqu'au revoir,
Bon soir.

Fin du second Acte.

LES DEUX PANTHÉONS,

OU

L'INAUGURATION DU THÉATRE

DU VAUDEVILLE.

ACTE TROISIEME.

La Scène représente une partie du Château d'eau, à l'angle de la place du Palais royal, et dans le fond, la façade du ci-devant Panthéon *de la rue de Chartres.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DRAME, UN GEOLIER, L'ARIETTE de bravoure, et UN VIRTUOSE Italien.

LE VIRTUOSE *à l'Ariette, en lui montrant le Drame, qui guette les passants, avec son confident Geolier, dans l'attitude d'un voleur, enveloppé dans son manteau.*

AIR : *du* libera *de la Bourbonnoise.*

MADAME en vain me blâme;
Cette figure infâme
Me met la mort dans l'ame...
J'ai vu briller la lame
D'un poignard qu'il tient là;
Ah, ah, ah, ah.

L'ARIETTE,

L'ARIETTE, *en se mocquant de sa peur.*

Ah, ah, ah, ah!

LE VIRTUOSE, *plus effrayé.*

De nous percer, madame,
Je parierais qu'il trame...

L'ARIETTE, *reconnaissant le drame.*

Et non, non, c'est le drame.

LE VIRTUOSE, *rassuré.*

C'est *il Signor Drama?* ....

ENSEMBLE.

Ah, ah, ah, ah.

LE VIRTUOSE, *flattant de loin le Drame qui ne l'entend pas encore.*

Du meilleur de mon ame,
Bonjour, Signor Drama!

LE GEOLIER, *au Drame, en lui montrant l'Ariette.*

Ah! mon maître, on nous guette...
Quelle est donc l'indiscrette,
Si matin en toilette,
Qui, sur place, répète
Des i, des o, des a?

(Tous quatre)

Ah, ah, ah, ah!

LE DRAME, *au Geolier.*

Cette grande coquette,
C'est la grande Ariette
Que tout grand chanteur traite
D'Aria, di bravoura.

Ah, ah, ah, ah!

LE GEOLIER, *après avoir posé à terre une grosse cloche.*

Salut, à l'Ariette,
Dite de *bravoura* ....

L'ARIETTE, *abordant le Drame.*

Je dois en conscience,
Vous faire confidence
D'un plan qui nous offense...

LE DRAME, *enchanté de pouvoir larmoyer.*

Parlez, parlez; d'avance
Mes pleurs coulent déja...
Ah, ah, ah, ah!
Puisse un récit fidèle
D'aventure cruelle,
D'une douleur mortelle
M'ouvrir la source là.
(Il porte la main sur son cœur.)
Ah, ah, ah, ah!

L'ARIETTE et le VIRTUOSE *larmoyant avec le Drame et le Geolier.*

Ah, ah, ah, ah!
Parbleu, vous l'avez belle,
Car, dans ce genre là....

AIR: *Quand l'auteur de la nature.*

LA nouvelle
La plus nouvelle,
C'est hélas! l'entreprise nouvelle
De cette salle nouvelle!
Où le Vaudeville s'établit.
Il ne battait que d'une aile;
Avec sa troupe criminelle,
La liberté le rapelle,
Et prétend le remettre en crédit!

LE VIRTUOSE.

Si Signor, ce n'est pas pour nous le cas de rire....
D'ailleurs, c'est comme elle a l'honneur de vous le dire.

ENSEMBLE, *en se lamentant.*

La nouvelle, la plus nouvelle, etc.

LE DRAME, *reprenant ses sens.*

AIR : *d'un ancien récitatif italien.*

Je dois y faire attention,
Et vous aussi, madame, par ce
Que le genre de la chanson
Que nous devons traiter de farce,
Pourrait bien en cas de procès,
L'emporter aux yeux des Français,
Et sur ces flots de sang livides
Que l'on me voit faire couler,
Et sur ces roulades rapides
Que l'on vous entend roucouler.
Il faut qu'à ma rage, en ce jour,
Votre politique s'allie,
L'Angleterre est mon vrai séjour.... (1)
Vous êtes, vous, de l'Italie.
Ce Vaudeville est un marmot,
Un petit drôle, un vrai badaud,
Qui s'amuse à courir les rues;
Il vous faut l'endormir exprès
Par des difficultés vaincues;

(*Au geste qu'il fait avec son poignard, l'Ariette de bravoure et le Virtuose reculent d'horreur.*

Zag.... j'en fais mon affaire après.
D'où naissent ces vaines terreurs?
Quoi, vous me laisseriez en route?
Vous n'êtes pas faite aux horreurs,
Et d'en commettre il vous en coûte.
Eh bien, madame, ce danger
Que vous craignez de partager,

(1) La traduction des nuits d'Young a été le germe des succès du drame, genre proscrit par Voltaire, Piron, et par tous les bons auteurs. Telle est l'influence des spectacles sur les mœurs, qu'en sortant de voir *aux Délassemens-Comiques*, *Pierre le cruel ou Béverlay*, l'artisan en sort souvent avec des idées coupables.

Il faudra seul que je le coure... *(à part.)*
Mais, qui l'aurait dit, en honneur,
Que l'Ariette de bravoure
Avec son nom, manquât de cœur?

L'ARIETTE, *(sur un air de récitatif Italien.)*

Jamais je n'en manquai; mais je crois à mes charmes.
Ma voix et mes amis, voilà mes seules armes!
Vienne le Vaudeville, et dans quelques instans,
Je reviendrai plus belle, avec force instrumens,
Lui chanter à plaisir un air que je travaille....
De ses chants trop joyeux je gage le lasser....
Peut-être même, en admirant ma taille,
Finira-t-il par m'embrasser?

(Au Virtuose, à part.)

Pour vous, en m'attendant, *Signor*, soyez bien sage;
Que, si du Vaudeville, il vous vient un acteur,
Par votre aménité, captez-moi son suffrage;
Et si c'est une actrice, ayez l'art séducteur
De lui faire au moins bon visage.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

Les Précédents, excepté L'ARIETTE de bravoure.

LE GEOLIER, *au Drame.*

MAITRE, qu'avez-vous à gémir?
N'ai-je donc plus de droits à votre confidence?

LE DRAME.

Hélas! je voudrais, plus j'y pense,
Le voir, ce Vaudeville à son dernier soupir,
» Moi seul en être cause, et mourir de plaisir. »

LE GEOLIER, *montrant le Panthéon.*

Sa salle est en effet un temple à la folie,
Dont la coupe, en dedans, est peut-être jolie!

LE DRAME *soupirant.*

Sombre et cher intendant de mes menus plaisirs!
N'en peut-on construire une à la mélancolie,
Qui la masque, sur l'heure, au gré de mes desirs?

LE GEOLIER, *après un peu de réflexion.*

Elle est là, votre salle, et j'en vois le théâtre.

LE DRAME.

Des murs de marbre noir?...

LE GEOLIER,

Des colonnes d'albâtre...

LE DRAME.

Des baignoires de bronze, en forme de tombeaux?

LE GEOLIER.

Point de rampe en quinquet, mais de pâles flambeaux,
Dont la fumée épaisse en tourbillons bien sombres,
Fasse prendre au public les acteurs pour des ombres!

LE DRAME.

Un manteau d'Arlequin...

LE GEOLIER *l'interrompant.*

Aurait le plus grand tort!

LE DRAME.

Des retroussis tout blancs?...

LE GEOLIER.

Des spectres pour support!

LE DRAME.

Des pleurs d'argent par-tout?... pour légende à demeure,
Ces mots: mourir n'est rien, c'est notre dernière heure.

LE GEOLIER.

Pour glacer les esprits en tenant les pieds froids,
Sur un parquet en plomb des selettes en bois:
Chaque coulisse en arc, comme aux cloîtres, moulée;
Un rideau d'avant-scène où près d'un mausolée,

Young au clair de lune, en méditation,
Invite l'univers à la consomption:
Point de lustre en cristaux; du ceintre de la salle,
Doit descendre une lampe antique, sépulcrale,
Dont le reflet bleuâtre, avec art ménagé,
Prête au spectateur blême un visage allongé.

LE DRAME *gaiement.*

En décorations, sois sur-tout bien fertile;
Point de place publique, à moins d'hôtel-de-ville:
Point de chambre rustique, encor moins de hameaux:
Point de côteau riant, de prés, ni de ruisseaux:
Des landes, des marais, de jolis cimetières,
Des étangs et des lacs, des rocs et des glacières!

LE GEOLIER *avec la même joie.*

D'ailleurs force cachots, mais jamais de maisons;
Des prisons, des prisons et toujours des prisons! (1)

LE DRAME.

Tu devines le reste. On y jouera que crimes!
Que supplices! que vols! qu'assassinats sublimes!
Depuis la mort d'Abel, assommé par Caïn,
Jusqu'au néant forcé de tout le genre humain;
Et des *bravo* trop doux, abandonnant l'usage,
On grincera des dents! on heurlera de rage!

LE GEOLIER, *lui serrant les mains de plaisir.*

Ah! maître! que n'en suis-je à nos fondations!

LE DRAME.

Va, va, pour protéger nos opérations,
Je cours chercher ma garde et ces soldats gothiques,
Qui font à point nommé nos dénouemens tragiques.

(1) Excepté le Déserteur, Richard cœur de lion, Nina, Aucassin et Paul et Virginie, pièces sentimentales, d'un intérêt doux, entremêlées d'ailleurs, de contrastes gais; qu'a-t-on vu de supportable dans ce genre devenu de mode? Le Vaudeville, qui n'est point flatteur, a toujours dit à la cour, la vérité, au moins *à Noël*, une fois l'an. Il dira de même aux Français, que des bourreaux et des têtes de mort sur la scène, ne méritent que leur indignation.

SCÈNE III.

LE GEOLIER, LE VIRTUOSE, PIERROT, ARLEQUIN et NICODÈME.

ARLEQUIN, *cherchant le* Panthéon *de la rue de Chartres.*

OH, pour le coup, j'en suis bien sûr....
Ce doit être par-là le Panthéon terrestre!

LE VIRTUOSE.

Messieurs, vous en voyez le mur....

NICODÈME.

Tant mieux, car je conviens qu'il me paraissait dur
D'être dans un ballon d'puis long-tems en séquestre.

PIERROT.

L'air de là-haut me semblait assez pur,
Mais j'aime autant redevenir pédestre.

LE VIRTUOSE.

Vous êtes donc?....

ARLEQUIN.

Nous sommes justement
Les plus pressés de la bande joyeuse,
Qui va venir dans le moment,
Prendre possession de cette enceinte heureuse.
Le Vaudeville, notre chef....
Il ne viendra qu'après les autres;
Nous marchons en avant, nous, comme ses apôtres,
Mais lui, sur les remparts, va, vient, court derechef
jusque sur le pont-neuf, afin d'avoir en bref
De petits airs nouveaux pour ajouter aux nôtres.

LE VIRTUOSE.

Vos airs, fi donc! des pont-neuf! quelle horreur!
Ce nom déchire au vif, l'oreille d'un chanteur.

AIR italien: *En jupon court, en blanc corset.*

Lorque vous m'entendrez, j'espère
Qu'à mon exemple, *sonica*,
A Naples, vous irez vous faire
Dilettanti de musica.

NICODÈME.

Que dit donc, ce monsieur?

ARLEQUIN.

En langue italienne
Monsieur dit que là-bas, tout-à-coup dégagés
De notre chant vulgaire et de nos préjugés,
Nous pourrions devenir, en moins d'une semaine,
De la grande musique amateurs obligés.

LE VIRTUOSE.

La méthode à Naples, est unique;
Les choses s'arrangent si bien,
Que pour mieux aimer la musique,
On vous engage à n'aimer rien.

ARLEQUIN.

Quoi! le macaroni...

LE VIRTUOSE.

Vous serait inutile
Absolument, pour engraisser.

NICODÈME.

Quoi! d'aimer ma Nicole y faudrait donc m'passer?

PIERROT.

Loin d'Colombine, moi, me voir à plus d'un mille?

LE VIRTUOSE.

Vous ne trouveriez plus le moment d'y penser.

ALEQUIN, NICODÈME, PIERROT.

Peste soit de cette manière,
Ne comptez pas sur nous à c'prix-là,
Vous pouvez tous aller vous faire
Dilettanti de musica.

LE VIRTUOSE.

Me misero! je désespère,
De convertir ces messieurs-là,
Je comptais bien pourtant les faire
Dilettanti de musica.

PIERROT.

Allons, allons chez nous, préparer les logis.

NICODÈME.

Oui, cela vaudra mieux.

LE GEOLIER, *qu'ils n'avaient point encore vu.*

Alte-là, mes amis,

ARLEQUIN, *à part.*

J'entends, c'est le concierge, il tient la clef des loges,
De l'orchestre et du paradis.
Je m'étonne pourtant qu'il ait de tels habits,
Et qu'il nous parle ici comme à des allobroges.

PIERROT,

AIR: *Il n'est pas de bonne fête, sans lendemain.*

Peut-être il faut s'y prendre
D'une certaine façon,
Croyez qu'il va m'entendre!
(*Il tape sur l'épaule du Geolier.*)
Etes-vous gai, mon garçon?

LE GEOLIER *lui laissant tomber ses clefs sur les pieds.*

Si je suis gai?... Que t'importe?
Point de mauvaise raison,
Je suis gai, comme la porte
D'une prison.

ARLEQUIN.

Monsieur, chacun a son système;
Mais vous pourriez, sans doute, avoir le ton plus doux.

LE GEOLIER.

Je suis votre valet.

NICODÈME, *avec un courage supposé.*

C'est pour c'te raison même
Qu'tes fait pour nous ouvrir; moi j'veux entrer chez nous.

LE GEOLIER

Quels sont vos titres?

ARLEQUIN.

Quoi?

FIERROT.

Comment.

LE GEOLIER.

Qu'apportez-vous?
Un mobilier d'une valeur extrême?

NICODÈME.

AIR : *de la Forêt noire* (de M. d'Aleyrac.)

J'apportons ici des tableaux
Pris dans l'fond d'nos villages,
Des moulins, des sacs, des bateaux,
Des oiseaux et des cages,
Un bon meûnier,
Un jardinier,
En riant d'bon cœur
Fait d'ces riens un tout flatteur.

LE GEOLIER *lui coupant la parole.*

Qui pourtant vous pouvez, oui vous pouvez m'en croire,
Ne vaut pas, ne vaut pas une pièce noire.
Etes-vous des voleurs adroits?

ARLEQUIN, *après un instant d'effroi.*

Parfois à la cuisine.

NICODÈME et PIERROT *se regardant avec surprise.*

J'nons jamais pris dans l'fond des bois,
Qu'des baisers, j'imagine.

LE GEOLIER, *cherchant à les initier.*

Un vrai voleur
Du spectateur,
Fait saigner l'cœur.

ARLEQUIN.

Geolier, vos yeux, ils me font peur.

LE GEOLIER.

Morbleu, parbleu, sanbleu, pour toucher l'auditoire,
Poignardez les passants dans la forêt noire.

ARLEQUIN, *voyant de loin venir tous ses camarades.*

Attends, et tu vas voir beau jeu.

LE GEOLIER, *sonnant la cloche qu'il avait posée à terre.*

Sonnons vîte le Drame.

PIERROT et NICODÈME, *au Virtuose.*

Nous vous ferons danser sous peu,

LE VIRTUOSE, *sonnant de la trompette.*

Sonnons vîte madame.

ARLEQUIN, *bravement.*

De ce tocsin
Sur Arlequin,
Le bruit est vain.

LE VIRTUOSE.

ec un orchestre divin,
Madame va soudain
r vous forcer d'y croire,
ompher dans toute sa gloire.

PIERROT, ARLEQUIN et NICODÈME.

Le meilleur des deux n'en vaut rien,
Pour de bonnes raisons gardons-nous de le croire
Et d'entrer, et d'entrer dans sa troupe noire.

LE GEOLIER.

Tremblez, mon maître est en chemin,
Il vous reste un parti, si vous voulez m'en croire,
C'est d'entrer, c'est d'entrer dans la troupe noire.

SCÈNE IV.

Les Précédents, L'ARIETTE de bravoure entre par le fond du Théâtre, à gauche, suivie de Timballiers, Cimballiers, Trompettes etc. Le DRAME entre à droite, suivi de Gardes Grecs et Romains, qui portent des haches, des massues, des chaînes et des coupes de poison. La troupe du VAUDEVILLE, entre à gauche, sur le devant de la Scène; et au bruit d'une marche variée, les Soldats du DRAME font la haie en face du *Panthéon*. Le corps de musique s'aligne devant les soldats; la troupe du VAUDEVILLE reste en place.

ARLEQUIN, *à la troupe du Vaudeville.*

Vous ne soupçonniez pas un pareil bacanal;
Ici, comme là-haut, on nous barre l'entrée!
Sangodimi! je crois la troupe aventurée,
Si nous n'avons bientôt le petit général.

LE DRAME.

A main armée, on pourra les réduire.

L'ARIETTE.

Récitatif.

Moi, je ne leur veux point de mal,
Mais, par mon ascendant, je prétends les séduire.

AIR : *de M. Chardini.*

Vous qui de tous les sons tenterez l'escalade,
Pour atteindre aux lauriers qui par moi sont offerts,
Songez que votre voix de roulade en roulade,
Doit monte,e,e,er jusqu'au cieux, pour descendre aux enfers.

CHŒUR *de Paysans étonnés.*

Jamais, jamais nos voix de roulade en roulade,
Ne monteront aux cieux pour descendre aux enfers.

L'ARIETTE.

Voulez-vous qu'en musique une tempête flatte?
Faites du haut des monts rouler un noir torrent,
Je ne permets jamais que le tonnerre éclatte
Avant d'avoir en l'air roulééééé suffisamment.

CHŒUR.

Est-ce qu'il doit rouler un quart-d'heure durant?

L'ARIETTE.

Ici le feu du ciel doit tomber sur les gran,an,an,anges.

CHŒUR.

Ah! suspendez ces roulades étranges,
Qui défigurent trop un tableau déchirant.

LE DRAME, *indigné de la remarque.*

Le morceau promettait,

L'ARIETTE.

Il eut tenu vraiment.
Vous auriez entendu des victimes souffrantes,
Rappellant à propos leurs voix sans leurs esprits,
Plaire comme le cigne, aux oreilles savantes,
Et rouler avec art, jusqu'à leurs derniers cris;
Mais voulez-vous du gai, je puis vous satisfaire?

LE DRAME.

Ciel! ils vont être gais; soldats, vîte, en arrière.

LE VIRTUOSE *tirant l'Ariette à part.*

Puisque ces grands morceaux ne sont pas de leur goût,
Empruntez les accents de leur style champêtre,
Cet hameçon fleuri n'en sera que plus traître....
Ils goberont l'air tendre .... et la roulade au bout.

L'ARIETTE *approuvant le Virtuose.*

AIR *Pastoral de M. Chardini.*

Lorsque la douce aurore, aura fait en riant,
Rouler son char vermeil jusque sur ses retraites;
Ruisseaux, sur le gazon, roulez en murmurant,
Promenez-y le bruit des sources indiscrettes;

Et vous, galants Colins, vous, sensibles Colettes,
Provoquez les échos par un défi brillant;
Emules des Pinçons, rivales des Fauvettes,
Faites à perdre halé,é,é,eine un rama,a,a,age roulant.

CHŒUR, *essayant burlesquement les mêmes roulades.*

Faisons à perdre halé,é,é,ine un rama,a,a,age roulant.

SCÈNE V.

Les Précédents, LE VAUDEVILLE, *furieux devoir le Drame et l'Ariette.*

AIR: *Ah! grands dieux que je l'échappe belle.*

AH! grands dieux que je l'échappe belle!
Mes deux ennemis d'accord pour me chercher querelle!
A sa troupe.
Pour vous, cette musique est mortelle,
A l'Ariette, d'un ton froid, mais poli.
Madame, au concert,
Au Drame, d'un plus dur.
Et toi, dans le fond d'un désert.

L'ARIETTE et le VIRTUOSE.

AIR: *la Signora est malade.*

Monsieur, demeurez tranquille:

LE VAUDEVILLE.

Ah! nenni, je suis turbulent. (1)

L'ARIETTE et le VIRTUOSE.

Allez, bonhomme Vaudeville. (2)

LE VAUDEVILLE.

Bon homme est d'honneur excellent:
Bon homme! moi, pas si bon vraiment. *Bis.*

(1 et 2) Ce compliment a été fait au Vaudeville, à l'ouverture de la salle nouvelle des Italiens, à qui pourtant il avait fourni, rue Mauconseil, quelques bonnes raisons.

Je suis ce Vaudeville,
Leste aux champs comme à la ville,
Ce Vaudeville enfant,
Dont *Boileau* parle tant,
» Agréable, indiscret, qui conduit par le chant,
» Vole de bouche en bouche, et s'accroit en marchant. »

Vous avez cru voir un vieux drille,
Qui fredonnait cahin, caha,
Toujours courbé sur la béquille
Du fameux père Barnaba;
Et non, non, ce n'est plus cela,
Je suis ce Vaudeville, etc.

A sa troupe.

Si pourtant vous aimez le Drame,
Ou la musique à grands fracas,
Suivez tous, monsieur et madame
Qui vous ouvrent leurs grands bras.

CHŒUR.

Et non, non, ne le craignez pas;
Et non, non, nous ne voulons pas,
Quitter ce Vaudeville, etc.

L'ARIETTE et LE VIRTUOSE.

Récitatif obligé.

C'est à tort qu'en ces lieux votre maître s'irrite,
Nous n'avons jamais dit qu'il manquât de gaieté;
Dans ce genre éphémère il a certain mérite;
Mais peint-il comme nous la sensibilité?

BABET.

AIR : *Quand le bien aimé reviendra.*

L'AIR du bien aimé prévaudra
Par sa touchante mélodie,
Sur vos grands morceaux d'opéra,
La musique en est bien fleurie;
Mais, mais j'écoute; hélas, hélas!
Tous vos grands airs ne chantent pas. (1)

---

[1] Les Grétri, les Monsigni, les Philidor, les Dezaydes, les Dalayrac, les Gluk, etc. etc. ont fait des *airs*, *romances et vaudevilles qui volent de bouche en bouche.* L'un d'eux a dit: on fait de la mélodie quand on peut, et de l'harmonie quand on veut. Ce mot décide tous les procès de l'Ariette et du Vaudeville.

LE VIRTUOSE *piqué contre Babet.*

La Signora Vilanella
N'est pas de nos accens, *per amore pazza !*

BABET.

Même air.

Cet air là se redit cent fois,
Il attendrit, mais sans tristesse;
Il est de la ville et des bois,
Chacun, auprès de sa maîtresse,
Se le rapelle:

TOUS LES AMOUREUX.

Se le rapelle! hélas, hélas.
Vos airs ne se retiennent pas.

COLIN *à l'Ariette.*

AIR: *Non, non je ne serai pas trompeuse.*

Non, non, je ne serai pas docile
A vos principes de chant.
Non, non la gaîté du Vaudeville
N'exclut pas le sentiment;
A l'expression fidèle,
Près de Babet, je prétends,
Commencer sans ritournelle,
Pour ne pas perdre de tems.
Non, etc.
Nos regards qui se confondent,
Font notre accompagnement
Et nos mains qui se répondent,
En marquent le mouvement.
Non, non, etc.
Comme on chante quand on aime,
On peut aimer en chantant;
Ton récitatif suprême,
Vaut-il ce rondeau touchant?
Non, non, etc.

L'ARIETTE

L'ARIETTE et LE VIRTUOSE.

Récitatif.

Ah, puisqu'à nos raisons ils ne se rendent pas,
Tenons, là-bas, conseil avec le Drame;
Et pour confondre enfin leur trop joyeuse trame,
Ne leur opposons plus que du fer, des soldats.

LE VAUDEVILLE *se mocquant d'eux.*

AIR: *Je n'saurais danser.*

J'n'en saurais pleurer,
Il faut toujours que je chante
Au lieu de pleurer,
Chez nous il s'agit d'entrer;
Il faut m'assurer
Si ma troupe est suffisante,
Pour y pénétrer,
Défilons sans murmurer. } *Bis* en chœur.

(On exécute une Marche de M. Chardini, sur l'air de laquelle la troupe du Vaudeville défile, ayant Arlequin en tête.)

ARLEQUIN *par réflexion, bas au Vaudeville.*

Maître, nous pourrions bien être victorieux,
Mais moi, vers la douceur, je sens que mon cœur panche;
On sait que la vengeance est le plaisir des dieux.
Momus, la Nuit, l'Amour!... ils sont dans notre manche?
C'est le cas, ou jamais, qu'une prière franche
Les fasse incognito venir du haut des cieux.

LE VAUDEVILLE *à part.*

AIR: *Allons à la Guinguette.*

Bien vu. *Bis.*
De sens, ce lourdaut est pourvû.
(Levant les mains au ciel.)

AIR: *On rit, on jase.*

Venez, dans ces retraites,
Changer, dieux protecteurs,

Ces piques, en houlettes,
Ces crêpes, en faveurs ;
Ces haches, en serpettes,
Ces fers, en nœuds de fleurs.

LES DEUX SAVOYARDS.

Que des vielles égalos
Par leur bourdon malin,
Couvrent de ces cimbalos,
Le son trop assassin ;
Changez-nous, ces timbalos,
En galant tambourin.

Le Père LA JOYE et MARGOT.

Venez, changer à vue,
L'z'attributs de c'pleurard ;
En fuseau, sa massue,
En forêt, son poignard,
Sa coupe de cyguë,
En flacon de pomard.

Deux VILLAGEOISES.

Gardons leurs clarinettes,
Pour mêler à nos voix ;
Mais changez ces trompettes,
En pipaux villageois,
Ces lyres, en musettes ;
Ces clairons, en hautbois.

LÉANDRE et ISABELLE.

Calmez, par des sourdines,
Leurs trombons indiscrets,
Guittares argentines,
Galoubets, flageolets,
Flûtes et mandolines,
En auront plus d'attraits.

(*Le Drame sonne*).

LE GASCON.

Cadédis ! qué ce Drame est rempli de bravades !
Croit-il déjà sonner notré trépas ?

ARLEQUIN *impatient.*

Momus, la Nuit, l'Amour! ils ne répondent pas.

DORVAL.

Redoublons de ferveur; suivez-moi, camarades!

Sa cloche monotone,
Qui nous fait enrager,
Tous les trois, en personne,
Venez nous la changer,
En carillon qui ne sonne
Que l'heure du berger.

Bis en chœur.

SCENE VI.

Les Précédents, MOMUS *en Bailli*, LA NUIT *en Charbonnier*, et L'AMOUR *en Hermite. Ils entrent furtivement, et font corps avec le Village.*

ARLEQUIN *ébahi.*

AIR: *Jupiter, etc.*

EH quoi notre invocation?....

MOMUS, L'AMOUR et LA NUIT.

Nous a mis tous les trois en route;

MOMUS *au Vaudeville.*

Momus-Bailli mettra sans doute
La police dans ce canton.

LA NUIT *au Vaudeville.*

A moi la Nuit, il ne m'en coûte,
Pour cet habit que la façon,

L'AMOUR *bas au Vaudeville, en lui montrant l'Ariette et le Drame.*

Moi, j'ai pris un capuchon,
Pour qu'ils n'y vissent goûte.

ARLEQUIN *à Momus, la Nuit et l'Amour.*

Vous qui voyez de là haut tant de choses,
Vous n'êtes pas sans connaître, je crois,
De la noble Ariette et du Drame bourgeois,
Les projets désastreux et les méchantes gloses;
Il faut ici leur donner sur les doigts.

MOMUS.

Ne voulant que cela, mes amis, cette fois,
De nous faire venir il faut que je vous blâme;
Car, sans le secours de nous trois,
(1) Les petits Savoyards pouvaient narguer Madame,
(2) Et Nicodème seul eût assommé le Drame.

ARLEQUIN.

Oui, mais nous aimons mieux que vous vous en mêliez,
Pour la grande Ariette, envain elle jabote,
Malgré tous ses grands airs, ses cris multipliés,
Nous pourrons tôt ou tard la voir changer de note (3);

---

(1) Par allusion aux deux Savoyards de M. Marsollier, Pièce charmante, dont les airs *volent de bouche en bouche.*

(2) Par allusion à Nicodème dans la Lune, dont le succès prodigieux est dû à la gaité des couplets que le Cousin Jacques tourne si ingénieusement.

(3) Je veux croire que le système d'harmonie soit un, mais l'application en a toujours tellement varié, que la musique de Lully et de Rameau a passé pour le *nec plus ultrà* de l'art, avant les productions des Gluk et des Piccini, et qu'à présent encore, on veut nous persuader que ces derniers sont effacés par de nouveaux compositeurs Italiens; mais ce qu'il y a de plus sûr, c'est que le chant est de tous les temps et de tous les pays. On a chanté dans toutes les cours, dans toutes les villes, dans tous les hameaux, et dans le fond des Colonies, l'air mélodieux de *Malbroug*, celui d'*O ma tendre musette*, et *avec les Jeux dans le Village*, etc. etc.

Mais le Drame en dessous, par un vilain micmac,
Voudrait du Vaudeville attaquer l'existence (1).
Qu'on dise, si l'on veut, qu'Arlequin est un brac,
Nous devons, vous, Momus, prononcer sa sentence,
L'Amour en capuchon, lui prêcher repentance,
Moi, lui couper le sifflet, crac....
Et l'éternelle Nuit l'emporter dans son sac.

LE VAUDEVILLE.

AIR : *Vaudeville de Figaro.*

Arlequin, le Vaudeville
Blâme ces vœux indiscrets....
Grands Dieux livrez-nous l'asyle,
Que pour nous on fit exprès;
Quand au Drame qu'on l'exile,
Nous le laisserons en paix, } *Bis* en chœur.
Se sauver par les marais.

MOMUS, L'AMOUR et LA NUIT.

(*Momus aiguise la batte d'Arlequin avec sa marotte. L'Amour donne un petit soufflet à Nicodème, pour lui donner l'esprit de faire des miracles, et la Nuit impose son sac sur la tête de Pierrot qui est à genoux*).

Pierrot et vous Nicodème,
Venez avec Arlequin,
De notre pouvoir suprême,
Subir un rapport divin.
En théâtre, en l'instant même,
Changeant tous trois ces maisons, } *Bis* en chœur, *tandis qu'Arlequin frappe la terre de sa batte merveilleuse.*
Finissez par des chansons.

(1) La Comédie Italienne, comme on l'a remarqué dans un journal, n'aurait jamais abandonné le Vaudeville, son fils adoptif, sans les prétentions jalouses d'une troupe française, secondaire, qui avait intérêt à jouer des Drames les mardi et vendredi; prétentions que l'événement a rendues vaines, puisqu'on a fini par la remercier, vu sa coûteuse inutilité.

SCÈNE VII et dernière.

Le Théâtre change, et représente un site villageois, borné dans le fond par une double colline, au bas de l'une desquelles on apperçoit une église de campagne. Au milieu de la scène s'élève un grand arbre, aux branches duquel est entrelassée une guirlande, propre à suspendre les différens médaillons qui sont entassés sur le socle; cet arbre est censé représenter l'arbre favori du Vaudeville. Un pied'estal, où on lit en grands caractères les vers de l'art poétique, imprimés ci-devant au frontispice, paraît tout prêt à recevoir le Vaudeville personnifié. Tous les Acteurs marquent également leur joie et leur surprise à Momus, à l'Amour et à la Nuit, des métamorphoses qui viennent de s'opérer, et de la disparution subite, tant du Drame et de l'Ariette de Bravoure, que de leurs substituts. (1)

Les Précédens, excepté LE DRAME, L'ARIETTE, LE GEOLIER et LE VIRTUOSE.

Le Père LAJOIE.

AIR: *c'est la petite Thérèze.*

C'EST l'arbre du Vaudeville,
Qu'on a cru si souvent mort,
Au milieu de la grand'ville,
V'la que d'terre enfin i'r'ssort!
Entourons l'peur qu'il n's'échappe,
Qu'ses fruits tomb' dans not' jardin,
Et j'n'irons pas mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin. (2)

Bis en chœur.

(1) Je suis trop ennemi des personnalités, je le déclare, pour avoir eu aucun théâtre en vue, dans la critique de ces deux genres. Il n'en existe pas où on ne chante que des ariettes de bravoure, et où on ne joue que des Drames, ainsi, point d'application.

(2) Le Théâtre du Vaudeville a cela de particulier, que M. Barré n'aurait point voulu profiter du décret de la liberté des spectacles, s'il avait fallu en poser la première base sur d'autres propriétés que nos ouvrages.

CASSANDRE.

AIR : *De M. Chardini.*

Cet arbre apporté de Provence,
Par les jongleurs et menestrels,
Fut toujours si vivace en France,
Qu'après des ouragans mortels,
Il renaissait plus fier encore;
Mais c'était un arbre en plein champ,
Jusqu'au jour qui le vit enclore
Dans le préau de Saint-Laurent.

MOMUS, *montrant du bout de sa marotte le portrait de Panard, qu'il attache ensuite.*

AIR : *c'est la petite Thérèze.*

Je vins avec la Folie
Sous son ombrage enchanteur,
Et j'y barbouillais de lie
Spectateur, Auteur, Acteur.
Tout le Théâtre en guinguette
Avec Ramponneau buvait,
Et je dictais en gognette
Ce que Panard écrivait.
} *Bis* en chœur.

MARGOT, *montrant différens portraits, et notamment celui de Lesage, quelle attache ensuite.*

AIR : *de M. Chardini.*

Carolet, Fuselier, Delisle,
L'affichard, Anseaume et Galet,
S'y rendaient souvent à la file;
Mais quand d'Orneval l'appellait,
Le Sage y lançait des folies,
Dont les éclairs bien plus fréquents,
Mûrissaient les filles jolies,
Et rajeûnissaient les mamans.

L'ABBÉ, *montrant les portraits de Collé, de Voisenon et de l'Attaignant.*

AIR : *c'est la petite Thérèze.*

Collé, qui des graces mêmes,
Posséda le goût divin,
Au Père Lajoie.
Mettait-là, comme tu l'aimes,
La vérité dans le vin,
Et souvent avec mystère,
L'Attaignant et Voisenon,
Fermaient ici leur bréviaire,
Pour ouvrir Anacréon.

AGATHE, *montrant le portrait de Piron.*

AIR : *de M. Chardini.*

Piron à la Métromanie,
Y préluda par des couplets,
Et peut-être ce grand génie
Les fit-il trop prononcés? mais,
En faisant refleurir sa Rose (1),
Nous adoucirons sa couleur,
Comme en la tenant moins éclose,
Nous lui rendrons plus de fraicheur.

La Mère SAUMON, *montrant le portrait de Vadé.*

AIR : *c'est la petite Thérèze.*

V'la mon Vadé dont on s'gausse,
Du d'puis qu'on a meilleur ton;
Faut conv'nir qu'cheuz lui la sausse
F'zait queuq'fois manger l'poisson,
Mais s'il fut d'une langu' triviale
L'dictionnaire universel,
Vantez qu'du carreau de la halle,
Y s'fit un grenier à sel.

(1) La Rose est un Opera-Comique de Piron, qu'on jouera au Théâtre du Vaudeville, avec quelques changemens et airs neufs.

Le Père LAJOIE, *montrant le portrait de M. Favart.*

Et celui-ci, morbleu, qu'en dirons-nous?....

BABET.

Vraiment,
Je dirai, dieu merci, qu'cet Auteur est parlant.

AIR : *de M. Chardini.*

Annette et Lubin seuls, je gage,
Mettraient tout autre en grand crédit.
Quel esprit avoir en partage,
Après sa Chercheuse d'Esprit?
S'il fit ouvrage sur ouvrage,
Ses derniers valent ses premiers,
Et l'Auteur du Coq du Village,
Est bien le Coq des Chansonniers.

DORVAL.

Mais pourquoi dans ces lieux, du meilleur des Henris,
Vois-je donc le portrait?

Le Chevalier DOLBAN.

Pourquoi? ventre seingris!

AIR : *charmante Gabrielle*

D'un morceau qui rappelle,
Son souvenir bien cher,
Il fit pour Gabrielle
Les paroles et l'air,
Ah! si quelqu'un t'en blâme,
Roi Troubadour,
Celui-là n'a point d'ame
Ou point d'amour. } *Bis* en chœur.

LE VAUDEVILLE, *en plaçant le portrait de Henri IV, et restant par suite sur le piédestal.*

Même air.

Par-dessus ta couronne,
Couronné tour à tour,

De l'aurier par Bellone,
De myrte par l'Amour;
Puisqu'ici tu t'exposes
A nos regards,
Tu dois l'être de roses
Au nom des arts.

LE VAUDEVILLE.

AIR : *de la Boulangère.*

Revenons en tous au refrein
Du Satyrique habile,
Qui dit que *le Français malin*
Créa le Vaudeville
Malin.

SAVOYARD et SAVOYARDE.

Quoiqu' j'n'ayons pas l'tact aussi fin
Qu'les musiciens d'la villo,
J'marquons avec son tambourin
Les pas du Vaudevillo
Malin.

CASSANDRE.

Si je ne puis aller plus loin,
Ma béquille docile
Suit une fois qu'elle est en-train,
Le chant du Vaudeville
Malin.

NICODÈME.

Quand la rond' court sur le terrain,
D'un' façon trop subtile,
J'l'attends en place, et j'rejoins
Les rangs du Vaudeville
Malin.

LE GASCON.

Quand un créancier trop mutin
Vient m'échauffer la bile,
Jé lé paye avec un refrein
De quelque Vaudeville
Malin.

ARLEQUIN.

Contre le poignard assassin
Que le noir Drame affile,
La simple batte d'Arlequin
Sert d'arme au Vaudeville
Malin.

Le Père LA JOIE.

Moi, c'est la bouteille à la main
Que je lui suis utile,
Ou fournit en pointe de vin
La pointe au Vaudeville
Malin.

L'AMOUR *menant la bande joyeuse sur le côteau.*

Mener moi seul le genre humain,
M'est chose aussi facile,
Que de mener ici l'essain
Fidèle au Vaudeville
Malin.

NICOLE.

J'ons un pressentiment certain,
C'que c'est qu'd'être subtile!
Qu'on n'engendre point d'chagrin
Avec le Vaudeville
Malin.

COLIN.

Il me faut un baiser, ou tien!
Babet, c'est inutile,
Mon bras laisse échapper le tien,
Adieu le Vaudeville
Malin.

BABET.

Sans vous les reprocher, Colin,
En voilà plus de mille,
Dont le bruit se perd en chemin,
Dans l'air du Vaudeville
Malin.

LES ENFANS *que Morin repousse.*

Vraiment, monsieur Michel Morin,
Faites moins votre Gille;
Car nous saurons grandir, afin
D'atteindre au Vaudeville
Malin.

LA NUIT.

Quand mon crêpe noir couvre en plein,
La nature immobile;
Pour être gais dès le matin,
Rêvez au Vaudeville
Malin.

LA FLEUR, *effrayé de revoir le Drame.*

Je lui croyais un souterrein,
Pour dernier domicile!...
D'autour de l'église il revient!...
Sauvez le Vaudeville
Malin.

(*L'Ariette reparaît une harpe en main, et le Drame avec son poignard*).

MOMUS *les pétrifiant avec samarotte.*

Quoi! vous osez d'un front d'airain,
Rentrer dans cet asyle?
Faites tableau dans le lointain,
De par le Vaudeville
Malin.

PIERROT, *voulant faire aussi un miracle.*

Ah! s'il pouvait tomber soudain,
Du ciel un peintre habile,
Comme il ferait un beau dessein
Des jeux du Vaudeville
Malin!

(*A peine Pierrot a-t-il proféré ce vœu, que le rideau de manœuvre tombe, représentant la scène, et tous les Acteurs, dans les différentes attitudes où ils sont demeurés groupés.*)

Fin du troisième et dernier Acte.

NICAISE,

OPÉRA-COMIQUE,

EN UN ACTE,

ET EN VAUDEVILLES,

DE VADÉ,

Retouché par le C. LÉGER.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 18 Janvier 1792.

Prix, 1 liv. 5 sols.

A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Gallande N.° 50.

L'an second de l'Ère Républicaine.

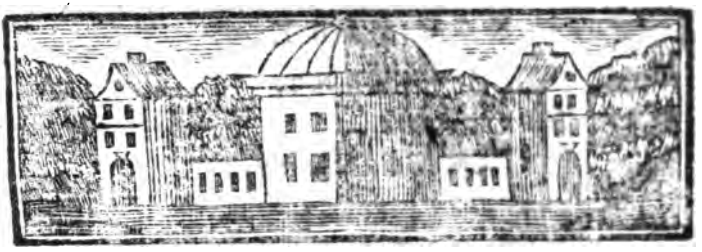
PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Les Citoyens.
NICAISE.	*Léger.*
Le Citoyen CLEMENT.	*La Ce. Barral.*
La Citoyenne CLEMENT.	*Félix.*
ANGELIQUE.	*Molierre.*
JULIEN.	*Verteré.*

La Scène eſt dans un hameau.

Je, ſouſſigné, déclare avoir cédé au Citoyen Cailleau, les droits d'imprimer & de vendre, NICAISE, OPÉRA-COMIQUE, EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES, ſans préjudice de mes droits d'Auteur que je me réſerve ſelon l'article de la loi, ſur les Théâtres auxquels je donnerai le droit de la repréſenter. A Paris, ce vingt Prairial, de l'an ſecond de la République.

LÉGER.

Nota. *Les Couplets conſervés de Vadé, ſont marqués de ce ſigne.* *



NICAISE.

Le Théâtre repréſente un hameau.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLEMENT, LA Cne CLEMENT, ANGELIQUE.

AIR: *Je brûle de voir ce château.*

CLEMENT.

VOUS avez beau me réſiſter,
Ma Nièce aura Nicaiſe.

Cne CLEMENT.

Moi, je prétends lui préſenter
Un mari qui lui plaiſe.

CLEMENT.

Nicaiſe lui convient fort bien;
Il plaît déjà....

Cne CLEMENT.

Je n'en crois rien;
Il faut qu'elle épouſe Juliet:

NICAISE,

CLEMENT.

Je ſuis le maître,

Cne CLEMENT.

Et moi maîtriſſe.

ENSEMBLE.

Je veux que Nicaiſe / Julien ait ma nièce.

SECOND COUPLET.

Cne CLEMENT.

Votre Nicaiſe eſt un nigaud
Dont l'aſpect ſeul me bleſſe;
Mais Julien a tout ce qu'il faut,
Et fortune & tendreſſe:

CLEMENT.

Je crois qu'il a beaucoup d'appas;
Mais finiſſons tous ces débats,
Je vous l'ai dit, je n'en veux pas:
Je ſuis le maître,

Cne CLEMENT.

Et moi maîtreſſe.

ENSEMBLE.

Je veux que Nicaiſe / Julien ait ma nièce.

Cne CLEMENT.

Oui, ma nièce, il faut ſuivre mes volontés, vous vous en trouverez bien, de toutes les façons.

CLEMENT.

Ce ſont les miennes, ma nièce, qu'il faut exécuter, vous ne vous en trouverez pas mal, de toutes les manières.

ANGELIQUE.

Ne diſputez pas, de grace, vous voulez me marier, ma tante; vous mon oncle, vous voulez auſſi me donner un époux; eſt-ce là un ſujet de querelles? Je trouve que vous avez raiſon tous deux.

CLEMENT.

Sans doute j'ai raiſon de te propoſer Nicaiſe.

Cne CLEMENT.

C'eſt moi, qui ai raiſon de te propoſer Julien, le fils d'un riche fermier des environs, un garçon plein d'eſprit & de politeſſe; tu ne l'as jamais vu, a la vérité; mais moins on voit un mari & plus on l'aime.

ANGELIQUE.

Comme il vous plaira, ma tante.

CLEMENT.

Elle connoît parfaitement l'humeur de Nicaiſe, & je ſuis perſuadé qu'il lui convient, n'eſt-il pas vrai, ma nièce?

ANGELIQUE.

Comme il vous plaira, mon oncle.

Cne CLEMENT.

Et moi je lui défends d'y ſonger: il eſt auſſi ſot que ſa ſœur Nicole eſt ruſée.

CLEMENT.

AIR: *Ton humeur est Catherine*

Morbleu ! je ne suis pas tendre.

Cne CLEMENT.

J'en ai des preuves vraiment.

CLEMENT.

Que voulez-vous faire entendre ?

Cne CLEMENT.

Oh ! point d'éclaircissement.
A m'obéir qu'on s'apprête.

CLEMENT.

Je n'en aurai point l'affront.
Car ce que j'ai dans la tête.

Cne CLEMENT.

Pourroit nuire à votre front.

CLEMENT.

Madame Clément, je vous dis, moi...

Cne CLEMENT.

Je ne veux écouter pas. Ma nièce, songe que Julien aura ta main.

CLEMENT.

Disposes-toi à recevoir celle de Nicaise.

ANGELIQUE,

AIR: *Si j'en juge d'après mon cœur.*

Mes chers parens, daignez m'entendre;
Vos sentimens me sont bien doux:

Mais à vos vœux comment me rendre,
Je ne puis avoir deux époux....
Dans ce nœud charmant, je n'aſpire
Qu'à partager le ſort commun.
J'ai trop ſouvent entendu dire
Qu'on en avoit bien aſſez d'un.. *Bis.*

CLEMENT.

Tu n'auras que celui que j'ai propoſé.

Cne CLEMENT.

C'eſt ce que nous verrons : Julien doit arriver muni d'une lettre dont nous ſommes convenus ſon père & moi, & certainement il n'aura pas fait un voyage inutile.

DUO : des parens réunis.

Malgré votre colère,
Mon cher & tendre époux,
Croyez qu'en cette affaire
J'en ſçais plus long que vous;
Quittez ce front ſévère
D'un maître de maiſon,
Un mari doit ſe taire
Quand ſa femme a raiſon.

CLEMENT, *à part.*

Ah ! quel langage,
Le vieux lutin !
Chez moi j'enrage
Soir & matin,
Cela me laſſe,
Entendez-vous,
Quittez la place,
Ou cédez-nous.

NICAISE.

Cne CLEMENT.

Qui ? moi ! m'en faire démordre ?
Non, non, ne l'eſpérez pas.

CLEMENT.

Hé bien ! j'y mettrai bon ordre,
Et j'y vole de ce pas...
Ah ! grands dieux !

ENSEMBLE.

Malgré votre colère, &c. Ah ! quel langage, &c.
Il eſt étrange, en vérité,
Qu'on s'oppoſe à ma volonté ;
Vous avez envain conteſté,
La raiſon eſt de mon côté.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, NICOLE.

ANGÉLIQUE.

QUEL cruel embarras... Mais j'apperçois Nicole, la ſœur de Nicaiſe, elle ſçait ma ſituation, puiſſe-t elle me determiner.

NICOLE.

Je connois le projet de la citoyenne Clément, ma chère Angélique, mais j'eſpère qu'en faveur de notre amitié, tu donnêras la préférence à mon frère.

ANGELIQUE.

Notre amitié eſt très-vive, j'en conviens, mais ton frère a l'eſprit ſi peu formé, & ce n'eſt pas toi que j'épouſe.

NICOLE.

Je parie que l'envie de voir celui dont on t'a parlé te réfroidit ſur le compte de Niçaiſe.

ANGELIQUE.

Non.... Je ne ſerois pas fâchée... Te ſouviens-tu d'un jeune homme fort bien fait.... & ſur-tout ſi rempli de gaité, d'eſprit, d'agrémens, qui vint danſer à la dernière fête du village?

NICOLE.

Non, puiſque je n'y étois pas... Hé bien, tu ne ſerois pas fâchée que ce jeune homme bien fait devint ton époux?

ANGELIQUE.

Non, mais je voudrois que ton frère lui reſſemblât.

AIR: *Pourriez-vous bien douter encore?*

Femme a toujours plus d'avantage
Quand ſon époux a de l'eſprit:
Ses manières & ſon langage,
Chez lui tout charme & tout ſéduit.

NICOLE.

J'en conviens, mais, ma chère amie,
Ces qualités ne ſont qu'un jeu:
Car ſouvent l'homme de génie
Parle beaucoup & fait très-peu. *Bis.*

Laisse là, crois-moi, la chimère,
Dont son cœur paroît si flatté:
Accorde ta main à mon frère,
Il fera ta félicité.

ANGELIQUE.

Il n'a ni maintien, ni langage.

NICOLE.

Eh! mais tout cela n'est qu'un jeu:
Il vaut mieux, je crois, en ménage
Agir beaucoup & parler peu. *Bis.*

Mais dis-moi, comment s'appelle le beau jeune homme en question?

ANGELIQUE.

Je n'en sçais rien, je n'ai pas osé le lui demander.

NICOLE.

Te voilà vraiment bien avancée.... Vas, ma bonne amie, je te conseille de t'en tenir à mon frère, mais le voici; laisse-nous.... Que je tâche au moins de le rendre digne de toi.

ANGELIQUE.

Je m'en rapporte à tes soins, ma chère Nicole; mais tu entreprends un ouvrage bien difficile.

(*Elle sort.*)

NICOLE.

Voyez la belle contenance! comme il a l'air sot! c'est pourtant mon frère.

SCÈNE III.

NICOLE, NICAISE.

NICAISE.

BONJOUR, ma ſœur, te voilà donc?

NICOLE.

Oui, me voilà.

NICAISE.

Tant mieux. Hé ben! je me marie t'y, je me marie t'y pas; ſçais-tu ça, toi? quoi! dis?

NICOLE, *le contrefaiſant.*

Sçais-tu ça, toi? quoi! dis? qui doit l'ſçavoir de nous deux, imbécille?

NICAISE.

Oh! dame, moi, c'eſt moi; mais pardi je n'en ſçais rien.

NICOLE.

La belle réponſe! oui, ris, on t'en prépare le ſujet.

NICAISE.

Bon!

NICOLE.

AIR: *Le petit mot pour rire.*

A ta maîtreſſe en ce moment
On veut donner un autre amant:

Pour toi j'en ſuis jalouſe.

NICAISE.

Moi, dans tout ça, je n'vois pas d'mal ;
Qu'un autre l'aim', ça m'eſt égal,
Pourvu, ma ſœur, (*bis.*) qu'ça ſoit moi qui l'épouſe.

NICOLE.

Mais ſi l'amant touche ſon cœur,
Ton ame enfin de ſon bonheur
Ne ſeroit pas jalouſe.

NICAISE.

Oh ! mon dieu non, j'n'y vois pas d'mal :
Qu'elle aime un autr', ça m'eſt égal,
Pourvu, ma ſœur, (*bis.*) qu'ça ſoit moi qu'elle épouſe.

NICOLE.

Mais ſonge donc que c'eſt un garçon fort aimable.

NICAISE.

Bon !

NICOLE.

Riche, plein d'eſprit.

NICAISE.

Voyez-vous ça !

NICOLE.

Et qui ne manquera pas de plaire à ta maîtreſſe.

NICAISE.

Diantre !

NICAISE.

Et toi, tu ſouffleras dans tes doigts.

NICAISE.

Pardi, pardi, c'eſt drôle.

NICOLE, *le contrefaiſant.*

Diantre ! voyez-vous ça ! pardi, pardi, c'eſt drôle ! ne voilà-t-il pas un galant bien en état de s'oppoſer au triomphe de ſon rival.

NICAISE.

Rival, da ! oh ! nous s'rons deux.

NICOLE.

Eh ! vraiment, oui, benet ; mais il faudroit n'être qu'un & commencer par t'aſſurer du cœur d'Angélique.

NICAISE.

Oh ! c'eſt ben dit.... Je veux m'en aſſurer ; car.... Hé ben, dis-moi donc comment ?

NICOLE.

* Il faut être tendre & preſſant,
N'avoir des yeux que pour ſa belle :
C'eſt par les ſoins qu'on a pour elle,
Puis par de douces chanſonnettes,
On tâche de flatter ſon goût,
Par des chanſons & des fleurettes,
Une belle eſt bientôt à bout.

Puis l'amant prouve ſon ardeur
Par un baiſer rempli de flamme :
Elle s'irrite : mais ſon ame
Eſt encor loin de la fureur.

Ainſi le cœur le plus ſévère,
A l'amour ſouvent s'eſt rendu,
Et l'on pardonne au téméraire
Le baiſer qu'on eût défendu.

NICAISE.

Oui, c'eſt bon, c'eſt bon. Des bouquets d'abord j'en marchanderai; & puis j'lui dirai tout de bout en bout ce qu'il faut.

NICOLE.

A l'autre; qui eſt-ce qui te parle de bouquet?

NICAISE.

AIR: *Le bel habit que je vais avoir* (De l'arquebuſe)

Mais laiſſe-moi donc retenir
Tout ce qu'il faut que j'faſſe pour lui plaire....
Ah! faut encor êtr' téméraire:
Pardi, pardi, c'eſt un plaiſir.
Oh! ben j'lui conſeill' de bien s'tenir:
En vain ell' fra l'inflexible,
Ça fra queu'q'chos' de terrible:
Comme j'vas la rendr' ſenſible.

J'achetterai des barbeaux, d'la jonquille....

NICOLE.

Que veux tu faire de la jonquille? il faut des attentions, de la douceur.

NICAISE.

Mais, mon dieu, mon dieu, ne m'embrouillez donc pas. Des chanſons, des bouquets, des fleurettes, des ſoins, des baiſers, être téméraire.... Oh! qu'c'eſt bon!

comme j'vous comprends tout ça, moi...: écoute donc ; temeraire, ça veut-y pas dire hardi ?

NICOLE.

Oui : mais l'être avec circonſpection.

NICAISE.

Voyez pourtant combien il faut de choſes pour plaire. N'importe : auſſi quand je lui aurai plu, je reſterai ben tranquille ; car s'il fallait plaire comme ça tous les jours, ça m'uſeroit l'eſprit que j'ai.

(*Il ſort.*)

NICOLE.

Ce ſeroit bien dommage : qu'il eſt bête ! on en fera jamais rien. Mais, qu'apperçois-je ?... un jeune homme ! il eſt bien fait. Ce n'eſt pas, à coup sûr, un garçon de ce village ; car je les connois tous.

SCÈNE IV.

NICOLE, JULIEN.

JULIEN, *une lettre à la main.*

VOICI une lettre en façon de lettre-de-change qu'on a tiré ſur l'amour d'une fille de ce canton : j'en ſuis l'endoſſeur. Cherchons la citoyenne Clément qui doit la rendre payable.

NICOLE.

Mais, très-bien fait.... Qui demandez-vous, citoyen ?

JULIEN, *à part.*

Voici une jolie fille. (*Haut.*) Je cherche la citoyenne Clément, qui a, dit-on, une niéce charmante, ne ſeroit-ce pas vous?

NICOLE.

(*A part.*)

C'eſt le rival de mon frère. (*N'êtes-vous pas le citoyen Julien à qui la citoyenne Clément deſtine ſa niéce Angélique?*

JULIEN.

Juſtement. Ma future & moi nous nous ſommes convenus par la poſte; le mariage ſans doute ira le même train. Vous la connoiſſez?

NICOLE.

Nous ſommes grandes amies.

JULIEN.

Hé bien, eſt-elle, ainſi qu'on le dit, jeune, aimable, ſage?...

NICOLE.

Sage! mais, citoyen, Julien eſt-ce une queſtion à faire?

JULIEN.

Je crois la choſe aſſez intéreſſante pour qu'on puiſſe la demander.

NICOLE.

AIR: *On compteroit les diamans.*

Ne ſoyez pas ſi curieux,
Votre demande eſt téméraire:
Il eſt ſouvent très-dangereux
De pénétrer un tel myſtère.

L'amant

L'amant doit borner ſon devoir
Au ſein d'un amour vif & tendre.
Et ne pas chercher à ſçavoir
Ce qu'on eſt très-fâché d'apprendre. (*bis.*)

JULIEN.

Mais, citoyenne, vous m'inquiétez; auroit-on quelques reproches à faire à Angélique?

NICAISE.

Mais.... Non, citoyen: elle eſt trop mon amie....

JULIEN.

Parlez, ne craignez rien, & comptez ſur ma diſcrétion & ma reconnoiſſance.

NICOLE, *à part.*

Commenceroit-il à m'aimer?... Vous êtes preſſant; ce que je vous en dirai n'eſt pas de conſéquence.

JULIEN.

C'eſt à cauſe de cela.

NICOLE.

Et croyez que c'eſt uniquement pour vous rendre ſervice.

JULIEN.

J'en ſuis perſuadé.

NICOLE.

AIR: *d'Exaudet.*

Cet objet.
En effet
Eſt aimable;

Mais il eſt aiſé pourtant
De trouver à l'inſtant,
Pour le moins ſon ſemblable.
Entre nous,
Son air doux
Pourroit plaire.
Mais au fond, ſon petit cœur,
Souvent cache une humeur
Contraire.
Je conviens qu'elle eſt bien faite,
Mais elle eſt un peu coquette;
Sa pudeur
Fuit l'ardeur
Trop diſcrette.
Mais ſon air trop affecté
Rend ſa ſincérité
Suſpecte.
Son eſprit
Ebloüit
Moins fin qu'elle,
Mais il eſt un peu méchant,
Et même ſon penchant
Eſt aſſez la querelle:
Ce n'eſt point
Qu'en tout point
Je la blâme;
Chacun a ſes défauts; mais
Je n'en ferois jamais
Ma femme.

JULIEN.

Voilà des mais qui donnent un furieux croc en jambe à ſon éloge. (*A part.*) Si le portrait eſt fidéle, la citoyenne Clément peut garder ſa nièce. (*Haut.*)

Mais, dites-moi, Citoyenne, vous qui connoiſſez tout le monde ici, n'auriez-vous pas entendu parler d'une jeune perſonne très-jolie, danſant fort bien, & qui étoit ici à la dernière fête du village?

NICOLE.

Comment ſe nomme-t-elle?

JULIEN.

Ma foi elle ſe nomme Adélaïde ou Julie, ou Victoire ou Sophie, ou autrement. Quand je le demandai, il ſembloit que chacun ſe fût donné le mot pour me dire un nom différent.

NICOLE, *à part.*

Eſt-ce que ce ſeroit l'homme d'Angélique?

JULIEN.

Je ne ſerois pas fâché de la retrouver; nous nous convenions aſſez, à ce qu'il me parut.... Au ſurplus j'étois venu pour Angélique; mais ce que vous me dites.... cela eſt-il bien vrai?.. Comment vous nommez-vous?

NICOLE.

Je me nomme Nicole.

JULIEN.

Eh bien! Citoyenne, croyez-vous que ſi je priois Angélique de me faire votre portrait, elle me vantât beaucoup votre ſincérité?

NICOLE.

Si elle ne la vantoit pas, ce ne ſeroit pas une raiſon pour que je fuſſe moins prête à vous en donner des

preuves ; je commencerai par vous présenter à la citoyenne Clément, quand elle sera de retour.

NICOLE.

Je vous en aurai beaucoup d'obligations ; permettez en attendant que j'aille m'acquitter de quelques commissions dont on m'a chargé ; je serai ici dans une demi-heure. Adieu, citoyenne Nicole, je suis ravi de vous avoir rencontrée.

NICOLE, *seule.*

Je lui ai plu, j'en suis sure : quelle conquête ! il est charmant. Voici Angélique, laissons-la se livrer à sa mélancolie ; moi, j'ai trop de raisons pour être satisfaite.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, NICOLE

NICOLE

DU courage, ma chère amie, j'ai fait la leçon à Nicaise ; j'espère que nous en ferons quelque chose. Adieu.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, *seule.*

AIR : *Comment goûter quelque repos.?*

AVANT que mon cœur fasse un choix,
Amour, dis-moi que dois-je faire ?
Je veux que ton flambeau m'éclaire ;
Je ne veux suivre que tes loix.

Nicaiſe eſt celui qu'il faut prendre :
Julien eſt, dit-on, plus charmant ;
Mais hélas ! Nicaiſe eſt préſent,
Et ce Julien ſe fait attendre. (*bis.*)

Ah ! s'il pouvoit enfin venir,
Lorſque mon oncle me tourmente,
Je crois que mon cœur, à ma tante,
Obéiroit avec plaiſir :
Mais ſi Julien étoit bien tendre,
Il auroit plus d'empreſſement :
Je vois qu'un amant qu'on attend,
Perd toujours à ſe faire attendre. (*bis.*)

M'y voici déterminée. Si j'attends que Julien arrive, & s'il ne me plaît pas, je ſerai en butte aux perſécutions de ma tante. Oui, Nicaiſe ſera mon époux. Mais le voici.... Que veut-il faire de ce bouquet énorme ?

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, NICAISE.

NICAISE, *chargé d'un fagot de bouquets.*

ANGÉLIQUE, votre oncle m'a dit comme ça que vous ſeriez ma femme, & pis moi, que j'ſerois vot' mari ; j'en ſuis bien aiſe, & vous auſſi, pas vrai ? t'enez, voilà un bouquet que je vous apporte par-deſſus le marché.

ANGELIQUE.

Il eſt d'une belle taille.

NICAISE.

Vous le trouvez gentil? il y en a très-ben, au moins ça fait un fier bouquet, ça, dà; vous êtes ben contente? quoi!

ANGELIQUE.

*AIR: *Tout conſiſte dans la maniére*

D'une fleur donnée avec grace,
Souvent notre cœur eſt flatté:
L'art d'un joli bouquet efface
Un gros, mal fait, mal préſenté;
Tout conſiſte dans la maniére
Et dans le goût;
Et c'eſt la façon de le faire
Qui fait tout.

NICAISE.

Prenez, prenez toujours, ça ne m'eſt pas encore arrivé de faire de ſi belles choſes. Sçavez-vous qu'il me coûte plus cher qu'un petit comme vous le voulez? je n'parais pas pour la dépenſe, moi; devinez combien il me coûte?

ANGELIQUE.

Mais cela n'eſt pas poli: eſt-ce que vous me le reprochez?

NICAISE.

Oh! ben du contraire, &, t'nez marque de d'ça, c'eſt qu'j'ai queuque choſe à vous dire du plus meilleur que le bouquet.

ANGELIQUE.

Voyons, Nicaise, vous me ferez plaisir.

NICAISE.

J'ai rumine ça dans mon génie.... Attendez, c'est que je cherche.... Ah! m'y voici.

AIR : *De Ioconde.*

Vous voyez ben ce bouquet-ci,
N'eſt-il pas vrai, la belle?

La belle... la belle... que diantre! J'avois ça ſur le bord de la langue, & je l'ai oublié en chemin... C'étoit joli pourtant; j'y ſuis, j'y ſuis... écoutez.

ANGELIQUE.

J'écoute.

NICAISE.

AIR : *De Jonquille.*

Vous voyez ben ce bouquet-ci,
N'eſt-il pas vrai, la belle?
Faut convenir que ces fleurs-là
N'ſont pas des fleurs pour rire.
Vous voyez bien tous ces barbeaux,
Cette belle jonquille;
Hé ben! tout ça n'vaut pas le teint
Que vot' viſag' poſſède.

Hein! comment trouvez-vous ça?

ANGELIQUE.

Fort galant. Vous me faites bien de la grace de comparer mon teint à des barbeaux & à de la jonquille.

NICAISE.

C'eſt pourtant d'mon invention. (*A part*) c'n'eſt pas l'tout, faut t'être téméraire à c't heure. (*Haut*) Ah ça, citoyenne Angélique, je ſuis hardi, moi; ſi j'allois vous prendre la main de mon chef?

ANGELIQUE.

Je vous trouverais en effet très-hardi.

NICAISE.

C'eſt ben, v'la qu'eſt ben; prenons-la.

ANGELIQUE.

Finiſſez, je vous prie.

NICAISE

Oh! je la baiſerai, coûte qui coûte.

ANGELIQUE.

Aie! aie! vous me tordez le bras.

NICAISE.

N'y a pas de mal. Faut ben v'nir à bout d'vous plaire, comme dit ma ſœur.

ANGELIQUE.

En ce cas, tâchez de me plaire un peu moins fort.

NICAISE.

Oh! vous n'y êtes pas. Vous allez voir de quoi j'ſuis capable... Embraſſons-la un peu pour voir.

ANGELIQUE.

Je vous le défends.

Bon ! j'ſçais ben ce que je dois faire : peut-être vous m'en ſaurez bon gré. J'ai bonne mémoire, moi. (*il l'embraſſe.*) Eh ben, j'vous plais-t'y ?

ANGELIQUE.

Mais vous êtes bien téméraire.

NICAISE.

Téméraire ! ah ! que j'ſuis content : me voilà pourtant devenu téméraire. Ah ! pardi, pardi, j'n'aurois pas cru avoir tant d'eſprit ; vous n'auriez pas attendu ça de moi, je parie ?

ANGELIQUE.

Non, certainement.

NICAISE.

Oh ! dame, c'eſt que j'vous entends ça.

ANGELIQUE.

On ne peut pas plus mal ; je ſuis fâchée je vous dis.

NICAISE.

B, r, r, r, comme j'crois ça.

ANGELIQUE.

J'aurais pu vous aimer, ſi vous vous en fuſſiez rendu digne par vos ſoins, votre ſoumiſſion, ſi vous aviez été plus ſage.

NICAISE.

Oh ! ben, vous pouvez compter que j'ſrais à préſent auprès d'vous ni plus ni moins qu'une ſtatue. Vous m'aimerez ben comme ça, pas vrai ?

ANGELIQUE.

Mais, Nicaise, on peut accorder l'amour avec la bienséance; il y a un milieu dans tout.

NICAISE.

Oh! dame, ajustez tout ça, vous voulez des soins, de l'empressement, de la soumission. Ma foi, j'y perds la tête.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS; CLEMENT; Cne CLEMENT.

Cne CLEMENT.

AIR: *Nous n'nous vous dire en vérité.*

OH! pour le coup, en vérité,
Il abuser de ma facilité!
Toujours avec cet imbécile,
Je croyois moins indocile:
Ma nièce (*bis*) m'entendez-vous;
M'entendez-vous, (*bis*)
Craignez, oui, craignez mon courroux.

ANGELIQUE.

Je vous le jure, en vérité,
Je sens pour moi toute votre bonté:
Mais si nous nous trouvons ensemble,
C'est le hasard qui nous rassemble:

Ma tante, (*bis*) modérez-vous,
Modérez-vous, (*bis*)
Calmez, ah ! calmez ce courroux.

NICAISE.

Il eſt ben drôle, en vérité,
Que de benet, je ſois traité ;
Mais puiſque d'main j'l'ai ſon mari,
Faut ben que j'lui parle aujourd'hui.

CLEMENT.

Tranquilliſez-vous, mes amies ;
Pour jamais vous ſerez unis,
Je vous en donne ma parole,
Jamais elle ne fut frivole ;
De ſes menaces moquons-nous :
Elle eſt la femme, & moi l'époux.

ENSEMBLE.

Cne CLEMENT. NICAISE.
Oh ! pour le coup, en vérité, Il eſt ben drôle, en vérité, &c.

ANGÉLIQUE. CLEMENT.
Je vous le jure, en vérité, &c. Tranquilliſez-vous, mes amis, &c.

NICAISE.

Non ; Mais j'dis, on lui en donnera des imbécilles comme moi : dans un an j'aurai vingt-trois ans & demi.

Cne CLEMENT.

Julien n'arrive point. Préparez-vous, ma nièce, à m'accompagner dans un pays où je ſçaurai de ſes nouvelles, & là vous épouſerez, lui ou le premier

parti qui ſe préſentera, ne fût-ce que pour faire enrager votre oncle... Allons, ſuivez-moi.

CLEMENT, *à demi voix.*

Ma nièce.

Cne CLEMENT, *ſe retournant.*

Que lui voulez-vous à votre nièce ?

CLEMENT ET NICAISE.

Je ne parle pas.

Cne CLEMENT, *plus bas à Angelique.*

Ma nièce, tâche de t'échapper.

ANGELIQUE *répond par un ſigne.*

SCÈNE IX.

NICAISE, CLÉMENT.

CLEMENT.

ELLE a bien fait de s'en aller.

NICAISE.

Oui; car vous commenciez à avoir peur.

CLEMENT.

Ecoute : pour rompre les meſures de ma femme qui veut emmener ma nièce, & la marier au premier parti qui ſe préſentera, il faut enlever Angélique ſitôt que tu la verras.

NICAISE.

L'enlever! ah! pardi, pardi, ne vous mettez pas en peine, je ſuis fort, moi.

CLEMENT.

Il n'eſt pas queſtion de l'emporter, mais de la déterminer à aller avec toi dans le plus prochain village où j'irai vous joindre pour vous marier enſemble.

NICAISE.

Oui: mais ſi votre femme alloit nous démarier après ça?

CLEMENT.

Pauvre ignorant!

AIR: *Du vieux Léger.*

Si l'on pouvoit briſer la chaîne
Que l'hymen nous fait contracter,
J'aurois cent fois rompu la mienne,
Tant je ſuis las de la porter.
L'amour eſt comme un feu ſauvage
Qui nous égare ſur le ſoir,
On ſuit ſa lumière volage,
Puis dans l'abîme il nous fait cheoir. (*bis*)

Tant qu'il nous tient ſous ſon empire,
L'amour nous faſcine les yeux;
Dans l'objet pour qui l'on ſoupire,
Tout eſt parfait & merveilleux.
Mais bientôt fuyant de nos ames,
Il laiſſe à ſa ſuite un miroir
Où l'hymen nous montre nos femmes
Telles qu'il eſt falla les voir. (*bis*)

NICAISE.

En ce cas, moi je ne veux plus me marier.

CLEMENT.

Mais il n'y a pas de régle ſans exception. Songe à ce que je t'ai dit, & n'y manque pas, ou je ne me mêle plus de rien.

NICAISE.

Soyez tranquille, je ſuis trop fin pour y manquer.

CLEMENT.

Où vas-tu?

NICAISE.

Je vous reconduis: dame, il faut des ſoins, ma maîtreſſe aime ça, & je m'y accoutume.

SCÈNE X.

NICAISE, *ſeul.*

JE vais donc l'épouſer.

AIR: *Ah! que je ſens d'impatience.*

Ah! vraiment je n'me ſens pas d'aiſe
D'épouſer un joli minois,
Qui viendra ſourire à Nicaiſe,
Et l'careſſer en tapinois:
Mon p'tit, comment qu'tu t'porte: (*bis*)
Veux-tu ben me permettre de t'embraſſer?
Moi, j'em'en ira, comm'ça ſ'comporte,
Bien tendrement la careſſer,

Et puis les baiſers & puis les cadeaux;
Les petits bouquets, les jolis propos.
Le ſoir. (*ter.*)

J'lui dirai comm' ça, ma p'tite femme, j't'aime, qu'c'eſt conſidérable.... Elle me répondra — puis moi, non, mais j'dis.

Je gage, je gage qu'ça s'ra ſuperbe à voir.

Puis faudra voir dans ma chaumière
Croître tous mes petits enfans;
Car il en viendra, je l'eſpère,
Au moins deux ou trois tous les ans,
Quand nous s'rons en famille, (*bis*)
J'aurai, je crois, j'm'en vante, l'air d'un papa:
Autour de moi tout ça fourmille,
Et m'fait damner par-ci, par-là;
Mais j'leur dis comm' ça,
Quoi qu'c'eſt que c'train-là?
J'm'en vas me fâcher:
Allez-vous coucher. — Bonſoir. (*ter.*)

Là-deſſus, v'là tous ces p'tits marmots qui délogent, qui délogent, & moi, j'ſuis d'là, avec un air...

Je gage, je gage qu'ça ſera ſuperbe à voir.

SCÈNE XI.

ANGELIQUE, NICAISE.

ANGELIQUE.

MON oncle, je viens comme vous me l'avez dit... Il n'y eſt pas;

NICAISE.

Vraiment, non ; mais il y a moi, c'eſt encor pis.

ANGELIQUE.

Hé bien, Nicaiſe, êtes vous plus raiſonnable que tantôt ?

NICAISE.

Oh! oui.

ANGELIQUE.

Etes-vous fâché de m'avoir offenſée ?

NICAISE.

Oh! oui.

ANGELIQUE.

Et vous ne me prendrez plus la main de force ?

NICAISE.

Oh! non, j' s'rai doux, moi.

ANGELIQUE.

Hé bien ! pour vous faire voir que l'on gagne tout par la douceur, je vous permets à préſent de baiſer ma main.

NICAISE.

Oui-dà ! vous voulez m'attrapper ?

ANGELIQUE.

Non, vous le pouvez vous dis-je,

NICAISE.

Oh ! j'ſuis ſoumis, je n'donne pas là-d'dans, moi.

ANGELIQUE.

Mais quand je vous aſſure....

NICAISE.

NICAISE.

A d'autres, je n'en ferai rien: oh! j'ſuis un dégourdi à c't'heure; j'en ſçais long.

ANGELIQUE.

Je l'exige.

NICAISE.

Laiſſez donc; pardi, pardi, vous ne m'en revendrez pas, je ne ſuis pas fait d'hier.

ANGELIQUE.

Quelle patience il faut avoir!

NICAISE.

Il s'agit bien d'autre choſe vraiment.

ANGELIQUE.

De quoi donc?

NICAISE.

Devinez.

ANGELIQUE.

Ah! je ne ſçais pas deviner.

NICAISE.

Vous ne devinez pas.... j'vous enlève.

ANGELIQUE.

Fi donc! quelle idée avez-vous là? j'aimerois mieux reſter fille toute ma vie, que de devenir femme par un tel moyen.

NICAISE.

Là, ne me v'la pas mal-de tous les côtés; ma ſœur m'avoit conſeillé tout à rebours, & à c't'heure me

v'là encor reculé par la volonté d'mon oncle ; ce mariage ſe fera quand il pourra toujours ; car ſi je m'en mêle....

ANGELIQUE.

Nicaiſe Nicaiſe... Mais écoutez donc. Dès que c'eſt un ordre de mon oncle, la choſe devient différente.

NICAISE.

Ah ! j'çavois ben, moi : vous allez donc v'nir ?

ANGELIQUE.

Puiſque mon oncle l'ordonne, j'y conſens.

NICAISE.

Allons, partons donc bien vîte... A propos, ma future, je vous aime ben, moi.

ANGELIQUE.

J'en ſuis perſuadée.

NICAISE.

Je penſe à une choſe ; car je ſuis devenu ſoigneux.

ANGELIQUE.

Dites donc vîte ce que c'eſt.

NICAISE.

C'eſt que le jour va bientôt être nuit, & comme le ſerein pourroit vous incommoder, je ſuis d'avis d'aller chercher quelque choſe pour vous en garantir.

ANGELIQUE

En voilà bien d'un autre.

NICAISE.

AIR : *D'puis le tems, mamzelle Fanchette.*

Oh ! j'ſçais qu'à ſa maîtreſſe,
Un joli p'tit galant
Doit fair' la politeſſe
Lors même qu'ell' s'en défend,
Et moi qui ſuis comme une fournaiſe
Vis-à-vis d'vos appas,
J'dois tâcher n'vous déplaiſe,
Qu'ils ne s'enflamment pas.

(*Il ſort.*)

ANGELIQUE.

Hé bien, allez, mais ne revenez pas. L'ennuyeux perſonnage ! quelle différence de lui & de ... Mais pourquoi vais-je penſer : allons, retournons chez ma tante... (*Elle apperçoit Julien.*)

SCÈNE XII.

AGELIQUE, JULIEN.

ANGELIQUE.

O ciel ! me trompai-je ?... Mais non, c'eſt lui-même !

JULIEN.

AIR : *Il a voulu, il n'a pas pu.*

Parbleu j'ai beau,
Dans le hameau,
Courir après Nicole ;

Oh ! je ne donnerois pas ça,
D'une fille qui trompe comm' ça ;
Qui manque à ſa,
Ne tient pas ſa,
Qui manque à ſa parole.

ANGELIQUE.

Nicole ! un rendez-vous, il vient ici pour Nicole.

JULIEN.

Voici une perſonne qui pourra.... Quoi ! c'eſt vous, c'eſt vous que je retrouve ici ?... Hé ! par quel heureux haſard, depuis le tems que je vous cherche, depuis cette fête où je vous ai vu ?

ANGELIQUE.

Arrêtez, Citoyen, il me ſemble que c'eſt Nicole, & non pas moi que vous cherchiez.

JULIEN.

Il eſt vrai que je la cherchois : je ne venois dans ce pays que pour me marier, & tenez, ſi vous la connoiſſez, vous pouvez lui demander.

ANGELIQUE.

Oui, je la connois.... Elle eſt très-aimable, & vous ne ſçauriez mieux faire que de la prendre pour femme : (*à part.*) ſe marier !

JULIEN.

Elle ! point du tout, d'abord je la crois un peu méchante ; elle m'a dit du mal d'une de ſes amies.... Bien différente de vous qui me dites du bien d'elle

ſans que je vous en demande, & cela m'en fait penſer beaucoup de vous-même.

ANGELIQUE.

Et, quelle eſt donc celle que vous venez épouſer?

JULIEN.

Pardon; mais je ne dois pas vous la nommer après tout le mal que m'en a dit Nicole. Mais celle que j'ai grande en vie d'épouſer à préſent, ce ſera vous, ſi vous voulez, puiſque j'ai le bonheur de vous retrouver.

ANGELIQUE.

Moi?

JULIEN.

AIR: *S'il eſt vrai que Dorville m'aime.*

De l'inſtant où je vis les charmes,
Dont l'amour a ſçu vous pourvoir.
Mon cœur, de vous rendre les armes,
Se fit un plaiſir, un devoir:
Envain la plus cruelle abſence
Sembloit combattre mon ardeur,
Eloigné de votre préſence,
Je vous retrouvois dans mon cœur.

Ah! daignez approuver ma flamme,
Et cédez aux vœux d'un amant,
L'amour qui conſume mon ame
Vous en conjure en ce moment.
Quelque brillant, quelque propice
Que ſoit un hymen très-vanté.
Eſt-il, hélas! un ſacrifice
Que l'on ne doive à la beauté.

Mais j'apperçois Nicole ; ſouffrez que je lui diſe un mot.

ANGELIQUE.

Si ma tante, comme elle dit, m'accorde à tout ce qui ne ſera pas Nicaiſe, à coup sûr, celui-là vaut bien Julien.

ANGELIQUE, NICOLE, JULIEN.

JULIEN.

En vérité, Citoyenne Nicole, vous m'avez fait un peu attendre.

NICOLE.

Vous êtes pourtant en un tête-à-tête, aſſez conſolant.

JULIEN.

Vous êtes méchante, Citoyenne ; mais....

NICOLE.

Que ne vous préſente-t-elle à la Citoyenne Clément, elle vous y conduira mieux que moi, Citoyen Julien.

ANGELIQUE, *à part.*

Julien ! ô ciel ! mes ſentimens ſont éclaircis.

JULIEN.

Nous avons le tems : ce que j'ai à dire à la Citoyenne Clément, n'eſt pas ſi preſſé que le mariage.

NICOLE.

Comment est-ce qu'Angélique ?...

JULIEN.

J'en demande pardon à la Citoyenne Angélique ; mais des raisons que je ne puis dire ; une autre personne que j'ai vue aujourd'hui dans ce village, & le portrait que vous m'avez fait d'elle, tout cela m'en dégoûte : je ne veux voir la Citoyenne Clément que pour lui déclarer mon refus.

NICOLE, *à part.*

Il m'aime, c'est décidé. (*Haut.*) Vous avez raison, & si vous voulez, je vais avertir la Citoyenne Clément de votre résolution.

JULIEN.

Vous me ferez plaisir.

NICOLE.

Je vais vous l'envoyer. (*A Angélique.*) Adieu, ma bonne amie, console-toi, je t'assure que dans tout cela, il n'y a pas du tout de ma faute.

(*Elle sort.*)

ANGELIQUE.

Il ne sçait pas que je suis Angélique ; jouissons encore de son erreur.

SCÈNE XIV.

ANGELIQUE, JULIEN, NICAISE.

NICAISE, *apportant un tapis.*

ALLONS, vîte, t'nez, metrez ça. Je n'ai pas été long-tems comme vous voyez.

JULIEN.

Quel eſt ce jeune homme-là?

ANGELIQUE.

C'eſt un rival.

JULIEN.

Un rival!

ANGELIQUE.

Oui, & qui n'eſt pas dangereux pour vous.

NICAISE.

Allons, vous nous conterez tout ça en chemin eſt-ce qu'il vient avec nous, lui?

ANGELIQUE.

Oui, vraiment.

NICAISE.

Hé ben, tant-mieux, & pis ça f'ra que j'naurons pas peur.

JULIEN.

Comment s'appelle le Citoyen?

NICAISE.

Hé pardi, je m'appelle Nicaiſe; qui eſt-ce qui ne ſçait pas ça?

JULIEN.

Je m'en ſuis douté à votre mine.

ANGELIQUE.

Diſpenſez-vous de venir à préſent.

NICAISE.

Pardi, celui-là ne ſeroit pas mauvais. Eſt ce que vous pouvez vous marier ſans moi, donc?

ANGELIQUE.

Ecoutez, Citoyen Nicaiſe, écoutez.

AIR: *Tout eſt charmant dans Aſpaſie.*

Quand un ſot coucou ſe ſépare
De ſa retraite & de ſon nid,
Soudain un moineau s'en empare } *Bis.*
Et ſçait en faire ſon profit.

Inconſolable en ſa diſgrace:
Il a beau crier & gémir,
L'oiſeau ne cède point la place } *Bis.*
Que l'amour lui fit conquérir.

Telle eſt la triſte deſtinée,
Que ſe prépar nt les amans,
Quand leur ardeur trop obſtinée } *Bis.*
Ne ſçait point uſer des momens.

NICAISE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, Citoyenne? qui eſt-ce qu'eſt un coucou de nous trois?

JULIEN.

Mais, Citoyen Nicaiſe, vous avez de l'ſprit comme on n'en a point. Je ſuis d'avis qu'il ſoit des nôtres, quand nous nous marierons, ma chère future. Cette figure-là divertira les gens d'la noce.

NICAISE.

Comment, ſa future!

ANGELIQUE.

Oui, vraiment.

NICAISE.

Oh! ben, j'vas m'fâcher d'abord.

JULIEN.

Là, là, méchant; ne vous emportez pas.

NICAISE.

Oui! puiſque c'eſt comme ça, gelez, ſi vous voulez, vous n'aurez pas c'tapis-là, toujours. Le Citoyen n'a qu'à vous tenir chaud; ça vous apprendra à vivre.

JULIEN, *à Angelique.*

J'apperçois la Citoyenne Clément; je vais vous prouver que je ne puis aimer que vous ſeule.

SCÉNE XV & dernière.

LES PRÉCÉDENS; Cne CLEMENT, CLEMENT, NICOLE.

Cne CLEMENT.

IL me joueroit un pareil tour?

NICOLE.

Ce n'eſt pas ma faute: je vous dis qu'il en aime une autre que je ne puis encore honnêtement vous nommer.

Cne CLEMENT.

Ce qu'il dit eſt-il vrai, Citoyen?

JULIEN.

On ne peut pas plus vrai.

Cne CLEMENT.

Comment, vous refuſez ma nièce? c'eſt ſans doute cette petite mijaurée-là qui vous a dégoûté d'elle.

JULIEN.

Préciſément, c'eſt elle-même; je vous prie de ne point la maltraiter.

NICAISE.

Il la refuſe! pardi, pardi, c'eſt bon, ça.

NICOLE.

Oui, Citoyenne, il la refuſe, & s'il faut vous dire la perſonne que le Citoyen aime....

JULIEN.

Celle que j'aime, eſt cette charmante perſonne, (*montrant Angélique*) je renonce, pour elle, à toutes les Angéliques du monde.

NICOLE, *à part.*

Dieux! quel retour! les cruels! que j'ai bien fait de ne pas dire....

Cne CLEMENT.

Mais, mon enfant, vous refuſez ma nièce, pour ma nièce; c'eſt elle qui eſt Angélique.

JULIEN.

Comment donc! vous êtes... C'eſt-là votre nièce? celle que vous me deſtinez?

Cne CLEMENT.

Aſſurement.

NICAISE.

Hé ben, vous allez voir qu'il va la reprendre: il ne ſçait donc jamais ce qu'il veut cet homme-là?.... Mon oncle.

CLEMENT.

Tais-toi, je t'abandonne; il falloit faire ce que je t'avois dit.

Cne CLEMENT.

Allons, mes enfans, tout ſera bientôt prêt pour aſſurer votre bonheur.

JULIEN.

J'eſpère que la Citoyenne Nicole & le Citoyen Nicaiſe voudront bien être du feſtin.

NICAISE.

J'n'ai pas faim.

NICOLE.

Très-volontiers, mais mon frère ne voudra pas ſans doute aſſiſter aux noces de ſon rival.

NICAISE.

C'eſt donc ça qu'eſt un rival? je n'm'étonne pas. Eſt-ce qu'il y aura une noce?

JULIEN.

Oui, ſûrement.

NICAISE.

Y aura-t-il des violons?

Cne CLEMENT.

Sans doute.

NICAISE.

C'eſt bon; j'aime encore mieux danſer que de me marier, moi: car, voyez-vous, je n'ai pas appris le mariage comme la danſe. Oh que je vas m'amuſer!

VAUDEVILLE.

CLEMENT.

AIR: *Du Citoyen Chardini.*

Je voulois faire ton bonheur,
En te donnant ma nièce:
Mais Julien avec plus d'ardeur
A montré plus d'adreſſe.
Il t'a devancé de beaucoup,
Et t'a prouvé, la choſe eſt claire,
Qu'en amour, ainſi qu'en affaire,
Il ne faut pas manquer ſon coup. } *Bis.*

NICAISE.

Soyez tranquille ; une autre fois
Je ſçaurai mieux m'y prendre ;
J'vous réponds que l'plus fin matois
N'pourra plus me ſurprendre ;
Je ne m'amuſ'rai plus du tout
Aux petits ſoins, à la tendreſſe :
Dès qu'j'aurais trouvé une maitreſſe,
J'vous l'épouſ'rai du premier coup.

NICOLE.

Je voulois épouſer Julien,
Et mon eſpoir s'envole ;
Perſonne n'en ſoupçonne rien,
C'eſt ce qui me conſole.
Je pourrois me plaindre beaucoup ;
Mais je crois qu'en pareille affaire,
Il eſt plus ſage de ſe taire,
Lorſque l'on a manqué ſon coup.

ANGELIQUE, *au public.*

Au bon Vadé, cher au neuf Sœurs,
Afin de vous diſtraire,
Prétendre ajouter quelques fleurs
C'eſt être téméraire :
Un enfant entreprend beaucoup,
Lorſqu'il veut corriger ſon père ;
Mais ſi l'ouvrage a ſçu vous plaire
Il n'aura pas manqué ſon coup.

EN CHŒUR.

Un enfant, &c.

FIN.

L'ISLE DES FEMMES,

DIVERTISSEMENT

En un Acte et en Vaudevilles ;

PAR F. P. A. LEGER.

Représenté sur le Théâtre du Vaudeville, le Samedi 21 Janvier 1792.

PRIX, *vingt* sols.

A PARIS,

SE TROUVE:

A la Salle du Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres,
Et à l'Imprimerie, rue des NONAINDIERES, n°. 31.

Janvier 1792.

Personnages.	Acteurs.
Un Abbé,	*M. Henri.*
Germain, Domestique de l'Abbé,	*M. Benoît.*
La Reine de l'Isle,	*Mlle. Barral.*
Laurette, } jeunes Filles.	*Mme. Blosseville.*
Josephine, } jeunes Filles.	*Mlle. Féraud.*
Chœur de Vieilles.	
Chœur de jeunes Filles.	
Troupe de Matelots.	

Les accompagnemens et les airs nouveaux, sont de M. Chapelle.

L'ISLE DES FEMMES,

DIVERTISSEMENT.

Le Théâtre représente le bord de la Mer, garni de rochers èscarpés. Sur les côtés, on apperçoit des arbres chargés de fruits.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAURETTE, JOSEPHINE.

LAURETTE.

AIR : *de la chasse du Roi et le Fermier.*

VENEZ belle jeunesse,
Voici le jour,
Venez dans ce séjour,
Du joug qui nous oppresse,
Nous affranchir sans retour.

Venez, le temps nous presse,
Bientôt les rayons du soleil
Vont ravir la vieillesse
Aux charmes du sommeil.

LAURETTE et JOSEPHINE.

Venez, le temps nous presse,
Bientôt, etc. etc.

SCÈNE II.

Les Précédentes, LES JEUNES FILLES.

CHŒUR.

AIR : *de la Pantoufle.*

EH! bien nous voici,
Qu'as-tu, Laurette à nous dire?

LAURETTE.

Paix-là,

CHŒUR.

Quel souci!
D'effroi mon cœur est transi.

LAURETTE.

Il faut aujourd'hui,
Il faut pour jamais détruire,
Les maux et l'ennui
Que nous éprouvons ici.

LAURETTE et JOSEPHINE.

Il faut aujourd'hui,
Il faut, etc.

CHŒUR.

AIR : *comme v'la qu'est fait.*

Qu'ça s'rait bien fait.
Qu'ça s'rait bien fait.

LAURETTE.

AIR : *en quatre mots.*

Vous le savez, nos mères dès long-temps,
Ont chassé sans ménagemens
Les hommes de céans.
Si jamais sur ce rivage,
La tempête et le naufrage
En jette vivans,
Des jeunes gens;
Jalouses de tous temps,
Nos doyennes sans dents,
Avec empressement,
Pour leur petit délassement,
Les cachent à l'instant.

Second couplet.

Mais il est temps, enfin, qu'à notre tour,
En dépit de la vieille cour,
Nous connaissions l'Amour.
C'est, dit-on, chose jolie,

Quand près de lui l'on s'oublie,
Le temps est plus court.
A nos mamans, signifions sans détour,
Qu'à dater de ce jour,
S'il vient en ce séjour
Quelqu'un qu'on réserve à l'amour,
Nous voulons notre tour.

CHŒUR.

AIR : *ah! le bel oiseau maman!*

Oh le beau projet vraiment!
Si le succès le couronne;
Oh le beau projet vraiment!
Le tour serait excellent.

LAURETTE et JOSEPHINE *à part.*

S'il me venait un amant,
Sans en rien dire à personne,
Je jouirais constamment
Des plaisirs que l'amour donne.

CHŒUR.

Oh le beau projet vraiment!
Si le succès le couronne,
Oh le beau projet vraiment!
Le tour serait excellent.

JOSEPHINE.

AIR : *mais enfin, après la pluie.*

Il nous faudra du courage,
Pour réussir en ce jour.

CHŒUR.

En manque-t-on à notre âge?
Quand il s'agit de l'amour.

LAURETTE.

Eh bien! armons nos bras;
A vaincre, tout nous engage:
Armons, armons nos bras,
Si l'on ne nous cède pas.

CHŒUR.

Armons, armons nos bras;
A vaincre tout nous engage, etc.

(*Elles prennent des flèches et des carquois, cachés dans des troncs d'arbres*).

JOSEPHINE.

AIR : *de tous les Capucins du monde.*

Je vois la Reine qui s'avance,
En faisant bonne contenance
Epouvantons sa Majesté;
Sur-tout, enfans, point de faiblesse,
Vous le savez, la fermeté
Est un des droits de la jeunesse.

CHŒUR.

Armons, armons nos bras;
A vaincre, etc.

SCÈNE III.

Les Précédentes, LA REINE, LES VIEILLES.

LA REINE.

AIR : *des bossus.*

QUI vous rassemble en ces lieux si matin?
Sur tous les fronts je lis un air mutin;
Répondez, pourquoi ces arcs, ces carquois?
Qui vous a permis de courir les bois?
Est-ce ainsi que l'on respecte mes lois?

LAURETTE.

AIR *nouveau.*

Hélas! dans cette solitude,
Qu'auriez-vous donc à redouter?
Envain vous mettez votre étude,
Chaque jour à nous tourmenter.
Souveraines dans vos familles,
Vous savez remplir vos loisirs;
Mais vous ne laissez à vos filles
Que le soupçon de vos plaisirs.

JOSEPHINE.

AIR : *le petit mot pour rire.*

Pourquoi dans vos transports jaloux,
Avez-vous banni vos époux
Du sein de cet empire?
Avec nos chers petits parens,
Nous aurions dit de temps en temps,
Le petit mot (*bis*) pour rire.

LA REINE.

Les hommes sont faux et méchans,
Jaloux, volages et tyrans,

LES JEUNES FILLES.

Cela vous plaît à dire.

LA REINE.

Entre femmes, point de débats,

LAURETTE.

(*Oui*) Mais entre femmes, l'on n'a pas,
Le petit mot (*bis*) pour rire.

JOSEPHINE.

AIR *nouveau.*

Quoi! faudra-t-il donc sans amour,
Passer la saison du bel âge?

Nous souffrons ici tout le jour;
Et la nuit encor davantage.
Voyez la rose que produit
Un terrein aride et champêtre :
La chaleur du jour la flétrit,
Le frais du soir la fait renaître.

LA REINE.

AIR : *que ce sabot soit par nous vérifié.*

Ah! quelle horreur! quelle indocilité!
Oser parler, l'audace est un peu forte,
D'un sexe ici justement détesté,
Pour nous venger, usons d'autorité.

LAURETTE.

Un peu trop loin la fureur vous emporte;
Mais convenez que malgré ces transports,
Vous ne traitez pas toujours de la sorte
Ceux qu'un naufrage a jetés sur ces bords.

LES VIEILLES.

Ah! quelle horreur! quelle indocilité!
Oser parler, etc.

LA REINE.

AIR : *il ravit à mes sujettes.*

A l'instant je vous l'ordonne,
Rentrez pour ne plus sortir;

Et qu'à nos arrêts personne
N'ose plus contrevenir.

LES JEUNES FILLES.

Maman, vous avez beau faire,
Nous voulons nous satisfaire.

LA REINE.

Rentrez, et pas de raison.

LES JEUNES FILLES.

Non, non, non, non, non.

LA REINE.

AIR : *des fraises.*

Juste ciel! peut-on ainsi
Oublier qui nous sommes?

JOSEPHINE.

Nous voulons avoir ici,
Quitte à les chasser aussi,
Des hommes, des hommes, des hommes.

LA REINE.

Avec eux pas de bonheur,
Dans le siècle où nous sommes,

LAURETTE *ironiquement.*

Comme nous, n'ayez pas peur,
Nous ferons bien le malheur
Des hommes, des hommes, des hommes.

JOSEPHINE.

C'est le vœu, nous le jurons,
De tout ce que nous sommes.

LA REINE.

Vous n'aurez rien, j'en réponds;

LES JEUNES FILLES.

Oh! s'il en vient nous aurons
Des hommes, des hommes, des hommes.

(*Pendant cette scène, de fréquens éclairs annoncent un orage qui éclate ici vivement*).

LES VIEILLES.

AIR : *il était une fille.*

O ciel! voici l'orage,
Je tremble de frayeur,
Rentrons, rentrons.

(*Elles sortent.*)

SCENE IV.

Les Précédentes, excepté les VIEILLES.

LAURETTE, *retenant les jeunes Filles.*

N'AYONS pas peur,
Courons sur le rivage,
Vous ici, vous par-là,
Peut-être on en verra.

(*On voit un vaisseau battu par la tempête.*)

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Ah!

JOSEPHINE *sur un rocher.*

AIR *nouveau.*

Oh! mes enfans, prenons courage,
J'ai vu du haut de ce vaisseau,
Des hommes se jeter à l'eau;
Ils s'avancent vers le rivage.
Comme on pourrait nous les cacher,
Allons prudemment les pêcher.

CHŒUR.

Comme on pourrait nous les cacher,
Allons prudemment les pêcher.

(*Elles montent sur les rochers, en répétant le chœur, et disparaissent l'une après l'autre.*

SCENE V.

L'ABBÉ, GERMAIN.

L'ABBÉ.

AIR : *t'es dans tes atours.*

QUE ze suis mouillé!

GERMAIN.

Moi de même.

L'ABBÉ.

Moi de même.

GERMAIN.

Moi de même.

L'ABBÉ.

Ah! ze sens un froid extrême.

GERMAIN.

Moi de même.

L'ABBÉ.

Moi de même :
Vas, z'étais noyé,
Si Dieu qui m'aime
Ne m'eût retiré.

GERMAIN.

Moi de même.

L'ABBÉ.

Vois un peu comme ze suis fait.

GERMAIN.

Moi de même.

L'ABBE.

Z'ai perdu mon petit collet.

GERMAIN.

Moi de même.

L'ABBE.

Ze suis défrisé.

GERMAIN.

Parbleu, moi de même.

L'ABBÉ.

Z'ai l'air harassé.

GERMAIN.

Et moi de même.

L'ABBÉ.

Ze voudrais au feu,

GERMAIN.

Moi de même,

L'ABBÉ.

Me remettre un peu,

GERMAIN.

Moi de même.

L'ABBÉ.

AIR : *du pas redoublé de l'infanterie.*

Mais où crois-tu que le destin
Nous ait fait prendre terre :
Quelle est cette isle, ami Zermain ?

GERMAIN.

Je ne la connais guère.

L'ABBÉ.

O ciel ! si nous étions tombés
Dans des pays sauvages !
On respecte peu les Abbés
Chez les Antropophages.

GERMAIN.

AIR : *monsieur l'Abbé où allez-vous ?*

Monsieur l'abbé, ne craignez rien,
Ce lieu, si je m'en souviens bien,
Sans offrir de cruelles

L'ABBÉ.

Eh ! bien,
N'est peuplé que de belles,

GERMAIN.

Vous m'entendez bien.
Ici, dit-on, ces petits cœurs,
Gardent toujours aux voyageurs,
Pour les tems difficiles

L'ABBÉ.

Eh ! bien,
Les plus jolis asiles,

GERMAIN.

Vous m'entendez bien,

L'ABBÉ.

AIR *nouveau.*

Pauvre abbé ! que ze suis malheureux !
Comment pourai-ze ainsi paraître,

Ah ! bien loin de charmer leurs beaux yeux,
Ze vais les effrayer peut-être.
Qu'est devenu cet éclat que z'avais,
Quand ze volais de conquête en conquête ?
Sans son secours ze ne pourrai zamais,
De la beauté tourner la tête.

GERMAIN.

AIR : *Guillot a des yeux complaisans.*

Ne vous allarmez pas en vain,
Montrer plus de courage :
Du sexe en ce climat lointain,
Je connais peu l'usage.
Mais je crois bien qu'assurément,
Sur ces bords, comme en France,
Il ne juge pas le talent
Sur la simple apparence.

AIR : *allons donc, mesdemoiselles.*

Pour suivre une ingrate Héléne,
Vous avez, nouveau Pâris,
Deserté presque sans peine,
Le beau séjour de Paris.
Voyez comme la fortune
Aime à vous bien partager :
Vingt beautés, des rigueurs d'une
Sauront vous dédomager.

L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

AIR *nouveau.*

Ah! que mon destin serait doux
Si je parvenais à leur plaire,
Mais je me défie entre nous,
Du succès d'une telle affaire;
Si l'on attache peu de prix
A mes talens, à mes services;
Pour vaincre ici, comme à Paris,
Je n'aurai pas mes bénéfices.

GERMAIN.

Même air.

Ici l'on doit très-peu tenir,
A l'or qui souvent sait tout faire :
Et Plutus n'y doit point franchir
L'enclos du temple de Cythère.
Sachez aux belles, tour-à-tour,
Offrir vos talens, vos services;
Monsieur, votre âge est pour l'amour
Le plus joli des bénéfices.

L'ABBÉ.

AIR : *de la catacoua.*

Tes discours me rendent la vie,
Vas promptement, mon cher Germain,

Cours de tous côté, je te prie,
Reconnaître un peu le terrein.
Pour me distraire en ton absence,
Je vais sous ces arbres fleuris,
Dans l'espoir d'un meilleur logis,
Me reposer accompagné de ris,
Puis, avec ces fruits, par prudence,
Je vais reprendre mes esprits.
(*Il cueille des fruits, et s'assied*).

SCÊNE VI.

L'ABBÉ *seul.*

AIR : *je dois y faire attention.*

JE ne me sens plus d'appétit,
Je ne puis manger davantage.
De tout ce que Germain m'a dit,
Je crois voir la riante image :
Il me semble qu'à mes côtés,
Un essaim nombreux de beautés,
S'empresse à briguer mon hommage.
Je cède à leurs vœux, tour à tour
Entre tant d'appas, je partage
Mes petits soins et mon amour.

AIR : *vous l'ordonnez* (de Paësiello.)

Dans ce séjour, daignez enfin paraître,
Jeunes beautés, dont mon cœur est épris,
Venez offrir à mes regards surpris,
Tous ces trésors que l'œil aime à connaître.

SCÈNE VII.

L'ABBÉ, LES VIEILLES.

(*Tandis que l'Abbé chante, les Vieilles s'en approchent pas à pas*).

L'ABBÉ.

Second couplet.

DANS mes transports je me peins sur vos traces,
L'essaim brillant et des jeux et des ris,
Oui, vous avez les attraits de Cypris,
Avec l'éclat et la fraîcheur des Graces.

Troisième couplet.

Auprès de vous, objets de ma tendresse,
Je me promets d'oublier l'univers,
Mon cœur jaloux de languir dans vos fers,
Dans vos faveurs trouvera sa richesse.

LES VIEILLES *entourant l'Abbé.*

AIR : *oui noir, mais pas si diable.*

Mon dieu qu'il est aimable !
O le charmant enfant !

L'ABBE.

Que vois-je ? c'est le diable,

LA REINE.

Qu'il est intéressant,
Voyez cet œil tendre et touchant;
Il faut en sa faveur,
Adoucir la rigueur,
Des loix de cet empire,
Je ne pourrais souscrire,
A soumettre au martyre,
Un si joli garçon.

LES VIEILLES.

Non, non,
Non, non.
Il lui faut accorder son pardon.

LA REINE.

AIR : *si je le gronde quelquefois.*

Seul en ces lieux, que faisiez-vous ?

L'ABBÉ.

Hélas! je faisais un beau songe,
De mon bonheur le sort jaloux,
A détruit l'erreur du mensonge.

LA REINE.

Nous saurons bien sans vanité,
Faire votre félicité,
Pourvu que vous soyez sensible.

L'ABBÉ.

Quoi! fait-on ici (*trois fois*) l'impossible.

LA REINE.

AIR : *nous sommes précepteurs d'Amour.*

Mon bel ami, sachez d'abord,
Que quiconque ici cherche asyle,
Est sur le champ puni de mort.

L'ABBÉ.

O ciel!

LA REINE.

Telle est la loi de l'Isle.

L'ABBÉ.

AIR : *qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige.*

A moi, Lafleur, Germain, Labrie,
Accourez tous, je vous en prie;

Venez, volez à mon secours,
Ou c'est fait de moi pour toujours.

LA REINE.

AIR : *je brûle de voir ce château.*

Ne craignez rien, calmez vos sens,
Chez nous il est d'usage,
Que l'une de nous tous les ans,
Aux loix d'hymen s'engage.
Soyez ce bienheureux époux, *bis.*
Voyez, choisissez entre nous.

L'ABBÉ.

Le chien d'usage!
O ciel! j'enrage:
J'aime mieux partir à la nage.

LA REINE.

C'est notre usage;
Il est très-sage,
Ne balancez pas davantage.

L'ABBÉ.

Non, je ne le pourrai jamais,
Un tel choix m'embarrasse;
Je vois par-tout mêmes attraits,
Et par-tout même grace.

LA REINE.

Il est adorable, en honneur, *bis.*
Qui de nous va fixer son cœur?

L'ABBÉ.

Le chien d'usage, etc.

LA REINE.

C'est notre usage, etc.

AIR : *de Joconde.*

Puisqu'il refuse de choisir,
Dans cette solitude,
Donnons-lui le moyen de sortir
De cette incertitude.

Il voudrait chacune de nous,
C'est ce qui l'intimide,
Pour ne pas faire de jaloux,
Que le sort en décide.

L'ABBÉ.

AIR : *de la découpure.*

O ciel! quel est mon embarras!
Jamais, j'ai beau faire,
Je ne sortirai d'affaire.
O ciel! tu vois mon embarras!
Viens à mon secours, ne m'abandonne pas.

LES VIEILLES.

Epousez, épousez, épousez-moi ;
Mon cœur, je vous jure,
Ne sera jamais parjure.
Epousez, épousez, épousez-moi,
De vous adorer, je me ferai la loi.

L'ABBÉ.

Comment répondrai-je à vos vœux ?
Pour les gens d'église,
Ce n'est pas chose permise.
Comment répondrai-je à vos vœux ?
Je suis pour jamais lié par d'autres nœuds.

LES VIEILLES.

Epousez, épousez, épousez-moi,
Sur cette licence
Je garderai le silence.
Epousez, épousez, épousez-moi,
De vous adorer, je me ferai la loi.

(*Les Vieilles entourent l'Abbé, et lui font mille caresses, quand Josephine paraît avec une partie des jeunes Filles.*)

SCÈNE VIII.

Les Précédens, JOSEPHINE, quelques JEUNES FILLES.

LES JEUNES FILLES.

AIR : *que ce sabot soit par nous vérifié.*

AH ! quelle horreur ! quelle indocilité !
Oser parler, l'audace est un peu forte ;
D'un sexe ici justement détesté,
Pour nous venger, usons d'autorité.

SCÈNE IX.

Les Précédens, LAURETTE, GERMAIN, *parés de fleurs et de rubans.* JEUNES FILLES.

JOSEPHINE.

AIR *nouveau.*

FORT bien, mamans, oh cette fois,
Nous admirons votre colère.
Ainsi que vous, en tapinois,
Aux hommes nous ferons la guerre.

Aussi celui-ci, voyez-vous,
Est déja tombé sous nos coups.

Tandis qu'en ces lieux en secret,
Vous vous escrimiez d'importance,
Nous avons, d'un accord parfait,
Du sort emprunté la balance;
Et de Laurette, voyez-vous,
Ce monsieur est nommé l'époux.

LES VIEILLES.

AIR : *je devinons, le tenons.*

Quoi déja?

LES JEUNES FILLES.

Oui déja,

LES VIEILLES.

Mais quel homme est-ce là? *bis.*

GERMAIN.

AIR : *l'Amour est un enfant trompeur.*

Oui, le sort à ce tendre objet,
Et m'engage et me lie;
Loin d'appeller de son arrêt,
Mon cœur le ratifie;

A l'Abbé.

Faites le bonheur de Germain,
En mettant la dernière main
A la cérémonie.

LA REINE.

Quoi! nous souffrirons.....

LAURETTE.

Maman, de la modération.

L'ABBÉ.

Quoique je conserve pour toi
Une tendresse extrême,
T'unira qui voudra, ma foi
A la beauté qui t'aime.
De t'imiter, je suis jaloux,
Et celui qui fait les époux
Ne peut l'être lui-même. *bis.*

JOSEPHINE.

AIR : *moi, je tiens pour règle première.*

Quels embarras vous faites naître!
Eh d'un tiers qu'avez-vous besoin?
Chez nous l'amour sert de grand-prêtre,
Et la constance de témoin.

GERMAIN.

AIR : *on dit qu'à quinze ans.*

Reçois cet anneau,
C'est le garant de ma tendresse,
Reçois cet anneau,
L'amour ici t'en fait cadeau.

LAURETTE.

Que j'éprouve d'ivresse,
Quand j'en pare ma main,
Il me promet sans cesse
Le plus heureux destin.

ENSEMBLE.

Reçois cet anneau,
Je prends ma
C'est le garant de tendresse,
Reçois ta
Reçois cet anneau,
Je prends m'en
Puisque l'amour fait cadeau.
t'en

GERMAIN.

AIR : *ô ma tendre musette.*

Il me manque ma chère,
La pièce que chez nous
L'épouse, d'ordinaire
Reçoit de son époux.
Pour cela, fais moi grace
Et je vais sans débat
Te donner à la place
Ce petit assignat.

Second Couplet.

Depuis long-temps en France,
C'est-là tout notre argent :
Mais avec assurance
On le prend on le rend.
Et quoiqu'on ait pu faire,
Je t'assure en ce jour
Qu'il durera, ma chère,
Autant que mon amour.

LAURETTE.

AIR : *toujours, toujours.*

A cet espoir mon ame s'abandonne.
Avec plaisir je reçois ce papier,

Un aussi mince objet ne doit brouiller personne,
Et d'ailleurs en aimant un cœur doit oublier,
Tous les présens pour la main qui les donne.

LAURETTE.

AIR *nouveau.*

Ah ! combien je te porte envie !
Je ne suis pas si bien traité :
Vas pour le tourment de ma vie,
Ici je me suis arrêté.

GERMAIN, *montrant Josephine.*

Voyez comme l'amour pétille
Dans les yeux de cette beauté :
Avec tant d'attraits en famille,
Tout irait de fil en aiguille.

LA REINE.

Daignez donc enfin nous répondre,
Depuis long-temps nous attendons.

L'ABBÉ.

Tout en ces lieux vient me confondre.

LA REINE.

A ce prix seul nous pardonnons.

L'ABBÉ.

Donnez-moi plutôt votre fille,
Si vous en croyez mes raisons.

GERMAIN.

Avec la vieillesse en famille,
Rien ne va de fil en aiguille.

LA REINE.

AIR : *une fille est un oiseau.*

C'est trop braver ma fureur,
Mon courroux en est extrême;
Je vous épouse moi-même,
Vous, monsieur le raisonneur.
Mais tâchons de nous contraindre
Pour qu'on n'ait point à se plaindre,
Mes enfans, il faut sans feindre
Nous mettre à l'instant d'accord.
Rendez, rendez-nous le vôtre,
Et pour avoir l'un et l'autre,
Il faut les tirer au sort.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Rendez, rendez-nous le vôtre,
Et pour, etc.

LA REINE.

AIR : *d'l'instant qu'on nous mit en ménage.*

Je suis de vous très satisfaite,
On ne peut mieux se comporter :
D'une obéisance parfaite,
Vous n'aurez rien à redouter.
Mes enfans, (*bis*) combien je vous aime.....
(*à part.*)
Nous les tenons tout est au mieux :
En recourant au stratagême,
Nous les aurons ainsi tous deux.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Nous les tenons, etc.

LAURETTE.

AIR : *ça détalons.*

Dans le palais,
Sans que rien nous arrête,
Courons exprès
Disposer cette fête,
Ne disons pas un mot :
Voyons, voyons, qui de nous aura le bon lot.

CHŒUR.

Voyons, voyons, qui de nous aura le bon lot.

SCÈNE X.

SCÊNE X.

L'ABBÉ, GERMAIN.

L'ABBÉ.

AIR : *de la Palisse.*

DIEUX! qu'allons nous devenir,
Si le sort nous est contraire?
Pour moi j'aime autant mourir
Que d'épouser ma grand'mère.

GERMAIN.

Mourir! mais y pensez-vous?
D'une femme, vieille, laide,
Pour consoler un époux,
N'est-il donc aucun remède?

AIR : *pourriez-vous bien douter encore.*

S'il m'écheoit vieille douairière
Je n'en prendrai point de courroux.
Une femme sexagénaire,
Est un trésor pour un époux.
Des devoirs où l'hymen nous lie.
Je serai plutôt acquitté;
Voilà comme il faut dans la vie,
Voir les objets du bon côté.

L'ABBÉ.

Mais quelle sera ma détresse,
Si ma femme joint, par malheur,
Aux attributs de la vieillesse
Des traits flétris par la laideur?
Quand on est seul dans son ménage,
Il est bien triste, en vérité,
D'avoir sous les yeux un visage,
Qu'on ne peut voir d'aucun côté.

GERMAIN.

AIR : *réveillez-vous belle endormie.*

Croyez, monsieur, que la jeunesse,
Pour avoir le dessus d'abord,
Va joindre et la ruse et l'adresse
Avec la raison du plus fort.

CHŒUR DE MATHELOTS.

AIR : *nouveau.*

Qu'il est doux après l'orage,
De voir briller le soleil;
Sans nul danger sur ce rivage,
Buvons, livrons-nous au sommeil.

L'ABBÉ.

AIR : *non, je ne ferai pas, etc.*

J'entends nos matelots, Germain, suis-moi, de grace.

GERMAIN.

Quoi ! sans combattre ici, vous céderiez la place !
C'est la première fois, ou je suis bien trompé,
Que le beau sexe a fait reculer un abbé.

SCÈNE XI.

Les Précédens, LA REINE, LAURETTE, JOSEPHINE, LES VIEILLES, LES JEUNES FILLES.

CHŒUR.

AIR. *eh ! zic, et zic, et zoc.*

EH ! vîte, vîte allons,
Enfans, dépêchons-nous, courons,
Que ce moment sera doux,
Si nous avons un époux.

LA REINE, *à part.*

Sur cette jeunesse altière
Nous l'emporterons, j'espère.
Je n'ai point écrit leurs noms.

LAURETTE, JOSEPHINE.

Nos mamans croyent nous surprendre,
Mais nous saurons nous défendre
Et triompher, j'en réponds.

CHŒUR.

Eh ! vîte, vîte allons, etc.

LA REINE.

AIR : *courons d'la blonde à la brune.*

Hé bien, qu'on fasse silence,
Le sort va parler enfin ;
Bientôt va, de la balance,
Sortir l'arrêt souverain.
Promettons obéissance
Et jurons toutes, qu'en paix,
Quelque soit aujourd'hui la chance,
Nous recevrons ses décrets.

LAURETTE.

Oui sans façons,
Nous jurons
Promettons
Et tiendrons,
A sa voix,
A sa voix,
A ses loix
Cette fois,
Entière obéissance.

LA REINE.

Avancés donc l'un et l'autre,
Le bonheur vous tend les bras.

L'ABBÉ.

Vois quel destin est le nôtre.

GERMAIN.

Eh! monsieur, ne tremblez pas.

L'ABBÉ.

Mais que veux-tu que je fasse?

GERMAIN.

Prendre en brave son parti.

L'ABBÉ.

S'il me tombe une vieille face,
Je serai bien loti.

GERMAIN.

Oh! ces tendrons,
Si fripons,
J'en réponds
Ont tout vu,
Tout prévu.
Voyons tout,
Jusqu'au bout,
Prenez de bonne grace.

La Reine se place entre l'Abbé et Germain, leur présente une corbeille où sont les noms, et quand ils sont prêt à tirer, Laurette et Josephine s'avançent par derrière, et donnent chacune leur nom, Josephine à l'Abbé, et Laurette à Germain.

LA REINE, *prend les bulletins.*

AIR : *Colinette au bois s'en alla.*

Nous les tenons ; tout est fini,
Voyons à qui ces enfans-ci. . . .
Tra la de ri de ra, *(bis)*
Quel agrément et quel plaisirs,
Si j'avais suivant mes desirs. . . . .
Tra la de ri dera, tra la deri de ra,
Que vois-je, quel complot affreux !
Eh ! quoi ! friponnes toutes deux !
Craignez ma colère.

JOSEPHINE et LAURETTE.

La deri dera, la, la, la, la, la,
La, la deri dera.
N'y a pas de mal à ça,
Ma chère mère,
N'y a pas de mal à ça.

LAURETTE.

Vous avez voulu nous tricher ;
Mais l'amour a su l'empêcher,
Mamans, et malgré vous,
Nous aurons des époux.
Vous auriez beau nous désoler,
Et nous bouder,
Et nous gronder.

Dans ce jour plein d'appas,
L'amour nous dit tout bas :
Vous avez trompé vos mamans ;
Qui trompaient de même à vingt ans.
Ainsi pour votre âge,
Tra deri dera la, la, la, la,
Tra la deri dera,
N'y a pas de mal à ça,
C'est l'usage,
N'y a pas de mal à ça.

CHŒUR.

AIR : *eh gai, gai, gai mon Officier.*

Eh gai, gai, gai pas de chagrin,
La ruse,
Est notre excuse :
Eh gai, gai, gai pas de chagrin,
C'est l'arrêt du destin.

L'ABBÉ.

J'ai fait des sacrifices,
Mais j'en suis enchanté ;
Au lieu de bénéfices,
Je trouve la beauté.

CHŒUR.

Eh gai, gai, etc.

LA REINE.

Vous sentirez, j'espère,
L'effet de mon courroux,

JOSEPHINE.

Ce que vous vouliez faire,
Nous le ferons pour vous.

CHŒUR.

Eh gai, gai, etc.

GERMAIN.

Un essaim de bons drilles,
Descendu sur ces bords,
Saura faire à vos filles
Oublier vos transports.

CHŒUR.

Eh gai, gai, etc.

L'ABBÉ.

AIR : *vas-t'en voir s'ils viennent Jean.*

Ils sont près de ce canton,

LES JEUNES FILLES.

Quels objets les retiennent?

L'ABBÉ.

De nous je crois sans façon,
C'est qu'ils s'entretiennent,
Les voici qui viennent

LES JEUNES FILLES.

Bon,
Les voici qui viennent.

SCÊNE XII et dernière.

Les Précédens, MATELOTS.

CHŒUR DE MATELOTS.

AIR : *que le Sultan Saladin.*

FIXONS-NOUS dans ce séjour,
Il est charmant pour l'amour....
Mais jarniguoi que de filles!
Qu'elles sont jeunes, gentilles,
Morbleu cela nous convient,
Très-bien,
Très-bien,
Déja mon cœur vous retient;
Si je suis seul, j'aurai, je pense,
La préférence.

GERMAIN.

Nous vous avons devancés ;
Déja nos cœurs sont placés.

LES MATELOTS.

Nous vous prendrons pour modèles,
Et près de ces jouvencelles,
Chacun de nous, de l'hymen,
Demain, demain
Formera le doux lien.

GERMAIN.

Pour nous y préparer d'avance,
Il faut qu'on danse,
Il faut qu'on danse.

LAURETTE.

AIR : *pour animer nos chansons.*

Allons, maman, avec nous,
Suivez la cadence :
Laissez-là votre courroux,
C'est le mieux, je pense.

GERMAIN.

RONDE.

AIR *nouveau.*

Un beau matin, sous la coudrette,
Je trouvai la jeune Alison.

Et la voyant rêver seulette,
Je m'en approche sans façon.
Accordez moi, dis-je à la belle
Un petit baiser plein d'appas.
Non, non, monsieur, répondit-elle
Ça n'se peut pas, ça n'se peut pas.

Second couplet.

Malgré sa feinte résistance,
Je m'en empare au même instant.
Et dans le bosquet plus j'avance,
Plus je deviens entreprenant.
On fait bien encor la cruelle;
Mais cependant d'un ton plus bas;
Finissez, monsieur, dit la belle
Ça n'se peut pas, ça n'se peut pas.

Troisième couplet.

Alison enfin plus docile,
A nos jeux prit tant de plaisir;
Qu'avant de rentrer à la ville,
L'amour bien loin nous fit courir.
Rien ne pouvait plus la réduire:
Mais moi je me sentis si las,
Qu'à mon tour il fallut lui dire,
Ça n'se peut pas, ça n'se peut pas.

VAUDEVILLE.

LA REINE.

AIR : *je ne suis plus dans l'âge heureux.*

VOTRE gaieté, mes bons amis,
M'enchante et me rend à la vie :
En nous privant de nos maris,
Nous avions fait une folie ;
Comme on a passé l'heureux tems,
Où de desirs le cœur pétille.
Je sens qu'il faut à soixante ans
Chercher le plaisir en famille.

LAURETTE.

Maman, nous avons vu l'instant
Où nous vous déclarions la guerre ;
Pardonnez cet emportement,
Nous n'aspirons plus qu'à vous plaire.
Dans les regards de nos amans,
Du plaisir la flamme pétille ;
Près d'eux nos cœurs à soixante ans,
Trouveront l'amour en famille.

L'ABBÉ.

Je quitte aujourd'hui sans regret,
Cet habit qui nous vient de Rome,
Puisqu'en arborant le collet,
Il faut oublier qu'on est homme.
Quoique caché sous un rabat,
De desir notre cœur pétille;
Pourquoi donc priver cet état,
Du bonheur qu'on goûte en famille.

JOSEPHINE *au Public.*

Nous sommes tous nés sous vos yeux,
Chacun de nous est votre ouvrage,
Et nous ne cherchons en ces lieux
Qu'à mériter votre suffrage.
Vous nous traité en bons parens,
Et parmi nous la gaité brille;
Venez nous voir, pour nous céans,
Il n'est de plaisir qu'en famille.

LA REVANCHE FORCÉE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

PAR M. DESCHAMPS.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 10 Février 1792.

Prix, vingt sols.

A PARIS.

Se TROUVE au THÉATRE,
Et chez les Marchands de Nouveautés.

M DCC LXXXXII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LÉONORE,	*Mlle. ROYER.*
FERVILLE, officier, amant de Léonore,	*M. DUCHAUME.*
Un ABBÉ,	*M. HENRY.*
MARTON, suivante de Léonore,	*Mlle LESCOT.*
FRONTIN, Valet de M. Ferville,	*M. LANGLE.*

La scène est à la Campagne, dans une espèce de Bosquet formé naturellement.

LA REVANCHE FORCÉE,

COMÉDIE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONORE, MARTON.

MARTON.

Air : *sans l'éveiller, si je l'embrasse.*

DANS ce lieu calme et solitaire
Si nous restions quelques instans....

LÉONORE.

Il faut rentrer ; il en est tems.
Au château rejoignons ma mère.

MARTON *à part et regardant au tour d'elle.*

Mais mon cousin, quel étourdi !
Pourquoi, pourquoi n'est-il donc pas ici ?
(*toujours à part.*)
Si j'étois seule au moins, je pourrois l'attendre.

LÉONORE.

Je n'ose rester trop long-temps éloignée de ma mère : tu sais comme elle est toujours inquiète et pour elle et pour moi, depuis ce jour où notre château fut menacé,

où nous aurions couru les plus grands dangers, peut-être, si ton cousin ne s'étoit mis à la tête de nos paysans et ne les eût remplis de sa valeur.

MARTON.

Tenez, mademoiselle, ce n'est pas parce qu'il est mon cousin, ni parce qu'il est fils du magister de ce village; mais avouez que ce jeune homme promet beaucoup.

LÉONORE.

Oui, assurément.

MARTON.

Air: *Voilà mon cousin, l'allure.*

Le courage et l'esprit, mon cousin,
Il a tout en partage;
Mais s'il veut faire un jour son chemin,
De quoi sert son courage?...
Car enfin,
Il est abbé, c'est dommage,
Mon cousin!
Il est abbé... C'est dommage.

Et cela par l'entêtement de son père, qui l'a retiré du service où il se trouvoit bien, pour lui faire prendre un état qui lui déplaît. Mais que voulez vous? Il n'a pas de fortune.

LÉONORE

Console toi, Marton.

Air: *Fournissez un canal au ruisseau.*

PREMIER COUPLET.

Si Ferville obtient un jour ma main,
Quoiqu'à peine, hélas, je l'espère,
Vas, je veux qu'il offre à ton cousin
Les secours et les soins d'un père.
Un brave officier, tel que lui,
Doit servir de guide et de maître
Au mérite qui, pour paroître,
N'a besoin que d'un appui.

SECOND COUPLET.

Il pourra parvenir à son tour ;
Marton, dans le siècle où nous sommes
Le mérite aisément se fait jour,
Et la vertu place les hommes.
La carrière s'ouvre aujourd'hui
A plus d'un talent qui, peut-être,
Jadis n'auroit osé paroître
Faute d'avoir un appui.

MARTON.

Mais vous connoissez M. de Ferville ; il suffit que mon cousin ait porté le petit collet, quoique malgré lui, pour qu'il ne lui inspire aucun intérêt. Les abbés n'ont jamais été du goût de votre amant.

LÉONORE.

Mais plaisanterie à part, il faut avouer qu'il n'a pas eu beaucoup à se louer d'eux. Son plus grand ennemi auprès de ma mère, n'étoit-ce pas cet abbé en qui elle avoit confiance, et qui a sçu l'engager à exclure Ferville, à lui interdire notre présence et l'accès du château ? Je sais bien que mon amant n'étoit pas parfait, qu'on pouvoit lui reprocher de la légèreté, de l'inconséquence. Mais où trouver un cœur plus vrai, plus généreux, plus noble que le sien ?

MARTON.

Veuille le ciel qu'il vous soit resté fidèle ; mais s'il s'avisoit de revenir à présent, que cet abbé, son ennemi, n'est plus de ce monde, je suis sûr qu'il fléchiroit madame votre mère, qu'il la feroit changer de sentimens.

LÉONORE.

Air : *Ici la douceur de nos loix.*

Va, je connois trop bien son cœur,
Pour ne pas croire à sa constance,
Mais je crains que quelque malheur,
Ne prolonge ainsi son absence.
Tu veux qu'il ait trahi sa foi !
Pour d'autres qu'il soupire !
Ah ! Dis plutôt qu'il vit pour moi !
Tu ne peux trop le dire. [*bis.*]

SCENE II.

Les mêmes. FRONTIN.

FRONTIN, *dans le fond du théâtre.*

Ciel ! Me trompè-je ? Ce sont elles !

LÉONORE.

Qu'est-ce que j'entends ?

MARTON.

Est-il possible ? En croirai-je mes yeux ? C'est Frontin.

LÉONORE.

Le valet de Ferville ?

FRONTIN.

Lui-même. J'allois au château. Grace à Dieu, voilà ma course abregée.

LÉONORE (*à part*).

Que vais-je apprendre ? (*Haut*). Eh ! bien, Frontin, ton maître ?

FRONTIN.

Lui, mademoiselle, il vous adore.

MARTON.

Tout de bon, Frontin ?

FRONTIN.

Oh ! c'est un amant d'une constance rare.

Air : *de M. Chardini.*

PREMIER COUPLET.

Pour charmer la douleur profonde,
Où l'absence l'avoit jetté,
C'est en vain qu'à ses yeux le monde,
Sut offrir plus d'une beauté

Ce que chacune avoit de charmes,
En vous seule il les trouvoit tous....
Nul objet n'essuya les larmes
Qu'il versoit en songeant à vous.

SECOND COUPLET.

Cent fois il voulut vous instruire
De son séjour & de ses maux;
Mais au bonheur de vous écrire,
Il préféra votre repos.
Enfin l'on apprît à mon maître
Que nous n'avions plus d'ennemi....
L'espoir à nos yeux vint renaître,
Et l'espoir nous ramène ici.

Ce fût un de vos parens qui lui apprit cette nouvelle en pays étranger, où il servoit; mais, (*il tire une lettre de sa poche*). Ceci vous en apprendra davantage.

LÉONORE, *vivement.*

Donne, donne.. (*Elle lit quelques mots, puis elle s'écrie*) — Il est dans le village voisin, il y attend la permission de paroître au château. Il me conjure de disposer ma mère à son retour...

MARTON.

Eh! bien, ne tardez pas davantage, faites ce que votre amant vous demande.

LÉONORE.

Mais, au moins, que je le revoye un moment!

MARTON.

Que dites vous, traverser le village; vous exposer à tous les yeux; risquer de déplaire à votre mère, quand il s'agit de la mettre dans vos intérêts! Ah! ce qui presse, c'est d'assurer le bonheur de M. Ferville et le vôtre; montrez sa lettre à madame, vantez lui la constance de votre amant.

LÉONORE.

Tu as raison, j'y cours.... Toi, Frontin...

MARTON.

Soyez tranquille Je me charge du reste.

SCENE III.

MARTON. FRONTIN.

MARTON (*à part*).

Et d'une de partie.

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Cherchons vite quelque détour,
Afin de congédier l'autre ;
Car, tout en servant leur amour,
Il faut un peu songer au nôtre.

FRONTIN.

Que dites vous ?

MARTON.

Que tu vas aller rejoindre ton maître ; tu l'ameneras en ces lieux, il y sera mieux caché que dans le village, il y sera plus près du château, il y recevra plus souvent de nos nouvelles et de tout ce que nous ferons pour lui.

FRONTIN.

J'entends.

MARTON.

Va donc.

FRONTIN.

Et nous resterons ici.

MARTON.

Oui.

FRONTIN.

Air : *Ah ! le bel oiseau, maman.*

Mais, Marton, dans ce bosquet,
Vous nous oublierez peut-être,
Et qu'y faire, s'il vous plaît....

MARTON *tendrement*

Ce lieu n'est pas sans attrait !
Un certain charme secret
Remplit ce séjour champêtre ;
On y rêve et l'on s'y plaît. . .
Sans cesse, j'y voudrois être. . . . .

ENSEMBLE.

MARTON.

Oui, Frontin, dans ce bosquet,
Il faut conduire ton maître,
Mais, sans un ordre nouveau,
Ne venez point au Château.

FRONTIN.

Oui, Marton, dans ce bosquet,
Je vais conduire mon maître,
Et sans un ordre nouveau,
Nous n'irons point au Château.

(*Frontin sort*).

SCENE IV.

MARTON *seule.*

GRACE à Dieu, j'ai réussi ; je suis seule. Voici l'heure où mon cousin vient ici attendre notre retour de la promenade, dans l'espérance de me voir et de nous reconduire au château. Mais je regarde en vain de tous côtés, — et pourtant nous n'avons à nous que ce seul instant ! Ce jour n'est-il donc heureux que pour ma maîtresse et pour M. de Ferville ? Ce jour va les unir ensemble !

Fin de l'Air ; *Dodo, l'enfant do.*

Et moi ! Dieu d'amour !
Quand me marierai-je à mon tour ?

MARTON.

L'air entier Dodo.

C'étoit un abbé directeur
De la mère de ma maîtresse,
Qui seul a causé leur malheur,
Et s'opposoit à leur tendresse !
Et moi — je sens, au fond du cœur
Qu'un abbé feroit mon bonheur,
Si les plus doux nœuds
Pouvoient nous unir tous les deux. (*Bis*)

Malheureusement c'est ce qui n'arrivera jamais. Nous n'avons pas l'un et l'autre assez de fortune. Il faut qu'il reste dans son état ! Pourquoi donc l'aimai-je encore ? Cent fois je me suis dit que pour son bonheur et pour le mien, il falloit le fuir, — et pourtant... Mais je saurai m'armer de courage. Aussi bien il ne vient pas. Est-ce à moi de l'attendre ? Non, je ne veux que lire encore une fois les couplets qu'il a faits hier pour moi, (car il a autant d'esprit que de courage), et je m'éloignerai aussitôt. Je ne serai plus ici, quand il y viendra.

(*Elle tire de sa poche les couplets qu'elle a reçus de l'abbé*).

Air : *De M. Guichard.* (1)

PREMIER COUPLET.

Marton, je désespère
D'avoir su vous toucher.
Hélas ! si j'ai su plaire
Pourquoi me le cacher ?
Souvent je vous vois sourire
Quand je vous peins mon ardeur....
Mais ce sourire enchanteur
Que veut-il dire ? (*Bis*).

(*Marton s'interompt, en disant sur la fin du même air*).

Le fripon a dans mon cœur
Trop bien su lire. (*Bis.*

(1) Comme cette scène auroit pu paroître longue, on a supprimé à la représentation deux couplets de cette romance.

SECOND COUPLET.

Je sais qu'un sort sévère
S'oppose à mon bonheur.
Nous n'avons sur la terre
De bien que notre cœur.
Souvent le vôtre soupire
En voyant couler mes pleurs.
Ce soupir plein de douceurs
Que veut-il dire ? (*Bis*).

TROISIEME COUPLET.

Mais le sort moins contraire
Peut s'adoucir un jour ;
Marton, je puis tout faire
Secondé par l'amour.
Mais cet espoir qu'il m'inspire ;
Du moins le partagez-vous ?...
Ah ! Dieu ! ce regard si doux
Que veut-il dire ? (*Bis*)

MARTON (*s'interrompant*).

Hélas ! ce regard si doux
En veut trop dire !

Mais le voici, quoiqu'il m'en coûte, éloignons-nous.

SCÈNE V.

MARTON. L'ABBÉ.

L'ABBÉ *courant à elle.*

Air : *Si je le gronde quelquefois.*

MA cousine, me fuyez vous ?

MARTON.

Je ne puis rester davantage,
Si quelqu'un vient ici... De nous
Que diroit-on dans le village ?

L'ABBÉ.

Ce qu'on diroit.... Eh ! mais vraiment,
Ne suis-je pas votre parent ?

MARTON.

Je le sais, mais.....

L'ABBÉ.

Moi, j'imagine
Qu'un cousin peut voir,

MARTON *en riant.*

Oh ! oui.
Du matin au soir.

L'ABBÉ.

Qu'un cousin peut voir sa cousine.

L'ABBÉ.

Air : *De Calpigi.*

PREMIER COUPLET.

Hélas ! de mon tems de vacance
Je vois le terme qui s'avance ;
Du séminaire le séjour
Va me rappeller à son tour. (*Bis.*)
Je vins avec un cœur tranquille...
Et j'emporte de cet asyle
Un cœur blessé par plus d'un trait....
Le beau voyage que j'ai fait !

MARTON *en riant.*

Le beau voyage qu'il a fait !

L'ABBÉ.

Mais je veux vous conter un songe;
J'ai rêvé... N'est-ce qu'un mensonge ?
Qu'aujourd'hui mon petit collet
En uniforme se changeoit : (*Bis.*)
Qu'un riche et brillant militaire
M'offroit un appui tutélaire....
(*Tendrement*).
Que ma cousine m'épousoit !...

MARTON *toujours en riant.*

Oh ! le beau rêve qu'il a fait ! (*Bis.*)

ENSEMBLE.

MARTON. L'ABB.

Oh ! le beau rêve qu'il a fait ! Oui, oui.
C'est un beau rêve que j'ai fait !

L'ABBÉ.

Air : *De M. Chardini.*

Qui peut vous rendre inexorable ?
Mon état ?.... Il est passager.
Ma fortune aussi peut changer,
Mon seul amour sera durable,
C'est un malheur, je le crains bien,
D'avoir une cousine aimable....

MARTON *à part.*

Un cousin fait comme le mien
Est un cousin bien redoutable.

L'ABBÉ. MARTON.

C'est un malheur, je le crains bien, / Un cousin fait comme le mien,
D'avoir une cousine aimable.... / Est un cousin bien redoutable.

L'ABBÉ.

Air : *Je ne vous dirai pas j'aime.*

Il est trop vrai, je vous aime ;
Combien je serois flatté
Si vous répondiez de même !

MARTON.

Moi ?
Je ne puis en vérité.
Car pour dire ce mot --- j'aime,
Dont mon cœur est allarmé,
Il faut être sûr qu'on aime...

L'ABBÉ.

Et vous ne m'aimez pas....

MARTON *reprend.*

Il faut être sûr qu'on aime....
Et sur-tout qu'on est aimé.

L'ABBÉ.

Air : *Si ce n'est pas là comme on aime.*

Si je vous aime ! Ah ! quel langage !
Sans cesse & par-tout je vous voi....
Je suis toujours dans ce bocage,
Que vous rendez sacré pour moi.

Attendre & chanter ma bergère,
Voilà l'emploi de chaque jour....
Si cet amour n'est pas sincère,
Qu'appellez-vous donc de l'amour ?

MARTON.

SECOND COUPLET.

Laissons un entretien si tendre.

L'ABBÉ.

Ah ! de grace, encore un moment....

MARTON.

Non, je ne dois plus vous entendre,
(*A part.*) Jamais il ne fût si charmant !

L'ABBÉ.

Vous m'ôtez donc toute espérance,

MARTON.

Je pourrois vous croire à mon tour.
Il faut au moins de la prudence,
(*Avec un soupir et d'une voix émue...*)
Quoique l'on n'ait pas de l'amour.
(*Elle fait un mouvement pour s'en aller, puis revenant*).

TROISIEME COUPLET.

Si j'avois assez de richesse
Pour dédommager un amant,
De l'état qu'ici sa tendresse,
Lui feroit perdre en m'épousant !...
Oui ! mon bonheur seroit extrême
De lui dire..... Voilà ma main.
(*L'abbé prend cette main, la baise avec ardeur et s'écrie*).
Ah ! parlez voilà comme on aime.

MARTON *en s'enfuyant.*

Remettons le reste à demain. (*Bis.*)

SCÈNE VI.

L'ABBÉ *seul.*

Elle me défend de l'accompagner, mais elle m'aime, je le vois; dès ce moment, je ne suis plus malheureux, mais dès ce moment aussi, je ne veux plus être abbé.

Air: *De M. Guichard.*

PREMIER COUPLET.

C'est trop long-tems de mon père
Suivre en esclave la loi,
Et garder pour lui complaire
Un état peu fait pour moi!
Je sais qu'il eut l'espérance
Qu'un jour chanoine ou prieur,
Riche au sein de l'indolence
Je retrouvois le bonheur.....
C'étoit un métier commode!
Le bien venoit en dormant!....
Mais tout a changé de mode,
Il est trop tard à présent. (*Bis*).

SECOND COUPLET.

A l'état qu'on me destine
Comment pourrois-je penser,
Dès qu'à ma belle cousine
Il me faudroit renoncer.
Autrefois, je le devine,
Je m'en serois mieux tiré;
On pouvoit d'une cousine
Embellir son prieuré.....
L'usage en étoit commode!
On vivoit en bons parens.
Mais tout a changé de mode.
Il est passé le bon tems. (*Bis*).

Je vois ce qui empêche ma cousine de consentir à m'épouser. C'est que nous sommes peu fortunés l'un et l'autre.

— Eh bien ! Prouvons-lui, du moins par une chanson, que la fortune n'est pas nécessaire au bonheur. — (*il rêve un moment*) — Oui, je lui dirai... sur l'air *du pauvre Jacques* : — Cet air convient à ma situation.

Air : *Pauvre Jacques.*

Pourquoi craindre que de ses nœuds de fleurs
L'hymen à jamais nous unisse ?

Fort bien !

A la fortune...

O ciel ! Quelqu'un vient ici. Quel moment l'on prend pour m'interrompre. Mais ne nous éloignons pas pour long-temps ; car ce lieu est pour moi le Parnasse ; ce n'est qu'ici que je me sens bien inspiré. (*il sort.*)

SCÈNE VII.

M. DE FERVILLE. FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur.

Air : *Non, non, Doris.*

C'est ici que nous attendrons
Des nouvelles de Léonore.

FERVILLE.

Les momens me semblent bien longs...

FRONTIN.

Pourtant, il faut attendre encore,
Mais la mère à votre bonheur
Doit consentir enfin sans peine ;
Car en perdant son directeur,
Pour vous elle a perdu sa haine.

Ah ! Monsieur, si vous aviez pu voir comme mademoiselle Léonore écoutoit tout ce que je lui ai dit de votre part.

Air :

Air : *De la croisée.*

Tour à tour, dans ses yeux, brilloit
L'amour, la surprise & la joie.

FERVILLE.

Heureux si sa mère permet,
Qu'enfin bientôt je la revoye.
Mais déja contre moi, Frontin,
Peut-être un autre abbé conspire...
Des abbés... Toujours mon destin,
En trouve pour me nuire. (*bis*).

Es-tu bien sur qu'en ce moment il n'y en a pas d'autres au château? Léonore, Marton ne t'en ont-elles rien dit?

FRONTIN.

Eh! Monsieur, que vous importe? Laissons, de grace, les abbés en paix.

FERVILLE.

C'est qu'ils ne m'y laissent pas moi-même.

Air : *On compteroit les diamans.*

PREMIER COUPLET.

Près de deux ans je fus épris
De la veuve d'un militaire,
Riche, charmante, ayant un fils
A qui j'allois servir de père..
Mais un jeune abbé précepteur
Lui fit des charmes du veuvage,
Si bien comprendre la douceur,
Qu'elle oublia le mariage.

SECOND COUPLET.

De Lise auteur de maint écrit
Je fis la brillante conquête,
J'avois, malgré tout son esprit,
L'honneur de lui tourner la tête
Mais des abbés petits auteurs,
Qui lui composoient chaque ouvrage....
Au nom des neuf & chastes Sœurs,
L'éloignèrent du mariage.

TROISIEME COUPLET.

Enfin, je présentai mes vœux
A notre aimable Léonore ;
L'hymen alloit me rendre heureux ;
Frontin, tu t'en souviens encore ;
Lorsque cet abbé directeur
Dont je n'avois pas le suffrage,
De la mère changea le cœur
Et fit rompre ce mariage.

Air : *Du Port Mahon*

Non, tu ne saurois croire
Comme, un jour, pourront dans mon histoire
Figurer avec gloire,
Des abbés de tous rangs
Bien galans
Bien méchans,
Directeurs,
Précepteurs,
Grands auteurs.
Mais tant que je vivrai,
Mon cœur leur a juré
Une immortelle guerre.
Heureux
Contr'eux
Quand je puis la faire !

FRONTIN.

Vous suis-je nécessaire ?

FERVILLE.

Je me charge de tout,
J'en viendrai seul à bout,
Je me charge de tout.

FRONTIN.

Air : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

Mais Marton qui ne revient pas
A nous ne songe guères ;
Au château je cours de ce pas
Avancer nos affaires.

FERVILLE.

Fort bien, je t'attends; mais surtout, ayes soin que la mère de Léonore ne puisse te voir.

FRONTIN.

Ne craignez rien, je suis un être sans conséquence, on ne fera seulement pas attention à moi. (*il sort.*)

SCÈNE VIII.

M. DE FERVILLÉ *seul.*

Air : *Vive le vin, vive l'amour*

Vois-je enfin briller l'heureux jour,
Où Léonore à mon amour,
Sera plus libre de souscrire?
L'incertitude est un martyre.....
Lisons.
(*Il prend un livre et le quitte*).
Je le voudrois envain....
Que n'ai-je un abbé sous la main,
Au frais de qui je puisse rire?

SCÈNE XI.

M. FERVILLE, L'ABBÉ.

L'abbé revient en chantant sans voir M. Ferville.

Oh! ça ira, ça ira, ça ira,
Voilà bientôt notre chanson finie.
Oh! ça ira etc.....
Encore un couplet... Asseyons-nous-là.
(*Il s'assied sur un banc*)

M. FERVILLE, *(à voix basse).*

Eh ! mais c'est un abbé que je vois-là. (*Bis.*)

Ensemble.

L'ABBÉ. FERVILLE.

Oh ! ça ira, ça ira, ça ira, Oh ! ça ira, ça ira, ça ira.
Voilà bientôt notre chanson finie, Ici grace à Dieu, j'ai trouvé compagnie.
Oh ! ça ira.etc.... Oh ! ça ira. etc...
Peut-être à mes vers elle sourira. Ce petit abbé me désennuyera.

L'ABBÉ.

Mon cœur me dit qu'un jour viendra
Où le sort me secondera....
Mais le plus beau de ma vie
Est celui qui nous unira.

Ensemble.

O ! ça ira, &c. Oh ! ça ira, &c.

L'ABBÉ *au pied de l'arbre.*

Air : *Tôt, tôt, battons chaud.*

A Vénus chacun fait sa cour ;....
Le financier sans nul détour,
L'intrigant en usant d'adresse,
L'officier en brusquant l'amour.
La robe en attendant son tour....
Moi, c'est en chantant ma maîtresse....
Un couplet
Souvent plaît
Quand il est
L'interprète
D'une ardeur timide & discrète.

M. FERVILLE *(à part).*

Air : *Travaillez, travaillez bon Tonnelier.*

C'est encore un galant abbé
Qui rime ici quelques fleurettes,
Près de nous il est bien tombé...

L'ABBÉ.

Inspire moi, Dieu des Poètes,
Dieu de Grécour, Dieu de Chaulieu....

FERVILLE.

D'Apollon je te tiendrai lieu...
Mieux que lui, (*bis*), sans me vanter,
L'abbé je te ferai chanter.

L'ABBÉ.

Il m'inspire.

M. FERVILLE (*s'approchant de l'abbé*).

Serviteur à l'abbé....

L'ABBÉ (*se lève*).

Monsieur.
Vous me faites beaucoup d'honneur,
En vérité, beaucoup d'honneur.

M. FERVILLE.

Air : *Quoi, ma voisine es-tu fâchée.*

Ah ! qu'ici rien ne vous dérange,

L'ABBÉ.

Trop de bonté ;

M. FERVILLE.

L'abbé, vous chantez comme un ange.

L'ABBÉ.

En vérité !
Souffrez qu'en ces lieux je vous laisse.

M. FERVILLE.

Parlons plus bas...
Vous avez donc une maîtresse ?

L'ABBÉ.

Eh pourquoi pas ?

M. FERVILLE.

Air : *Eh ! mais oui da.*

Ici ne vous déplaise,
Si j'ai bien entendu,
Vous faisiez à votre aise
Pour elle un impromptu !

L'ABBÉ.

Vous croyez ça.

FERVILLE.

Oh ! vous ne pouvez me nier cela.

L'ABBÉ.

Eh ! mais oui dà.

FERVILLE.

Ah ! vous ne pouvez me nier cela.

FERVILLE *(d'un ton railleur)*.

Air : *Dansez, chantez.*

Chantez, l'abbé, chantez le moi.

L'ABBÉ *(à part)*.

Mais, parbleu, cet homme m'étonne !

FERVILLE.

Je vous engage ici ma foi,
De n'en dire mot à personne.

L'ABBÉ.

Que Monsieur soit discret, ou non,
Monsieur n'aura pas ma chanson.

FERVILLE.

Même air.

J'ai le malheur d'être entêté.

L'ABBÉ *(à part)*.

Et vraiment ! je crois qu'il insiste !

FERVILLE.

Je suis un vieil enfant gâté
Qui veux que rien ne lui résiste.

L'ABBÉ.

Ah ! que monsieur le soit, ou non...
Monsieur n'aura pas ma chanson.

FERVILLE.

Air : *Ton humeur est Catherine.*

Puisqu'on ne veut pas m'entendre
Quand je parle sur ce ton,
Je vois bien qu'il faut m'y prendre
D'une toute autre façon.

(*Il arrête l'abbé*).

De fuir envain l'on s'efforce,
Eh ! l'ami songez y donc....
Que pour moi j'aurai la force
Si je n'ai pas la raison.

L'ABBÉ *toujours retenu par Ferville.*

Air : *Tic, tic, tac est le refrein.*

Dans le monde il est des faquins.....

FERVILLE.

Des abbés qui font les matins.
Parlons de celle qui vous aime,
Chantez, j'accompagne moi-même.

(*Il bat la mesure sur une badine qu'il a entre les mains*)

Et tôt tôt, tôt tôt, tôt, cet instrument
Pour la mesure est excellent.

L'ABBÉ (*à part*).

Air : *De la découpure.*

Bon dieu ! quel étrange embarras !
Je contiens à peine
La colère qui m'entraine...
Mais comment sortir d'embarras ?
Cet homme est armé... Moi je ne le suis pas.

FERVILLE.

Commençons, commençons, commençons nous ?
Je suis las d'attendre...

L'ABBÉ (*à part*).

Quoi ! Faudra-t-il donc me rendre ?

FERVILLE.

Commençons, commençons, commençons-nous....

L'ABBÉ (*à part*).

Avec de tels fous
Il faut bien filer doux.

FERVILLE

Air : *Courons vîte, attrapons le patron.*

Pourquoi donc faire tant de façon ?

L'ABBÉ.

Renoncez à votre projet,

FERVILLE.

Non.

L'ABBÉ.

Qu'on soit trop léger, trop étourdi,
Faut-il que j'en souffre aujourd'hui ?

FERVILLE.

Oui.

Oui, je le veux, vous m'obéirez.
Oui, vous chanterez

L'ABBÉ.

Je chanterai,

FERVILLE.

Vous chanterez.
Avec vous, l'abbé, j'en suis d'accord,
Peut-être j'ai tort,
Mais il faut céder au plus fort.
Pourquoi donc faire tant de façon, &c. ?

L'ABBÉ.

Air : *N'en demandés pas d'avantage.*

Ça, parlons de bonne amitié,
Et finissons ce badinage ;
Je détone à faire pitié
Quand on m'écoute....

FERVILLE.

Oh ! bien, je gage
Que je puis, mon cher,
Vous mettre sur l'air :

L'ABBÉ.

J'en détonerois davantage. (*Bis*).

FERVILLE.

Air : *De M. Guichard.*

Eh ! bien, l'ami, changeons de rôle,
S'il faut, pour vous je chanterai,
Mais apprenez que je battrai
La mesure sur votre épaule.
Et mon ami, je vous prévien
Que je sais la battre fort bien.

L'ABBÉ (*à part*).

Soumettons, soumettons, soumettons-nous,
Avec de tels fous
Il faut bien filer doux.

L'ABBÉ.

Air : *Robin turelure*

(*A part.*) Oh ! Tu m'en rendras raison.

FERVILLE.

Tout bas je crois qu'on murmure.

L'ABBÉ.

Je prélude à ma chanson . . . . .
Turelure.
(*A part.*) Tu me payeras cette injure
Robin Turelure lure.

L'ABBÉ, *chante sur son papier.*

(*Le son de sa voix, ses gestes, ses regards, tout doit exprimer la contrainte où il est.*)

Air : *Pauvre Jacques.*

Pourquoi craindre que de ses nœuds de fleurs,
L'hymen à jamais nous unisse ?
A la fortune, ah ! Laissons ses faveurs ;
L'amour se rit de son caprice. (*bis*)

(*L'abbé baisse son papier que Ferville relève en lui disant :*)

Continuez, c'est à merveille.

L'ABBÉ.

Le tems n'est plus où l'or seul parmi nous
Du bonheur sembloit la mesure.
La liberté va nous rendre les goûts
Et tous les biens de la nature.

FERVILLE.

Chantons ensemble la reprise, car j'aime cet air là.

FERVILLE *chante.*

Pourquoi craindre...

(*Puis s'appercevant qu'il chante seul, il dit à l'abbé*).

Eh bien, vous ne suivez pas, il me sembloit pourtant que nous étions d'accord.

(*L'abbé et lui reprennent les quatre premiers vers*).

Pourquoi craindre, &c.

(*Ferville prenant le papier des mains de l'abbé*).

Donnez, donnez, — vous y mettez en vérité trop de complaisance pour que je veuille vous fatiguer.

L'ABBÉ.

Et vous prétendez le garder, monsieur.

FERVILLE.

Oh! non, ne craignez rien.

(*Il chante seul sur le papier de l'abbé le reste de la chanson*).

De la beauté désormais les vertus
Feront la plus riche parure.

Charmante espérance, en vérité.

On aura moins & l'on s'aimera plus...

Joli.

C'est le règne de la nature.

Voilà de la Philosophie, mon cher abbé.

Dans mes chaînes j'ai trop long-tems gémi,
Je renonce enfin, je le jure,
A cet état (*D'abbé, je suppose*), puisqu'il est l'ennemi
De l'amour & de la nature.

Très-bien — (*Il lui rend le papier.*) Je vous assure que votre lyre n'est pas du tout une lyre de village.

Air: *De M. Guichard.*

Mais mon ami pour l'être, où vous êtes,
Auriez vous donc si peu de goût?

L'ABBÉ.

Bon! bon!

Faut-il, Monsieur, en croire les Poëtes,
Et ce que dit, et que dit la chanson.

Air: *Le premier du mois de janvier.*

Ces couplets vous ont plu?

FERVILLE.

Vraiment

Ce doit être un recueil charmant
Que le recueil de tous les vôtres.

L'ABBÉ.

Attendez moi, s'il est ainsi,
Et vous les aurez....

FERVILLE.

Grand merci.

L'ABBÉ.

Accompagnés de plusieurs autres.

L'abbé sort.

SCÈNE X.

M. FERVILLE *seul.*

Air : *Ton humeur est Catherine.*

C'est qu'il court à perdre haleine,
Pour m'apporter bon recueil :
Rimeurs pardonnent sans peine,
Dès qu'on flatte leur orgueil.

(*Il rit aux éclats*).

SCÈNE XI.

M. FERVILLE, MARTON.

MARTON.

Ma foi, Monsieur, bon courage !
Que nous disoit donc Frontin ?
On m'envoye en ce bocage
Adoucir votre chagrin.

FERVILLE.

Parle, que vas tu m'apprendre de la mère de Léonore.

Air : *Ce mouchoir belle Raimonde.*

Son cœur toujours inflexible,
A prononcé mon arrêt ?

MARTON.

Espérez.

Ferville faisant un mouvement pour sortir.

Est-il possible ?

MARTON.

Où courez-vous, s'il vous plaît ?
Ma maîtresse vous seconde,
Sachez attendre, & du moins
Ne dérangez pas le monde,
Et fiez vous à nos soins.

FERVILLE.

Tu penses donc que Léonore pourra réussir.

MARTON.

Je l'espère, si vous ne vous nuisez pas vous-même par trop d'impatience.

FERVILLE.

Eh bien, je saurai attendre, quoiqu'il m'en coûte.

MARTON.

Peut-être en ce moment votre sort est décidé. Quand mademoiselle m'a envoyée vers vous, sa mère venoit de se renfermer chez elle pour relire votre lettre et se livrer à ses réflexions. Vous savez qu'elle n'est point méchante, et que si elle n'eut été prévenue par ce perfide directeur.....

FERVILLE.

Ne parlons plus de cet homme; mais je commence à croire que ce jour doit être heureux pour moi. Je viens d'en avoir une preuve il n'y a qu'un instant : je me suis vengé sur un de ses confrères.

MARTON.

Comment Monsieur?

FERVILLE.

Sans doute, je me suis amusé aux dépens d'un abbé.

MARTON.

Air : *Ma comère quand je danse.*

(*A part*). Un abbé !.. Que veut-il dire ?

FERVILLE.

Oui, j'ai trouvé Dieu merci,
Un pauvre abbé qui soupire.

MARTON.

Ciel !

FERVILLE.

Je ne sais pas pour qui :

MARTON, *(à part)*.

Seroit-ce lui ?

FERVILLE.

Combien j'ai ri !
Plein de son tendre martyre,
Le galant chantoit ici !

Moi, cherchant à me distraire
De mon amoureux souci,
J'ai voulu que pour me plaire
Notre abbé chantât aussi.

MARTON.

Oh ! c'est bien lui !

FERVILLE.

Combien j'ai ri ?
Mais s'il n'eût craint ma colère....

MARTON.

Et vous avez réussi ?

FERVILLE.

Je te le demande, j'aurois bien voulu voir qu'il osât s'y refuser.

MARTON.

Et il a été assez lâche ?

FERVILLE.

Comment donc?

MARTON.

Il s'est laissé intimider?

FERVILLE.

Mais j'aime ta surprise? Tu veux donc qu'un abbé se pique d'avoir du courage.

MARTON *à part.*

J'en croyois à celui-là. C'en est fait, je cesse de l'aimer.

FERVILLE.

Que dis tu?

MARTON *d'un air contraint et embarrassé.*

Air: *Réveillez-vous.*

Moi je ris de cette aventure,
Il faut que je m'en aille... Adieu...

FERVILLE.

Ah! qu'un mot encor me rassure....

MARTON.

Bientôt je reviens en ce lieu.

(Elle sort),

SCÈNE XII.

M. FERVILLE, *seul.*

Air: *Fanfare de S. Cloud.*

Mais notre Marton est bonne!
Elle auroit voulu, je croi,
Qu'un abbé, Dieu me pardonne,
Se révoltât contre moi!
Mais il tient mal sa promesse,
Se plaint-il de mon accueil?
Je ne vois pas qu'il se presse....

SCÈNE XIII.

L'ABBÉ *dans le fond.*

(*Il a son chapeau sur la tête, et un manteau par-dessus son habit*). (*à part.*) *finissant l'air.*

Je t'apporte mon recueil.

(*Il ôte son chapeau et salue l'Officier.*)

Serviteur.

FERVILLE.

Ah ! c'est vous, Monsieur.
Vous êtes un homme d'honneur,
En vérité, rempli d'honneur.

Air : *Ou s'en vont ces gais bergers.*

Par ma foi, j'admire ici
Votre humeur complaisante ;
Choisissez-nous (*là*) en ami,
Quelque pièce excellente.

L'ABBÉ.

(*Laissant voir l'épée qui est sous son manteau*).

Oh ! je vous réponds que celle-ci,
N'est pas la moins piquante.

FERVILLE (*en riant.*)

Air : *Le petit mot pour rire.*

Ah ! le trait, d'honneur, est charmant !
Mais dans vos mains cet instrument !....
Eh ! qu'en voulez-vous faire ?

L'ABBÉ.

(*Se débarrassant de son manteau, et se mettant en garde.*)

C'est ainsi qu'on a mes couplets
Et voilà le prix que j'y mets.....

FERVILLE.

Quoi ! Vous voulez.....

L'ABBÉ.

Vous reculez.

FERVILLE, *tirant son épée à moitié.*

Il faut vous satisfaire.

L'ABBÉ.

(*Passe son épée dans la main gauche, et de la droite arrêtant Ferville*).

Air : *Chacun a son tour.*

Mais avant de tirer la vôtre,
Je veux (soit dit sans vous fâcher),
Oui, je veux n'avoir l'un à l'autre
Ici rien à nous reprocher.
J'ai pour vous, chanté par complaisance,
J'ai voulu vous faire ma cour.....
Je veux à mon tour.....

(*Il jette son épée, et tire un pistolet de sa poche.*)

Que Monsieur danse.....
Oui, chacun son tour.

Air : *Dansez, Chantez, amusez-vous.*

Dansez, dansez, amusez-moi ;

FERVILLE, *à part.*

Oh ! L'abbé me la gardoit bonne.

L'ABBÉ.

Je vous engage ici ma foi
De n'en dire mot à personne ;
Monsieur, vous aimez les chansons...
Et moi, j'aime les rigaudons.

Méme air :

Un officier, j'en suis certain,
Ne me fera point de reproche,
D'employer pour le mettre en train,
Ce petit instrument de poche ;
Mais, tel qu'il est, cet instrument,
Pour la cadence est excellent....

Air : *Quand la Mer-Rouge apparut.*

Eh ! Quoi donc, vous balancez ?
La chose est étrange !
Car, sans doute, vous dansez,
Monsieur, comme un ange.
Quand on brille, en vérité,
Par tant de légereté. . . . .
Qu'on est fa, fa, fa ;
Qu'on est ço, ço, ço,
Façonné, tourné pour la danse,
On l'aime, je pense.

FERVILLE.

Air : *Courez vite, attrapez le patron.*

Mais l'hönneur a-t-il permis jamais ?

L'ABBÉ.

Eh ! Bien, moi, je me le permets.

L'OFFICIER.

Jamais on ne fit pareil affront
A des hommes de rang et de nom.

L'ABBÉ.

Bon !
Oui, je le veux, vous m'obéirez,
Oui, vous danserez ;

FERVILLE.

Je danserai.

L'ABBÉ.

Vous danserez.
Avec vous, Monsieur, j'en suis d'accord,
Peut-être j'ai tort,
Mais il faut céder au plus fort.

L'ABBÉ.

Air : *Je ne saurois danser.*

Allons, commencez ;

FERVILLE.

Quoi ! vous voulez que je danse ?

L'ABBÉ.

Nous sommes pressés. ---
Allons, Monsieur, finissez.

FERVILLE.

Vous me menaçez. . . . .
A part. Il faut payer d'assurance.
Non....

L'ABBÉ.

Mais daignez penser
A quoi vous m'allez forcer.

FERVILLE.

Air : *Quand Biron voulut danser.*

A part. Un coup est bientôt lâché. *bis.*

L'ABBÉ.

Vraiment je serois fâché. --- *bis.*
Rendez-vous, (*lui présentant le pistolet*) de bonne grace.

FERVILLE.

(*Après quelques momens d'hésitation.*)

Je vois qu'il faut que j'y passe.
Après tout, j'ai eu des torts, il faut l'avouer.

L'ABBÉ, *allant à lui.*

Air : *du Ménuet d'Exaudet.*

La, la, la.

FERVILLE.

Fin du premier air.

Quoi ! Le menuet ?

L'ABBÉ, *le prenant par la main.*

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.

L'ABBÉ.

Otez votre chapeau, Monsieur. (1)

Air : *Du ménuet d'Exaudet.*

Apprenez
Retenez,
Je vous prie,
Que souvent on a regret
De mal choisir l'objet
De sa plaisanterie.
(*Parlez, Monsieur,*) Car, nous dit
Un petit axiôme....
Ne jugez point sur l'habit
Du cœur ni de l'esprit
D'un homme.
Je sais bien qu'un militaire
A la tête un peu légère,
Et qu'il croit
Etre en droit
De tout faire;
Que les abbés, les époux
Ne sont faits que pour vous
Complaire.

Air : *Colinette au bois s'en alla.*

Monsieur, si vous n'êtes point las,
Nous ferons encor quelques pas,
Ta la déridéra, ta la déridéra....
Jamais, je crois, l'on ne dansa
Avec l'aisance que voilà,
Ta la déridéra, ta la déridéra,
Quels rigaudons, quels entrechats!
Quel air, quelle jambe & quel bras,
Pas la moindre gêne!
La déridéra là là là là là déridéra

(*En ce moment Marton paroît avec Frontin, ils s'arrêtent de surprise. --- Frontin veut aller au secours de son maître; Marton le retient. Il veut crier, elle lui ferme la bouche. --- Ce jeu de théâtre dure jusqu'à ce qu'ils se montrent tous les deux*).

(1) Cette danse du Militaire conduit par le pistolet de l'Abbé a paru bien exécutée. Les positions, les mouvemens, les attitudes vraiment comiques, en ont été tracées par M. Despreaux connu depuis long-temps pour un homme de beaucoup d'esprit, et dont plusieurs pièces, jouées autrefois à la Cour, sont pleines de sel, et de gaieté.

SCENE XIV.

L'ABBÉ, *sans les voir.*

Fin de l'air.

Tenons nous en là, Capitaine,
Tenons nous en là.

L'ABBÉ

Air : *De Malbourough*

Peut-être ma vengeance
Vous paroît au-dessus de l'offense.
Eh bien.
Il est tems que je pense
Avous rendre raison.

(*Il jette son pistolet et reprend son épée*).

Frontin toujours retenu par Marton.

Eh ! mais, c'est tout de bon

FERVILLE.

Cet homme me confond.

L'ABBÉ.

Monsieur, vengez vous.

FERVILLE.

Non.
Je vous fis un outrage,
Je dois admirer votre courage.
Et je deviens plus sage,
Grace à votre leçon.

Air : *Guillot, Guillot.*

Votre vengeance étoit bien légitime...
De moi, l'abbé, vous ne vous plaindrez plus.
Dès ce moment vous avez mon estime.

L'ABBÉ.

De ce langage, ah ! je me sens confus.

(*Il jette son épée*).

FERVILLE.

Soyons amis, je veux être le vôtre,
Si cet habit excite vos regrets,
Mon cher ami, l'on peut en prendre un autre,
Et sur mes soins fiez vous désormais.

MARTON *accourant.*

Air : *Du curé de Pompone.*

Mon cher cousin, embrassons nous !
(*à Ferville*). Monsieur, j'étois bien sure
Qu'il n'auroit pu, même de vous
Supporter une injure.

FERVILLE.

Ah ! ne parlons plus de cela,
Ton cousin me pardonne....
Mais il m'en souviendra
La lira ra,
Car la leçon est bonne.

FERVILLE *à l'Abbé.*

Air : *Résiste moi belle Aspasie.*

Mais avec moi soyez sincère,
Traitons nous comme deux amis ;
Je voudrois qu'il me fût permis
De connoître votre bergère.
Si je ne me trompe, à vos vœux,
C'est la fortune qui s'oppose...
Quel est l'objet ?

(*Voyant Marton et l'Abbé embarrassés*).

Eh ! quoi tous deux ?
Ah ! j'en devine quelque chose !

MARTON.

Parlons, s'il vous plaît, d'autre chose.

C'est pour vous, Monsieur, que je venois ici avec Frontin. Vous pouvez à présent paroître au Château, ma maîtresse est à vous, sa mère consent à devenir la vôtre.

FERVILLE.

Que me dis tu ? puis-je le croire ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, votre bonheur est assuré.

FERVILLE *à l'Abbé.*

Air : *Réveillez-vous belle endormie.*

Prenez part à ma joie extrême.
Suivez-moi. — Je vole à ses pieds.
Mais que vois-je ? c'est elle-même.

SCENE DERNIERE.

LÉONORE. Les mêmes

LÉONORE.

Tous nos malheurs sont oubliés.

FERVILLE

Ma chère Léonore ! quel heureux moment pour moi ! mais il faut que tout ici partage notre bonheur. (*Il prend l'Abbé par la main*). Permettez que je vous présente un nouvel ami.

LÉONORE.

Eh ! quoi ! Marton vous a-t-elle dit ? le connoissez-vous ?

FERVILLE.

Oh, je vous en réponds. Nous avons fait connoissance ensemble le plus gaiement du monde. (*à Marton*), Marton, si j'ai deviné juste, ne tarde pas à te rendre à ses vœux ; je me charge de son avancement, Léonore se chargera de ta fortune.

FERVILLE *à Ferville.*

Air : *De M. Chardini.*

Ah ! jouissez de votre ouvrage,
Je vous dois un bonheur si doux.

FERVILLE.

Et moi, je vous dois d'être sage;

L'ABBÉ.

Oubliez mes torts envers vous.

FERVILLE.

Unissons-nous par une amitié franche;
C'est désormais en vous servant,

L'ABBÉ.

C'est par un cœur reconnoissant.

ENSEMBLE.

Qu'auprès de vous je prendrai ma revanche.

MARTON *à l'Abbé.*

Ta cousine aujourd'hui t'est chère,
Et je me fie à ton amour;
Mais si je cessois de te plaire
Si tu pouvois changer un jour....
Je t'aime trop pour ne pas être franche,
Et je t'avertis, mon cousin,
Qu'une femme a toujours en main
Des moyens surs de prendre sa revanche.

LÉONORE *au Public.*

Rarement aux jeux de Thalie
Les succès sont purs & flatteurs;
Plus d'un obstacle y contrarie
Et les auteurs & les acteurs.
Mais contre-nous quand la fortune panche,
Messieurs nous redoublons de soins
Dans l'espoir de pouvoir, du moins,
Le lendemain prendre notre revanche.

FIN.

De l'Imprimerie de la FEUILLE DU JOUR, rue de Bondi, No. 74, à côté de l'Opéra.

LES

MILLE ET UN THÉATRES,

OPÉRA COMIQUE.

Desfontaines de La Vallée, Guillaume François Fouques = Deshayes

LES

MILLE ET UN THÉATRES,

OPÉRA COMIQUE

EN un Acte et en Vaudevilles;

Représenté sur le Théâtre du Vaudeville, le 14 Février 1792.

PRIX, *quinze* sols.

A PARIS,

SE TROUVE:

A la Salle du Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres,
Et à l'Imprimerie, rue des NONAINDIERES, n°. 31.

Février 1792.

PERSONNAGES.

THALIE,	*Mme Blosville.*
MOMUS,	*M. David.*
A PROPOS,	*M. Chapelle.*
OROSMANE.	*M. Saucède.*
ZAIRE,	*Mlle Baral.*
VERSEUIL,	*M. Vertpré.*
BABET,	*Mlle Fleury.*
LUCAS,	*M. Bourgeois.*
DELAUNE,	*M. Leger.*

ACTEURS.

ACTRICES.

JEUNES FILLES.

La scène se passe chez Thalie.

LES MILLE ET UN THEATRES,

OPÉRA COMIQUE.

Le théâtre représente les jardins de Thalie. A la gauche du spectateur, s'élève un rocher sur la pointe duquel on voit un génie qui tient une couronne.

SCÈNE PREMIÈRE.

BABET, JEUNES FILLES.

BABET.

AIR : *n'allez pas mordre à la grappe.*

NON, jamais j'n'ai dû m'attendre,
Qu'il viendroit un si beau jour,
Que l'hymen sensible et tendre
S'conduiroit comme l'amour.

Mais voilà qu'dans ce bocage
On se lasse de bouder,
Et malgré le mariage
Deux époux vont s'racc'moder.

CHŒUR.

Et malgré, etc.

BABET.

Même air.

Entr' amans qu'ont d'la colère,
Un baiser r'met tout à bien,
Chez l'hymen on a beau faire,
Ce r'med'-là ne produit rien;
Mais voilà qu'dans ce bocage
On se lasse de bouder,
Et malgré le mariage
Deux époux vont s'racc'moder.

CHŒUR.

Et malgré, etc.

NICETTE.

AIR : *mes enfans, après la pluie.*

Quoi? ben vrai que de Thalie....

BABET.

D'aujourd'hui l'cœur est guéri.

NICETTE.

Qu'elle excuse,

BABET.

Qu'elle oublie
Les fredaines d'son mari.
Près d'eux,
Au gré d'leurs vœux,
Nargue d'la mélancolie
Près d'eux,
Au gré d'leurs vœux,
Ram'nons les ris et les jeux.

CHŒUR.

Près d'eux,
Au gré, etc.

SCÈNE II.

Les mêmes, LUCAS.

LUCAS.

AIR : *mon père a fait bâtir maison.*

DE votre chant j'étions conv'nu,
Mais l'mauvais temps est revenu;
Oui, v'la qu'Thalie en a trop su,
Tout est rompu,
Brouillé, perdu...
Jarniguenne....

BABET, JEUNES FILLES.

AIR : *ah! madame Anroux!*

Ah! que dites-vous?
Vîte, instruisez-nous.
De c'qui vous chagraine :
Ah! que dites-vous?
J'partageons leur peine,
Vîte, instruisez-nous.

LUCAS.

AIR : *chansons, chansons.*

Momus a fait de bell' promesses ;
Mais i'n'les tient qu'à ses maîtresses,
J'les connoissons.
Matin et soir, car on le guette,
On l'voit courir chez la grisette....

BABET, JEUNES FILLES.

Pour des chansons.

LUCAS.

AIR : *que j'aime mon cher Arlequin.*

Pour des chansons ! eh non morbleu,

BABET, JEUNES FILLES.

Qu'en dit Thalie ?

LUCAS.

Tout lui convient, tout l'met en feu,
Jarni pour ça faut être un dieu,
Jeune, laide ou jolie,
Tout lui convient, tout l'met en feu.

BABET, JEUNES FILLES.

Eh mais ! qu'en dit Thalie ?

LUCAS.

AIR . *c'est un sorcier.*

Thalie excuse l'badinage;
Mais Momus a beau s'tourmenter,
L's enfans qu'il a hors du mariage,
Sa moitié n'veut pas l's adopter.
Dam', aussi faut être sincère,
Sur l's enfans de ce vert galant....
Il en fait tant, tant, tant, tant, tant,
Que de tout' part, et sans mystère,
I' s'plaît à les multiplier.

CHŒUR.

C'est un sorcier. (*bis*)

LUCAS.

AIR : *un petit Capucin.*

Si ben qu'sa femme Chême....

BABET, JEUNES FILLES.

Mais jarniguoi,
Il y a ben d'quoi,

LUCAS.

Et sa tendresse extrême,
N'obtient rien d'son mari

BABET, JEUNES FILLES.

Chéri.

ENSEMBLE.

N'obtient rien d'son mari.

LUCAS.

Jugez de sa colère....

BABET, JEUNES FILLES.

Mais jarnigoi,
Il y a ben d'quoi;

LUCAS.

Mais c'qui la désespère,
C'est tout ce qu'on lui prend...

BABET, JEUNES FILLES.

Vraiment?

LUCAS.

C'est tout ce qu'on lui prend.

JEUNES FILLES.

Qu'est-ce donc qu'on lui prend?

LUCAS.

Vous connoissez Molière,

BABET, JEUNES FILLES.

Oh! jarnigoi,
Il y a ben d'quoi.

LUCAS.

Corneill', Racin', Voltaire,
Crébillon, R'gnard aussi?

BABET, JEUNES FILLES.

Mais oui.

ENSEMBLE.

Crébillon, R'gnard aussi.

LUCAS.

Vous connoissez les autres....

BABET, JEUNES FILLES.

Mais jarnigoi,
Il y a ben d'quoi;

LUCAS.

Qui céans sont des nôtres,
Par suite d'leur esprit.

BABET, JEUNES FILLES.

C'est dit.

ENSEMBLE.

Par suite d'leur esprit.

LUCAS.

Eh ben, faut vous l'apprendre....

BABET, JEUNES FILLES.

Oh! jarnigoi,
Je m'sens d'l'effroi,

LUCAS.

Par corps on vient d'les prendre,
Malgré tous nos efforts,

BABET, JEUNES FILLES.

Par corps!

ENSEMBLE.

Malgré tous vos / nos efforts.

BABET.

Par corps! Eh! pourquoi donc?

LUCAS.

AIR : *tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Pour par eux su' la terre entière,
Comparoir, instruire, amuser,
Par tout où c'que le désir de plaire
S'empressera de les fixer.

Plus ne voulant que leu' mérite,
Esclave d'un droit abusif,
Ne se vende, et ne se débite
Que par privilège exclusif.

BABET, JEUNES FILLES.

AIR : *il est toujours le même.*

Lucas! Lucas!
Que viens-tu nous apprendre?
Lucas! Lucas!
Non, non, je n'y crois pas.
Thalie a pu l'entendre!
Ell' a le cœur si tendre ...
Ce coup, tu le verras,
Lui caus'ra le trépas ...
Lucas! Lucas!
Que viens-tu nous apprendre?

LUCAS.

C'qu'est vrai.

AIR : *de la bonne aventure.*

Sans compter que de c't époux,
La chose est ben sûre.
Les bâtards vont v'nir chez nous,
Montrer leu' figure,

Je l'savons, mais palsangué,
Comment l'dire à sa moitié ?

BABET, JEUNES FILLES.

La triste aventure, ô gué !
La triste aventure !

LUCAS *se retournant.*

Momus !

SCÈNE III.

Les mêmes, MOMUS.

MOMUS.

AIR : *eh vîte, eh vîte, un petit couplet.*

EH vîte, eh vîte, soins et douceur,
Calmez, calmez sa colère,
Eh vîte, eh vîte, soins et douceur,
Parviendront à la distraire.

BABET.

Suffit d'ét' vot' jardinière...

LUCAS.

Vot' fleuriste, en fait de fleur...

MOMUS.

Il s'agit de son bonheur...

BABET.

C'est le point nécessaire.

CHŒUR.

Eh vîte, eh vîte, etc.

MOMUS.

Même air.

Mes voyages à Cythère
Ont blessé sa tendre ardeur,
Mais je lui garde mon cœur.

BABET.

Oh! comme il est sincère!

CHŒUR.

Eh vîte, eh vîte, etc.

(*Babet et les jeunes Filles s'en vont en chantant ce refrein; Momus retient Lucas*).

SCÈNE IV.

MOMUS, LUCAS.

MOMUS.

AIR : *Sans cesse à la ville à la cour.*

UN mot, et tu me serviras.

LUCAS.

Comptéz su'moi, je m'nemen' Lucas ;
Mais tatigoi, je n'savions pas
que votre grandeur fût si volage.

MOMUS.

Peut-on ici comme là-bas,
Ne pas suivre l'usage !

LUCAS.

Méme air.

Je somm' instruits que d'puis que'qu' tems
votre moitié n'fait pu d'enfans,
Et c'est pour ça qu'à d'aut'mamans
Vous partagez vos amourettes,
Vous n'leux fait' pas beaucoup d'géans ;
Mais ben des marionnettes.

MOMUS.

Un mot.

LUCAS.

AIR : *Mon aimable créole.*

Et ces bijoux dont l'essain vous Lutine,
Vont, à c'qu'on dit, vous tomber su'les bras.

MOMUS.

Plus bas, plus bas . . . . .
Cours, mon enfant . . . . .

LUCAS.

Not esprit vous devine,
Et dans l'instant, j'vous tirons d'embarras.

MOMUS.

même air.

De mes jardins va garder la barrière.

LUCAS.

Et si j'les vois, j'len' réponds . . . i n'y est pas.

MOMUS.

Plus bas, plus bas . . . . .
Cours mon enfant . . . . . .

LUCAS.

Vot'esprit nous éclaire,
Et dans l'instant, j'vous tirons d'embarras.

(On entend de loin, le prélude de l'air : J'ai perdu tout mon bonheur, Lucas va regarder).

MOMUS.

AIR : *Sortez de vos retraites.*

Eh bien !

LUCAS.

C'est vot'épouse.....
Vos vœux s'ront satisfaits.

(Il va pour sortir.)

MOMUS, *le retenant.*

De son humeur jalouse
Prévenons les effets.

LUCAS, *regardant encore.*

Elle est en mante noire
Sa suite à l'unisson.....

MOMUS.

Quand on perd biens, et gloire,
Le deuil est de saison.

SCÈNE V.

MOMUS, THALIE, Suivantes

THALIE.

AIR : *J'ai perdu tout mon bonheur.*

PLUS de temple, plus d'honneurs ! ....
Ah ! j'ai trop de serviteurs !
Le goût me délaisse !
Hélas ! il a pu changer !
Je voudrois n'y plus songer,
j'y songe sans cesse.

THALIE, Suivantes.

Hélas ! il a pu changer, ect.

THALIE, *à Momus qu'elle apperçoit.*

AIR : *Messieurs, faites attention.*

Votre souhait sera comblé,
Vous désiriez un prompt veuvage,
Mais croyez que sous le scellé
J'ai déjà mis mon héritage :

Vos

Vos fils justement méconnus,
Ne sont pour moi que des intrus,
Dont le nom seul me fait outrage,
Et sans retour, je les exclus :
Jamais les biens que je partage,
N'appartiendront qu'à mes élus.

MOMUS.

AIR : *dans les Gardes Françoises.*

Certain décret ordonne...

THALIE.

Vous osez le citer!

MOMUS.

Il n'excepte personne,

THALIE.

Je saurai m'excepter.

MOMUS.

Lorsque l'on veut trop prendre,
On revient sur ses pas,

THALIE.

Et l'on me feroit rendre?...

MOMUS.

Comme l'on rend[illegible]-bas.

THALIE.

AIR : *ah! mon dieu que l'échappai belle.*

Ce décret, j'en rougis de colère,
Ce décret flétrit,
Bannit, détruit
Ma cour entière;
Le destin me traite en roturière,
J'en aurai raison,
Je défendrai mon écusson.

MOMUS.

Pardonnez, ma digne et chère amie,
Mais je soutiendrai,
Je chérirai,
Ma bourgeoisie,

THALIE.

Juste ciel!

MOMUS.

C'est à sa bonhommie,
Que de nos enfans,
Nous avons dû les agrémens;
Vous avez tranché de la duchesse,
Et plus de candeur,
De bonne humeur,
C'est ma richesse:
C'est trop cher payer votre hautesse,
Elle m'a conté
Vérité, franchise et gaité.

THALIE.

AIR : *ton humeur est Cathérine.*

J'ai l'ame reconnoissante,
Et j'estime les Dandins ;
Mais enfin, sans les Doranne,
Que feront mes écrivains ?
Plus d'ombres, plus de génie,
Et grâce à la liberté,
Langueur et monotonie
Naîtront de l'égalité.

MOMUS.

AIR : *Par cette puissance efficace.*

C'est dans cette égalité même
Que de l'écrivain qui nous aime,
Les pinceaux reprendront couleur ;
Et sans compter l'homme à système,
L'important, l'ignorant, l'extrême,
N'aurons-nous pas le beau diseur,
L'étroit penseur, le grand faiseur,
Et le folliculaire à gages,
Et l'accapareur de suffrages,
Et le juge sans jugement,
Et le fripon à tant pour cent,
Et le raisonneur sans logique,

Et le citoyen incivique,
Et le flatteur perdant l'espoir
De tretrouver son encensoir,
Et les mille et quelques encore
Qui, de jour en jour, vont éclore ?
Oh ! si c'est votre bon plaisir ;
Que d'originaux à saisir !

THALIE.

AIR : *du Prévôt des Marchands.*

Quel bien feront-ils à ma cour,
Ces nains qui n'y vivront qu'un jour ;
Et de quel droit vos nouveaux maîtres
Ont-ils détruit les magasins
Où mes enfans et leurs ancêtres
Trouvoient pagodes et pantins ?

SUIVANTES.

AIR : *monseigneur, vous ne voyez rien.*

Ah ! de grâce, point de courroux.

THALIE.

Fuyez, sortez de mon empire ;
Partagez de mon digne époux
La perfidie et le délire.
Je braverai du sort jaloux
Et les menaces, et les coups.

MOMUS, SUIVANTES.

Rendez, rendez-vous.

THALIE.

Fuyez, sortez de mon empire.

THALIE.

Fuyez, fuyez tous,
Respectez mon juste courroux.

LES AUTRES.

Rendez, rendez-vous,
Ah! de grâce! point de courroux.

SCENE VI.

Les mêmes, LUCAS.

LUCAS *à Momus.*

AIR : *hi, hi, dans c'coin-ci.*

EN dépit
De c'que j'leus ai dit,
V'là que vos enfans
Arrivent céans
Hi, hi,
De c'coin-ci,
Ha, ha,
De c'coin-là.

Bien fin qui les compt'ra,
De ci, comme d'là
Vous allez voir ça.

MOMUS *à Thalie qui veut s'en aller.*

Un moment.

LUCAS.

Même air.

P'tits et grands,
Déclamans, courans,
Jabotans, grondans,
Chantans, discordans.
Hi, hi
De c'coin-ci,
Ha, ha,
De c'coin-là.
Bien fin qui les compt'ra,
de ci, comme d'là,
Vous allez voir ça.

MOMUS *à Thalie.*

Impossible.

LUCAS.

Même air.

Par-là-d'ssus
Costumes r'cousus,

Bigarés, fripés,
Bariolés, rapés.
Hi, hi,
De c'coin-ci,
Ha, ha,
De c'coin-là...
Et jarni v'la qu'les v'la.....
De ci comme d'là,
Vous allez voir ça.

(*Thalie fait encore quelques pas pour sortir, mais Momus la retient, et sur le prélude de l'air suivant, arrivent de tous les côtés, des acteurs et des actrices de tous les genres, et plus ridicules les uns que les autres, ceux-ci en tragique, ceux-là en comique; de Laune est avec eux, l'air triste, et se met seul dans un coin.*)

SCENE VII.

Les mêmes, DE LAUNE,

ACTEURS, ACTRICES.

ZAIRE, OROSMANE.

AIR : *je venons tout exprès de Caen.*

JE venons tout exprès ici....

ACTEURS, ACTRICES.

Oui, oui.

ZAIRE, OROSMANE.

Pour trouver celle
Qu'est le modèle
De tous les favoris qu'elle a.

ACTEURS, ACTRICES.

Oui-da.

ZAIRE, OROSMANE.

Et d'ceux qu'ell'aura.

THALIE.

Je v'nons!

ZAIRE.

Même air.

Chacun de nous, vous l'voyez bien.....

ACTEURS, ACTRICES.

N'est rien.

ZAIRE.

Rien qu'une ébauche,

LUCAS.

Du côté gauche :

ZAIRE.

Vot'amitié nous r'polira.

ACTEURS ACTRICES.

Oui da.

ZAIRE.

Et nous achev'ra.

ACTEURS, ACTRICES.

Rien qu'une ébauche.

LUCAS.

Du côté gauche.

(*Thalie reste confondue, et les yeux baissés.*)

MOMUS *à Thalie.*

Vous gardez un profond silence !
Madame.....

ACTEURS, ACTRICES.

Madame.....

THALIE.

Eh bien ! quoi !

MOMUS.

On a de la complaisance,
Des égards.

THALIE *se contenant.*

J'en aurai (*à Julie*) votre emploi.

JULIE *voix dure, et l'air hardi.*

Mon emploi ?

THALIE.

Oui, que jouez-vous ?

JULIE.

L'innocence.

THALIE.

Je le crois. (*à Aurore*) vous ?

AURORE *ton triste et tranquille.*

L'estravagance.

THALIE.

Je l'avois déviné.

DU BOIS.

Les princes.

GUILMAIN.

Les amans.

DUMONT.

Les dieux.

DUMESNIL.

Les monstres.

VALCOUR.

Les tyrans.

VERSEUIL.

AIR : *de Calpigi.*

Chacun, là-bas, remplit son rôle,
Et sans mes soins, sur ma parole,
Oui, sans mes soins, sans mon ardeur,
Que feroient l'auteur et l'acteur ? (*bis*)

Il faut à ces talens aimables,
Un esprit des plus agréables,
Qui sache les mettre en crédit;
Et c'est moi qui suis cet esprit. (*bis*)

THALIE.

On ne s'en douteroit pas.

VERSEUIL.

Même air.

Tour à tour, je dîne chez Lise,
Chez *Andromaque*, et chez *Orphise*,
A *Babet*, *Mérope*, *et Marton*,
Tour à tour, je donne leçon. (*bis*)
Grâce au billet que je tiens d'elles,
Le soir, en faveur de ces belles,
Je crie, au lever du rideau:
Un dîner vaut bien un bravo. (*bis*)

MOMUS.

Vous êtes cher.

VERSEUIL.

Même air.

L'applaudisseur devient-il rare?
Par un geste je l'accapare,

Toujours de-là, prêt à marquer
Le sujet que l'on doit claquer. (*bis*)

(*Les mains dans l'attitude de quelqu'un qui veut applaudir.*)

Voilà mon travail ordinaire,
Et l'on sent que pour le bien faire,
Il ne faut pas avoir la main
Dans la poche de son voisin. (*bis*)

THALIE.

AIR : *à boire, à boire.*

Loin d'ici, mon cher monsieur *Claque*,
Cherchez le dîner *d'Andromaque*,
Le talent pour accaparer,
N'a besoin que de se montrer.

VERSEUIL.

Pas toujours.

THALIE. VERSEUIL *s'en allant.*

Le talent, pour acaparer, Au talent pour accaparer,
N'a besoin que de se montrer. Il ne suffit de se montrer.

ACTEURS, ACTRICES *à Thalie.*

AIR : *discordant.*

N'écoutez que mon hommage,
Ne cédez qu'à mes transports,

Pour fixer votre suffrage,
Je ferai tant, tant.....

(Thalie se bouche les oreilles, et veut s'en aller, Momus la retient d'une main, et de l'autre, il impose silence à la troupe.

THALIE.

Quels accords !...
Et de la France qui vous aime,
Chaque ville, à l'envi, sourit à vos efforts ?
(à Zaïre.)
Laquelle habitez-vous ?

ZAIRE.

La même
Que ces dames et ces Messieurs.

THALIE.

Et là, sur un théâtre ou deux
Vous avez le bonheur suprême
De rassembler les curieux ?

OROSMANE.

A R : *et toujours va qui danse.*

Quand chez nous les ris et les jeux,
Pleuvent à la douzaine,

Vous parlez d'un théâtre, ou deux,
Dites une trentaine.

THALIE, Suivantes.

Oh! ciel!

ZAIRE.

Ce n'est encore rien,
Et j'ai bonne espérance
Que chaque rue aura le sien,
Et toujours va qui danse.

THALIE.

AIR : *j'ai des amourettes.*

Je respire à peine,
Ah! quel discrédit!
Ma sœur Melpomène
En perdra l'esprit.

OROSMANE.

Pour qu'elle en revienne,
Lui faut d'bons enfans,
On sait qu'elle traîne
De d'puis ben long-temps.

THALIE.

AIR : *rendez-moi mon écuelle de bois.*

Rendez-lui son Racine égorgé,
Rendez-lui son Voltaire,

Rendez-moi mon Regnard écorché,
Rendez-moi mon Molière,
Rendez-moi mes couleurs,
Mes auteurs,
Rendez-moi mes honneurs....

MOMUS.

Extrêmes....
En deux mots....

THALIE.

Gardez vos Jeannots,
Gardez vos Nicodèmes.

MOMUS.

AIR: *Pierrot revenant du moulin.*

Ne déprisez leurs agrémens....
Oui, j'en connois qui sont charmans,
Saillans, piquans
Polis, décens,
Pleins de bon sens.

THALIE.

Et très-intéressans.

MOMUS.

Mais arrêtez donc,
Finissez donc,
Laissez ça là,
Ne médites point de ces messieurs-là.

THALIE.

THALIE.

AIR : *nous nous marierons dimanche.*

Leurs titres sont beaux,
Mais de vos tréteaux,
Déja l'édifice panche.

MOMUS.

Ferme mon cœur,
Que votre humeur
S'épanche.

THALIE.

Oui, tout d'abord,
Sur votre sort
Je tranche.
Ouverts vendredi,
Tombés samedi,
Vous serez fermés dimanche.

MOMUS.

AIR : *ô Mahomet ! ton paradis des femmes.*

Ah ! je suis père,

THALIE.

Et devant moi, perfide,
De ce nom-là vous osez vous parer !

MOMUS.

Penchant secret m'entraîne, me décide...

ZAIRE, OROSMANE.

Et d'mon papa rien ne pourra m'séparer.

ACTEURS, ACTRICES.

Nous le jurons...

THALIE.

Allez, troupe barbare,
Le répéter au dieu qui vous procrit;
Et du décret dont le sens vous égare,
Sachez enfin, sachez quel est l'esprit.

ZAIRE *à tous.*

Attention!

THALIE.

Même air.

Oui, j'en conviens, souvent âme et génie
Etoient bannis de cet heureux séjour,
Sotte ignorance et haute tyrannie,
Leur arrachoient les honneurs de ma cour;
Elle est ouverte, et voici la couronne
Que désormais on peut y disputer;

Mais apprenez que l'équité la donne,
Et pour l'avoir, il faut la mériter.

(*Les Acteurs et les Actrices s'approchent du palmier, regardent la couronne, et paroissent interdits.*)

MOMUS.

AIR : *des simples jeux de son enfance.*

Malgré moi, ma bouche est muette,
Le goût prononce, il faut céder; . . .
Mais la palme vous inquiète,
Et vous n'osez la regarder !
Doublez, le moment est propère,
Doublez de constance et d'ardeur.

ACTEURS, ACTRICES.

Nous en avons, mais qu'faut i'faire?

THALIE.

Vous élever à sa hauteur.

ACTEURS, ACTRICES.

AIR : *il étoit une fille.*

Hélas ! hélas ! je tremble . . . . . .
Comment y parvenir ! . . . . . .
Mais rien ne doit nous retenir.
Le zèle nous rassemble . . . . . .

MOMUS.

C'est ici qu'il en faut.

ACTEURS, ACTRICES.

Allons, tôt, vite, et tôt.

BABET, LUCAS, JEUNES FILLES.

Haut.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, LUCAS, BABET, JEUNES FILLES.

THALIE *montrant le rocher.*

AIR : *la femme boude pour un rien.*

UN rien vous en approchera,
Un rien vous en éloignera,
Et sur la pente que voilà,
l'un tombe, l'autre glisse.
Près du but, gare encor le précipice,
Et pour monter là,
C'est un point, un seul point
qu'il faut que le goût saisisse.

(*Sur l'air suivant, les Acteurs et les Actrices font leurs efforts pour avoir la couronne : les uns ne peuvent arriver jusqu'à la pointe du rocher, les autres y parviennent et tombent de l'autre côté, quelques uns n'osent essayer*).

LUCAS.

AIR *nouveau.*

Ah ! ça ira, ça ira, ça ira,
Jambe fine et leste,
Tôt, vîte et preste :
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira,
Du train dont ça va
Chacun d'vous l'aura.
Allez donc, eh mais ! que fait'vous là ?
Une toise encor, et vous y v'là.
Ah ! ça ira, etc...
Jarni ! des faux pas !
Ça n'convient pas
Courage, Messieurs de tout-à-bas,
Jambe fine, jambe leste,
Ziste et zeste,
N'vous ennuyez pas.
Ah ! ça ira, etc.....

ACTEURS, ACTRICES.

AIR : *il étoit une fille.*

La tâche est trop pénible.....
Mais, mais quel est l'acteur
Qui mérita pareil honneur !
Non, non, c'est impossible ;
A cette hauteur là
Personne n'atteindra,
Ha !

THALIE.

AIR : *accompagné de plusieurs autres.*

Comment ! personne ? quel propos !
Promenez-vous sous ces berceaux,
Vous y trouverez mes apôtres :
Vous y verrez *Poisson, Gaussin*,
Armans, Carlin, Brissart, le Kain.

LUCAS, SUIVANTES.

Accompagnés de plusieurs autres.

DE LAUNE.

AIR : *Nanon dormoit.*

Oh ! les fripons !
Comme ils ont su me prendre !

MOMUS.

Et ! comment donc ?

DE LAUNE.

Je n'ai pu m'en défendre.

MOMUS.

Votre nom, vos raisons :

DE LAUNE.

Je suis, je suis, hélas ! je suis, bailleur de fonds.

LUCAS.

Perdus.

DE LAUNE,

AIR : *courons d'la blonde à la brune.*

Selon eux, troupe complette,
Chacun payé largement,
Devoit, à tant la recette,
Me rendre deux cent pour cent.
Je m'arrange,
Me dérange
Pour former mon régiment.
Mais las ! en vain je m'exécute
En soins, comm'en argent,
A chaque pas,
Patatras
Mes Henris,
Mes Coucis,
Mes Titus,
Mes Brutus,
Mes Damons,
Mes Orgons,
Mes Césars,
Mes Bayards,
Tout ça fait la culbute.

LUCAS.

I'n'vous manqu'plus qu'des danseurs, et des danseuses.

DE LAUNE.

Est-ce que je n'en ai pas !

LUCAS.

L'troupeau est complet.

DE LAUNE.

AIR : *jardinier ne vois-tu pas,*

J'ai tout fait pour les fixer,
Et leur troupe traîtresse.....

THALIE.

Ne sait pas vous amuser ?

DE LAUNE.

S'amuse à faire danser
Ma caisse, ma caisse, ma caisse.

AIR : *non je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse.*

Si bien que, sans compter ce que m'a pris Cécile....
Mon Iphigénie que je me suis permis d'aimer....
Ah ! l'ingrate !
J'ai fondu deux maisons, cinq contrats sur la ville,
Et depuis dix-huit mois que j'ai paru chez vous,

J'y suis pour deux cent mil vingt-neuf livres sept sous.

ACTEURS, ACTRICES.

Fin de l'air : *adieu donc, bon voyage.*

Juste ciel! qu'il m'ennuie!

(*à Delaune.*)

Pour votre Iphigénie
Réservez votre couroux.

DE LAUNE.

AIR : *ah! ma voisine est-tu fâchée.*

Mais sans retour, l'école est faite,
Or, en tous lieux,
Avis, avis, je le répète
Aux curieux.
Du bas en haut, théâtre à prendre,
Acteurs parfaits,
A deux pour cent, talens à vendre,
Troupe au rabais.

ACTEURS, ACTRICES, C'est trop, oui, c'est trop vous entendre, Ah! pour jamais, Laissez, laissez sans plus attendre, Momus en paix.

DELAUNE, *sortant.* Du haut en bas, théâtre à prendre, Acteurs parfaits A deux pour cent, talent à vendre, Troupe au rabais.

SCÈNE IX.

THALIE, MOMUS, les mêmes.

AIR : *je n'saurois danser.*

Et rien n'vous séduit !

THALIE.

Plus de pleurs, plus de demandes.

ACTEURS, ACTRICES.

Et rien n'vous séduit !
Qu'il est dur d'être éconduit !

LUCAS, JARDINIÈRES.

Dans notre réduit,
Ne faut de branches gourmandes,
Dans notre réduit
Ne faut qu'des arbres à fruit.

ACTEURS, ACTRICES.

AIR : *ah ! l'on me retire.*

Adieu, mon cher père,
Adieu, mon soutien.

MOMUS.

Famille trop chère,
Je ne dis plus rien.

ACTEURS, ACTRICES.

Ah, ah, ah, j'désespère,
D'avoir jamais part au bien,
De ma chère mère.
Ah, ah, etc.

SCENE X.

Les mêmes, APROPOS.

APROPOS.

AIR : *mon père veut me marier.*

J'AVOIS prévu votre destin,
Faut chanter l'amour et le vin,
Plus de souci, plus de chagrin,
Ricdon, ricdin,
Couplet badin,
Joyeux refrain,
Digue, din, din, din,
Faut chanter, le verre à la main,

En chantant belles amourettes,
Et zon, zon, zon ; gentilles fillettes,
Faut chanter belles amourettes,
Faut chanter l'amour et le vin.

LUCAS *les ramenant.*

AIR : *quoi, c'est vous !*

Je d'vinon,
Le tenon.

ACTEURS, ACTRICES.

Lucas, dit-nous son nom,
Dit-nous, dit-nous son nom.

LUCAS.

AIR : *il n'est point de bonne fête.*

Lunettes, et lorgnettes.....

A PROPOS.

J'y vois mieux, et de plus loin.

LUCAS.

Souvenirs, et tablettes.....

A PROPOS.

Chaque jour, j'en ai besoin.

LUCAS.

Plume en l'air, et toujours prête.....

A PROPOS.

A completter mes journaux.

LUCAS *vivement aux acteurs.*

Il n'est point de bonne fête
Sans à propos.

A PROPOS.

AIR: *quand un tendron vient en ces lieux.*

Oui, mes enfans, c'est à propos,
A propos qu'on me nomme.

ACTEURS, ACTRICES.

Et vous venez?

A PROPOS.

Finir vos maux.

ACTEURS, ACTRICES.

Jarni ! le galant homme !
Mais chacun d'nous pleure et s'en va,
Et vous auriez un remède à ça !

A PROPOS.

Là, là.

ACTEURS, ACTRICES.

Ho, ho, ho, ho, ha, ha, ha, ha,
Comment f'rez-vous pour en v'nir là ?

A PROPOS.

La, la.

ACTEURS, ACTRICES.

Ho, ho, ho ; etc.

A PROPOS.

AIR : *ah ! si vous aviez vu M. de Catinat.*

L'esprit, que l'on m'écoute, et l'on me
comprendra,
L'esprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a ;
Ou, si vous l'aimez mieux, mais n'allez
l'oublier :
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au
premier ?

THALIE, MOMUS.

Ne l'entendez-vous pas ?

ACTEURS, ACTRICES.

AIR : *mon père veut me marier.*

Oui, j'lentendons, et dès c'matin,
Je dev'nons Lisette, et Colin.
(*à Thalie.*)
Prêtez-nous votre tambourin
Ricdon, ricdin,
Couplet Badin,
Joyeux refrain,
Digue din, din, din,
Faut chanter, le verre à la main,
En chantant belles amourettes.
Et zon, zon, zon gentilles fillettes,
Faut chanter belles amourettes,
Faut chanter l'amour et le vin.

MOMUS *à Thalie.*

AIR : *quand un tendron vient en ces lieux.*

A ce prix-là, plus de dédain !

THALIE.

(*lui montrant ses enfans.*)

Mon cœur vous les pardonne.

(*Aux acteurs.*)

Glanez les fleurs de mon jardin,
Je vous les abandonne.

ACTEURS, ACTRICES.

(*s'emparant d'Apropos.*)

Oh ! je vous tiens ;
Et vous retiens ;
Or, alte-là.

APROPOS.

Eh ! mais, oui da, la, la.

ACTEURS, ACTRICES.

Ho, ho, ho, ho, ha, ha, ha, ha,
L'heureux moment que celui-là
Là là.
Ho, ho, ho, ho, etc.

A PROPOS.

AIR : *une fille est un oiseau.*

Je suis à vous sans retour
Mais j'entends qu'on ait du zèle,
Que sur ma liste fidèle
Tout soit à l'ordre du jour.
Ridicule qui vous frappe,
Et qui souvent vous échappe,
Au passage je l'attrape,
Et le saisis au collet :
Si le traître, prend la fuite,
Zeste, je lâche à sa suite
L'épigramme, et le couplet.

CHŒUR.

Si le traître, etc.

A PROPOS.

AIR : *des cinq voyelles.*

Or, à propos,
Unissez vos appeaux,
Et faits récens, drames nouveaux
Rempliront vos tableaux.
Deshabillez Melpomène,
Otez-lui sur votre scène,
Ses noirs oripeaux :

Dans

Dans mes bureaux,
Ajournez ses bourreaux;
Etouffez leurs sanglots;
Et par édits légaux
Chassez, chassez de vos ormeaux
Gaulois et Visigoths.

THALIE.

AIR : *quand je n'avois que quinze ou seize ans.*

Courez, volez, secondez ses vœux,
Accordez et musette, et guittare.

ACTEURS, ACTRICES.

Que par un mot vous faites d'heureux!
Les beaux jours que c't-ici nous prépare!

CHŒUR *à propos.*

Avec vous, sans fin,
Nous ferons tin, tin,
Nous ferons tintamare.

A-PROPOS.

Même air.

Très-à propos, sachons ressaisir
Le bon sens, qu'à l'envi, l'on égare;
Cherchons sur-tout, cherchons le plaisir:
De jour en jour, il devient plus rare.

ACTEURS, ACTRICES, SUIVANTES.

Avec vous, sans fin,
Nous ferons, etc,

MOMUS.

AIR : *du vaudeville des sabots.*

Folatrez sous mes coudrettes,
Aux doux accens du flageolet,
Fêtez-y vos bergerettes,
En jupon court, en blanc corset.
Laissez les nains en cuirasses,
Les carabosses, en grâces,
Et chaque jour, à propos,
Faites claquer vos sabots.

CHŒUR.

Et chaque jour, etc.

THALIE.

Qu'à mon gré, sous la charmille,
Douce pudeur dicte vos chants :
Que la mère de famille
Les fasse entendre à ses enfans.
Liberté n'est pas licence ;
Gardez-en la souvenance :
Sans les casser, à propos,
Faites claquer vos sabots.

CHŒUR.

Sans les casser, etc.

APROPOS.

Sur un trône de fougère
Placez chez vous la vérité,
Traitez-y de réfractaire,
Tout ennemi de la gaité.
Si les noirs de la lisière,
En montrent de la colère,
Détachez-leur, à propos,
Quelques coups de vos sabots.

CHŒURS.

Détachons-leur, etc....

LUCAS.

Des banqu'routes dramatiques,
Comme je vais me divertir !
Régimens tragi-comiques,
Oh ! comm'à pied, j'vous vois r'partir !
Déjà sans arm'et bagage,
L'avant garde déménage,
Et jarnigoi, que d'héros
Ne port'ront plus qu'des sabots !

CHŒURS.

Jarnigoi etc.

THALIE *au public.*

Par le goût qui vous éclaire,
Notre rang nous est marqué,
De l'instant qu'on sait vous plaire,
On a chaussure à son pié.
Fixez-nous en la mesure,
Nous aurons la marche sûre,
Et le plaisir, à propos,
Fera claquer nos sabots.

CHŒUR.

Et le plaisir, etc.

Leger, François Pierre Auguste

L'AUTEUR D'UN MOMENT,

COMÉDIE

En un Acte, en vers et en Vaudevilles.

Représenté sur le Théâtre du Vaudeville, le Samedi 18 Février 1792.

. . . . . Non non odium regnique cupido
compulit ad Bellum. . . . . .

OVID. Métamorph. liv. 5.

Epigraphe de la Comédie des Philosophes.

PRIX, *quinze* sols.

A PARIS,

SE TROUVE:

A la Salle du Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres,
Et à l'Imprimerie, rue des NONAINDIERES, n°. 31.

Février 1792.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme DE VOLNANGE.	*Mlle. Baral.*
M. DE JURANCI.	*M. Chapelle.*
BALIVEAU.	*M. Benoît.*
DAMIS.	*M. Verpré.*
ROSETTE, Suivante	*Mlle. Sara Lescot.*
LOURDET, Domestique de Damis.	*M. Leger.*
CHŒUR D'ARTISTES de l'un et l'autre sexe.	

L'AUTEUR D'UN MOMENT,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente un jardin décoré de statues, parmi lesquelles sont celles de Corneille, *de* Racine, *de* Crébillon, *de* Voltaire, *de* Montesquieu, *de* d'Alembert. *Dans l'enfoncement est une petite rotonde de verdure, sous laquelle on a placé un piéd'estal destiné à recevoir un buste. Sur la droite de l'avant-scène est une fenêtre avec un balcon.*

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame DE VOLNANGE, ROSETTE.

Madame DE VOLNANGE.

AIR : *le petit mot pour rire.*

QUE de plaisir en ce séjour,
Me promet aujourd'hui l'amour,
Où mon cœur se repose;
Fût-il jamais plus beau moment,
Que d'épouser un tendre amant,
Qui fait si bien [*bis*] des vers et de la prose.

ROSETTE.

Sachez que sur ces nœuds si beaux,
La critique tient cent propos,

Madame DE VOLNANGE.

Qu'importe qu'on en glose,
Telle qui rit assurément,
Voudrait au fond que son amant,
Fit aussi bien [*bis*] des vers et de la prose.

ROSETTE.

Madame, en vérité, je ne vous connais plus,

Madame DE VOLNANGE.

Rosette, épargne moi des conseils superflus;
J'ai pris mon parti.

ROSETTE.

Quoi! vous pourriez à votre age,
Renoncer pour jamais aux charmes du veuvage,
Et lasse de goûter les plaisirs les plus doux,
Végéter tristement sous les loix d'un d'un époux.

Madame DE VOLNANGE.

L'hymen me plaît.

ROSETTE.

Fort bien; mais c'est une folie,
Que le sage ne fait qu'une fois dans sa vie.
Pour moi, graces aux dieux, qui sçus jusqu'à ce jour,
Sans effort, il est vrai, résister à l'amour.

Si rencontrant enfin un mortel fait pour plaire,
De l'hymen, par malheur, je me rends tributaire.
Je prends ici le ciel et la terre à témoins,
Que n'épargnerai ni tendresse ni soins,
Pour remplir les devoirs d'une épouse fidelle;
Mais si frappé soudain d'une atteinte mortelle,
Cet époux adoré s'avise un beau matin,
De se faire clouer dans quatre ais de sapin;
L'amour envain mettrait mon courage à l'épreuve,
Je ne quitterai point le doux titre de veuve,
Pour finir comme vous, au prix de mon bonheur,
Par m'attacher au char d'un très-illustre auteur.

Madame DE VOLNANGE.

AIR : *il abusera les pères.*

Mais à quel titre, de grace,
Parlez-vous si librement,
D'un écrivain qu'au parnasse,
Phœbus met au premier rang?
Apprenez à le connaître,
Et sachez qu'à vingt-cinq ans,
Il surpasse déja peut-être,
Les écrivains les plus grands.
Soit Tragédies,
Comédies,
Parodies,
Elégies,
Soit Rondeaux,
Madrigaux
Et bons mots;
Il fait de tout en maître.

ROSETTE.

Puisque vous le voulez, je n'ai plus rien à dire:
Mais, que prétendez-vous, enfin;

Madame DE VOLNANGE.

Aujourd'hui rire
Aux dépens d'un fat.

ROSETTE.

Quoi! tres-sérieusement?

Madame DE VOLNANGE.

Cet amour que je feins, n'est qu'un amusement
Que je veux me donner.

ROSETTE.

Excusez ma sottise;
Mais j'ai cru que vraiment, vous en étiez éprise.

Madame DE VOLNANGE.

Chaque jour, tu le sais, le zélé Baliveau
Nous fait de ses talens le plus riche tableau.
Damis, s'il faut l'en croire, est même avant Corneille,
Du parnasse français, l'honneur et la merveille.
Ses sublimes écrits étincellent de traits,
Que jusques à nos jours on ne connut jamais.
Mais, Paris fatigué du style académique,
Siffle avec nous l'idole et le panégyrique.
Et rit de ces pédans, qui pensent à la fois,
Eclairer l'univers et régenter les rois.

Fanatiques d'orgueil, dont la folle manie
Est de se croire un droit exclusif au génie.
De quiconque les flate orgueilleux défenseurs,
De qui sait les braver ardens persécuteurs,
Qui, sur un tribunal érigé par eux-mêmes,
Jugent tous les talens en arbitres suprêmes.

ROSETTE.

Madame, je vous jure, en deux mots trait pour trait,
Voilà de nos messieurs le fidèle portrait.

AIR : *regards vifs et joli maintien.*

Je suis au comble de mes vœux.
Enfin, madame, je respire;
Il faut que le fat à nos yeux,
De honte et de fureur expire.
Se voir berné pour un pédant
Est bien fâcheux, sur ma parole:
Des rois, quoiqu'il soit le régent;
Sans respect pour son rudiment,
Il faut l'envoyer [*bis*] à l'école.

Madame DE VOLNANGE.

Pour surcroît de bonheur, il nous arrive ici,
Un de mes vieux cousins, monsieur de Juranci,
Qui, pour me venir voir, profite de la fête,
Qu'en ces lieux, à *Rousseau*, par mon ordre on apprête.
C'est un vieillard charmant, qui plein de probité,
Nous a du bon vieux temps conservé la gaité.
Des modestes talens défenseur intraitable;
Mais de nos charlatans frondeur impitoyable;
Sans paraître y toucher, sur ce qui lui déplait,
Il sait, fort à propos, décocher un couplet.

Avec nos deux auteurs, je veux le mettre aux prises;
Il ne les vit jamais.

ROSETTE.

A d'étranges méprises
Vous allez donner lieu!

Madame DE VOLNANGE.

Tant mieux, vraiment tant mieux,
Nous nous divertirons; ..... mais qui vient en ces lieux?

ROSETTE.

Madame, c'est Lourdet, l'illustre secrétaire
De votre illustre amant, et son page ordinaire.

SCENE II.

Les Précédens, LOURDET.

LOURDET.

AIR : *de monsieur de Catinat.*

Mon dieu, mon dieu, mon dieu, mon dieu qu'c'est ennuyeux,
D'être valet d'auteur, et d'auteur amoureux!
Toujours par ci, par là, sans le moindre repos,
Faut courir nuit et jour, et par monts et par vaux.

ROSETTE.

Eh, mon pauvre Lourdet! quel désespoir t'agite?

LOURDET.

Mon maître, dans l'instant, va vous rendre visite,
J'viens vous en avertir.

Madame DE VOLNANGE.

De ta condition,
Tu parais mécontent.

LOURDET.

Et c'n'est pas sans raison.
Maman, qu'avait senti qu'j'étais bon à queuqu'chose,
Pour orner mon esprit un beau jour me propose,
D'entrer chez un auteur. Ça faisait un fier coup
Pour moi, qui m'y sentais du penchant et du goût.
J'y entre donc, croyant ben qu'chez l'z'auteurs d'importance,
L'argent comme l'esprit roulait en abondance.
Qu'on y mangeait sur-tout comm' chez un financier:
Imbécill' que j'étais!.... oh! le chien de métier.
Je n'sais pas seulement comment que j'fais pour vivre,
Si j'demande à dîner, monsieur m'présente un livre;
Et quand tout l'long du jour j'men suis ben occupé,
Le soir pour m' restaurer j'vais m'coucher sans soupé.

ROSETTE.

AIR : *de la fanfare de Saint-Cloud.*

Compte-tu pour rien la gloire,
Qui dans tous lieux suit vos pas.

LOURDET.

Tout c'qui n'fait manger ni boire,
Pour moi j'n'en fait pas grand cas.

ROSETTE.

Tu jouis plus que personnes
Quand ton maître est couronné;

LOURDET.

Oh! j'n'aime pas les couronne,
Qui m'ont coûté mon diné.

AIR : *trop honnête pour me dire.*

Je savons ben qu'dans la ville,
On dit qu'c'est un fier auteur;
Qu'il serait ben difficile
D'en rencontrer un meilleur.
Si ça trompe queuq' personne,
Pour moi ça n'm'abuse pas;
Chaque éloge qu'on lui donne
Me souffle au moins deux repas.

Second couplet.

Vous pouvez sur ma figure,
Juger si j'suis un menteur;
D'puis six mois j'vous jure,
Je suis maigri qu'ça fait peur.
Chez l'z'auteurs, on peut m'en croire,
Vla quel est notre destin,
Plus le maître vit de gloire,
Plus le valet meurt de faim.

ROSETTE.

Mon ami, je te plains, sans pourtant te comprendre.

LOURDET.

Mamzelle, écoutez-moi, j'm'en va me faire entendre.
Sur mon maître toujours, j'sais fort ben qu'un valet,

Si malheureux qu'il soit doit garder le tacet.
Aussi, c'que j'en dirai, c'n'est point par médisance,
C'est seulement pour parler, j'vous en préviens d'avance.
Or donc, pour en r'venir à tous ces grands honneurs,
Au fracas que monsieur fait parmi les auteurs,
J'peux ben, sans vanité, vous donner ma parole,
Que c'est moi qui lui fais jouer un si grand rôle.

ROSETTE.

Toi !

LOURDET.

Sans doute, mes pieds, mes mains, sans contredit
L'ont servi pour le moins aussi ben qu'son esprit.

AIR : *ah! que je sens d'impatience.*

Le matin dès que j'm'réveille,
Faut vite aller chez l'Imprimeur,
Chercher les vers qu'monsieur la veille
A composés en son honneur.
Puis par toute la ville, *bis.*
Faut courir les répandre à pleines mains.
Queuq' fois ma peine est inutile,
Et j'n'en retire que des chagrins.
On m'rudoye par ci, l'on siffle par-là ;
On en rit par ci, l'on me r'pousse comme ça,
Souvent, souvent, souvent,

Mais je dis, je tiens bon ; et à force de crier que mon maître est un grand auteur ; on finit par le croire, et

Vla comme, vla comme la gloire vient en dormant.

Second couplet.

Puis l'soir il faut m'voir au théâtre,
A tout propos crier *bravo* ;

Quoiqu'on dise, sans en rabattre,
Plus c'est mauvais, plus j'dis qu'c'est beau.
J'fais le diable à quatre,
Avec cinquante amis que j' payons bien,
Nous somm' toujours prêts à nous battre,
Quand on os' dir' qu'ça n'vaut rien.
Silence, paix là, c'est trop fort, vraiment,
A bas la cabale; messieurs, c'est charmant,
Charmant, charmant, charmant.

Tout ça fait ben son effet; mais, comme pour réussir et faire tomber les autres, je dépensons plus d'argent que nos succès n'en rapportent, ça fait

D'la gloire, d'la gloire sans argent.

Madame DE VOLNANGE.

Monsieur de Juranci doit arriver, Rosette,
Viens, pour le recevoir, achever ma toilette.
Bon jour, l'ami.

LOURDET.

Quoi donc que j'vas dire à monsieur,
Dont près de vous, madam', je suis l'ambassadeur.

AIR : *des fraises.*

Il vous a fait des vers d'amour,
Ça mérit' ben queuq' chose,

ROSETTE.

Pour le payer de retour,
Dis-lui pour nous le bon jour,
En prose, en prose, en prose.

SCÈNE III.

LOURDET *seul.*

» MONSIEUR de Juranci doit arriver, Rosette,
» Viens, pour le recevoir, achever ma toilette....
Monsieur de Juranci!... c'est j'pari, queuqu' rival
Qui va nous supplanter.... Eh ben! nous vla pas mal.
Moi j'croyais que c't hymen prévenant sa ruine,
Du parnasse affamé remontrait la cuisine.
Je souffrais dans c't espoir, et puis vla qu'c'est fini.
Hé ben j'dis c'est égal, j'vas le quitter aussi....
Mais comment que j'vivrai?.... j'n'ai pas beaucoup d'espèces:
Comment j'vivrai? morgué j'vas faire aussi des pièces.

AIR : *on dit que dans le mariage.*

Je n'sais pas, j'peux ben me l'promettre,
Où c'que j'vas trouver des sujets?
C'est égal, faut toujours m'y mettre,
Et les sujets viendront après.
Dam', dam', ça n'vaudra rien,
Et j'dis ça pourrait bien;
Mais enfin, ça prendra peut-être,
Comme c'qu'a fait mon maître.

Second couplet.

Je n'veux pas fair' de comédie,
Ça fait pleurer, on y gémit:
Morgué vive une tragédie,
Au moins l'on s'amuse et l'on rit;

Et nous j'savons l'moyen
De m'ner la chose à bien,
Et j'pourrons faire rire peut-être,
Tout comme a fait mon maître.

SCÈNE IV.

M. BALIVEAU, DAMIS, LOURDET.

LOURDET.

LE voici. Chut !

BALIVEAU.

Je touche au comble de mes vœux,
Je vais t'unir enfin par les plus tendres nœuds,
A l'aimable beauté qui fixa ton hommage,
Et ta félicité sera donc mon ouvrage !

DAMIS.

Je sais, mon cher ami, tout ce que je vous dois,
Aussi, quoique l'amour me dicte ici des lois,
Mon cœur, non moins fidèle à la reconnoissance....

LOURDET.

Oh ! j'dis pour ça, monsieur, n'faut pas s'mettre
en dépense.
Et de c'beau sentiment si vous êtes si touché,
Je crois que vous en s'rez quitte à très-bon marché.

AIR : *depuis le temps, mamzelle Fanchette.*

Si faut vous dire c'qu'on pense
De nous dans c'te maison,

Pour c'qu'est d'vot alliance,
Ça n'promet rien d'trop bon.
On donne la préférence
A queuqu'autre amoureux
Qui nous coupe l'espérance,
Et nous chasse de ces lieux.

N'croyez pas que j'badine,
J'vous dis la vérité;
Aisément je devine
Qu'on vous a supplanté
On attend la présence
De c'rival préféré,
Qui vous coupe l'espérance,
Et vous donne vot congé.

DAMIS.

Silence.

LOURDET.

Je me tais.

DAMIS.

Laisse-nous.

LOURDET.

Je vous laisse.

DAMIS.

Ecoute.

LOURDET.

Me voilà.

DAMIS.

Vas dire à ma maîtresse,
Que pour entendre enfin confirmer son destin,
L'amour impatient l'attend en ce jardin.

LOURDET.

Oh! l'amour! il est bon.

SCÈNE V.

M. BALIVEAU, DAMIS.

DAMIS.

Quelle illustre alliance!
De l'objet de mes vœux la fortune est immense.

BALIVEAU.

Il est vrai.

DAMIS.

Je pourrai du sein de mes foyers,
Au gré de nos souhaits dispenser les lauriers,
Du parnasse français devenu ma conquête,
Renverser mes rivaux et planer sur le faîte.

BALIVEAU.

Sans doute en ce moment, cet espoir t'est permis,
Mais il ne faudra pas oublier tes amis.

AIR : *vas t'en voir s'ils viennent Jean.*

Entre nous sans nul débat,
Partageons la pomme,
Chacun de nous dans l'état,
Doit être un grand homme,
Nous ferons par-tout la loi,
Dans notre carrière,
Tu seras Racine, et moi
Je serai Molière.

DAMIS.

AIR : *de la croisée.*

Vous le savez, mon cher ami,
Quelque talent que l'on annonce,
Si l'on n'a Plutus pour appui,
A l'éclat il faut qu'on renonce.
Dans tous états, dans tous pays,
De tous temps, la chose est notoire,
Qui manqua d'argent et d'amis,
N'obtint jamais de gloire.

Second couplet.

Je sais que malgré mes travaux,
Dont s'énorgueillit l'hypocrène,
Sans vos écrits, sans les journaux,
On ne me connaîtrait qu'à peine.
Nous voyons des mortels courir
Trente ans envain après la gloire,
C'est Plutus seul qui fait ouvrir
Le temple de mémoire.

SCENE VI.

Les Précédens, ROSETTE *à la fenêtre.*

ROSETTE.

ILS sont seuls, écoutons.

BALIVEAU.

Eh! qu'importe après tout,
De ses vastes desseins pourvu qu'on vienne à bout.

Le crédule public qu'on sait fort bien conduire,
Séduit par nos prôneurs, les croit et nous admire.

ROSETTE.

Et siffle quelquefois.

BALIVEAU.

Ah! Damis! quel beau jour
Brille pour toi! bientôt couronné par l'amour,
Tu vas voir la beauté te rendre enfin les armes;
Mais ce qui doit sur-tout ajouter mille charmes.
Au triomphe éclatant que tu vas obtenir,
Ce qui doit plus encor t'enchanter, te ravir,
Parmi ces écrivains fiers d'un tel avantage,
Ton épouse aujourd'hui fait placer ton image.

DAMIS.

Vous vous mocquez.

BALIVEAU.

J'ai dit l'exacte vérité.

DAMIS.

Mais, que va-t-on penser? car la postérité
Seule a droit, vous savez, de décider la place
Que doit un écrivain occuper au parnasse.

BALIVEAU.

Modeste, et du talent!

DAMIS.

Non.... mais je suis confus
Que ces honneurs brillans me soient si-tôt rendus.

BALIVEAU.

BALIVEAU.

Tu plaisantes, je crois; je veux à l'instant même,
Sur ce marbre éloquent, pour un ami que j'aime,
Graver avec transport un éloge éclatant;
C'est un juste tribut que je paye au talent.

(*Pendant que Damis chante ses couplets, Baliveau grave sur le piéd'estal les quatre vers suivans.*)

» *Aveugle en sa fureur, en vain la sombre envie*
» *De traits envenimés attaqua son génie.*
» *Dictés par la raison, ses sublimes écrits,*
» *Seront de tous les temps et de tous les pays*».

DAMIS.

AIR : *n'en demandez pas davantage.*

O vous que j'ai devant les yeux,
Objets sacrés de notre hommage,
Vous dont les écrits merveilleux
Sauront des temps, braver l'outrage;
D'être à vos genoux,
Qu'il me serait doux!
Je n'en voudrais pas davantage.

BALIVEAU.

Second couplet.

Y penses-tu donc mûrement;
Mais mon ami, tu n'est pas sage,
Tu peux prétendre assurément,
A leur disputer l'avantage.

DAMIS.

A les égaler,
Je sais me borner,
Et je n'en veux pas davantage.

Troisième couplet.

Mais lorsqu'à peine en mon printems,
De l'univers j'ai le suffrage,
Quand on admire mes talens,
A la ville et même au village.
A les surpasser,
J'ai droit de penser,
Et je n'en veux pas davantage.

(*En finissant le couplet, Damis monte sur le piéd'estal, et madame de Volnange paraît à la fenêtre.*)

SCÈNE VII.

Les Précédens, Madame DE VOLNANGE.

DAMIS.

AIR : *du calenda.*

SUIS-JE bien ainsi?

BALIVEAU. ROSETTE, Mme DE VOLNANGE.

Oui, oui, oui. Fi, fi, fi.

DAMIS.

Je le crois aussi.

BALIVEAU.

Oui, oui, oui.
Corneille et Voltaire,
Réjouissez-vous,
Un nouveau confrère
Dans ce jour si doux,
Va venir parmi vous.

DAMIS.

Qu'on est bien ici !

BALIVEAU. ROSETTE, Mme DE VOLNANGE.

Oui, oui, oui. Psi, psi, psi.

DAMIS.

Que je suis ravi !

Oui, oui, oui. Psi, psi, psi.

(Après les avoir un peu sifflés, madame de Volnange et Rosette se retirent.)

SCENE VIII.

BALIVEAU, DAMIS.

DUO.

AIR : *monsieur de Mouti.*

AH ! quel bruit flatteur,
Tout à coup se fait entendre.
Ah ! quel bruit flatteur
Retentit jusqu'à mon cœur.
Tout en ces beaux lieux
S'empresse de nous rendre
Les *bravo* nombreux
Qu'on adresse à tous deux.

SCÈNE IX.

Les Précédens, LOURDET.

LOURDET.

J'AI fait ce que monsieur m'a commandé de faire,
Et madame à l'instant va venir pour vous plaire.

DAMIS.

Il suffit.

LOURDET.

J'oubliais le plus intéressant.
Vous veniez de sortir n'y avait guèr' qu'un moment,
Quand d'acteurs pour vous voir une troupe est venue;
Ils voulaient de vot' nom décorer une rue,
Pour mieux vous témoigner et l'estime et le prix,
Que la caisse attachait à vos nombreux écrits.

AIR : *tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Mais hélas ! ils venaient nous dire,
Que malgré leux peine et leux soin,
Ils n'avaient pu pour vous inscrire,
Trouver de rue un petit coin.
Tout était occupé d'avance;
Mais si ça peut vous convenir,
Ils ont encor, pour récompense,
Un cul-de-sac à vous offrir.

SCÈNE X.

Les Précédens, M. DE JURANCI, ROSETTE.

ROSETTE.

AIR : *ça, ça, que je mette.*

MESSIEURS, ma maîtresse
Qu'on retient sans cesse,
Messieurs, ma maîtresse
Arrive à l'instant.

M. DE JURANCI.

Mais en attendant,
Si l'on veut le permettre,
J'oserai me mettre
A sa place un instant.

DAMIS.

C'est nous faire, sans doute un honneur infini.
Quel est cet homme-là ?

M. DE JURANCI.

Je suis son vieil ami,
Son cousin, bon vivant, aimant beaucoup à rire,
A chanter encor plus, et jamais à médire.
De la société, je fronde les travers,
Et m'égaye aux dépens de nos faiseurs de vers.

BALIVEAU.

Eh ! qu'appellez-vous donc, s'il vous plaît, médisance ?

M. DE JURANCI.

Trouver des vers mauvais, c'est médire! je pense
Que sans doute monsieur prétend rire entre nous.

DAMIS.

Nous ne rions jamais.

M. DE JURANCI.

Hé bien, tant pis pour vous.

AIR : *toujours, toujours.*

Rire aux dépens de quiconque m'ennuie,
Voilà ma loi, voilà tous mes desirs,
A les désespérer, je veux passer ma vie;
Les sots sont ici bas pour nos menus plaisirs,
Venger le goût, c'est servir sa patrie.

ROSETTE.

Bien débuté, vraiment.

DAMIS.

Oh! le sot animal!

LOURDET.

Ce monsieur-là, mamzell, c'n'est donc pas un rival?

ROSETTE.

Non sans doute, benet.

LOURDET.

Mamzell, vous êtes ben bonne.

BALIVEAU.

Ainsi dans vos arrêts, vous n'épargnez personne.

M. DE JURANCI.

Du mérite, Monsieur, je suis l'admirateur,
L'ami, le partisan, le zélé défenseur
Des lettres et des arts, dès l'enfance idolâtre.
Long-tems avec transport, j'ai suivi le théâtre :
J'ai vu dans mon printems briller ces jours si beaux,
Où naissaient à l'envi des chefs-d'œuvres nouveaux.
J'ai vu dans le lieu même où régnaient les Corneilles
Du Sophocle français éclore les merveilles.
Œdipe, Mahomet, et Mérope et Brutus,
M'ont arraché des pleurs jusqu'alors inconnus :
Là mon cœur aggrandi par la fierté d'Alzire,
Aimait à s'attendrir aux malheurs de Zaïre.
Mais tout est bien changé ! Depuis que les destins
Jaloux de nos plaisirs, ont de leurs tristes mains,
Du chantre de Ferney, terminé la carrière.
On dirait qu'expirant à son heure dernière,
Melpomène avec lui descendue au tombeau,
Ait brisé pour jamais son tragique pinceau.

DAMIS.

Ainsi donc, selon vous, à ranimer sa cendre,
Nul auteur aujourd'hui n'a le droit de prétendre!

M. DE JURANCI.

Je n'en connais pas un.

ROSETTE.

Fort bien, vraiment, fort bien.

DAMIS.

Vous avez votre avis, et chacun a le sien.

Mais pour moi j'en connais qui nous ont sur la scène,
Avec certain éclat, rappellé Melpomène.

M. DE JURANCI.

AIR : *la vieille méthode.*

Parler à l'esprit, intéresser les cœurs,
Par le sentiment nous arracher des pleurs,
Repousser bien loin les tragiques horreurs,
C'était la vieille méthode.
Choisir aujourd'hui des monstres pour héros,
Ne parler jamais que de fers, de bourreaux,
Et pour dénouement offrir des échafauds,
Voilà les pièces à la mode.

Second couplet.

Laisser le public décider librement,
Avec respect attendre son jugement,
Dans ses rivaux même admirer le talent,
C'était la vieille méthode.
Pour devenir célèbres à quelque prix,
Et faire estimer leurs très-pauvres écrits,
Fronder et décrier les plus grands esprits,
Voilà les auteurs à la mode.

Je n'exagère point : soyez de bonne foi.
Vous serez, à coup sûr, de même avis que moi.
Par exemple, Messieurs, qui pourrait ne pas rire
De voir certain auteur que l'injuste satire
Des talens, du génie, a rendu le fléau;
Pour un adolescent Dom Quichotte nouveau,
Abusant à l'excès d'un peu de renommée,
Sous les traits d'un géant nous offrir un Pygmée.
J'ai fait sur ce sujet quelques petits couplets
Que je veux vous montrer.... Ils ne sont pas mal faits.

DAMIS.

J'étouffe de colère.

ROSETTE.

A merveille.

BALIVEAU.

J'enrage:

Nous jouons, je l'avoue, un charmant personnage.

M. DE JURANCI.

Où diable sont-ils donc?

BALIVEAU.

Que faisons-nous ici?

Suis-moi, retirons-nous.

M. DE JURANCI.

A la fin les voici:

Vous pourrez, si le ton vous en paraît comique,
Les faire, en payant bien, placer dans la Chronique.

AIR : *j'ai perdu mon âne.*

Ecoutez l'histoire,
Digne de mémoire....

DAMIS.

AIR : *on compterait les diamans.*

Gardez pour d'autres vos chansons,
Voyez un peu le beau mérite,

M. DE JURANCI.

Oh! je devine vos raisons,
Au grand courroux qui vous agite:
Tant pis si cela vous déplaît,
Messieurs, chacun à sa manie,
J'estime plus un bon couplet,
Qu'une mauvaise tragédie.

DAMIS et BALIVEAU.

AIR : *non, je n'aimerai jamais que vous.*

A quel titre vous permettez-vous,
D'outrager ici des talens qu'on y prise?
A quel titre vous permettez-vous,
D'oser vous jouer à des gens tels que nous?

M. DE JURANCI.

Messieurs, pardon, excusez ma méprise,
Je vois enfin d'où naît votre embarras,
Un peu trop loin j'ai poussé la franchise;
Mais j'ai dit vrai, je n'en démordrai pas.

LOURDET.

AIR : *ça ira.*

Ça n'va pas mal,
Non pas mal,
Non pas mal;
Ils sont furieux d'un pareil outrage,
Ça n'va pas mal.
Non pas mal,
Non pas mal,
Mais pour c'qu'est de moi, j'dis ça m'est égal.

ROSETTE.

Pour se venger d'un discours trop loyal,
Ils vont demain braquer sur vous quelque journal;

ENSEMBLE.

ROSETTE, M. DE JURANCI.

Mais c'est égal, *ter.*
nt toujours en leur petit partage,
Oui c'est égal, *ter.*
ais le combat ne peut être fatal.

BALIVEAU, DAMIS, LOURDET.

Oh! c'est égal, *ter.*
Deux contre un nous aurons l'avantage,
Oh! c'est égal, *ter.*
Certes le combat lui doit être fatal.

SCÈNE XI.

Les Précédents, Madame DE VOLNANGE.

Madame DE VOLNANGE.

AIR : *on a voulu.*

MESSIEURS tout doux;
Mais entre vous,
D'où naît donc ce tapage?

BALIVEAU.

On nous insulte sans pudeur,
Mais pour peu que l'on ait de cœur,
L'homme à talent,
Impunément,
Souffre-t-il qu'on l'outrage?

ENSEMBLE.

AIR : *non, je naimerai jamais que vous.*

Madame DE VOLNANGE.

Vous avez raison, l'on a grand tort,
D'user contre vous des traits de la satire;
Vous avez raison, l'on a grand tort,
Et je ne saurais approuver ce transport.

DAMIS, BALIVEAU.

Il ne faudrait pas qu'on vint encor
User contre nous du fiel de la satire;
Il ne faudrait pas qu'on vint encor,
On pourrait payer bien cher un nouveau tort.

M. DE JURANCI, ROSETTE, LOURDET.

Je crois franchement qu'on n'a pas tort:
De vous, sans danger, il est permis de rire:

Je crois franchement qu'on n'a pas tort;
Ici contre vous tout le monde est d'accord.

DAMIS.

Quelque soit mon courroux, adorable Volnange,
Je puis tout oublier quand votre cœur me venge.
Aujourd'hui, dans ce lieu, vous me l'avez promis,
Par d'éternels liens, nous devons être unis :
Et j'ai pour sûr garant de l'hymen qui s'apprête,
Le triomphe éclatant, la glorieuse fête,
Dont votre amitié tendre et vos généreux soins,
Pour prix de mes transports vont nous rendre témoins.

M. DE JURANCI.

Et vous croyez vraiment, monsieur, qu'on vous épouse ?

DAMIS.

Votre ame de nos feux seroit-elle jalouse ?

M. DE JURANCI.

Pas du tout, je vous jure.

BALIVEAU.

On croit à vos sermens.

M. DE JURANCI *à madame de Volnange.*

Non; mais je vous suppose un peu trop de bon sens,
De prudence et de goût pour former une chaîne....

Madame DE VOLNANGE.

Laissez, mon cher cousin, vous prenez trop de peine.

LOURDET.

Bon ! le v'la rembarré d'une joli' façon.

M. DE JURANCI.

Qui ! moi ! je souffrirai....

Madame DE VOLNANGE.

Mais, mon cousin, paix donc.
Oui, messieurs, j'ai promis de me donner un maître.
Et bientôt en ces lieux vous allez voir paraître
L'image de l'époux dont mon cœur a fait choix.

DAMIS.

Quel moment enchanteur !

M. DE JURANCI.

Oh ! j'y suis cette fois.

BALIVEAU.

On ne saurait unir plus de délicatesse
A plus de sentiment de grace et de tendresse.

DAMIS, BALIVEAU, LOURDET.

AIR : *je suis Madelon Friquet.*

En dépit des sots jaloux,
ta
L'amour va couronner ma flamme
sa
En dépit des sots jaloux,
Madame
Te
Me prend pour époux,
Le

M. DE JURANCI, Mme DE VOLNANGE, ROSETTE.

Ils donnent dedans, tout est au mieux,
Nous allons rire de leur surprise,
Et de la méprise
De tous deux.

ENSEMBLE.

M. DE JURANCI, Madame DE VOLNANGE, ROSETTE. — BALIVEAU, DAMIS, LOURDET.

Quel moment délicieux! — Le jour qui comble mes vœux, tes
Tout réussit, tout nous prospère, — N'est plus je crois une chimère; ses
Quel moment délicieux! — Le jour qui comble mes vœux, tes
Tout s'arrange au gré de nos vœux. — Enfin va briller à nos yeux. ses

(On entend dans l'éloignement la ritournelle du chœur suivant : du Devin de Village.)

DAMIS.

Quels accords enchanteurs, quels sons se font entendre.

Madame DE VOLNANGE.

Ceci n'a rien, monsieur, qui doive vous surprendre.
D'artistes distingués, un cortège ce soir
Se fait, je vous l'ai dit, un honneur, un devoir
De placer en ces lieux l'image d'un grand homme
Que l'on eût adoré dans Athène et dans Rome.

SCÈNE XII et dernière.

Les Précédens, cortège D'ARTISTES de l'un et de l'autre sexe.

(*UNE troupe d'Artistes, précédés d'instrumens, entrent en marche. Le buste de* Rousseau *est porté sous un petit palanquin, par quatre femmes vêtues de blanc. Damis est placé avec Baliveau sur le côté de la scène, de manière que s'inclinant profondément, tandis que le cortège défile, ils n'apperçoivent pas d'abord le buste sur lequel est écrit le nom de* ROUSSEAU.)

CHŒUR.

AIR : *quand on sait aimer et plaire.*

LA beauté par un sourire,
T'appelle dans ses foyers,
Et c'est où l'amour respire,
Que sont les plus beaux lauriers.

LES FEMMES.

Ah! pour nous quelle allégresse,
De partager ses transports!
Et d'unir à son ivresse
Et nos chants et nos accords.

CHŒUR.

La beauté par un sourire,
T'appelle dans ses foyers,
Et c'est où l'amour respire.
Que sont les plus beaux lauriers.

(*On place le buste sur le piédestal.*)

Madame DE VOLNANGE.

Sur ce front révéré déposez la couronne;
Cet honneur vous est dû beaucoup plus qu'à personne.

DAMIS.

Ah! ne l'exigez pas.

Madame DE VOLNANGE.

Vous résistez en vain.
Elle aura plus de prix sortant de votre main.

LOURDET.

Je n'scais pas si c'est vous qu'on a prétendu faire;
Mais ce portrait, monsieur, ne vous ressemble guère.

DAMIS.

Juste ciel! qu'ai-je vu!

ROSETTE.

Fort bien.

BALIVEAU.

Mais c'est Rousseau.

Madame DE VOLNANGE.

Et de qui sont ces vers?

ROSETTE.

De monsieur Baliveau;
Qui, bien persuadé qu'on gardoit cette place
Pour son modeste ami, l'ornement du Parnasse;
Sur ce marbre tantôt, a de sa propre main,
Gravé modestement ce modeste quatrain.

M.

M. DE JURANCI, *lisant.*

» *Aveugle en sa fureur en vain la sombre envie,*
» *De traits envénimés attaqua son génie.*
» *Dictés par la raison, ses sublimes écrits*
» *Seront de tous les temps et de tous les pays* ».

A merveille, monsieur, envers l'Auteur d'Emile
Vous n'avez pas toujours usé du même style.

DAMIS.

D'un trait aussi piquant, je reste anéanti.

M. DE JURANCI.

En brave, croyez-moi, prenez votre parti.
Et rendez avec nous justice à ce grand maître,
Que votre esprit jaloux n'avait pas su connaître.

CHŒUR.

AIR : *si des galans de la ville.*

DAMIS, BALIVEAU.

Ciel ! ô désespoir ! ô rage !
Quel triste et sanglant affront !
Oui, je mourrai de l'outrage
Dont vient de rougir mon front.

TOUT LE MONDE.

Philosophe aimable et sage,
Ah ! si tu fus outragé
Par nos vœux, par notre hommage,
Tu dois être bien vengé.

ROSETTE.

Ici chacun vous invite
A renoncer aux honneurs ;
Ce n'est, messieurs, qu'au mérite
Que nous accordons nos cœurs.

CHŒUR.

Ciel ! ô désespoir ! ô rage ! | Philosophe aimable et sage.

L'AUTEUR

Madame DE VOLNANCE.

Après un triste veuvage,
L'hymen me dicte des loix,
Et voilà la chère image
De l'époux dont j'ai fait choix.

CHŒUR.

Ciel! ô désespoir! ô rage! | Philosophe aimable et sage.

M. DE JURANCI.

Sa fortune était immense
Et d'un bien si desiré;
Il est plus dur qu'on ne pense
De se voir ainsi frustré.

CHŒUR.

Ciel! ô désespoir! ô rage!
Quel triste et sanglant affront!
Oui je mourrai de l'outrage
Dont vient de rougir mon front.

Philosophe aimable et sage,
Ah! si tu fus outragé,
Par nos vœux, par notre hommage
Tu dois être bien vengé.

CHŒUR *de M. Deshaies.*

Eh! gai, gai, pas de chagrin,
La méprise
Est permise;
Eh! gai, gai, gai, pas de chagrin,
Vous serez plus heureux demain.

DAMIS.

Grand dieu quel coup funeste!
Je n'en puis revenir,
Le parti qui me reste,
Est je crois de sortir.

(*Il sort.*)

CHŒUR.

Eh! gai, gai, gai, pas de chagrin.

BALIVEAU.

Vous triomphez, madame,
De voir notre embarras,
Vous méprisez sa flamme,
D'autres en feront cas.

(*Il sort.*)

CHŒUR.

Eh! gai, gai, gai, pas de chagrin.

LOURDET.

Servira je vous jure,
Qui voudra votre auteur,
J'vas d'après c't'avanture,
Servir quelque traiteur.

(*Il sort.*)

CHŒUR.

Eh! gai, gai, gai, pas de chagrin.

ROSETTE.

Quand il vous a fait rire,
Un auteur est ravi;
Mais nous savons lui dire,
S'il n'a pas réussi.

CHŒUR.

Eh! gai, gai, gai, pas de chagrin.

[illegible]

LE PRIX
OU
L'EMBARAS DU CHOIX,
DIVERTISSEMENT
EN UN ACTE, EN PROSE,
MÊLÉ DE VAUDEVILLES;

PAR J. B. RADET.

Représenté sur le Théâtre du Vaudeville, le 27 Février 1792.

Prix : trente sols, avec la musique.

A PARIS,

CHEZ le Libraire, au Théâtre du Vaudeville,
ET à l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme,
N°. 44.

An deuxième.

PERSONNAGES.	ACTEURS. Les CC. et Cnes.
LE MAIRE.	*Bourgeois.*
UN JEUNE OFFICIER.	*Henri.*
JUSTINE.	*Féraud.*
PAULINE.	*Blosseville.*
La Mère BERTRAND, mère de Justine.	*Barral.*
La Mère MICHAUD, mère de Pauline.	*Tilly.*
LUCAS, amant de Justine.	*Frédérik.*
ALAIN, amant de Pauline.	*Langle.*
Le Père AMBROISE, vieillard.	*Benoist.*
LE PROCUREUR-SYNDIC de la Commune.	*Joachim.*
ANNETTE.	*Fleuri.*
UNE JEUNE FILLE.	*Laubée.*

OFFICIERS MUNICIPAUX.

VIEILLARDS des deux sexes.

JEUNES FILLES et JEUNES GARÇONS.

La Scène est au village.

LE PRIX
OU
L'EMBARAS DU CHOIX,
DIVERTISSEMENT

EN UN ACTE, MÊLÉ DE VAUDEVILLES.

LE Théâtre représente la place du village, un grand orme au milieu.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAIRE, LE PROCUREUR-SYNDIC, LES OFFICIERS MUNICIPAUX, *assis autour d'une table couverte d'un tapis vert, et sur laquelle sont un vieux registre, une boîte de scrutin, fermée; à côté, plusieurs billets propres à recevoir les noms des prétendantes, une écritoire de bureau et plusieurs plumes.* La Mère BERTRAND, La Mère MICHAUD, Le Père AMBROISE, LES VIEILLARDS DES DEUX SEXES, *assis sur des bancs, de chaque côté.* LUCAS, ALAIN, ANNETTE, UNE JEUNE FILLE, LES JEUNES GARÇONS *et* LES JEUNES FILLES, *debout, derrière les bancs.*

LE MAIRE.

AIR : *Colin, à peine a quinze ans.*

POINT de partialité,
Prononcez sans faiblesse.

CHŒUR.

Point de partialité,
Prononçons sans faiblesse.

LE MAIRE.

Cédez à la vérité
Dans ce jour d'allégresse,
Vous allez couronner la beauté,
L'amour et la jeunesse.

CHŒUR.

Cédons à la vérité,
Dans ce jour d'allégresse;
Nous allons couronner la beauté,
L'amour et la jeunesse.

LE MAIRE.

On va procéder à la formation du scrutin qui doit déterminer les suffrages entre Justine, Bertrand et Pauline, Michaud; les deux prétendantes au prix de la beauté.

Pendant ce couplet tous les assistans écrivent sur un quarré de papier le nom des prétendantes, le plient en deux, et le mettent dans la boite de scrutin.

ANNETTE.

AIR: *Des hommes du siècle présent..*

Un prix se donne tous les ans,
La plus belle a la préférence;
Et nos filles, dans tous les tems,
Vivent en bonne intelligence;
Celle que nous voulons dorer,
Sans orgueil, reçoit la couronne;
Elle ne croit la mériter,
Que quand l'équité la lui donne.
Elle doit la rendre à son tour
A celui dont elle est chérie,
Et ce triomphe de l'amour,
L'amitié le voit sans envie.

Pendant le couplet suivant, le maire et les officiers municipaux séparent les billets en deux lots égaux.

UNE JEUNE FILLE.

Même air.

Je suis enfant, mais je grandis,
Et quoiqu'aujourd'hui l'on m'oublie,
Peut-être, un jour, j'aurai le prix
Qu'on réserve à la plus jolie.
A mon âge, on peut aisément,
Sans souci, vivre d'espérance;
On voit venir l'heureux moment,
Et l'on dit, prenons patience:
Attendons le prix de l'amour;
Déjà, peut-être, à la sourdine,
Au fond de son cœur, en ce jour,
Quelque garçon me le destine.

LE MAIRE.

Silence!.... Résultat du scrutin.

Canon entre le maire, le procureur-syndic, et le père Ambroise.

AIR: *Sans papa, sans maman, sans chandelle.*

Je vois égalité de suffrages,
Chacune a même nombre de voix,
Toutes les deux belles et sages;
Quel embarras dans notre choix!

Les 2 MÈRES.

Comment donc faire?

LE MAIRE.

Ma foi, je ne sais.

Le père AMBROISE, *se levant.*

Monsieur le maire, voulez-vous bien me permettre de parler?

LE MAIRE.

Dites, bon vieillard, dites; écoutons le père Ambroise.

LES JEUNES GENS.

Ecoutons le père Ambroise.

Le père AMBROISE.

AIR : *Pucelle avec un cœur franc.*

Le même cas advint jadis,
C'était, je crois, en sept cent dix :
Un passant, un étranger
Fut par nous prié de juger ;
bis. { Il prononça, son arrêt se suivit,
Et sur le champ procès verbal s'en fit ;
Lisez, ça doit être écrit. (*bis.*)

LE MAIRE, *ayant feuilleté le registre.*

C'est écrit.

CHŒUR.

C'est écrit.

LE MAIRE.

Le père Ambroise dit vrai. (*lisant.*) On s'en rapporta à la décision de l'étranger, et le prix fut décerné à Nicole Bellot, etc. etc.

Le père AMBROISE.

Cétait ma sœur.

Le PROCUREUR-SYNDIC.

Nous n'avons qu'à faire de même aujourd'hui.

UN OFFICIER MUNICIPAL.

Sans doute.

LE MAIRE.

C'est mon avis, si les mères y consentent.

La mère MICHAUD.

De tout mon cœur.

La mère BERTRAND.

Moi de même.

La Mère MICHAUD, *à part.*

L'étranger choisira Pauline.

La mère BERTRAND, *à part.*

Le choix ne peut tomber que sur Justine.

LE MAIRE.

Personne ne s'y oppose?.... Non?.... Tant mieux.... Attendons qu'il passe un étranger.

ALAIN.

Nous n'attendrons pas long-tems; il y a dans ce moment ci, à la poste, un officier dont ont raccommode la chaise.

LUCAS, *regardant dans la coulisse.*

Tenez, le voilà justement qui se promène sous les grands saules.

LE MAIRE, *regardant.*

Effectiment.... je l'apperçois.... C'est un jeune homme.

LES JEUNES FILLES, *regardant*

Un jeune homme!

La mère MICHAUD.

Eh bien, il faut aller le prier de décider.

La mère BERTRAND.

Oui, monsieur le maire portera la parole.

LE MAIRE.

Vous avez raison; .... Je le haranguerai... Je lui dirai d'abord... Je lui dirai... que le hasard.... un heureux hasard.... mais je fais une réflexion.

AIR: *Gusman disait à sa bergère.*

C'est aux fillettes du village,
A nous l'amener en ces lieux;
Auprès d'un grave personnage,
Peut-être, moi, je ferais mieux. (*bis*)
Mais c'est un jeune militaire,
Plutôt elles réussiront;
Mieux que l'éloquence du maire,
Ces jolis yeux s'exprimeront. (*bis*)

LES JEUNES FILLES.

Allons, allons le chercher. (*Elles sortent.*)

SCENE II.

Les mêmes, *excepté* LES JEUNES FILLES.

LE MAIRE, *observant ce qui se passe dans la coulisse.*

AIR : *Ah! mon dieu que c'est drôle.*

VOYONS un peu ce monsieur là,
Comment va-t-il prendre cela ! (*bis*)
Fort bien..... On l'aborde en silence ;
Puis, on lui fait la révérence,
Puis, on lui parle poliment.....
Voyez-vous son étonnement !

TOUS LES AUTRES, *regardant.*

Ah ! mondieu ! que c'est drôle !
Comme on vous l'enjôle !

LE PROCUREUR-SYNDIC.

Elles l'amènent.

TOUS.

Mais ça devait finir par-là,
Puisque ça commençait comm' ça. (*bis.*)

SCENE III.

Les mêmes, L'OFFICIER, LES JEUNES FILLES.

LES JEUNES FILLES, *entourant l'Officier.*

AIR : *Eh! gai, gai, gai! mon officier!*

EH ! gai, gai, gai, mon officier !
Cédez à notre instance ;

Eh ! gai, gai, gai, mon officier !
Faut-il tant vous prier !

L'OFFICIER.

Eh bien, sans résistance,
Je me rends à vos lois ;
On doit obéissance
A ces jolis minois.

LES JEENES FILLES.

Eh ! gai, gai, gai, mon officier !
Venez en assurance ;
Eh ! gai, gai, gai, mon officier !
Faut-il tant vous prier !

Le Maire et les officiers municipaux le saluent gravement.

L'OFFICIER, *à part.*

Oh ! oh ! ceci est plus sérieux !

LE MAIRE, *lui adressant la parole.*

Monsieur !....

L'OFFICIER.

Monsieur ?....

LE MAIRE.

Avant de vous dire pourquoi nous vous prions de vous arrêter ici quelques instans, il est bon que vous sachiez que nous sommes assemblés pour décerner le prix de la beauté.

L'OFFICIER, *parcourant des yeux les jeunes filles.*

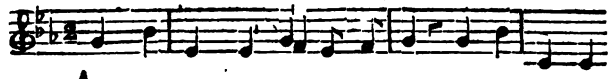
Et je vois que vous ne manquez pas de prétendantes.

ANNETTE, *aux jeunes filles.*

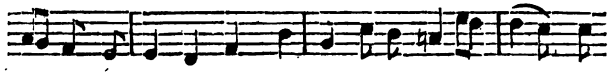
Il a l'air bien aimable.

LE MAIRE, *à l'officier.*

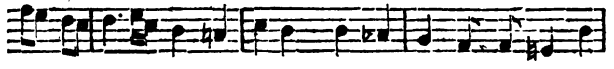
Voici l'origine de cette fondation.



Au-tre-fois, dans no- tre pa- ys, On vit u- ne

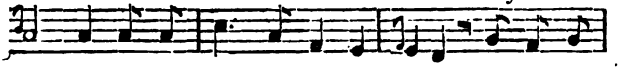


fil- le si bel-le, Que cha-cun en é - tait é - pris, Et

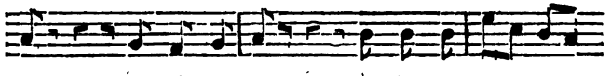


que l'on ne par-lait que d'elle ; Pour le tourment de ses a-

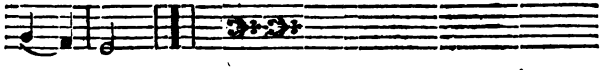
Refrain.



mans, Au-tant que bel- le elle é- tait sa - ge. Il s'est pas-



sé de-puis ce tems Un siè-cle et da - van-



ta- - ge.

Un marquis, seigneur de ces lieux,
Voulant en faire sa maîtresse,
Se flatta d'éblouir ses yeux
Par tout l'éclat de la richesse ;
Peu sensible à ces faux brillans,
Irène toujours resta sage ;
Il s'est passé, etc.

La dame épouse du seigneur
Voulut récompenser Irène,
Qui, d'un ton tout plein de douceur,
Lui dit « Madame, souveraine,
» Ne puis accepter vos présens,
» Ai fait mon devoir d'être sage. »
Il s'est passé, etc.

Elle n'accepta qu'un ruban
Que portait devant soi madame,
Qui, d'un jeune et beau paysan,
Voulut qu'Irène fut la femme;
L'époux eut avec six cents francs,
Une fillette belle et sage.
Il s'est passé, depuis ce tems
Un siécle et davantage.

LE PROCUREUR-SYNDIC.

Madame la marquise, pour consacrer cet heureux événement, voulut de plus que tous les ans, à pareille époque, un ruban blanc et une dot de six cens livres, fussent donnés à la plus jolie fille du village.

LE MAIRE.

Et comme, cette année, les suffrages sont partagés, nous avons arrêté de nous en rapporter à votre décision.

L'OFFICIER.

Messieurs, votre embarras se devine aisément.

LE MAIRE.

AIR: *Printems, dans nos boccages.*

Intégrité, franchise,
Doivent régne- ici:
C'est là votre devise,
Nous l'espérons ainsi.

L'OFFICIER, *examinant les jeunes filles.*

Faire ce choix la
Ce n'est pas facile entreprise.

LE MAIRE.

Qui vous dit cela?
Les rivales ne sont pas là.

L'OFFICIER.

Comment?

CHŒUR.

Intégrité, franchise, etc.

L'OFFICIER.

Eh quoi !
Loin de moi
Sont les charmantes
Prétendantes !

(*aux jeunes filles.*)

Aimables objets !
Qui peut effacer vos attraits ?

CHŒUR.
Intégrité, franchise,
Doivent régner ici ;
C'est là votre devise,
Nous l'espérons ainsi.

L'OFFICIER.
Intégrité, franchise,
Doivent régner ici ;
Oui, c'est là ma devise,
Je l'entens bien ainsi.

LE MAIRE.

Les jeunes filles devaient rester renfermées séparément jusqu'au moment de la décision, on va les mettre en liberté, et leurs mères les conduiront ici. En attendant, veuillez, monsieur, nous suivre à la maison commune, où doit être dressé l'acte qui va vous donner le droit de prononcer irrévocablement entre Pauline et Justine.

CHŒUR.
Intégrité, franchise, etc.

L'OFFICIER.
Intégrité, franchise, etc.

Tout le monde sort, excepté Alain et Lucas.

SCENE IV.

ALAIN, LUCAS.

ENSEMBLE.

AIR : *De la contredanse des drapeaux.*

QUEL bonheur
Doux et flatteur,
Pour celui qu'aime { Justine !
{ Pauline !

Quel bonheur
Doux et flatteur,
D'avoir sa main et son cœur.

ALAIN.

Laquelle l'emportera ?

LUCAS.

Moi, je crois que c'est Justine;
L'étranger la choisira.

ALAIN.

Non, il choisira Pauline.

LUCAS.

C'est Justine.

ALAIN.

C'est Pauline.

ENSEMBLE.

Quel bonheur, etc.

LUCAS.

Alain, conviens sans détour,
Que tu n'aimes que Pauline

ALAIN.

Lucas, avoue à ton tour,
Que ton cœur chérit Justine.

LUCAS.

Toi, Pauline.

ALAIN.

Toi, Justine.

ENSEMBLE.

Quel bonheur
Doux et flatteur, etc.

LUCAS.

Ta Pauline est si simple, si simple!...

ALAIN.

AIR : *Eh ! qui peut se dire à soi-même.*

Ah ! ma Pauline, jeune et belle,
Acquiert encore une grace nouvelle,
Par sa douce naïvete ;
Dans son maintien est la décence,
Dans son regard est l'innocence
Et dans son cœur est la bonté. (*bis.*)

LUCAS.

AIR : *Je suis né natif de Férare.*

Ma Justine est la gaîté même,
Dès qu'on la voit, il faut qu'on l'aime ;
Près d'elle je passe des jours
Qui toujours me semblent trop courts ; (*bis*)
Sans cesse elle rit, elle chante,
Avec finesse elle plaisante,
Et pour notre félicité,
Vivent l'esprit et la gaîté.

ALAIN.

On vient.... rejoignons les autres garçons chez monsieur le maire.

LUCAS.

Allons. (*Ils sortent du côté que le maire est sorti.*)

SCÈNE V.

Les JEUNES FILLES, JUSTINE, *conduite par* La mère BERTRAND, PAULINE, *conduite par* La mère MICHAUD ; *Les deux prétendantes sont vêtues de blanc, excepté quelques rubans rouges et bleus. Justine a dans sa parure quelque chose de plus recherché et de plus coquet que Pauline.*

CHŒUR

AIR : *De la marche des mariages Samnites.* (Dieu d'amour.)

QUEL beau jour,
Pour l'amour !

Heureux moment, douce ivresse !
Le plaisir règne en ce charmant séjour.
bis. { La riante jeunesse
Que pare la pudeur,
S'embellit par la tendresse,
L'innocence ajoute au bonheur.

La mère MICHAUD.

Nous vous laissons.

La mère BERTRAND.

Et nous allons avertir monsieur le maire que vous êtes là.

Elles sortent toutes excepté Pauline et Justine.

SCÈNE VI.

JUSTINE, PAUINE.

JUSTINE.

Eh bien, Pauline, tu es donc ma rivale ?

PAULINE.

Je suis ton amie.

JUSTINE.

As-tu quelqu'espérance ?

PAULINE.

AIR : *Il faut, quand on aime une fois.*

Mon cher Alain m'a si souvent
Dit que j'étais jolie,
Que j'ai pu compter un moment
Sur ce prix qu'on envie ;
Mais en me voyant près de toi,
Je n'ai plus d'espérance,
Et je sens que tu dois sur moi
Avoir la préférence.

JUSTINE.

AIR : *Guillot a des yeux complaisans.*

Va, va, ne dissimulons rien
Et parlons sans mystère.
Toutes deux nous connaissons bien
Tous nos moyens de plaire ;
Envain l'une ou l'autre voudrait
Jouer la modestie,
Lorsque l'une et l'autre en secret
Se croit la plus jolie.

PAULINE.

AIR : *Il faut quand on aime une fois.*

Je suis si simple, en vérité !....
Comment pourrais-je plaire ?

JUSTINE.

Vraiment, c'est ta simplicité
Qu'ici je crains, ma chère ;
Crois qu'elle ajoute à tes attraits
Une force puissante
Près d'un juge qui n'a jamais
Rencontré d'innocente.

PAULINE.

AIR : *Quand le péril est agréable.*

Ce prix dont ont va faire hommage,
Si je le souhaite ardemment,
C'est que j'espère, à mon amant
Plaire un peu davantage.

JUSTINE,

Plaire un peu davantage !.... Eh bien, c'est tout ce que je desire.

PAULINE.

AIR : *L'avez-vous vu, mon bien aimé.*

Aux yeux de ce jeune étranger
Nous allons donc paraître ;
Si c'est pour moi qu'il va juger
Tu m'en voudras peut-être.

JUSTINE.

Moi, t'en vouloir !... comment ?... pourquoi ?...
C'est ici chacune pour soi.
Je ne sais pas de toi, de moi,

Quelle

Qu'elle est la plus jolie ;
Mais si j'obtiens le prix sur toi,
J'en serai bien ravie.

(*Majeur.*)

Si l'on prononce en ta faveur,
Je me résigne avec douceur ;
Et je dirai, dans ma douleur,
Pour mon amant, s'il est fidèle,
Je suis encore la plus belle.

(*Mineur.*)

Embrassons nous,
Promettons nous,
Tel sort que soit le nôtre,
De voir, sans peine et sans couroux,
Le triomphe de l'autre.

PAULINE.

Ah ! de bon cœur, j'en fais serment !

JUSTINE.

Agissons donc bien franchement.

ENSEMBLE, *s'embrassant.*

Embrassons nous,
Promettons nous,
Tel sort que soit le nôtre,
De voir, sans peine et sans courroux,
Le triomphe de l'autre.

SCENE VII.

Les mêmes, La mère MICHAUD, La mère BERTRAND.

Les MERES, *voyant Justine et Pauline s'embrasser.*

BIEN, mes enfans, bien !

La mère BERTRAND, *à Justine.*

Il faut toujours être bonne fille.

La mère MICHAUD, *à Pauline.*

Ce n'est pas assez d'être la plus jolie.

AIR : *Plaisir d'amour ne dure qu'un moment.*

Fraîcheur, beauté ne durent qu'un moment ;
Douceur, bonté durent toute la vie.

La mère BERTRAND.

Ah ! sois toujours, sois toujours bonne amie,
C'est pour nos cœurs le plus doux sentiment.

ENSEMBLE.

Fraîcheur, beauté ne durent qu'un moment,
Douceur, bonté durent toute la vie.

La mère MICHAUD.

Allons, mes enfans, votre juge va bientôt arriver.

La mère BERTRAND, *à Justine à part.*

Tu es bien sûre de ton triomphe ?

JUSTINE, *gaîment.*

J'espère et j'attends ?

La mère MICHAUD, *bas à Pauline.*

Tu n'as pas d'inquiétude ?

PAULINE, *tristement.*

Hélas ! je n'ose espérer.

La mère BERTRAND.

Placez-vous l'une et l'autre sur ce gazon, au pied de cet orme.

Pauline et Justine s'asseyent sous l'arbre, leurs mères à côté d'elles.

La mère BERTRAND, *à Justine.*

La mère MICHAUD, *à Pauline.*

(*En les parant de leur mieux.*)

DUO.

AIR : *Vieux barbon qui souhaite.*

Mon enfant, ta figure,
J'en suis sûre,

Obtiendra le prix.
Je vois ton juge épris
De ta gentillesse,
De ce tendre souris:
Je vois son ivresse...
Je te réponds du prix.
Hélas! de bonne foi,
Je plains bien { Justine, / Pauline,
Qui l'aurait eu sans toi,
(*L'une à l'autre.*)
Ma chère voisine,
Ne t'en prends pas à moi.
Oh! oui de bonne foi, etc.

SCÈNE VIII.

Les Précédens; LE MAIRE, Les OFFICIERS MUNICIPAUX, L'OFFICIER, et TOUT LE VILLAGE.

L'officier s'avance à côté du Maire. il a le nœud de ruban blanc à sa boutonnière; en appercevant les jeunes filles, il fait un mouvement de surprise et de satisfaction. L'orchestre joue l'air : Simple, naïve et joliette. *Justine sourit, Pauline soupire; l'Officier les examine. Pauline a les yeux baissés, Justine regarde en dessous.*

L'OFFICIER, *avant la fin de l'air, aux municipaux.*

ENVÉRITÉ, je ne suis pas surpris que vous ayez été embarrassés. (*Il les fixe tour à tour. L'orchestre achève l'air.*)

LE MAIRE, *au jeune homme, après l'air entièrement achevé.*
Eh bien, votre choix est-il fait?

L'OFFICIER.

AIR : *Simple, naïve, joliette.*

Ah ! mon doute est égal au vôtre ..
Taille fine, aspect enchanteur...
Roses, lis, ont moins de fraîcheur ;
Comment préférer l'une à l'autre !
Oui, mon doute est égal au vôtre ;
Mais enfin, s'il faut prononcer,
Si rien ne peut m'en dispenser.

(*Il passe entre les deux prétendantes.*

Moi, je choisirai (*bis*) l'une et l'autre.

LE MAIRE.

AIR : *Quand un tendron vient dans ces lieux.*

Eh ! quoi, dans le même embarras
Nous retombons sans cesse !

L'OFFICIER.

Messieurs, on doit en pareil cas
Craindre une maladresse.
Mais les choisir toutes les deux
C'est ce qu'on peut faire en ces lieux
De mieux.

LES GARCONS.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Faut pas êt' grand sorcier pour ça
La la.

L'OFFICIER.

AIR : *On compterait les diamans*

En voyant ce couple charmant
Qu'aisément la raison se trouble !
Et puis, à parler franchement,
Moi, j'y vois mal quand j'y vois double.
Malgré moi, je suis maîtrisé,
Par je ne sais quoi d'invincible...
En choisir une est bien aisé ;
Mais laisser l'autre, est impossible. (*bis*)

LE MAIRE.

Nous ne pouvons cependant pas rester dans une telle incertitude.

L'OFFICIER.

Je ne vois qu'un moyen d'en sortir.

LE MAIRE.

Quel est-il ?

L'OFFICIER.

AIR : *Des fleurettes.*

Le tableau qui rassemble
Deux si jolis minois,
Empêche, ce me semble,
Que je fixe mon choix ;
Je sens que mon œil s'arrête
Sur chacune en même-tems ;
Il faudrait quelques instans
De tête à tête.

Les MÈRES et Les AMANS.

Tête à tête !

LE MAIRE, *au procureur-syndic.*

Même air.

Consultons le registre
Sur ce nouveau moyen ;
Est-il dit que l'arbitre
Eut un tel entretien !

L'OFFICIER.

Messieurs, cela va sans dire
D'ailleurs, sur ce manuscrit,
Si le fait n'est pas écrit ;
Il faut l'écrire.

Les JEUNES FILLES.

Il faut l'écrire.

LUCAS, *qui lisait derrière le procureur-syndic.*

AIR : *Vive les fillettes.*

Messieurs, dans le livre
Cela n'est pas dit ;
Et l'on ne doit suivre
Que l'usage écrit.

L'OFFICIER, *aux municipaux qui hésitent.*

A quoi bon les doutes
Qu'ici je vous vois,
Quand on refait toutes
Les anciennes lois !

ALAIN et LUCAS.

Monsieur, dans le livre, etc.

ALAIN.

Oui, monsieur, l'usage.

L'OFFICIER, *gravement.*

« L'usage est fait pour le mépris du sage. »

LUCAS.

Oh ! oui, à cause qu'il sait le latin....

LE MAIRE, *ayant parcouru le registre.*

Effectivement, il n'est pas dit que l'étranger causa en particulier avec chaque prétendante.

L'OFFICIER.

Et moi, je suis bien décidé à ne pas juger autrement.

Ici le maire prend les officiers municipaux à part, et tient conseil avec eux.

LUCAS, *bas à l'officier lui faisant remarquer Justine.*

AIR : *L'aut' jour Lucas dans la prairie.*

Eh quoi ! vous ne voyez pas celle
A qui l'on doit donner le prix !

ALAIN, *de même, lui montrant Pauline.*

Regardez bien, monsieur, c'est elle
De qui chacun doit être epris.

LUCAS, *de même.*

Ouvrez les yeux, je vous supplie,

ALAIN, *de même.*

Peut on douter en pareil cas !

LUCAS et ALAIN.

(*bis*) { Se tromper sur la plus jolie
Ça n'se peut pas, ça n'se peut pas.

LE MAIRE, *à part aux municipaux.*

Messieurs, cela est fort délicat.

L'OFFICIER.

Même air.

Ici, d'honneur, je le proteste
Je n'en juge pas comme il faut ;
Pas un regard, pas un seul geste,
Et l'une et l'autre ne dit mot.
Pourtant une voix douce et tendre
Ajoute aux plus charmans appas.
Juger la beauté, sans l'entendre
Ça n'se peut pas. (*bis*)

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Juger la beauté, sans l'entendre,
Ça n'se peut pas. (*bis.*)

LE MAIRE.

A part aux municipaux.

Il faut les consulter. (*haut*) Mère Michaud, mère Bertrand, approchez toutes deux.

(*Les mères se rejoignent aux officiers municipaux.*)

LUCAS, *à l'officier.*

Mais, tout ça se devine d'abord.

L'OFFICIER.

Ah ! que dites-vous là ?

Même air.

La beauté tient dans une femme
A mille et mille petits riens ;
Elle a pour enchanter notre âme,
Mille et mille jolis moyens.
Chaque instant près d'elle fait naître
Ou découvrir nouveaux appas.
(*bis*) { Vouloir d'abord tous les connaître
Ça n'se peut pas. (*bis*)

LE MAIRE.

A la bonne heure. (*Les opinans se séparent.*)

LUCAS.

Bah ! bah ! je vois bien ce que c'est que tous ça.

ALAIN.

Pardi, c'est de la cabale.

LE MAIRE, *prenant le milieu de la scène.*

Silence !

AIR : *En quatre mots je vais vous conter ça.*

Après avoir sagement consulté,
Cédant à la nécessité,
Avec formalité
Admettant votre requête,
On permet le tête à tête
Par vous souhaité.
Seul, ici même, en pleine liberté,
A votre volonté,
Vous serez écouté.
Par la municipalité
Le tout est arrêté.

LUCAS.

Oui, voilà un bel arrêté.

ALAIN.

Ça fait de la drôle de justice.

LE MAIRE.

Paix !

S'adressant aux deux concurrentes, qu'il prend par la main.

AIR : *Ainsi qu'une abeille.*

Bonté, complaisance,
Douceur, patience :
Avec confiance
Attendez son choix.

(*A l'officier.*)

(*bis.*) Raison, bienséance,
Loyauté, décence :
Près de l'innocence
Observez ces loix. (*Il sort avec les municipaux.*)

SCENE IX.

Les mêmes, excepté les OFFICIERS MUNICIPAUX.

L'Officier prend Pauline par la main et, d'un coup d'œil caressant, il semble prier Justine de l'excuser.

ANNETTE, *faisant remarquer aux autres cette pantomime.*

AIR : *Ah ! le bel oiseau maman !*

Il choisit l'une et pourtant
Du coin de l'œil il suit l'autre ;
Comme on voit qu'il est content !
C'est, je crois, un bon apôtre.

UNE JEUNE FILLE.

Mais ces pauvres amoureux
Voyez leurs transes mortelles.

TOUTES.

Ah ! ces pauvres amoureux !
Quel moment fâcheux pour eux !

LUCAS, *à Alain qu'il prend à part.*

Les jeunes filles s'approchent doucement et écoutent.

Viens, puisqu'il doit en ces lieux
Rester seul avec nos belles ;
Ne le quittons pas des yeux,
Et veillons toujours sur elles.

LES JEUNES FILLES.

bis en chœur.

Oui dà, messieurs les jaloux,
Vous voulez veiller sur elles ;
Et nous, messieurs les jaloux,
Nous allons veiller sur vous.

Elles emmènent Alain et Lucas malgré eux

SCÈNE X.

L'OFFICIER, PAULINE.

L'OFFICIER, *à part.*

JE m'en rapporte à elles du soin de me débarrasser de ces messieurs. (*admirant Pauline*) Qu'elle est bien !

PAULINE, *à part.*

Le cœur me bat !

L'OFFICIER.

Rassurez-vous, l'aimable enfant ; quel est votre âge? Votre nom ?

PAULINE, *lui faisant la révérence.*

AIR : *Je suis simple née au village.*

J'ai quinze ans, mon nom est Pauline,
Excusez ma timidité,
Daignez me voir avec bonté ;
Me trouvez-vous mieux que Justine ! (*bis*)
Daignez me voir avec bonté.

L'OFFICIER.

Vous seriez donc bien aise d'être la plus jolie ?

PAULINE.

Suite de l'air.

Mais, si je suis la plus jolie,
Est-il en moi de l'empêcher !
Si pour moi vous pouviez pencher,
Sans faire tort à mon amie ;
Mais, non, je ne l'espère pas,
Justine a bien plus d'appas.

L'OFFICIER.

Même air.

Que de grace, de modestie !
Que d'innocence et de douceur !

Tout de son cœur peint la candeur.
Ah ! vous êtes la plus jolie ;
Oui, sans doute, la plus jolie !

PUALINE.

Alain n'est donc pas un menteur. (*bis*)

L'OFFICIER.

Alain !.... ah ! j'entends ; c'est sans doute un jeune et joli garçon de ce village qui vous trouve la plus belle du pays.

PAULINE.

Il me le dit sans cesse.

L'OFFICIER.

Cependant il dépend de moi de vous préférer Justine.

PAULINE.

Mon dieu, oui.

L'OFFICIER.

Eh bien, je crois qu'il ne tiendrait qu'à vous de l'emporter sur elle.

PAULINE.

Tout de bon !

L'OFFICIER.

Tout de bon.

PAULINE.

AIR : *Regard vif et joli maintien.*

Que faudrait-il faire, monsieur,
Pour obtenir la préférence !
Ne me laissez pas dans l'erreur....
(*Silence*)
Eh quoi ! vous gardez le silence !

L'OFFICIER.

Oh ! vraiment tout ne se dit pas !

PAULINE.

Cette réserve me chagrine.

L'OFFICIER.

Oh ! vraiment tout ne se dit pas !...
Mais, mon enfant, dans certains cas,
Ce qu'on ne dit pas (*bis*) se devine. (*bis*)

PAULINE.

AIR : *De vos bontés, de votre amour.*

Ah ! deviner, c'est bientôt dit ;
Que devine-t-on à mon âge !
Et d'ailleurs, j'ai si peu d'esprit....
Il faut tout nous dire au village.

L'OFFICIER.

Ça, de vous que puis-je obtenir,
Si mon arrêt vous est propice !

PAULINE.

Oh ! je n'ai guère à vous offrir ;
Mais tout est à votre service. (*bis*)

L'OFFICIER, *à part.*

Elle est charmante.

Même air.

Mon enfant, d'abord je voudrais
Un regard.... là....de bienveillance.

(*Elle le regarde timidement.*)

Cette main... (*Il lui prend la main.*) puis j'exigerais
Un doux baiser de récompense.

PAULINE.

Un baiser !... la première fois !...
Mais, monsieur, Alain qui m'adore,
M'en demande un depuis un mois,
Et n'a pu l'obtenir encore. (*bis*)

L'OFFICIER.

Alain ne vous donnerait pas le prix de la beauté.

PAULINE.

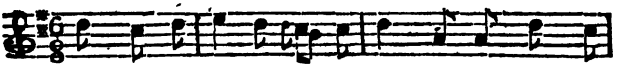
Mais c'est lui qui m'a le premier appris que j'étais jolie.

SCENE XI.

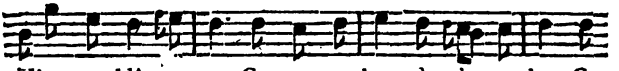
Les précédens JUSTINE, *paraissant au fond.*

L'OFFICIER.

AIR : *De* CHARDINI.

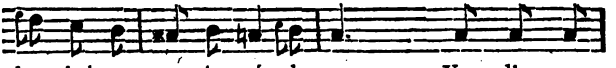


POUR vous je vais me dé- ci- der, Sans craindre qu'i-



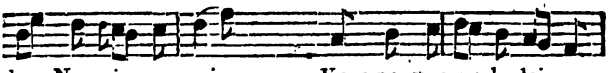
ci l'on me blâ - - me; Consen-tez donc à m'accor-der Ce

PAULINE.



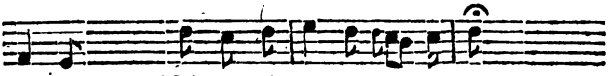
doux bai-ser que je ré- cla- me; Vous l'ac- cor-

L'OFFICIER.



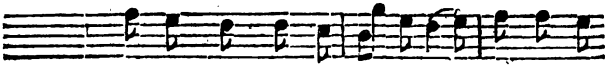
der; Non, je ne puis. Vous pouvez me le lais-ser

PAULINE. *L'OFFICIER.*

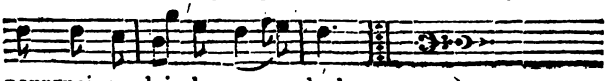


prendre, Mais vous de-vez don-ner un prix. *Sans doute.*

PAULINE.



Eh bien! pourquoi vou-loir le ven- dre, Eh bien!



pourquoi vou-loir le ven- dre!

L'OFFICIER.

Le vendre ? non.

Même air.

Ce baiser serait simplement
A titre de reconnaissance ;
Ce baiser pour vous, dans l'instant,
Va faire pencher la balance.

PAULINE.

Tout alors me reprocherait
Ce prix qu'en ce moment j'envie ;
L'obtenir ainsi, ce serait
Le dérober à mon amie. (*bis*)

L'OFFICIER.

(*A part*) Sa candeur m'enchante.... (*haut*) Cette délicatesse fait votre éloge ; mais pensez-vous que Justine, votre rivale, eut, à votre place, les mêmes scrupules ?

Justine approche et se cache derrière l'arbre pour écouter.

PAULINE.

AIR : *De votre or que pourrais-je faire ?*

Oui, je crois que sur mon amie
Vous n'aurez pas plus de pouvoir ;
Si mon espérance est trahie,
Je dirai, j'ai fait mon devoir.

L'OFFICIER.

Ce prix qui ne saurait vous plaire
A Justine je vais l'offrir.

PAULINE.

Eh bien, monsieur, moi, je préfère
Le mériter à l'obtenir.

PAULINE.

Ah ! je crois que, sur mon amie,
Vous n'aurez pas plus de pouvoir ;
Si mon espérance est trahie,
Je dirai, j'ai fait mon devoir.

L'OFFICIER.

Ah ! croyez que sur votre amie,
Mon offre aura plus de pouvoir ;
Vous céderiez à mon envie.
Sans manquer à votre devoir.

Pauline fait une profonde révérence et se retire ; en s'en allant elle rencontre Justine qui l'arrête.

L'OFFICIER, *suivant des yeux Pauline.*
Tant d'ingénuité, et tant de résistance !

JUSTINE, *bas à Pauline.*
J'ai tout entendu, ne t'éloigne pas.

PAULINE, *bas à Justine en soupirant.*
Oh ! je n'ai rien à espérer.

JUSTINE, *bas finement.*
Moi, j'espère tout.

PAULINE, *bas tristement.*
Eh bien, tant mieux. (*Elle sort.*

SCÈNE XII.

L'OFFICIER, JUSTINE.

JUSTINE, *à part.*

AIR : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

Puisque Pauline dans ses droits
Met envain son refuge,
Pour gagner ma cause, je vois
Qu'il faut gagner mon juge.

L'OFFICIER, *à part considérant Justine.*
Voyons si je serai plus heureux près de sa rivale... Elle a je ne sais quoi d'agaçant... un jeu de phisionomie... des yeux.... un teint.....

JUSTINE, *malicieusement.*

AIR : *Oui, noir, mais pas si diable.*

Tourner ainsi la tête,
Et causer à part soi !

Cela n'est pas honnête ;
Monsieur, regardez moi.
Monsieur, monsieur, regardez moi.

(*Silence.*)

Vous êtes, je le vois,
Embarrassé du choix ;
Oh ! oui, je vous devine ;
En regardant Justine,
Vous songez à Pauline,
Et vous restez rêveur ;
Monsieur, monsieur,
Montrez-vous, montrez-vous connaisseur. (*bis*)

L'OFFICIER, *à part.*

D'honneur ! on n'est pas plus jolie !

JUSTINE.

Même air.

Votre embarras redouble ;
Ça, monsieur, jugez-nous....
Mais quoi ! votre œil se trouble !
Allons, remettez-vous,
Allons, allons, remettez-vous.
Toutes deux ont des droits,
A fixer votre choix ;
Ma compagne est charmante,
Naïve, intéressante ;
Je suis vive, piquante,
Et j'ai de la fraîcheur ;
Monsieur, monsieur,
Montrez-vous, montrez-vous connaisseur. (*bis*)

L'OFFICIER, *à part.*

AIR : *De la gaîté le doux transport m'inspire.*

Ah ! que d'amour ce minois là m'inspire !
C'est un charme, c'est un délire,
Quel œil fripon ! quel sourire !

JUSTINE.

Monsieur, il faut juger

L'OFFICIER.

Il faut d'abord s'instruire ;

JUSTINE.

JUSTINE.

Hâtez-vous d'adjuger
Ce prix que je désire.

L'OFFICIER, *la regardant avec expression.*

C'est un charme, c'est un délire;
Quel œil fripon ! quel sourire !

JUSTINE, *à part.*

Cela commence bien.

L'OFFICIER, *à part.*

Je la crois aussi rusée que jolie.... tenons-nous sur nos gardes et voyons la venir.

JUSTINE, *malignement.*

Je sais bien, moi, ce qui vous aiderait à choisir.

L'OFFICIER.

Eh quoi donc !

JUSTINE.

AIR : *Bon dieu ! bon dieu ! comme à cette fête.*

Jeune, français et militaire,
Vif et galant, c'est l'ordinaire,
Au sexe vous cherchez à plaire,
Et vous savez y parvenir.

L'OFFICIER.

Mais il ne faut pas mentir,
Je fais tout pour réussir.

JUSTINE.

Attentif auprès d'une belle; (*bis*)
Si l'occasion vient s'offrir
De l'obliger de la servir,
Toujours ardent et plein de zèle,
Vous en connaissez le moyen,
Vous réussissez toujours bien;
Mais vous ne faites rien pour rien.

L'OFFICIER, *à part.*

Elle me devine bien,
Ne faisons semblant de rien.

JUSTINE.

Même air.

Ici, grace à la circonstance,
Devenu juge d'importance,
Vous allez, par votre sentence,
Assurer bientôt mon destin.

L'OFFICIER.

Quel regard vif et mutin !
Le joli petit lutin !

JUSTINE.

Moi, je suis sans inquiétude,
Oui, je suis sans inquiétude;
Peut-être il est en mon pouvoir
Ce prix que je désire avoir.
Vous êtes dans l'incertitude;
Mais un coup-d'œil intéressant;
Mais un sourire caressant,
Rendraient le juge complaisant.

L'OFFICIER, *à part.*

Craignons cet air séduisant,
Prenons le ton imposant.

Même air.

(*Gravement.*)

Où tend, s'il vous plaît, ce langage?
Cessez un pareil badinage;
Apprenez qu'un juge est un sage;
Il n'a de guide que la loi.

JUSTINE, *souriant avec mignardise.*

Eh ! mais on pourrait, je croi,
La faire parler pour moi.

L'OFFICIER, *avec dignité.*

Honoré d'un tel caractère, (*bis*)
On essayerait vainement
De me gagner..... Et cependant
Dans ce choix difficile à faire,

(*Adoucissant son ton.*)

On peut, je ne m'en défends pas,
M'aider à sortir d'embarras :
Mais un coup-d'œil ne suffit pas.

JUSTINE.

Un coup-d'œil ne suffit pas !

L'OFFICIER.

Un coup-d'œil ne suffit pas.

JUSTINE.

Vous m'épouvantez.

L'OFFICIER.

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

Pensez-vous disposer de moi
Comme d'un juge de village ?
Sachez que dans ce noble emploi,
Je veux suivre le grand usage.

JUSTINE, *minaudant.*

Un regard d'abord,
Puis, par un effort,
On pourrait donner davantage. (*bis.*)

L'OFFICIER.

A la bonne heure..., parlons.

JUSTINE, *modestement.*

Même air.

On n'a pourtant guères à gagner
Près d'une fille de village ;
La plus belle ne peut donner
Que ce qu'elle a pour son partage.

L'OFFICIER.

Ce que vous avez,
Ce que vous pouvez ;
Mais je n'en veux pas davantage,
Non, je n'en veux pas davantage.

JUSTINE, *les yeux baissés.*

Monsieur est bien bon.

L'OFFICIER.

AIR : *Notre destin dépend d'un mot.*

Je suis accommodant.... Eh bien,
Qu'est-ce que Justine propose !

JUSTINE.

C'est un rien,
Mais un rien,
Qui souvent d'un juge dispose;
Vous allez deviner bientôt....

L'OFFICIER.

Deviner bientôt !
Eh mais, dans ce que je suppose,
La chose vaut mieux que le mot. (*bis.*)

JUSTINE.

AIR : *La signora malada.*

Vous m'entendez, j'espère !

L'OFFICIER.

Je crains de m'abuser.
Donneriez-vous, ma chère,
Pour le prix un baiser ?

JUSTINE, *feignant l'air embarrassé.*

Pour le prix donner un baiser !

L'OFFICIER.

Ah ! vous allez me refuser !

JUSTINE.

Baiser de récompense !

L'OFFICIER.

Non pas.
Baiser donné d'avance.

JUSTINE.

D'avance, non, vraiment.

L'OFFICIER.

D'avance, mon enfant.

ENSEMBLE.

L'OFFICIER.

Un baiser bien charmant,
Et donné sur le champ. *bis.*

JUSTINE.

Non, monsieur, non; vraiment,
Monsieur, donnant, donnant.

JUSTINE.

Vous êtes trop pressant.

L'OFFICIER.

Je n'ai pas de tems à perdre.... Voilà le ruban... il ne tient à rien.

SCENE XIII.

Les mêmes PAULINE, *au fond.*

JUSTINE.

TRIO *du barbier de Séville.*

Ce ruban donné d'avance,
Le baiser serait à vous.

L'OFFICIER.

Le baiser donné d'avance,
Ce ruban serait à vous.

PAULINE, *à part.*

Seraient-ils d'intelligence !
Ecoutons, approchons-nous.

JUSTINE.

Ayez de la confiance,
Et bientôt je me rendrai.

L'OFFICIER.

Ayez de la complaisance,
Et soudain je me rendrai.

PAULINE, *à part.*

Ah ! je crains son imprudence ;
Le ruban, je le perdrai.

JUSTINE, *à part.*

Le ruban, Ah ! je l'aurai.

L'OFFICIER, *à part.*

Le baiser, ah ! je l'aurai.

JUSTINE, *à part.*

Dans l'instant, j'aurai le prix.

L'OFFICIER, *à part.*

Dans l'instant, il sera pris.

PAULINE, *à part.*

Pour Pauline adieu le prix.

L'OFFICIER, *embrassant Justine.*
Le voilà pris !

JUSTINE, *se saisissant de ruban.*
A moi le prix !

PAULINE, *s'avançant.*

Fort bien !

L'OFFICIER, *surpris.*

Ah !

Pendant la ritournelle de l'air suivant, l'officier reste interdit. Justine rit de son embarras, et Pauline les observe tous deux.

PAULINE.

AIR : *On doit soixante mille francs.*

C'en est fait, ce prix glorieux,
Une autre l'obtient à mes yeux,
C'est ce qui me désole. (*bis.*)
Mais le baiser m'est demeuré,
Peut-être Alain m'en saura gré ;
C'est ce qui me console. (*bis.*)

JUSTINE, *gaîment.*

Pour me donner le prix sur toi,
On obtient un baiser de moi,
C'est ce qui me désole. (*bis.*)
Ce prix, l'objet de ton desir,
Je l'ai payé pour te l'offrir....

ENSEMBLE.

PAULINE.
A moi !

L'OFFICIER, *à part.*
Qu'entens-je !

JUSTINE, *lui donnant le ruban.*

C'est ce qui me console. (*bis.*)

Oui, Pauline, le prix est à toi, je te le donne.

PAULINE, *voulant le rendre.*

Oh! non, je ne pourrais pas te rendre ce qu'il t'a coûté.

SCÈNE XIV et dernière.

Les précédens, LE MAIRE, les OFFICIERS MUNICIPAUX, les MÈRES, ALAIN, LUCAS, *Tout le Village.*

CHŒUR.

AIR : *Chantons l'hymen, chantons l'amour.*

PAULINE a donc heureusement
Fixé ce choix embarrassant;
Elle a le prix intéressant;
Pour elle quel heureux moment!

PAULINE, *à part.*

Non, non, c'est à Justine
Que monsieur l'a donné.

JUSTINE.

Non, ce prix à Pauline,
Monsieur l'a destiné.

CHŒUR.

Eh quoi! chacune, tour à tour,
Refuse le prix en ce jour!
Est-ce une ruse, est-ce un détour!
à l'officier. Parlez, monsieur, à votre tour.

L'OFFICIER.

Vous en êtes, Pauline,
Plus digne que jamais ;
Et, comme dit Justine,
Je vous le destinais.

CHŒUR.

Pauline a donc heureusement
Fixé ce choix embarrassant, etc.

L'OFFICIER, *bas à Justine.*

Ainsi Justine refuse le prix!

JUSTINE, *bas à l'Officier.*

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Monsieur, je remplis mon devoir ;
Je sens qu'en cette circonstance,
L'amitié seule a le pouvoir
D'effacer mon inconséquence.

L'OFFICIER, *à part.*

C'est donc à moi de réparer mon étourderie.

AIR : *Du vaudeville de Florine.*

Jadis, la dame du village
De la beauté fonda le prix ;
Désormais, qu'ici, d'âge en âge,
Des ordres si doux soient suivis.
Le sort me traite bien mieux qu'elle,
En ce jour je suis plus heureux ;
Elle ne trouva qu'une belle,
Et moi, j'en vais couronner deux.

TOUS, *à part.*

Deux!

LE MAIRE, *à part.*

Que veut-il dire?

L'OFFICIER.

AIR : *S'il est vrai que d'Orville m'aime.*

Pour suivre un usage prospère,
Moi, je n'ai pas de ruban blanc ;
Mais cette cocarde, j'espère,
Vaut bien le plus joli ruban.

Il ôte sa cocarde de son chapeau et la présente à Justine.

La couleur blanche, de Pauline
Peint la douce simplicité ;
Ces trois-là disent que Justine
Possède esprit, gaîté, bonté. (*bis*)

CHŒUR.

Ces trois-là, etc.

L'OFFICIER.

Mes jeunes amies, je n'ai plus de cocarde.

Toutes les jeunes filles font sauter en l'air leurs rubans.

Oh ! non, non ; un de chacune de mes clientes.

Pauline détache un ruban bleu et Justine un ruban rouge, que celle-ci se met en devoir de nouer.

LE MAIRE, *détachant une rosette du ruban donné à Pauline, et la remettant à Justine.*

Et voici qui doit completter la cocarde.

JUSTINE, *présentant à l'Officier la cocarde qu'elle a faite.*

Même air.

En adoptant votre système,
Je vois ici bien clairement
Que ces trois couleurs sont l'emblême
Des devoirs d'un fidèle amant ;
Tenez, d'abord, le blanc suppose
Dans vos discours sincérité,
Par rouge et bleu l'on vous impose
Et courage et fidélité. (*bis.*)

CHŒUR.

Par rouge et bleu l'on vous impose, etc.

L'OFFICIER.

Je remplirai ces trois obligations... monsieur le maire, je me charge de la dot de Justine.

JUSTINE.

Ah ! monsieur !....

LUCAS.

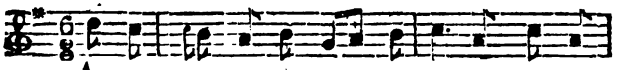
Comment vous prouver notre reconnaissance ?

L'OFFICIER.

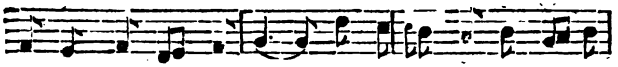
En m'aimant un peu, et en songeant quelquefois à moi....

VAUDEVILLE.

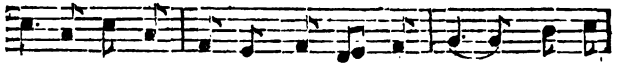
L'OFFICIER, *aux deux amoureux.*



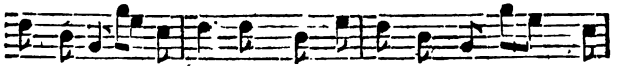
AMIS, d'un bonheur que j'en-vi-e, Puis-siez



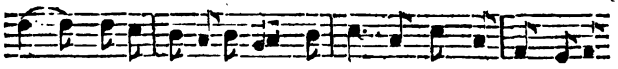
vous être heureux long-tems; Tous les deux, et tou-te la



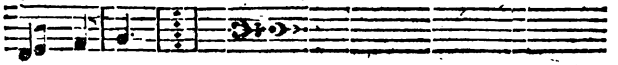
vi-e; so-yez ten-dres, sou-mis, cons-tans: L'hymén



vous u-nit à vos bel-les; Mais en formant ces nœuds ché-



ris, De la fi-dé-li-té, près d'el-les; Il vous faut méri-



ter le prix.

LE MAIRE.

Quoique les faveurs de Thalie
Soient le prix des premiers talens;
Souvent l'erreur ou la folie
Produit de faibles aspirans;

Au concours, avec indulgence,
On admet de simples croquis,
bis en chœur. { Et quelquefois, sans conséquence,
Le vaudeville obtient un prix.

JUSTINE, *au Public.*

Messieurs, d'une esquise légère
Ne cherchez pas trop les défauts,
Gardez la critique sevère
Pour juger de plus grands tableaux.
Accueillez ce modeste ouvrage,
Son sort depend de votre avis;
Et s'il obtient votre suffrage
Comme un autre il vaudra son prix.

FIN.

PROPRIÉTÉ.

JE déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux, tout Directeur de Spectacles qui, au mépris des Loix existantes, pour la conservation de la propriété, ferait représenter LE PRIX, sans mon consentement formel et par écrit, ainsi que tout Imprimeur qui s'en permettrait une contrefaçon.

Paris, ce 6 Messidor, l'an deux de la République Française, une et indivisible.

Signé, RADET.

LE Catalogue des pièces de Théâtre se distribue, *gratuitement*, chez le Libraire du Vaudeville, au bas du grand escalier du théâtre, tous les jours, depuis cinq heures de l'après-midi, jusqu'à dix heures du soir, excepté les Décadi, ou, toute la journée, à l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme, N°. 44, près la maison d'arrêt de la Force.

LES SOLITAIRES

DE

NORMANDIE,

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE, EN VAUDEVILLES.

PAR M. DE PIIS, Auguitin

Représenté pour la première fois à Paris le mardi 15 *janvier* 1788, *par les Comédiens Italiens, et reprise sur le théâtre du Vaudeville, le* 8 *thermidor an* 13 (27 *juillet* 1805).

A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue Gît-le-Cœur, N°. 4,
Et le soir au Théâtre du Vaudeville.

AN XIII. (1805.)

Réimprimé sur l'Édition de 1788.

A M. DE PIIS,

OFFICIER AU RÉGIMENT DE TOURAINE.

Mon sujet à plaisir n'est point imaginé,
Il est connu de la cour, de la ville,
Et je me suis déterminé
A teindre des couleurs du riant vaudeville
Le dessein (1) qu'une Muse en avait crayonné.
D'une critique ardente à m'ôter le courage,
Trois ans m'ont fait oublier la rigueur,
Cet opuscule est parti de mon cœur,
Et je me hâte, ami, de t'en offrir l'hommage.

(1) L'Auteur des Veillées du Château.

PERSONNAGES.

Mme. LA DUCHESSE,
MICHEL,
JACQUELINE,
JACQUOT,
MICHELETTE,
LE BAILLI,
ROBERT, *Garde chasse*,
LA FLEUR,
PIQUEURS ET PAYSANS.

La Scène est en Normandie.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une vaste forêt, où le jour, qui n'arrive que progressivement, fait découvrir des pommiers, des noisetiers, et sur-tout des fraisiers sauvages.

LES SOLITAIRES
DE
NORMANDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL, JACQUELINE, JACQUOT, MICHELETTE.

(Michel porte sa hache sur l'épaule : sa femme porte différents paquets dans son tablier. La petite Michelette tient un panier rempli de pommes et un grand pain rond. Jacquot a sur le dos un petit bourdon d'où pend une gourde remplie de cidre. Ils ont l'air d'être en marche depuis long-temps, et les enfans paraissent sur-tout très-fatigués).

JACQUELINE.

AIR : *J'ai planté, je l'ai vu naître.* (De Jean-Jacques.)

QUE la maison nous était chère !
Fallait-il donc qu'entre nos bras
Anselme y finît sa carrière !
Cherchons bien loin d'autres climats.

MICHEL.

Cessons plutôt des courses vaines.

Tu ne saurais y résister ;
Marcher pour fuir autant de peines,
C'est vouloir ne pas s'arrêter.

JACQUOT ET MICHELETTE.

Le temps adoucira peut-être
Des souvenirs si déchirans.
Le sort vous a privés d'un maître,
Mais il vous reste vos enfans.

MICHEL, JACQUOT, JACQUELINE, MICHELETTE.

Le sort {nous / vous} a privés d'un maître,
Mais il {nous / vous} reste {nos / vos} enfans.

JACQUELINE.

AIR : *Des Coquilles.* (De la Négresse.)

Vous savez combien je vous aime,
Et vous, ma fille, et vous mon fils :
Mais à notre chagrin extrême
Croyez que ces pleurs sont permis.
Lorsqu'Anselme dans le village
Nous prit pour garder ses brebis,
Orphelins dès notre bas âge
Nous étions, comme vous.... petits.

MICHEL, *très-attendri.*

Tu m'as vu partir d'un air ferme
Pour braver dans notre malheur
Ses parens dont l'âme se ferme
A la voix de notre douleur ;
Mais mon courage est à son terme....

Mon nourricier !... Mon bienfaiteur !
Il ont hérité de ta ferme,
Que n'héritaient-ils de ton cœur !

JACQUOT.

Comme à chaque saison nouvelle
Il nous donnait de bons habits.

JACQUELINE, *le cœur serré.*

Oh ! tout cela c'est bagatelle,
C'est lui qui nous avait unis.

MICHEL.

Nous étions moins, je me rappèle,
Ses serviteurs que ses amis.

MICHEL ET JACQUELINE.

Mais tout cela c'est bagatelle,
C'est lui qui nous avait unis.

MICHELETTE A JACQUOT, *qui veut prendre des pommes dans son panier.*

AIR : *La chose vaut mieux que le mot* (De M. d'Alayrac.)

Finis donc, finis donc Jacquot,
Ou je vais le dire à ma mère.

JACQUELINE.

Qu'avez-vous donc ?

MICHELETTE.

Fi ! quel défaut.
Oh ! comme il est gourmand, mon frère !
Il voudrait, je le dis tout haut,
Que du déjeûner l'on parlât bientôt.

MICHEL, *en souriant à Jacquot.*

Eh ! mais en parler ! pourquoi faire ?
La chose vaut mieux que le mot.

TOUS ENSEMBLE.

La chose vaut mieux que le mot.

(*Ils se mettent au pied d'un arbre, de manière que les enfans moins élevés se trouvent aux genoux de Jacqueline et de Michel: Jacquot toujours pressé, veut prendre lui même des pommes; sa mère fait la distribution du déjeûner; Michel verse le cidre dans une tasse qui passe de main en main.*)

MICHEL.

AIR : *Le fils à Guillaume.*

Repas en voyage,
Lorsque l'on a faim
Matin
Devient sous l'ombrage
Toujours un festin.

JACQUELINE.

Maman, bonne et sage,
Des pommes qui vont grand train
Fera le partage
De sa propre main.

TOUS.

Repas en voyage, etc.

MICHEL, *tenant une pomme d'une main et la tasse de l'autre.*

Oui, loin du village
Dans un lieu sauvage
Ce bon fruit, je gage,
Tiendrait lieu de pain;
Réduit en breuvage,

D'un commun usage,
Il a l'avantage
D'être doux et sain....

TOUS.

Repas en voyage, etc.

MICHELETTE.

Sous ce verd feuillage,
Oiseaux vous chantez en vain;
Que votre ramage
Cède à ce refrain.

TOUS.

Repas en voyage, etc.

JACQUOT, *repoussant sa sœur pour demander du cidre.*

Toi, l'on te ménage,
Mais moi j'ai plus d'âge....
J'en veux davantage....
Plus qu'un petit brin,
Cela me soulage;
A prendre courage,
Jacquot vous engage.....
Nargue du chagrin.

TOUS.

Repas en voyage, etc.

JACQUELINE, *se levant, ainsi que son mari et ses enfans.*

AIR : *Ce mouchoir, belle Raymonde.*

Quel désert et quel silence!
Je ne vois plus de sentiers.

MICHEL.

Ah! vraiment, c'est qu'on avance
En marchant trois jours entiers.
Cette forêt si profonde,
Où l'on ne trouve aucun pas,
Est peut-être au bout du monde....
Moi, je n'en répondrais pas.

JACQUELINE.

AIR : *De la Croisée.* (De M. Ducray.)

Au surplus, le soleil levant,
Qui se joue au travers de l'ombre,
Egaye à mes yeux maintenant
Cet endroit qui me semblait sombre.
A m'y délasser du chemin
Michel, je suis déterminée,
Nous en pourrons partir demain,
Passons-y la journée.

TOUS.

Passons-y la journée.

JACQUOT.

Papa! papa! que de fraisiers
Je découvre ici dans ma course!

MICHELETTE.

Maman, parmi ces noisetiers
J'entends murmurer une source.

JACQUOT.

Quel goût! quel sucre! ah! les bons fruits!

MICHELETTE.

Comme chaque noisette est pleine!

JACQUOT ET MICHELETTE.

Maman, Papa, quel bon pays!
Passons-y la semaine.

TOUS.

Passons-y la semaine.

MICHEL.

Un terrein si loin du hameau
N'appartient sans doute à personne;
M'est avis que c'est un cadeau
Que la Providence nous donne.
O ciel! là-bas! que de pommiers!
Ah! mes enfans, ah! mon amie,
Tout comme Anselme, en bons fermiers,
Passons ici la vie.

TOUS.

Passons ici la vie.

JACQUELINE.

AIR : *Tout le long de la rivière.*

Il faudrait un gîte
Dans les mauvais tems,
Et même au plus vîte
Pour ces chers enfans.

MICHEL, *prenant mesure avec sa hache de l'espace qu'il y a, sur un des côtés, des arbres aux autres.*

Il suffit point de chicane,
Je songe à cela,
Et je vois qu'une cabane
Irait fort bien là.
Mais sans plus attendre

Vois-tu ces ormeaux.
J'en vais aller prendre
Les plus forts rameaux.
Jacquot !.... viens aider ton père.

JACQUOT.

Papa ! me voilà.

MICHEL, *embrassant Jacqueline.*

Adieu Bonne....

JACQUOT, *prenant la hache de son père.*

Adieu ma mère.

A Michelette qui était accourue.

Toi, demeure là.

SCÈNE II.

JACQUELINE, MICHELETTE, MICHEL *hors de la scène.*

JACQUELINE, *montant sur un tertre et conduisant Michel de l'œil.*

AIR : *Il pleut, il pleut Bergère.* (De M. Simon.)

ELOIGNE-TOI de grâce
Le moins que tu pourras....

MICHEL.

Va, va, de cette place
Long-tems tu me verras....

JACQUELINE.

Parlons-nous de manière
Que nous n'en perdions rien.

MICHEL.

Jusqu'à présent, ma chère,
Nous nous entendons bien...

JACQUELINE.

Profitons du silence
Qui règne dans le bois.

MICHEL, *moins haut.*

Malgré notre distance
N'entends-tu pas ma voix;
Je crie à perdre haleine.

JACQUELINE.

Moi, je crie aussi fort.

MICHEL.

Je ne te vois qu'à peine
Mais je t'entends encor.

JACQUELINE.

Ah! méchant, tu m'attrapes,
Je ne t'aperçois plus.

MICHEL.

Mais c'est toi qui m'échappes....
Que ces bois sont touffus!

JACQUELINE.

Va, malgré la charmille...

MICHEL.

Va, malgré le taillis...

JACQUELINE.

Je te vois dans ta fille.

MICHEL.

Je te vois dans ton fils.

SCÈNE III.

JACQUELINE, MICHELETTE, *qui ayant pris le panier où étaient les pommes, Le remplit de fraises.*

JACQUELINE *se rassayant au pied de l'arbre où on a déjeûné, et tricotant.*

AIR: *Je suis heureux en tout, mademoiselle.* (De Grétry.)

OCCUPONS-NOUS, jusqu'à ce qu'il revienne,
Qu'à cela ne tienne,
Ma tâche vaut la sienne;
Car c'est franchement,
Ou pour Jacquot, ou bien pour Michelette,
Que je peux seulette,
Dans cette retraite,
Tricoter gaiment.

(*Elle prête l'oreille avec attention aux coups de coignée qui retentissent dans la forêt, et qui sont portés de manière qu'ils tombent en mesure avec la suite de son couplet.*)

Prêtons l'oreille un moment. . . . . Pan.
Il est en train maintenant, ... Pan.
A tous les coups qu'on entend. . . . Pan.
C'est autant d'arbres qu'il fend, . . . Pan.
C'est autant d'arbres qu'il fend. . . . Pan.

(*Elle reprend son ouvrage.*)

Occupons-nous jusqu'à ce qu'il revienne,
Qu'à cela ne tienne, etc.
C'est encor lui qu'on entend, . . . Pan.
C'est aussi trop imprudent. . . . . Pan.
Ah ! quel travail fatigant. . . . . Pan.
Par un soleil si brûlant, ... Pan.
Par un soleil si brûlant. . . . . Pan.

JACQUELINE.

Occupons-nous jusqu'à ce qu'il revienne,
Ma tâche vaut la sienne,
Qu'à cela ne tienne;
Car c'est franchement,
Ou pour Jacquot, ou bien pour Michelette
Que je peux seulette,
Dans cette retraite,
Tricoter gaiment.

MICHELETTE.

Dépêchons-nous peur que Jacquot ne vienne,
Qu'à cela ne tienne,
Ma tâche vaut la sienne;
(*Elle revient près de Jacqueline.*)
Et puis franchement
S'il était là, la pauvre Michelette
Ne pourrait seulette,
Dans cette retraite,
Caresser maman.

MICHELETTE, *avec un air câlin.*

AIR : *Jardinier ne vois-tu pas.*

Tu viens de baiser Jacquot,
Il faut que tu me baises;
Malgré qu'il fasse bien chaud,
J'ai cueilli pour nous tantôt
Ces fraises, ces fraises, ces fraises.

(*Jacqueline l'embrasse.*)

AIR : *Maman, vous me l'avez bien dit.*

Ah ! quand papa s'en va chantant
Pour vaquer à l'ouvrage,
Je suis seule avec toi, maman,

Je t'aime davantage....
Pourtant quand il dit tendrement
Qu'il me trouve bien sage,...
Entre vous deux également
Mon amour se partage.

JACQUELINE, *essuyant le visage de Micheletta.*

C'est fort bien fait d'aimer maman,...
Comme elle est toute en nage!...
Mais à chérir ton père autant,
Ma fille, je t'engage.
Bien que Jacquot soit turbulent,
Bien que tu sois plus sage,
Entre vous deux également
Mon amour se partage.

JACQUELINE. C'est fort bien fait d'aimer maman, etc.

MICHELETTE. Ah! quand papa s'en va chantant, etc.

SCÈNE IV.

JACQUELINE, MICHELETTE, MICHEL, *portant des treillages quarrés tout prêts à former sa cabane; Jacquot portant la hache, et sur sa tête un gros fagot de piquets également préparés.*

JACQUELINE, *allant au-devant de Jacquot.*

AIR : *Que j'avions d'impatience.*

AH! mon ami, tu te forces...
Quel fardeau tu portes là!

JACQUOT, *pirouettant avec la fardeau sur la tête.*

C'est en essayant ses forces,
Tra, la, la, ta, la, la,
Que Jacquot les accroîtra.

MICHEL A JACQUELINE, *et à ses enfans qui soulèvent le treillage destiné à former le toit.*

AIR : *Avec Yseult et mes amours.*

Embrasse-moi : tout ira bien, } *Bis.*
Que j'ai d'esprit et de courage ! }
Prends ce côté, je prends le mien,
Chacun d'eux va lever le sien....
Ces arbres sont un sûr soutien
Pour un toit qui n'est qu'en treillage...

(*Le toit entre réellement dans les branches de quatre arbres disposés à le recevoir ; Michel se frotte les mains d'aise.*)

MICHEL
Oh ! pour le coup !
Le toit va bien :
Que j'ai d'esprit
Et de Courage !

ET

JACQUELINE.
Oh ! pour le coup !
Le toit va bien !
Qu'il a d'esprit
Et de Courage !

JACQUOT
Grâce à mon bras,
Le toit va bien.
Comme papa,
J'ai bon courage,

ET

MICHELETTE.
Oui, mon frère,
Applaudis-toi bien,
Nous avons fait
Beaucoup d'ouvrage.

MICHEL.

AIR : *De la Meunière du moulin à vent.*

Posons le fond premièrement
De cette manière...

TOUS.

Posons le fonds premièrement
De cette manière...

Eloignous-nous de la chaumière,....
Et parlons bas, tout bas, tout bas,....
Que leur enfance
Goûte en silence
Mieux que nous le prix du sommeil....
Nous, en ménage,
Nous, à notre âge,
Goûtons mieux celui du réveil.

SCÈNE V.

MICHEL, JACQUELINE, JACQUOT ET MICHELETTE *endormis*, ROBERT.

ROBERT.

AIR : *Que le Sultan Saladin.*

Qui donc coupe ici du bois ?

MICHEL ET JACQUELINE.

Baissez tant soit peu la voix ;
C'est moi qui....

ROBERT.

Quoi, téméraire !
De quel droit ? et pourquoi faire ?

MICHEL, *bas, et montrant sa cabane.*

Parbleu, vous le voyez bien,

ROBERT.

Très-bien, fort bien,

Cela ne me blesse en rien ;
Mais.....

MICHEL.

Eh bien, qui donc s'en offense ?

ROBERT.

C'est l'ordonnance..... *Bis.*

MICHEL.

Ce lieu n'est donc pas désert ?

ROBERT.

Vous gaussez-vous de Robert ?
Chez le bailli de madame,
Marchez tous deux.

MICHEL.

Non, tredame...
Nos enfans dorment trop bien !

ROBERT.

Eh bien, eh bien !
Vos enfans n'en sauront rien.
Allons vîte, et tôt qu'on avance,...
C'est l'ordonnance..... *Bis.*

JACQUELINE.

AIR : *De M. Solié.*

Pour ces rameaux soyez moins prompt
A nous chercher querelle :
Je vous promets qu'il reviendront
L'an qui vient, de plus belle ;
Ici nous allons nous tenir :
Si ma parole est vaine,
Vous verrez à nous punir
A la saison prochaine. *Bis.*

ROBERT.

AIR : *Pucelle avec un cœur, etc.* (D'Aucassin.)

(*A part.*)

Leur bonne foi
Me rend coi.....
Ils sont innocens de croi,
Moi.

MICHEL ET JACQUELINE.

Je ne laisse qu'avec effroi
Nos enfans sans toi, sans moi.

ROBERT.

Vous reviendrez : j'en jure ici ma foi...

MICHEL.

Nous reviendrons :....

ROBERT.

J'en jure ici ma foi,
Sur eux, soyez sans effroi.

MICHEL ET JACQUELINE.

Hélas ! quel cruel effroi.

ROBERT.

Vous reviendrez : j'en jure ici ma foi ;
Notre bailli peut adoucir la loi ;
Mais moi, je fais mon emploi.
Suivez-moi, suivez-moi.

MICHEL ET JACQUELINE.

Quel effroi ! quel effroi !

SCÈNE VI.

JACQUOT, MICHELETTE.

MICHELETTE, *en dedans de la cabane.*

AIR : *De l'andante de la Rosière.*

MAMAN !... maman !... tout mon corps frissonne :
Hélas !... hélas !... quel embarras !
Papa !... papa !... je n'entends personne.
Hélas !... hélas !... ils n'y sont pas....
Parlerai-je, ou ferai-je bien de me taire ?
Je n'en sais rien sur ma foi :
Quel bonheur ! là haut, je voi, je voi....
Mon frère....
Ah ! mon frère,
Mon cher frère
Réponds-moi,
Ou je meurs de trouble et d'effroi.

JACQUOT, *faisant des gestes de réveil.*

Ma sœur, ma sœur, veux-tu bien te taire ;
Elle a,.... je crois, le diable au corps.

MICHELETTE.

Dors-tu ?

JACQUOT.

Pourquoi ?

MICHELETTE, *d'une voix tremblante.*

C'est que j'ai mon frère,
Grand'peur !

JACQUOT.

Grand'peur ! ma sœur, je dors.

MICHELETTE, *secouant la cabane.*

AIR : *Trouver à qui parler.* (De M. Dalayrac.)

Ce que je vais t'apprendre
Va te faire frémir.....

JACQUOT, *descend impatienté.*

Autant vaut-il descendre
Que de ne pas dormir,
Que de ne pas dormir.
Mais, où donc se cache notre père ?
Mais, où donc se cache notre mère ?
C'est pour me désoler.....

MICHELETTE.

Nous n'avons plus, mon frère,
Personne à qui parler,....
A qui parler.

JACQUOT, *riant.*

Je devine ta fraude,
Et je cours les chercher.

MICHELETTE, *le retenant.*

Anselme est là qui rôde ;
Et de t'en approcher,
Moi, je dois t'empêcher...

JACQUOT, *s'échappant.*

Ah ! tu crois épouvanter ton frère.

MICHELETTE, *pleurant:*

Ah! Jacquot, tu ris de ma prière,
Et tu veux t'en aller.....
Tu pourras bien, mon frère,
Trouver à qui parler,
A qui parler.

JACQUOT, *dans le fond du théâtre, et revenant avec réflexion et crainte.*

AIR : *Des Trembleurs.*

Personne en cette demeure!....
C'est tout de bon qu'elle pleure!
Serait-il vrai!... que je meure
Si j'y peux rien concevoir.
Ce n'est pas que moi, je tremble;
Mais il est bon, ce me semble,
De nous rendre compte ensemble
De ce que tu viens de voir.

MICHELETTE.

AIR : *Tout au beau milieu des Ardennes* (D'Aristote.)

Anselme a signalé sa rage!
Je ne l'ai pas tout-à-fait observé;
Mais c'est bien lui, c'est lui, je gage,
Car j'en rêvais lorsqu'il est arrivé,
A sa fureur,
Maman, dans sa douleur,
Opposait la douceur.

JACQUOT.

Finis, ma chère sœur, car j'aurais peur;
Mais, achève par complaisance.....

MICHELETTE.

Tu sauras donc que je me tenois coi.
Notre pere a fait résistance,
Mais le phantôme a crié, suivez-moi.
Sa grosse voix,
Qui rouloit dans le bois,
Me glace encor d'horreur.

JACQUOT ET MICHELETTE.

{ Finis, ma chère sœur : tu me fais peur. . . .
{ Dieu sais comme ta sœur avoit grand'peur. . . .

JACQUOT, *adossé avec* MICHELETTE.

AIR : *Où s'en vont ces gais Bergers ?*

Anselme, étoit-il en blanc ?

MICHELETTE.

Je n'en sais rien, mon frère.

JACQUOT.

C'est en noir, probablement,
Qu'Anselme étoit, ma chere ;
Car c'est la couleur d'un revenant.

ENSEMBLE, *voyant le Bailli.*

C'est fait de nous { ma chère. / mon frère.

(*Ils tombent à terre, et ne se relevent que peu à peu, parce que Jacqueline court à eux.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, MICHEL, JACQUELINE, LE BAILLI, ROBERT.

LE BAILLI A ROBERT.

AIR : *Comment goûter quelque repos.* (De Renaud d'Ast.)

DONNE-MOI ce procès-verbal, . . .
Et remporte mon écritoire. . . .
(*A part.*)
D'après mon interrogatoire
Ces gens n'ont pas fait un grand mal.

MICHEL.

J'ai cru pouvoir, sans qu'on m'en gronde,
Faire un toit la nuit, à mon tour,
Des arbres dont, pendant le jour,
L'ombre appartient à tout le monde.

JACQUELINE.

Les oiseaux de cette forêt
Ont, sans doute, un sort plus tranquille.
On les y voit pour leur asyle,
Choisir le rameau qui leur plaît.
Sûrs qu'on ne vient pas les poursuivre,
C'est leur nid qui les rend heureux.
Déjà nous nous aimions comme eux,
Comme eux encor nous voulions vivre.

MICHEL.

Pour ma femme, il étoit si doux
D'avoir un chez-elle, un ménage. . . . .
Ce gazon, ce jardin sauvage,
Cette eau pure alloient être à nous.
Destin! faut-il que tu te plaises,
Sans sujet, à nous désoler.
Faut-il qu'on vienne nous troubler
Quand nous avons toutes nos aises.

LE BAILLI, *avec infiniment d'attention à Jacqueline.*

AIR : *Ah! je vois qu'il y viendra.* (De Renaud d'Ast.)

Passons sur la perte évidente
Du bois coupé que je vois là. . . .
La génération présente
N'en manquera pas pour cela. . . .
Mais, au mépris de l'ordonnance,
Si par vol ou par imprudence
Les passans allant renversans
Par-tout les arbres naissans,
De quel bois les petits enfans,
De ces enfans intéressans,
Se chaufferoient-ils dans cent ans?
De quel bois, etc.

MICHEL ET JACQUELINE.

AIR : *Lorsque l'on nous mit en ménage* (Du droit du seigneur.)

Ma famille a l'air de lui plaire,
Car il s'attendrit, je le vois;
Nous pourrons fléchir sa colère
S'il entend leur petite voix.

Mon enfant, dit comme { ton père. / ta mère.

Pardonnez-nous, pardonnez-nous; } *Bis, avec les Enfans.*
Déjà votre œil est moins sévère, } *Bis, avec les Enfans.*
Que votre cœur soit aussi doux. } *Bis, avec les Enfans.*

LE BAILLI *à part.*

AIR : *Lise chantoit dans la prairie.*

Notre duchesse est à la chasse,
Qui sait quand elle reviendra? . . .
A coup sûr elle feroit grâce
A ces deux personnages-là. . . .

(*Il lorgne Jacqueline, et frappe familièrement sur l'épaule de Michel.*)

(*A Jacqueline.*)

Pour vous prouver que je vous aime
Je déchire cet acte-là. . . .

(*A Michel.*)

Et je sens un plaisir extrême
A vouloir t'obliger moi-même. *Bis.*

JACQULINE, *lui présentant le panier de fraises qu'à cueilli Michelette.*

AIR : *Votre cœur, aimable Aurore.*

Acceptez ce léger gage
De notre remercîment.

LE BAILLI.

D'un aussi sincère hommage
Je suis très reconnoissant ;
(*A part.*)
Mais, d'éprouver davantage,
En vain mon cœur se défend
Quand elle a, sur son visage,
La fraîcheur de son présent.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

(*A Michel.*)
Si ta femme, les Dimanches,
Veut bien de ce fruit vermeil,
Me faire avec ses mains blanches
Un panier toujours pareil,
En m'engageant à les prendre,
Je ne serai pas fâché
Qu'elle cherche à me les vendre
Un peu plus cher qu'au marché.
(*Il laisse tomber le panier de fraises.*)

AIR : *Ah ! maman, que je l'échappai belle.*

Mais, mon Dieu que ma bévue est forte ;
Quoi ! c'est mon panier qui m'est échappé de la sorte !
Ah ! grand Dieux, que ma bévue est forte !

JACQUELINE, MICHEL ET LES ENFANS.

A les ramasser nous allons tous nous empresser.
(*Ils se mettent tous çà et là à ramasser les fraises et à les remettre dans le panier.*)

LE BAILLI.

Moi, je souffre à vous voir de la sorte ;
A la patience au fond du cœur je vous exhorte,
Car avec l'habit noir que je porte

Loin de vous aider
Je ne peux que vous regarder.
Mais, mon Dieu, etc.
A les ramasser c'est aussi trop vous empresser.

AIR : *Monseigneur, vous ne voyez rien.*

Combien à tout ce qu'elle fait
Jacqueline met donc de grace ! . . . .

MICHEL.

Rendons notre panier complet.

JACQUELINE.

Oh ! j'ai bien nettoyé ma place.
(*Aux Enfans.*)
Pour une ou deux fraises de plus,
Ne déparez pas le dessus. . . .

LE BAILLI.

Qu'elle est ! qu'elle est bien !

MICHEL, *avec jalousie, se mettant entre-deux.*

Vous dites ?

LE BAILLI.

Je ne dis plus rien.

JACQUELINE, *faisant offrir le panier par ses enfans.*

AIR : *Du Seigneur bienfaisant.* (La fête des bonne gens.)

Comme on vous le présente,
Recevez-le de nouveau.

LE BAILLI.

Votre humeur obligeante

Ajoute au prix du cadeau.

A tous.

Venez me voir au village,
Mes amis, mes bons enfans....
Rentrez dans votre ménage,
Sur-tout point de complimens.

A part en s'en allant.

Michel d'impatience
Vient d'avoir quelques momens.
Malgré leur innocence,
L'amour les rend clairvoyans.
Etouffons dans leur naissance
Mes coupables sentimens.
Ah! ce seroit conscience
De troubler ces bonnes gens. } *Bis.*

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté le Bailli.*

JACQUOT ET MICHELETTE.

AIR : *De la lanterne magique.*

AH! qu'à notre cœur sensible
Votre absence étoit pénible!
Nous ne croyons pas possible
De nous revoir dans vos bras.

JACQUOT.

Sa frayeur étoit risible,....
Elle me disoit tout bas
Qu'Anselme, d'un ton terrible,
Avoit dit : suivez mes pas.

JACQUELINE.

Que votre cœur soit paisible. . . .
(Ce nom m'est toujours sensible)
Plût au ciel qu'il fût possible
De nous revoir dans ses bras!

MICHELETTE.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

J'avois pourtant bien dans l'idée
Que j'avois entendu ses pas. . . .

MICHEL, *avec fermeté.*

Nenni : la chose est décidée,
Il ne peut revenir, hélas !

JACQUELINE.

D'ailleurs, s'il en avoit envie,
D'en avoir peur nous aurions tort :
Il fut trop bon pendant sa vie,
Pour ne pas l'être après sa mort.

On entend une chasse, et le bruit des cors remplit les intervalles de l'air suivant.

AIR : *Un petit Capucin.*

Quel bruit se fait entendre?
. . . . . Tron, tron, tron, tron.
Quel bruit se fait entendre?
Ce sont des gens heureux,
[illegible]eux,
Ce [illegible]ux.

JACQUOT.

Je ne puis me défendre,
. . . . . Tron, tron, tron, tron.
Je ne puis me défendre
D'aller les voir exprès,
de près,
D'aller les voir exprès.

MICHELETTE.

Si nous allions ensemble.
. . . . . Tron, tron, tron, tron.

JACQUOT.

Volontiers ; mais je tremble
De te voir avoir peur,
ma sœur,
De te voir avoir peur.

JACQUOT, *emmenant sa sœur.*

Vous permettez, mon père,
. . . . . Tron, tron, tron, tron.

MICHEL.

Soit ! allez-vous distraire.

JACQUELINE.

Tu reviendra bientôt.
Jacquot.

JACQUOT ET MICHELETTE.

Nous reviendrons bientôt.

SCENE IX.

MICHEL ET JACQUELINE.

MICHEL.

AIR : *D'une amante abandonnée.*

MAINTENANT, ô Jacqueline,
Que nous sommes de repos,
Nous pouvons bien, j'imagine,
Nous remettre à nos travaux;
Nous avons marché de suite
Par tant de chemins nouveaux,
Qu'il nous faut faire au plus vite,
Pour Jacquot, pour la Petite,
Toi, des bas, moi, des sabots.
Bis ensemble.

MICHEL ET JACQUELINE, *travaillant.*

AIR : *de Malbroucg en Mineur ou Majeur.*

MICHEL. JACQUELINE.

Pourvu qu'on nous oublie,
O ma femme, ô ma douce amie! Cher époux, bonheur
Pourvu qu'on nous oublie de ma vie! etc.
Que nous serons heureux. *Bis.*
Sur cette herbe fleurie,
O ma femme, ô ma bonne amie! Cher époux, bonheur
Sur cette herbe fleurie de ma vie, etc.
Comme on travaille au mieux! *Bis.*

L'un et l'autre on s'épie,
O ma femme, ô ma douce amie! Cher époux, bonheur
L'un et l'autre on s'épie de ma vie, etc.
Pour se parler des yeux.
Que nous serons heureux *Bis.*
Tous quatre en compagnie,
O ma femme, ô ma bonne amie, Cher époux, bonheur
Tous quatre en compagnie, de ma vie, etc.
Et quelquefois nous deux. (*On entend des cors.*)

SCENE X.

MICHEL, JACQUELINE, JACQUOT.

JACQUOT, *accourant tout essoufflé.*

AIR: *Je suis né natif de Ferrare.*

MON Dieu, mon Dieu! qu'elle est donc belle,
J'ai laissé ma sœur avec elle,
Mais j'accours pour vous prévenir.
Ah! je n'en peux revenir.... *Bis.*
Elle est d'une douceur extrême
Pour vous dire qu'elle nous aime.
Elle-même ici va venir,.....
Non, je n'en peux pas revenir..... *Bis.*
(*A Jacqueline.*)
Sa voiture est quasiment faite,
Quoi qu'en or, comme une charette.
Six chevaux blancs la font courir.
Ah! je n'en peux pas revenir..... *Bis.*

Sans craindre de tomber par terre,
De grands messieurs grimpés derrière
Sont d'un rouge à vous éblouir,
Non, je n'en peux pas revenir.... *Bis.*
C'est un vacarme ! une poussière....
Plus tous les chiens sont en colère,
Plus les messieurs ont de plaisir.
Ah! je n'en peux pas revenir.... *Bis.*
A droite, à gauche, ils vont, ils viennent....
Dans des cornets jaunes qu'ils tiennent,
Ils soufflent à n'en pas finir.
Non, je n'en peux pas revenir..... *Bis.*

(*On entend redoubler le bruit des cors; les laquais de madame la Duchesse la précèdent.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, Mme. LA DUCHESSE, MICHELETTE.

Mme. LA DUCHESSE.

AIR : *Non, mes amis*, (Des deux Silphes.)

DANS ce sentier qu'on laisse ma voiture, . . .
Je saurai bien retrouver mon chemin. . . . .
(*Ses gens se retirent.*)
Mon cœur me dit de suivre l'aventure. . . . .
Conduisez-moi, petite, par la main.

MICHELETTE, *de loin.*

Vous voyez-là, mon père.
Vous voyez-là, maman.

JACQUOT, *allant au-devant de madame la Duchesse.*

Reconnoissez son petit frère
Qui vous quitte dans le moment.

Mme. LA DUCHESSE.

Ma bonne. Eh! quoi, vous paroissez chagrine,
Et vous, mon cher, vous ne me dites mot.

MICHEL, *saisi de respect.*

Nous nous nommons, Michel et Jacqueline.

JACQUELINE, *également embarrassée.*

Et nos enfans, Michelette et Jacquot.

MICHEL.

Nous sommes d'un village....
Anselme y demeuroit.
Mais il est mort! c'est bien dommage.

MICHEL ET JACQUELINE.

Et nous logeons.... dans la forêt.

Mme. LA DUCHESSE.

AIR: *Des simples jeux de son enfance.*

D'oiseaux et de gibier, peut-être,
Avez-vous peine à vous nourrir....

MICHEL.

Nous n'avons pas le cœur si traître,

JACQUELINE.

Qui de nous les feroit périr!

Mme. LA DUCHESSE.

Seroit-ce donc là la chaumière? ....

MICHEL ET JACQUELINE.

Où nous comptons nous établir.

Mme LA DUCHESSE.

Ah! c'en est trop, mon cœur se serre.
Non, je ne dois pas le souffrir.

MICHEL ET JACQUELINE.

AIR : *Plaignez le sort d'un pauvre voyageur.*

Ah! laissez-nous cet asyle caché,
C'est la faveur, qu'à vos genoux j'implore....
Déjà, madame, on nous l'a reproché....
Pour nous l'ôter, viendriez-vous encore?

Mme. LA DUCHESSE.

Qu'y feriez-vous pendant l'hiver glacé?

JACQUELINE.

Réponds, Michel, car pour moi je l'ignore.

MICHEL.

Dame, à l'hiver, nous n'avions pas pensé.....
(*Regardant Jacqueline.*)
Oh! mais l'hiver ne viendra pas encore.

Mme. LA DUCHESSE.

Un tel état peut-il leur sembler doux!
Ah! qu'en secret mon âme le déplore!
Quoi, mes amis! ces enfans sont à vous!

JACQUELINE ET MICHEL, *en saluant la Duchesse.*

Madame, hélas! nous n'avons qu'eux encore.

Mme. LA DUCHESSE.

AIR : *Dans le cœur d'une cruelle.* (De l'Amant statue.)

(*A part.*)

L'hymen, à mes vœux rebelle;
Ne nous rend pas si contens;
Mais l'occasion est belle. . . .
J'adopte vos deux enfans.
A ma chimère,
Prêtez-vous avec douceur. . . .
Que je rêve le bonheur,
Qu'au fond du cœur,
Goûte une mère.

(*Aux enfans qui s'éloignoient.*)

Un peu plus de confiance,
Jacquot, sois donc sans effroi. . . .
Et tous deux d'intelligence,
Mes enfans, embrassez-moi.

(*Elle les embrasse.*)

Douce chimère
J'éprouve un transport flatteur;
Et je rêve le bonheur,
Qu'au fond du cœur
Goûte une mère.

JACQUELINE ET MICHEL.

Quelle chimère?....
C'est pour nous beaucoup d'honneur.
Elle rêve le bonheur
Qu'au fond du cœur
Goûte une mère.

JACQUELINE A Mme. LA DUCHESSE, *qui fait mine d'emmener Jacquot et Michelette.*

AIR : *Une jeune bergère, les yeux baignés de pleurs.*

Protégez ma famille,
Mais ne l'emmenez pas. . . .

O mon fils ! ô ma fille !
Revolez dans nos bras.
Où pourriez-vous mieux être ?
On a beau vous chérir, ...
C'est lui, ... c'est moi qui vous fit naître.
Nous feriez-vous mourir ?

MICHEL.

Malgré que vos promesses
Soient d'un cœur généreux,
Malgré que vos caresses
Soient un honneur pour eux. . . . .
Ah ! je vous en conjure,
Gardez un tel bienfait.
Abandonnés, dans la nature,
Qui donc nous aimeroit !

Mme. LA DUCHESSE.

AIR : *Simple, naïve et joliette.* (D'Aucassin.)

Ma demande étoit indiscrète,
Mais, sans doute, qu'avec plaisir,
Vous me permettrez de choisir,
De Jacquot ou de Michelette. . . . .

MICHEL ET JACQUELINE, *embarrassés.*

Ah ! grands Dieux ! quelle offre est la vôtre.
Qu'un tel choix est embarrassant !

JACQUOT ET MICHELETTE, *les yeux baissés.*

Eh bien, mon père, . . . eh bien, maman.

MICHEL ET JACQUELINE, *ne pouvant se déterminer.*

J'aime mieux garder { l'un et l'autre.
J'aime mieux garder {

(*Leurs enfans se précipitent dans leurs bras.*)

Mme. LA DUCHESSE.

AIR : *Compagne tant chérie.* (Des quatre coins.)

Un tel refus m'éclaire, ...
C'est un avis du ciel.
Je serai votre mère,
Jacqueline et Michel.
Augmentons, dans ma terre,
Le nombre des heureux;
J'en laissoit deux à faire
En n'en faisant que deux.

Quittez cette demeure,
Je vous en fais la loi.
Dans mon château, sur l'heure,
Rendez-vous avec moi :
Michel, il vous en coûte
D'abandonner ces lieux. . . .
Vous étiez bien, sans doute,
Mais on peut être mieux.

AIR : *Non, non, Doris, ne pense pas.*

Sans changer rien à votre état,
Je changerai votre existence.
Point de refus, ... point de débat,
Comptez sur une honnête aisance :
Ce plan qui paroît vous charmer,
Au château, vous allez le suivre.
Vous vivrez plus pour vous aimer
Quand vous pourrez aimer à vivre.

MICHEL ET JACQUELINE.

AIR : *Monsieur de Monti.* (Bourée de Saintonge.)

Quel plaisir je sens !
Moi, de même,

Moi, de même ;
Quel plaisir je sens !
Cédons à ses vœux pressans ;
Où vont nos enfans,
Nous irons bien de même.
Où vont nos enfans,
Nous serons tous contens.

JACQUOT ET MICHELETTE.

Quel plaisir je sens !
Moi, de même,
Moi, de même ;
Quel plaisir je sens !
Cédons à ses vœux pressans ;
Où vont nos parens,
Nous irons bien de même.
Où vont nos parens ?
Nous serons tous contens.

Mme. LA DUCHESSE.

O ! mes bonnes gens,
Je vous aime,
Je vous aime.
O ! mes bonnes gens,
Au château je vous attends.
Que l'un de mes gens
Vous y mène lui-même,
Avec vos enfans ;
Je vous rendrai contens.

MICHEL ET JACQUELINE.	JACQUOT ET MICHELETTE.	Mme. LA DUCHESSE.
Quel plaisir je sens,	Quel plaisir je sens,	O mes bonnes gens,
Moi de même, etc,	Moi de même, etc.	Je vous aime, etc.

(Les Domestiques de madame la Duchesse approchent.)

SCENE DERNIERE.

LE DOMESTIQUE, MICHEL, *hâtant sa femme et ses enfans.*

MICHEL.

AIR : *C'est une bagatelle.*

MA femme, prends ton tricot;
Toi, prends ton bourdon, Jacquot.
Donnez-moi vîte ma hache,
Car j'ai peur qu'il ne se fâche,
Ce monsieur qui ne dit mot.
S'il croquoit trop le marmot,
Ce seroit mal, payer très-mal, son zèle.

LE DOMESTIQUE.

Mon zèle!
C'est une bagatelle.

MICHEL.

Ça, monsieur, quand vous voudrez.

LA FLEUR.

C'est par-là que vous prendrez.

MICHEL.

C'est donc plus loin qu'au village....

LE DOMESTIQUE.

Infiniment davantage.

MICHEL.

Vous croyez.... que nous ferons....

LE DOMESTIQUE.

Une lieue aux environs;
Et par ma foi, moi, je la crois mortelle....

JACQUOT, *en sautant.*

Mortelle!
C'est une bagatelle.

MICHEL.

AIR : *C'est ce qui me console.*

Ainsi que, Jacqueline, hélas!
Mes enfans sont déjà bien las;
C'est ce qui me désole,... *Bis.*
Mais le trajet sera moins grand
Si nous chantons chemin faisant;
C'est ce qui me console.... *Bis.*

JACQULINE.

Il faut profiter du moment,
Et quitter cet endroit charmant;
C'est ce qui me désole.... *Bis.*
Mais Michel me donne le bras,
Et nos enfans suivent mes pas;
C'est ce qui me console.... *Bis.*

MICHELETTE.

Mon cher Jacquot, marche après moi,....
C'est un retour de mon effroi,....
C'est ce qui me désole.... *Bis.*
Mais qu'Anselme vienne la nuit,
Nous serons loin de ce réduit;
C'est ce qui me console.... *Bis.*

JACQUOT, *tournant la tête.*

Aux fraises de cette forêt,
Ma cher sœur, moi j'ai regret;
C'est ce qui me désole.... *Bis.*
Mais pour arriver au château,
Je vais voir du pays nouveau;
C'est ce qui me console....

MICHEL, *en regardant sa cabane.*

Avoir fait ce bon logement,
Et le quitter si brusquement;
C'est ce qui me désole.... *Bis.*
Mais il sera tout préparé
Pour un voyageur égaré;
C'est ce qui me console.... *Bis.*

JACQUOT, *au Public.*

Quand il faut unir la gaîté
Avec la sensibilité,
Un auteur se désole.... *Bis.*
Mais il sait, quand le sujet plaît,
Qu'on fait grâce à plus d'un couplet;
C'est ce qui le console..., *Bis.*

FIN.

A Paris de l'Imprimerie de VALADÉ, rue Coquillière, ancienne Mairie.

PIÈCES jouées sur le Théâtre du Vaudeville, qui se trouvent chez le Libraire dudit Théâtre.

Abbé Pellegrin (l'); par MM. *Tournay* et *Audras.*
Allez-voir Dominique; par M. *Pain.*
Arlequin Afficheur; par MM. *Radet*, *Barré* et *Desfontaines.*
Arlequin Cruello; par *les mêmes.*
Arlequin Tyran Domestique; par MM. *Desaugier*, *Tournay*, etc.
Berquin; par MM. *Bouilly* et *Pain.*
Bonne Aubaine (la); par M. *Radet.*
Cendrillon, ou l'Ecole des Mères; par M. *Desfontaines.*
Chapellain; par MM. *Radet*, *Barré* et *Desfontaines.*
Chaste Suzanne (la); par *les mêmes.*
Chaulieu à Fontenay; par MM. *Philipon* et *Ségur jeune.*
Colombine Mannequin; par MM. *Radet*, *Barré* et *Desfontaines.*
Danse Interrompue (la); par MM. *Ourry* et *Barré.*
* Deux Pères (les); par M. *Dupaty.*
Deux Veuves (les); par M. *Ségur jeune.*
Dîner aux Prés-St.-Gervais (le); par M. *Radet.*
Duguay-Trouin; par MM. *Radet*, *Desfontaines*, etc.
Favart aux Champs-Elysées; par *les mêmes.*
* Panchon la Vielleuse; par MM. *Bouilly* et *Pain.*
Faucon (le); par M. *Radet.*
Florian; par MM. *Bouilly* et *Pain.*
Frosine; par M. *Radet.*

Gentil-Bernard ; par MM. *Philipon* et *Prévôt-d'Irray*.

Gessner ; par MM. *Radet*, *Desfontaines*, etc.

Hasards de la Guerre (les) ; par M. *Maurice*.

* Honorine ; par M. *Radet*.

Ida ; par *le mêmes*

Jaloux Malade (le) ; par M. *Dupaty*.

* Laitière de Bercy (la) ; par MM. *Chazet* et *Sewrin*.

Mariage de Scarron ; par MM. *Radet*, *Desfontaines*, etc.

Monet ; par *les mêmes*.

Monsieur Guillaume ; par *les mêmes*.

Mur Mitoyen (le) ; par MM. *Bourgueil* et *Barré*.

Parisienne à Madrid (la) ; par M. *Maurice*.

* Pauline ; par M. *Radet*.

Piron avec ses Amis ; par M. *Deschamps*.

Pour et Contre ; par M. *Bourgueil*.

Prix (le) ou l'Embarras du Choix ; par M. *Radet*.

Revanche forcée (la) ; par M. *Deschamps*.

Réné le Sage ; par MM. *Radet*, *Barré*, etc.

Soirée de deux Prisonniers (une) ; par MM. *Deschamps* et *Després*.

Solitaires de Normandie (les) ; par M. *Piis*.

Tragédie au Vaudeville (la).

* Vallée de Montmorency (la) ; par MM. *Radet*, *Desfontaines*, *Piis* et *Barré*.

Vaudeville au Camp de Boulogne (le) ; par MM. *Radet*, *Desfontaines* et *Barré*.

Voltaire ; par *les mêmes* et M. *Piis*.

Nota. Chacune de ces pièces se vend 1 fr. 20 c., à l'exception de celles marquées d'une (*), qui se vendent 1 fr. 50 c.

LE PETIT SACRISTAIN,

COMÉDIE EN UN ACTE

ET EN VAUDEVILLES,

MÊLÉS DE PROSE;

Par M. DEMAUTORT, Jacques Benoît

Représenté sur le Théâtre du Vaudeville, le 13 *Mars* 1792.

Prix, vingt sols.

A PARIS.

Se TROUVE au THÉATRE,

Et chez les Marchands de Nouveautés.

M DCC LXXXXII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
L'ABBESSE,	Mlle. *Clérícourt.*
La mère ÉCOUTE, *vieille.*	Mlle. *Barral.*
NOVICES,	
SŒURS:	
CONSTANCE,	Mme. *Blosville.*
AGNÈS,	Mlle. *Lescot.*
URSULE,	Mlle. *Reine Royer.*
MONIQUE,	Mlle. *Molière.*
AGATHE,	Mlle. *Fleury.*
PROSPERE,	Mme. *Souque.*
SOPHIE,	Mlle. *Sophie Mercier.*
AIMÉE,	Mlle. *Aimée.*
Plusieurs MÈRES,	Mme. *Bourgeois, etc.*
LA TOURRIERE,	Mme. *Tilli.*
Le petit SACRISTAIN,	Mlle. *Féraud.*
Le père ANTOINE, Bernardin desservant.	M. *Duchaume.*
DORVAL, Amant de Constance.	M. *Frédéric.*
LE BAILLI,	M. *Chapele.*

La Scène est dans un couvent de Bernardines, à la campagne.

LE PETIT SACRISTAIN,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES,

MÊLÉS DE PROSE.

Le théâtre représente un jardin. On voit à droite un bâtiment, à gauche, des arbres; au fond du Théâtre, un mur de clôture et une porte donnant sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

Sœurs MONIQUE, AGATHE ET SOPHIE, *jouant aux cartes;* Sœur AGNÈS, *assise au pied d'un tronc d'arbre, auquel est accrochée la cage d'un oiseau, qu'elle instruit avec la serinette;* Sœur AIMÉE, *arrosant un rosier, au pied du même arbre;* Sœurs URSULE et PROSPERE, *assises sur un banc à gauche, et s'occupant à lire.*

Sœur AGNÈS.

Air : *Où s'en vont ces gais Bergers?*

Elle joue l'air avant de le chanter.

MON oiseau de ma prison,
Partage la tristesse;
Des ennuis de la maison,
Je l'occupe sans cesse,
Et m'en console en disant : Mignon,
Baisez, baisez maîtresse. (*Bis.*)

(*Sœur Agnès paroît ne s'occuper que de son oiseau.*)

Sœur AGATHE.

Air : *J'ai perdu mon âne.*

Ce coup me désole,
Ce coup me désole.

Sœur MONIQUE.

Dans le cloitre on est indigent,
Nous allons, au défaut d'argent,
Jouer sur parole. (*Bis.*)

Sœur PROSPERE.

Méme air.

J'orne ma mémoire
En lisant l'histoire.

Sœur URSULE.

Et moi, quand j'ai quelques momens,
Avec les plus jolis romans,
J'orne ma mémoire. (*Bis.*)

Sœur AIMÉE.

Méme air.

C'est la simple rose,
C'est la simple rose
Qui pare mon petit jardin;
Madame l'Abbesse soudain,
Défend qu'on l'arrose. (*Bis.*)

Sœur AGNES.

Air : *N'en demandez pas davantage.*

A mon oiseau, mon seul espoir,
Je donne mon temps sans partage;
Il chante du matin au soir,
Et charme tout le voisinage;
Mais quand vient la nuit,
Son silence dit :
N'en demandez pas davantage. (*Bis.*)

L'ABBESSE, *à l'une des fenêtres donnant sur le théâtre.*

Air : *Ce mouchoir, belle Raimonde.*

Vous jouez dans vos retraites,
En secret et malgré moi,
Et voilà comme vous faites
Du temps un utile emploi !
Qu'à l'instant je vous confonde ;
C'est ce qui vous touche peu.

L'Abbesse se retire.

Sœur MONIQUE, *remettant un jeu de cartes dans sa poche.*

Ici, comme dans le monde,
C'est qu'il faut cacher son jeu.

Sœur AGATHE, *faisant de même.*

Ici, comme dans le monde,
C'est qu'il faut cacher son jeu.

Madame l'Abbesse ne cherche jamais qu'à nous prendre en défaut.

Sœur AGNÈS.

Elle n'aime qu'à punir, et nous ôtera bientôt jusqu'aux récréations.

Sœur AGATHE, *avec vivacité.*

Voilà Madame.

SCENE II.

L'ABBESSE, LES NOVICES.

L'ABBESSE, *tenant un paquet de livres.*

Vous allez, Sœur Monique, conduire les jeunes Sœurs à la classe.

Sœur Monique, à la tête des jeunes Sœurs, passe devant l'Abbesse en la saluant.

SCÈNE III.

L'ABBESSE, Sœurs AGNÈS, URSULE et PROSPERE.

L'ABBESSE.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

J'ai trouvé dans votre cellule,
Des romans, des jeux, des chansons :
C'est donc ainsi, ma sœur Ursule,
Que vous retenez mes leçons ?
Depuis long-temps je vous soupçonne,
En secret, de lire la nuit.

Sœur URSULE.

Pour causer, comme on n'a personne,
On s'entretient avec l'esprit.

L'ABBESSE.

Est-ce du père Antoine que vous tenez ces livres ?

Sœur URSULE.

Air : *J'ai du bon tabac.*

Vous le savez bien,
Le révérend Père
Ne nous prête rien ;
Vous le savez bien.

L'ABBESSE.

Vous me direz par quel moyen
De livres on vous entretient ?

Sœur URSULE.

Vous le savez bien,
Le révérend Père
Ne nous prête rien ;
Vous le savez bien.

L'ABBESSE.

Air : *Ne m'entendez-vous pas.*

C'est par trop m'éprouver !
A genoux, en silence :
Voilà la pénitence
Qu'on gagne à me braver.

Sœur URSULE.

C'est par trop m'éprouver !

L'ABBESSE.

Point de réplique, s'il vous plaît. (*Aux autres novices.*) Vous allez, mes sœurs, me répondre pour elle, sans quoi vous partagerez sa peine.

Les novices vont se mettre à genoux sans parler, à côté de leur compagne.

L'ABBESSE.

A la bonne heure, je ne puis que gagner à cela.

SCENE III.

Les Précédentes, la mère ÉCOUTE.

L'ABBESSE.

CONSTANCE n'est point avec vous ?

La mère ÉCOUTE.

La dissipation n'est pas dans son goût : si vous le permettez, madame, elle viendra prendre l'air au jardin, après la récréation de ses compagnes : mais qu'ont-elles donc fait pour être à genoux ?

L'ABBESSE.

Air : *Bon dieu comme hier à c'te fête.*

Moi, qui vous croyois surveillante !...
Pour vos novices indulgente,
Vous me trompez dans mon attente,
Et j'en gémis en vérité.
Cette jeunesse me tourmente. (*Bis.*)
Je ne vois qu'indocilité,
Que sottise et que vanité :
En tout je suis très-mécontente...
Employez la sévérité :
Ces Novices en vérité,
Abusent de notre bonté.

La mère ÉCOUTE.

Air : *Courons de la Brune à la Blonde.*

Quelle triste destinée !
Eh ! quoi ! toujours des propos !
Me voit-on de la journée,
Prendre un instant de repos ?

Je veille, travaille et gronde ;
Mais des Sœurs dorénavant,
N'attendez pas que je réponde :
La jeunesse souvent,
Fuit en bravant
Du couvent,
Et suivant
Son penchant,
Va tranchant
Et cherchant
A rentrer dans le monde.

L'ABBESSE.

Je sais que vous allez et venez beaucoup dans la maison, et que pendant ce temps, les Novices font ce qu'elles veulent. Tenez, ma mère, vous les gâtez.

La mère ÉCOUTE.

Et vous, madame, vous les traitez avec trop de rigueur : vous les occupez sans cesse aux travaux les plus rudes, leur santé en est souvent altérée. Gare qu'elles ne vous échappent !

L'ABBESSE.

C'est à vous de les bien garder.

SCÈNE V.

Le petit SACRISTAIN, les Précédentes.

Le petit SACRISTAIN, *voyant les Novices à genoux.*

TURLURETTE, ma tant Turlurette.

Eh ! quoi ! en pénitence ! est-ce là tout ce qu'elles auront, madame ?

L'ABBESSE, *au petit Sacristain.*

Point de plaisanteries... (*à la mère Écoute.*) Vous allez, ma mère, me chercher votre livre de dépense.

La mère ÉCOUTE.

Oui, madame.

SCÈNE VI.

L'ABBESSE, le petit SACRISTAIN, les NOVICES *toujours à genoux.*

L'ABBESSE, *à part au petit Sacristain.*

Eh ! bien, le père Antoine ?

Le petit SACRISTAIN.

Il est enchanté de vos confitures, et sur-tout, du pain de sucre.

Air : *Je m'appelle Madelon Friquet.*

Il vous offre son Perroquet.

L'ABBESSE.

Ah ! tu te ris, ah ! tu te mocques !

Le petit SACRISTAIN.

Il vous offre son Perroquet,
Dont chacun vante le caquet.

L'ABBESSE.

Mais à me l'offrir, en effet,
Peut-être que tu le provoques ?
Ah ! que ce cadeau me plait !

Le petit SACRISTAIN.

Pour vous il a fait un couplet.

L'ABBESSE.

Ah! tu te ris, ah! tu te mocques!

Le petit SACRISTAIN.

Pour vous il a fait un couplet,
Qu'il apprend à son Perroquet.

L'ABBESSE.

Que t'a dit de la maison, le père Antoine?

Le petit SACRISTAIN.

Air : *Philis demande son portrait.*

Il se plaît fort en ce logis,
Et toujours il vous cite;
Sur-tout de vos diners exquis
Il vante le mérite.
Sur votre table il est constant,
Qu'on ne voit que prémices.
Je crois qu'on n'en dit pas autant
De celles des Novices.

SCÈNE VII.

La mère ÉCOUTE, les Précédens.

La mère ÉCOUTE, *à l'Abbesse, en lui remettant le livre.*

VOILA ce que c'est, Madame.

L'ABBESSE, *examinant les comptes.*

Les revenus diminuent et la dépense augmente.... Six francs de biscuits pour les Novices?

La mère ECOUTE.

Non, madame, c'est pour vos oiseaux.

L'ABBESSE.

A la bonne heure.

Le petit SACRISTAIN, *à l'Abbesse.*

Madame, les nuits sont fraiches, si je travaillois aux paillassons ? Le jardinier en demande.

L'ABBESSE.

Travaille.

Le petit Sacristain déroule un paillasson attaché à un tronc d'arbre, sur le devant du théâtre à gauche, et forme par-là, une séparation entre les Novices et l'Abbesse : ensuite remettant aux Novices un panier dans lequel il y a des biscuits, une bouteille et des goblets :

Levez-vous, tenez.

Sœur AGNÈS, *s'asseyant, ainsi que ses compagnes.*

Tu es un bon garçon, d'avoir pensé à nous.

Le petit SACRISTAIN.

Air : *Des Ecosseuses.*

Avec soin nous conservons
Ce qu'ici nous cultivons :
Croyez que nous préservons
Ce que nous avons, (*Bis.*)
Par ce moyen nous mettons
A l'abri nos rejettons. (*Bis.*)

L'ABBESSE, *à la mère Écoute.*

Si vous faites de folles dépenses pour les Novices, je ne vous en tiendrai pas compte.

La mère ECOUTE.

Cela ne m'arrive guères, madame ; mais vous êtes bien prévenue contre elles ?

L'ABBESSE.

Air : *de M. Chardini.*

Dans le secret je les écoute ;
Et si j'en crois certains aveux,
On hait le cloître et l'on redoute
L'instant de prononcer des vœux.

La mère ECOUTE.

A leur âge on craint une chaîne.
Ce qui peut nous les ramener,
C'est de vous montrer Souveraine,
Par le droit de leur pardonner.

Le petit SACRISTAIN, *à part.*

L'Abbesse me gêne, il faut que je l'éloigne. (*à l'Abbesse*) Madame.

Air : *Nous autres bons villageois.*

En ce moment il est clair,
Que ce seroit une imprudence,
De vous tenir au grand air.

L'ABBESSE.

Ce qui vous tient, c'est ma présence.

La mère ÉCOUTE.

Vous vous enrhumez au jardin,
Quand vous y restez au serein ;
Nous craignons pour votre santé.

Ensemble.

Le petit SACRISTAIN.

Nous craignons pour votre santé.

Les NOVICES, *sans être vues de l'Ab.*

Nous buvons à votre santé.

L'ABBESSE.

Vous avez bien de la bonté.
L'air ne m'incommode point.

Le petit SACRISTAIN, *à part à l'Abbesse.*

Vous ne voyez donc pas que j'ai mes raisons ; c'est que je viens d'engager le père Antoine à faire ce soir votre piquet. Il me paroît qu'il a bien envie de vous gagner !

L'ABBESSE, *à part au petit Sacristain.*

Oui ?.... Nous allons voir ça. (*Haut.*) Dans le fait, il est assez prudent que je me retire.

(*Les Novices se remettent à genoux.*)

SCÈNE VIII.

Les trois NOVICES *qui se lèvent*, la mère ÉCOUTE, le petit SACRISTAIN.

La mère ÉCOUTE.

Air : *Vous qui d'amoureuse avanture.*

Se charger du soin des Novices,
C'est s'apprêter bien du tourment!
Vous voyez de tous vos caprices,
Combien je souffre injustement.
Pour moi,
Quel emploi!
Il n'est point de peine pareille!
De vous gronder on me presse toujours en vain:
Malgré moi, les torts de la veille,
Sont oubliés le lendemain.

Sœur URSULE.

Les rigueurs du cloître et tout ce que nous voyons ici, nous éloignent bien de faire des vœux.

Sœur AGNÈS.

On ruine la maison, et cependant on nous refuse le nécessaire.

La mère ÉCOUTE.

On vous en donnera du nécessaire, dans un couvent!

Le petit SACRISTAIN, *à part à sœur Agnès.*

Me voilà débarrassé de l'Abbesse ; j'ai avancé l'horloge d'une demi-heure ; par-là je fais aussi rentrer les Novices ; c'est qu'il y a un grand projet pour la sœur Constance.

Sœur AGNÈS, *avec étonnement.*

Est-ce qu'on viendroit la chercher ?

Le petit SACRISTAIN.

Tâchez dans un moment de vous rendre ici : nous avons beaucoup à causer.

(*On entend sonner six heures.*)

Sœur URSULE.

Comment six heures ? Il n'est pas possible !... On devroit bien aussi supprimer les horloges.

La mère ÉCOUTE.

Allons, mes sœurs, allons, rentrons.

SCÈNE IX.

Le petit SACRISTAIN, *tirant une lettre de sa poche.*

VOILA une lettre qu'une belle Dame m'a remise pour sœur Constance. Laissons-la sur ce banc où elle s'assied ordinairement.

Air : *par M. Chardini.*

Je vois qu'à mon adresse,
Tout le monde a recours ;
Aux Sœurs, comme à l'Abbesse,
Je suis d'un grand secours
Je suis, je suis d'un grand secours.
Un Monsieur, par mes soins,
Se glisse sans témoins ;
Constance est à sa guise,
Et de peur de surprise,
En moine il se déguise,
Pour la voir au couvent.
Vraiment, vraiment,
Ce Monsieur est l'amant. (*Bis.*)

(*Il sort par la seconde porte.*)

SCÈNE X.

SCÈNE X.

Sœur **CONSTANCE** seule ; *(elle arrive par la première porte).*

Air : *Félicité passée.*

De la rigueur d'un père ;
Le sort me fait souffrir ;
Au fond d'un monastère,
C'est pour m'ensevelir.
La liberté ravie,
L'amour et les malheurs,
Au printems de ma vie,
Sont, en ces tristes lieux, la source de mes pleurs.

Pourquoi donc le petit Sacristain m'a-t-il dit de me rendre ici ?... Mais, une lettre ! et pour moi....

(*elle lit*)

« Une personne qui a ma confiance et la tienne, » s'introduit en ce jardin, sous l'habit de religieux, et » cherche, par mon ordre, les moyens de t'emmener. » Je suis ta parente, tu n'as plus de mère, et le desir » de faire ton bonheur, justifie mon entreprise. Que ta » compagne ne soit point un obstacle : elle est orpheline » et sans bien ; si elle veut te suivre, je l'adopte. Je » vous attends à deux pas ».

TA MARRAINE.

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

Je ne puis avoir recours,
Ici qu'à l'artifice :
Oui ; mais un cœur sans détours,
S'il veut tromper, est toujours
Novice, novice, novice.

Air : *Du Barbier de Séville.*

Quel trouble en moi, ce billet a fait naître!
Quel est l'ami qui vient en ce séjour?
S'il vient, hélas! au nom du tendre amour,
Il faut, il faut obéir à son maître.

SCENE XI.

Sœur CONSTANCE, DORVAL, *déguisé en Bernardin, amené par le petit Sacristain.*

Le petit SACRISTAIN, *à Constance.*

Air : *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.*

POUR combler votre destin,
Ce qu'ici l'on tente,
C'est de vous mener soudain
A votre parente,
Et Monsieur, que l'on a pris
Pour le père Antoine,
Vous prouve que les habits
Ne font pas le Moine.

Sœur CONSTANCE, *avec étonnement.*

C'est vous, Dorval?

DORVAL.

Air : *Il est toujours le même.*

Que vois-je, oh! Ciel, est-ce bien elle-même?
Qui peut, hélas!
Altérer vos appas?
Et je ne conçois pas
Cette pâleur extrême.

Sœur CONSTANCE.

Sans cesse à m'affliger,
Mes traits ont pu changer ;
Mais pour mon cœur, il est toujours le même.

DORVAL.

Air nouveau, *par M. Chardini.*

En séchant vos larmes,
L'amour aisément,
Peut rendre à vos charmes,
Tout leur agrément.
Sa fidelle image,
C'est lorsqu'un beau temps
Répare l'outrage
Qu'a fait un orage,
Aux fleurs du printemps. (*Bis.*)

Sœur CONSTANCE.

Méme air.

Dans cette retraite,
J'ai vu sans regrets,
Ma peine secrette
Nuire à mes attraits :
Qu'un jour plus prospère,
Nous rende un Amant,
Le désir de faire
Ce qu'il faut pour plaire,
Renait à l'instant. (*Bis.*)

En Trio avec le petit Sacristain : dernière partie de l'air.

Dorval et Constance,
Tous deux en ce jour,
Prouvent que l'absence
Rallume en silence,
Les feux de l'Amour. (*Bis.*)

Sœur CONSTANCE.

Mais que dira mon Père ?

DORVAL.

Votre présence seule peut le désarmer, et nous croyons le moment favorable.

SCENE XII.

Les Précédens, Sœur AGNÈS.

Le petit SACRISTAIN.

C'EST la sœur Agnès.

Sœur CONSTANCE, *d'un air embarrassé.*

Monsieur a accompagné ma parente, qui est près d'ici.... C'est lui dont je t'ai parlé quelquefois.

Le petit SACRISTAIN.

Quand je dis quelquefois....

Sœur AGNÈS, *avec trouble.*

Et Monsieur vient sans doute dans l'intention de te reconduire dans le monde ?

CONSTANCE, *hésitant à répondre.*

Oui....

Sœur AGNÈS.

Air : *Vois comme il a l'air éveillé.* Des 4 coins.

L'infortune aux vœux m'appelle.
Ici mon sort est lié,
Et pour un Amant, cruelle,
Tu me laisses sans pitié :
Si de l'amour, c'est le modèle,
Moi, je le suis de l'amitié.

CONSTANCE.

Air : *Pauvre Jacques.*

Non Constance n'aura point oublié
De ses compagnes la plus chère ;
Et mon bonheur, c'est avec l'amitié,
Qu'Amour le partage en bon frère.

Oui ; si le sort aux ennuis du couvent,
Eût condamné ma douce amie,
Malgré l'Amour, fidelle à mon serment.
Avec toi j'y passois la vie.

Tous en chœur.

Non Constance n'eût jamais oublié,
De ses compagnes la plus chère ;
Et son bonheur, c'est avec l'amitié,
Qu'Amour le partage en bon frère.

DORVAL, *à Sœur Agnès.*

L'intention de madame Fierville est que vous ne quittiez pas votre amie ; et dès ce moment elle vous adopte.

Sœur AGNÈS.

Quelle apparence que j'aille me fixer chez une personne dont je ne suis pas connue ; et qui peut l'intéresser à mon sort ?

DORVAL.

Ce qu'on lui a dit de vous, Mademoiselle.

Le petit SACRISTAIN.

Air : *On compteroit les diamans.*

On s'intéresse à la beauté,
Sur-tout à la beauté captive ;
Et l'on ne doit qu'être flatté,
De vous sauver, quoi qu'il arrive.
Quel dommage de voir languir,
Ici la fleur à peine éclose !
Dans le couvent vous retenir ;
A l'ombre c'est placer la rose. (*Bis.*)

Sœur AGNÈS.

Quel moyen employer, pour sortir de ce couvent ?

Le petit SACRISTAIN.

Le moyen est difficile..... Que ne disons-nous que vous êtes parties!..... cela mettra le couvent en allarme ; au milieu du tumulte nous trouverons peut-être le moyen d'avoir la clef de cette porte ; j'aurai aussi par-là l'occasion d'éloigner le Pere qui nous nuit.... Allons, c'est entendu.... Vous, mes sœurs, vous vous cacherez par là, et vous, monsieur, par ici.

DORVAL, *au petit Sacristain.*

Mais, mon ami, comment pourrons-nous jamais reconnoître autant de zèle?

Le petit SACRISTAIN.

Monsieur.... il ne faut rien pour ça.

DORVAL.

Es-tu bien attaché à cette maison?

Le petit SACRISTAIN.

J'y ai été élevé et veux y rester.

Air : *On nous dit que dans l'mariage.*

De Prieur, quoiqu'il en fourmille,
C'est le métier que je choisis ;
Dès long-tems, dans notre famille,
Nous le sommes de père en fils.
Un jour, de ce Couvent,
Si je suis desservant,
Je ferai, du moins je l'espère,
Tout comme fait,
Tout comme fait,
Tout comme fait le Père.

Mais voilà une des mères. Cachez-vous comme nous en sommes convenus.

SCÈNE XIII.

La mère ECOUTE, le petit SACRISTAIN.

Le petit SACRISTAIN, *d'un ton désespéré.*

AH! mon dieu, mon dieu! qu'est-ce qu'on va dire dans le couvent?

La mère ECOUTE.

Je viens chercher sœurs Agnès et Constance.

Le petit SACRISTAIN.

Oui.... allez-les chercher.....

La mère ECOUTE.

Où sont-elles donc?

Le petit SACRISTAIN.

Elles sont enlevées.

La mère ECOUTE.

Enlevées?....

Le petit SACRISTAIN.

Oui enlevées!.... Je les ai rencontrées en voiture sur la route du château : on a fait semblant de ne pas me voir.... C'est une chose unique!

La mère ECOUTE.

Je vais sonner le tocsin et assembler les mères. Enlevées!... ah! ça n'est pas croyable, et sans nous le dire! c'est de quoi mettre le couvent en insurrection.

SCÈNE XIV.

Le petit SACRISTAIN.

VOILA qui s'engage, ne perdons pas la tête.

Air : *De la Ronde.*

Bientôt l'abbesse en colère,
Apprendra pour ses péchés,
Que du triste monastère
Les oiseaux sont dénichés.

(*On entend sonner le tocsin.*)

Il danse. Eh! flon, flon, flon,
Landérirette,
Eh! flon, flon, flon,
Landériron;
Eh! flon, flon, flon,
Landérirette,
Eh! flon, flon, flon;
Landériron.

SCÈNE XV.

L'ABBESSE, le père ANTOINE, le petit SACRISTAIN.

L'ABBESSE.

Air : *Dérouillons.*

AH! mon père! Ah! mon père,
Que j'ai peine en ma douleur;

A retenir ma colère !

Le Père ANTOINE.

Quel mystère, quel mystère !
Dans ce complot quelle noirceur !

L'ABBESSE.

Découvrons, découvrons-en, mon Père ;

Le Père ANTOINE.

Découvrons, découvrons-en l'Auteur.

Le Petit SACRISTAIN.

Eh ! bien, Madame, vous seriez-vous attendue à cela?

L'ABBESSE.

Je ne saurois le croire en vérité.

Le Père ANTOINE.

Et tu les a vues ?

Le Petit SACRISTAIN.

Comme je vous vois.... Elles sont à présent au château, j'en suis certain.

L'ABBESSE.

Et par où sont-elles donc parties ?

Le Petit SACRISTAIN.

C'est ce que j'ignore.... Ah ! si je n'étois pas connu au château !..... Mais vous, mon père, qui l'êtes moins, ne pourriez-vous pas, caché dans un manteau, aller roder de ces côtés-là ?

L'ABBESSE.

Il a raison : qu'en pensez-vous, mon père ?

Le Père ANTOINE.

Moi, Madame, j'ai fort à cœur de retrouver ces Novices, et je ferai tout ce qui vous sera agréable.

Air : *de M. Chardini.*

Déguisé sous un manteau,
Courant après elles,
J'en saurai, dans ce hameau,
Bientôt des nouvelles,
Et je prétends au château
Découvrir ces belles. (*Bis.*)

Le Petit SACRISTAIN, *montrant la porte du fond.*

Mais par cette porte, n'y seriez-vous pas plutôt ?

L'ABBESSE.

C'est la mère Ecoute qui en a les clefs.

Le Petit SACRISTAIN, *à part.*

La mère Ecoute !.....

L'ABBESSE, *au Petit Sacristain.*

Toi, vas au plutôt chercher le bailli; il faut que je lui parle, afin qu'il informe sur le champ.

SCÈNE XVI.

L'ABBESSE, le père ANTOINE, La mère ÉCOUTE, Sœurs URSULE, MONIQUE, AGATHE, PROSPERE, SOPHIE et AIMÉE.

La mère ÉCOUTE.

Vous demandez les novices, madame, je vous les amène.

L'ABBESSE, *à la mère Ecoute.*

Vous avez à vous reprocher, ma mère, la fuite de leurs compagnes, et si je n'avois égard à votre âge, je vous punirois de ce défaut de surveillance.

La mère ÉCOUTE.

J'aimerois mieux garder je ne sais pas quoi à présent, que de garder des novices.

L'ABBESSE.

Ne suivez pas, mes sœurs, l'exemple de vos amies, croyez qu'elles vont regretter bientôt d'avoir quitté la maison.

Air : *Un jour Guillot.*

Apprenez, aimable jeunesse,
Si vos devoirs sont rigoureux,
Qu'il vient un tems où cela cesse;
Et ce tems suit de près les vœux.
Comme vous, nous fûmes novices,
Comme vous, nous fûmes novices;

Croyez qu'on ne le reste pas :
Pour nous le cloître a ses délices.
C'est qu'il est des graces d'états,

(*En regardant le Père.*)

C'est qu'il est des graces d'états.

Les NOVICES.

Il n'est point de graces d'états. (*Bis.*)

Le père ANTOINE, *aux Novices.*

Air : *D'un bouquet de romarin.*

J'aime à voir dans ce couvent
Règner le bon ordre :
On y donne cependant,
Du fil à retordre :
Pour qu'il n'en soit plus ainsi,
Toutes tant que vous voici,
Jurez de rester ici,
Fidelles à l'ordre.

Les NOVICES.

Oui, puisqu'on le veut ainsi,
Toutes tant que nous voici,
Jurons de rester ici,
Jusqu'à nouvel ordre.

ENSEMBLE.

Le père ANTOINE.
Jurez de rester ici,
Fidelles à l'ordre.

Les NOVICES,
Jurons de rester ici,
Jusqu'à nouvel ordre.

L'ABBESSE.

C'est bon, mes sœurs.

Les novices se promenent dans le jardin.

SCENE XVII.

Les Précédens, le petit SACRISTAIN.

Le petit SACRISTAIN, *à l'Abbesse.*

Le Bailli va arriver, madame. (*au père Antoine.*) Je viens de préparer votre manteau; je crois que vous n'avez pas de tems à perdre.

Le père ANTOINE.

Je vais faire en sorte que ma course ne soit pas inutile, mais si l'on retrouve les novices, je demande qu'elles soient sévèrement punies.

SCÈNE XVIII.

L'ABBESSE, LES NOVICES, le petit SACRISTAIN.

Le petit SACRISTAIN, *à part.*

VOILA enfin le père éloigné : la clef, comment pourrons-nous l'avoir?

SCENE XIX.

Les Précédens, le BAILLI, la TOURRIÈRE.

LA TOURRIÈRE, *à l'abbesse.*

Monsieur le Bailli, madame. *La Tourrière se retire.*

L'ABBESSE.

Deux novices se sont échappées de ce couvent; il paroit qu'elles ont trouvé asile au château. Je vous prie de faire veiller à ce qu'on me les ramène.

Le BAILLI.

Oui, madame, mais avant tout, il faut interroger les novices que voici.

Air : *Regards vifs et jolis maintiens.*

Par l'organe des jeunes sœurs
La vérité va se connoître;
Je veux lire au fond de leurs cœurs;
Chacune à son tour doit paroître:
Aux loix en répondant sans fard
Il faudra que l'on se conforme.

L'ABBESSE

Les novices à ce départ
N'ont, disent-elles, point eu part:

Le BAILLI.

Voyons-les toujours (*bis.*) pour la forme.

L'ABBESSE.

Approchez, mes sœurs.

Le BAILLI, *aux Novices.*

Air : *On dit qu'à quinze ans.*

Qu'êtes-vous céans ?

Les NOVICES.

Nous sommes de simples Novices.

Le BAILLI.

Votre âge ?

Les NOVICES. { Treize, / Quinze, / Seize, / Vingt } ans.

Le BAILLI, *à part.*

Que ces minois sont séduisans !
(*Haut.*) Parlez sans artifices,
Et sur-tout sans frayeurs :
N'étiez-vous pas complices
Des deux coupables Sœurs ?
Leur évasion
Se fit-elle sous vos auspices ?

Les NOVICES.

Nous jurons que non.

Le BAILLI.

Dites chacune votre nom.

Sœur MONIQUE.

Sœur Monique. (*Elle passe à la gauche du Bailli.*)

Sœur URSULE.

Sœur Ursule. (*De même.*)

Sœur AIMÉE.

Sœur Aimée. (*Elle passe de même.*)

Le BAILLI.

Air : *On doit soixante mille francs.*

On aura l'honneur de vous voir
Prendre bientôt le voile noir.

Les trois NOVICES.

C'est ce qui nous désole. (*Bis.*)

Sœur MONIQUE.

Si les abus sont réformés,
Les couvents seront supprimés ;
C'est ce qui me console. (*Bis.*)

Les NOVICES.

C'est ce qui nous console. (*Bis.*)

(*Sœurs Monique et Aimée se retirent au fond du théâtre.*)

Le BAILLI, *à Sœur Ursule.*

Même air.

Par l'intérêt qu'à vous je prends,
Je puis écrire à vos parens,
Qu'ici l'on vous désole. (*Bis.*)

Sœur URSULE.

Hélas ! Monsieur, il m'est bien doux
D'avoir un protecteur en vous,
Qui veut qu'on me console,
Qui veut qu'on me console.

(*Elle se retire au fond du théâtre.*)

Sœur

Sœur SOPHIE.

Sœur Sophie.... (*Elle passe à la gauche du Bailli.*)

Le jardinier prétend qu'il n'y aura plus de religieuses.

Le BAILLI.

Il pourroit bien avoir raison.

Sœur SOPHIE.

Air ; *Colinette au bois s'en alla.*

L'un de ces jours, il me vit là,
Et me dit: ma sœur, ah! vous v'là!
Tra la déri déra, tra la déri déra:
Vous chantiez l'office; eh! oui, dà,
Bientôt vous chant'rez au lieu d'ça,
Tra la déri déra, tra la déri déra.
Dans le monde on vous renverra,
Mais croyez aussi qu'tout y s'ra
Ben à vot'sarvice.
Tra déri déra, la, la, la, la, la, la, la.
Tra la déri déra.

Et puis il ajoute en riant :

N'y a pas d'mal à ça,
La novice,
N'y a pas d'mal à ça.

Le BAILLI.

N'y a pas d'mal à ça.

(*Elle se retire au fond du Théâtre.*)

Sœur PROSPÈRE.

Sœur Prospère. (*Elle passe à la gauche du Bailli.*)

Air : *Des simples jeux.*

Le BAILLI.

Ah! le joli nom que Prospère!

Sœur PROSPÈRE.

Ce nom-là, monsieur, c'est le mien,
Jusqu'à ce qu'il plaise à mon père
Que quelqu'un me donne le sien.

Le BAILLI.

Je vous croirois la plus volage
Des novices de la maison.

Sœur PROSPÈRE.

Je n'en sais rien; mais en ménage,
C'est-là que j'attends la raison.

Le petit SACRISTAIN, *repoussant sœur Agathe.*

Le petit Sacristain. (*Il passe à la gauche du Bailli.*)

Le BAILLI.

Est-ce que tu es novice aussi toi?

Le petit SACRISTAIN.

Comme un autre.

Air : *La bonne aventure.*

On enlève en ce couvent,
La chose est bien sûre;
Mais à cet enlèvement,
Moi, je conjecture
Que chaque sœur se prêta
Et que vite on accepta
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure.

(*A part au Bailli.*)

En prenant la route du château, si vous rencontrez un gros homme déguisé.... Je ne vous en dis pas davantage.

Le BAILLI, *à part, au petit Sacristain.*

Ceci me fait naître d'étranges soupçons.

L'ABBESSE.

Air : *J'arrive à pied de province.*

Dans son interrogatoire,
Le juge est long-tems?
Il échappe à sa mémoire
Qu'ici je l'attends.

Le BAILLI.

Leur honneur comme le nôtre,
Veut ces formes-là:
Je les prends l'une après l'autre;
Encor celle-là.

(*En montrant sœur Agathe.*)

Sœur AGATHE, *au Bailli.*

Sœur Agathe. (*Elle passe à sa gauche.*)

Le BAILLI.

Air : *Il vous dit qu'il vous aime.*

Vous n'êtes point contente?

Sœur AGATHE.

Non, monsieur le Bailli.

Le BAILLI.

Sans cesse on vous tourmente?

Sœur AGATHE.

Oui, monsieur le Bailli.

Le BAILLI.

Restez au monastère.

Sœur AGATHE.

Non, monsieur le Bailli.

Le BAILLI.

Un jour vous serez mère.

Sœur AGATHE.

Oui, monsieur le Bailli.

(*Elle se retire au fond du Théâtre.*)

Le BAILLI, *à part.*

Voilà des vocations bien prononcées! *A l'abbesse.* Je vais, madame, faire des poursuites, et vous aurez bientôt de mes nouvelles.

L'ABBESSE, *au Bailli.*

Je vous recommande beaucoup de célérité dans vos recherches. *Aux novices.* Vous, mes sœurs, rentrez dans vos cellules.

SCENE XX.

L'ABBESSE, Le petit SACRISTAIN.

L'ABBESSE.

Air : *Le Saint craignant de pécher.*

Toute ma crainte, à présent,
Pour le père Antoine,
C'est qu'en lui, chemin faisant,
On ne découvre un moine.
En route à mon directeur
Il peut arriver malheur.
Mon dieu! préservez,

Mon dieu! conservez,
Conservez,
Préservez
L'existence chère
Du révérend Père.

Il m'inquiète et je voudrois bien qu'il fût déjà de retour; en attendant voyons ce qui se passe dans la maison.

(*Le jour tombe.*)

SCENE XXI.

Le petit SACRISTAIN, *aux deux novices qui arrivent au premier mot qu'il leur dit.*

Je n'ai point encore les clefs; c'est la vieille mère Ecoute qui les a sûrement enfermées chez elles.

DORVAL, Sœurs AGNÈS et CONSTANCE.

Air : *Brillant Soleil.*

Ah! le cruel embarras!...
Nous exposer de la sorte!...

Le petit SACRISTAIN.

La nuit arrive à grands pas,
Pour vous tirer d'embarras.

DORVAL et les deux NOVICES.

Vois ces barreaux, ces verroux.

Le petit SACRISTAIN.

D'avoir les clefs il m'importe.

Les deux NOVICES.

Mais par où sortirons-nous?

Le petit SACRISTAIN.

Vous sortirez par la porte.

DORVAL et les deux NOVICES.

Ah! le cruel embarras!
Nous exposer de la sorte!...

Le petit SACRISTAIN.

La nuit arrive à grands pas,
Pour vous tirer d'embarras.

Sœur AGNÈS.

N'étant pas plus sûr de ton fait, tu ne devois pas nous engager dans une démarche qui va nous perdre.

Le petit SACRISTAIN.

Dame moi, je ne puis pas faire mieux. Je ne vois qu'une chose, c'est de rentrer dans le couvent, puisque vous avez des regrets : mais voilà la mère Ecoute....

Les novices rentrent se cacher dans les arbres : Dorval seul est vu et arrêté par la mère Ecoute qui le prend pour le père Antoine.

SCÈNE XXII.

La mère ÉCOUTE, DORVAL, Le petit SACRISTAIN.

La mère ECOUTE.

Air: *du Confiteor.*

Mon père, je viens devant vous,
Avec entière confiance;
Cependant, soit dit entre nous,

Vous négligez ma conscience. (*Bis.*)
Consolez-moi dans mon chagrin.

DORVAL, *contrefaisant la voix du père Antoine.*

Demain, demain.

Le petit SACRISTAIN.

Vous ferez mieux votre examen. (*Bis.*)

Ne troublez pas le père, c'est qu'il est en méditation.

La mère ECOUTE.

C'est qu'il ne veut pas m'écouter; je crois, cependant, que mes pêchés valent bien ceux d'un autre. On me repousse de toute part; madame m'a grondée pour la fuite des Novices; aussi je ne veux plus en entendre parler.

Le petit SACRISTAIN.

Vous avez bien raison. Débarrassez-vous de tout ça; rendez-lui vos clefs. Si vous voulez, même, je me charge de les lui remettre.

La mère ÉCOUTE.

Tu ne dois pas te mêler de ça. *à Dorval.* Mon père, j'ai fait une imprudence en laissant échapper des novices: pour n'en pas faire une seconde, je vous confie cette clef que vous remettrez à madame l'abbesse; n'y manquez pas.

DORVAL.

C'est bon, ma mère.

(*La mère Ecoute rentre dans la maison.*)

SCÈNE XXIII.

DORVAL *qui va ouvrir la porte*, le petit SACRISTAIN, sœurs CONSTANCE, et AGNES.

Le petit SACRISTAIN, *d'un ton triomphant aux deux novices qui accourent à sa voix.*

Nous avons la clef, nous avons la clef!..

Air : *par M. Chardini.*

SŒURS.

CONSTANCE et AGNES

Saisissons l'heure du berger :
Puisque nous partons sans danger,
Notre peine est finie ;
Mais en quittant ces tristes lieux,
Au couvent disons pour adieux :

Le petit SACRISTAIN.

Saisissez l'heure du berger :
Puisque vous partez sans danger,
Votre peine est finie ;
Quand vous quittez ces tristes lieux,
Il faut vous dire pour adieux :

Avec DORVAL.

Bon soir la compagnie,
Bon soir, (*Bis.*)
Bon soir la compagnie.

Bon soir, la compagnie,
Bon soir, (*Bis.*)
Bon soir la compagnie.

SCENE XXIV.

Le petit SACRISTAIN, *seul.*

Mais quel tapage dans le couvent? Bon! c'est le père Antoine que le Bailli a fait arrêter.

Il chante et danse.

Eh ! flon, flon, flon,
Landérirette,
Eh ! flon, flon, flon,
Landériron.

SCENE XVII.

Le père ANTOINE, *déguisé en robe brune*, le BAILLI, deux GARDES, les MÈRES, les NOVICES, le petit SACRISTAIN, et la TOURRIERE.

Le petit SACRISTAIN. Le CHŒUR.

Air : *Eh! quoi, tout someille.*

ENSEMBLE.

Ailleurs des novices
Cherchez les complices,
De leur honneur,
Trouvez le ravisseur.
Le révérend Père,
Doit-il jamais faire
Tomber sur nous,
Le céleste courroux ?

Oui, des deux novices
C'est l'un des complices,
De leur honneur,
Indigne ravisseur.
Le révérend Père,
Par-là veut donc faire
Tomber sur nous,
Le céleste courroux ?

Le CHŒUR.

On doit, pour prévenir ces crimes odieux,
Mettre en ménage
Les religieux.

Le petit SACRISTAIN. Le père ANTOINE.

Quoi ! le traiter ainsi,
Lui, qui fait de son mieux ;

Quoi ! me traiter ainsi,
Moi, qui fais de mon mieux:

Que cet outrage
Est injurieux !

Que cet outrage
Est injurieux !

Les VIEILLES.

Si l'on souffre en ces lieux
Un chef aussi peu sage,
Vous devez bien songer
Que notre honneur est en danger.

Le CHŒUR.

On doit, pour prévenir ces crimes odieux ;
Mettre en ménage
Les religieux.

Le petit SACRISTAIN.

Quoi ! le traiter ainsi,
Lui, qui fait de son mieux;
Que cet outrage
Est injurieux !

Le père ANTOINE.

Quoi ! me traiter ainsi,
Moi, qui fais de mon mieux
Que cet outrage
Est injurieux !

SCENE DERNIERE.

Les Précédens, L'ABBESSE.

L'ABBESSE.

Je suis au fait.

Le BAILLI.

Air : *De Joconde.*

Déguisé comme le voici ;
J'ai rencontré le Père
Je le ramène ; mais ici,
Expiquons ce mistère.
Les Sœurs, on ne peut le nier,

Pour guide avoient un moine ;
Et quel étoit leur chevalier ?..
C'étoit le Père Antoine.

Le père ANTOINE.

Moi ?

Le BAILLI.

Oui, on a vu sortir les deux novices avec un religieux par cette porte.... Tenez, elle est encore ouverte....

La mère ÉCOUTE.

J'en ai remis la clef au père Antoine.

Le père ANTOINE.

Mais vous perdez tous la tête.

L'ABBESSE.

Le Père s'est déguisé pour aller à la recherche des novices. C'est la marraine de l'une d'elles qui les emmène. Elle a employé pour les faire sortir, à ce qu'elle me marque, des moyens qui ne compromettent personne de la maison.

Le père ANTOINE.

Air : *La boulangère a des écus.*

PREMIER COUPLET.

Des sœurs combien l'air innocent
Nous cachoit d'artifices !...
Il vous les faut prendre en naissant,
Pour trouver des novices,
Vraiment,
Pour trouver des novices.

SECOND COUPLET.

L'ABBESSE.

La jeunesse fuit du couvent ;

Et d'où vient ce caprice ?
C'est que l'on rougit à présent
De passer pour novice,
Vraiment,
De passer pour novice.

TROISIÈME COUPLET.

La mère ECOUTE.

Pour nous enlever du couvent,
Je crains qu'on ne s'unisse.

Le petit SACRISTAIN, *à la mère Ecoute.*

Mais pour craindre l'enlèvement,
Il faut être novice,
Maman,
Il faut être novice.

QUATRIÈME COUPLET.

Le BAILLI.

S'il arrivoit un accident,
Sans crainte d'injustices,
Appelez moi tout bonnement,
Pour juger les novices,
Vraiment,
Pour juger les novices.

DERNIER COUPLET.

LE PETIT SACRISTAIN, *au public.*

Si le sacristain, en tremblant,
Paroit sous vos auspices,
C'est que pour juger sainement,
Vous n'êtes point novices,
Vraiment,
Vous n'êtes point novices.

FIN.

De l'Imprimerie de la FEUILLE DU JOUR, rue Mêlé, N°. 59.

ARLEQUIN AFFICHEUR,

COMÉDIE-PARADE,

En un Acte en Proſe, mêlée de Vaudevilles; analogue à l'ouverture du Théâtre du Vaudeville;

Jean Baptiste

Par MM. RADET, DESFONTAINES & BARRÉ:

Repréſentée pour la premiere fois ſur ledit Théâtre, le Lundi 9 Avril 1792.

Prix, 20 ſols.

A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place de la Comédie Italienne.

Et au Théâtre du Vaudeville, rue d-

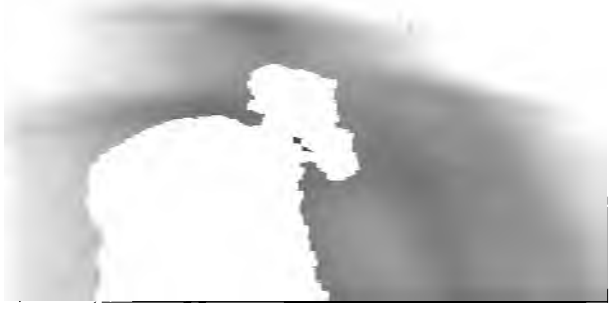
179

AVANT-PROPOS.

CETTE Pièce a été faite, étudiée & répétée dans la ſemaine de clôture qui a eu lieu aux principaux Spectacles de Paris, à Pâques dernier. Le couplet ſuivant, chanté par Arlequin, après la première repréſentation, eſt l'hiſtorique exact de cette bagatelle.

AIR *du Vaudeville de la Pièce.*

Trois Auteurs m'ayant vu trois mois
Sans rien faire & dans la triſteſſe,
Se réuniſſant tous les trois,
En trois ſoupers ont fait la Pièce:
Trois Acteurs ſecondant mes vœux,
Nous courions tous la même chance,
Et nous ſommes trois fois heureux,
Grace à votre indulgence.



Personnages,	Acteurs,
ARLEQUIN, Afficheur du Spectacle, Amant de Colombine,	*M. Laporte.*
CASSANDRE, Citoyen de Paris,	*M. Bourgeois.*
COLOMBINE, fille de Caſſandre,	*Mlle Molière.*
GILLES, Facteur de la Petite-Poſte, Rival d'Arlequin,	*M. Léger.*

La Scène eſt à Paris.

Le Théâtre repréſente une Place publique. Du côté du Roi, à la première couliſſe, eſt la maiſon de M. Caſſandre, très-ſaillante, & qui paroît très-vieille. La porte d'entrée & une fenêtre au-deſſus ſont en face du Spectateur. Du côté de la Reine, vis-à-vis, eſt un grand pan de mur couvert d'Affiches de Spectacles.

ARLEQUIN AFFICHEUR,

COMÉDIE-PARADE.

SCENE PREMIERE (*).

ARLEQUIN *ſeul, portant une petite échelle, un ſeau à colle avec ſon pinceau & des Affiches dans ſa ceinture.*

AIR : *On compteroit les diamans.*

Nous voilà donc au jour heureux,
Où le Spectacle recommence !
Combien je trouvois ennuyeux
Le triſte tems de la vacance !
C'eſt un plaiſir rempli d'appas,
De voir la ſalle bien garnie.

(*) *En jouant cette Pièce un autre jour que celui de l'ouverture du Théâtre, on doit commencer ainſi le premier couplet :*

De mes courſes je ſuis au bout ;
Grace au Ciel j'ai fini ma ronde :
J'ai mis des Affiches par-tout,
Et ce ſoir nous aurons du monde.
C'eſt un plaiſir, &c.

Enſuite l'on paſſe le ſecond couplet.

Oh! moi, je ne m'en défends pas,
J'aime la bonne compagnie. *bis.*

Enfin, c'eſt aujourd'hui l'ouverture! .... l'ouverture! .... C'eſt joli ça!

AIR: *Chantons les Matines de Cythère.*

De ce mot-là je ſuis idolâtre;
Que d'attraits il offre à la gaîté,
Depuis l'ouverture d'un théâtre,
Juſqu'à l'ouverture.... d'un pâté!

Il ne me reſte plus que ce coin-ci à afficher.... C'eſt-là que demeure Colombine.... Aux derniers les bons. J'eſpère la voir un petit moment. M. Caſſandre ſon père eſt ſorti, car je viens de le rencontrer: il ne m'a pas reconnu.... parce qu'il ne me connoît pas.... *Il frappe & appelle:* Colombine!.... Mais que je ſuis bête! ſon père l'enferme quand il s'en va; elle ne peut me répondre que par la fenêtre. *Il appelle au bas de la fenêtre:* Colombine!... Rien? ... Colombine!... Pas le mot. Achevons notre beſogne, nous verrons après.... Ah! Ah....

AIR: *Du haut en bas.*

Du haut en bas
D'affiches la muraille eſt pleine!....
Du haut en bas!
Aurois-je donc perdu mes pas?
Eh, parbleu! qu'à cela ne tienne,
Couvrons cette autre de la mienne,
Du haut en bas.

AIR: *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Déployons mon affiche entière
Sur cette rouge que voilà.
(*Il veut poſer l'affiche & s'arrête.*)

Un moment.... (*Il lit.*) Pièce de Molière !
Ne couvrons point ce titre-là.
Mon maître, quel que ſoit l'aſyle
Où tu te trouves tranſporté,
Par les enfans du Vaudeville
Tu ſeras toujours reſpecté.

Voyons par ici.... (*Il lit.*) Drame en cinq actes !

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime !*

Quoi ! l'on t'annonce en ce ſéjour,
Drame ennuyeux & ſombre !
On veut en vain te mettre au jour ;
Moi, je te mets à l'ombre.

Diſparois. (*Il poſe ſon affiche ſur celle du Drame, en imitant le magicien des Ombres Chinoiſes.*) Tu me fais peur !... Il me reſte encore quelques affiches.... Mettons-en une à la porte de Colombine : c'eſt une jolie attention.... Elle a de l'eſprit ; ça ne ſera pas perdu ; d'ailleurs elle va être des nôtres, &..... (*Allant pour afficher :*) Eh ! je l'apperçois à travers les vîtres... Elle me voit.... & elle ſe retire !..... Seroit-elle fâchée, parce que je ne ſuis pas venu depuis trois jours ? Ah ! oui, elle eſt fâchée.... Mais, quand elle m'aura entendu.....

AIR : *Daigne écouter l'amant fidèle & tendre.*

Ah ! garde-toi d'accuſer d'inconſtance
Ton Arlequin dont tu ne peux douter :
Crois qu'il n'a dû ſupporter ton abſence,
Qu'en travaillant à ne te plus quitter.

Elle eſt encore fâchée.... (*Il appelle plus fort :*) Colombine ! ſt ! ſt !

SCENE II.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE, *ouvrant la fenêtre.*

QUI eſt là-bas ?

ARLEQUIN.

Te voilà donc !

COLOMBINE.

C'eſt vous, Monſieur Arlequin ! toutes vos promenades ſont finies apparemment ?

ARLEQUIN.

Ah ! ma bonne amie !

COLOMBINE.

AIR : *L'amant frivole & volage.*

Amant frivole & volage !

ARLEQUIN.

Colombine, écoute bien.

COLOMBINE.

Va, porte ailleurs ton hommage ;
Cherche un cœur digne du tien.

(*Elle ſe retire & ferme ſa fenêtre.*)

SCENE III.

ARLEQUIN, *ſeul, achevant le couplet.*

L'APPARENCE qui l'abuſe
Lui fait ſoupçonner ma foi ;
Mais ſi ſa bouche m'accuſe,
Son cœur doit parler pour moi.

Je n'ai pas tort ; mais elle a raiſon, & je dois me ſoumettre.... Comment faire pour l'appaiſer?... Si elle reſte chez elle, & moi dans la rue, nous ne pourrons pas nous entendre.... Si elle revient à ſa fenêtre, elle me traitera encore du haut en bas.... Eh, parbleu ! mettons-nous de niveau.

(*Il monte ſur ſon échelle & frappe à la fenêtre de Colombine.*)

AIR : *de la croiſée*, par M. Ducret.

Ma chère bonne amie, hélas !
A mes deſirs daigne te rendre :
Colombine ne voudroit pas
Juger Arlequin ſans l'entendre ;
Bientôt par ton fidèle Amant,
Tu te verras déſabuſée :
Pour m'écouter un ſeul moment,
Ouvre au moins ta croiſée. *bis.*

(*Il appelle & frappe à la fenêtre, en montant un échelon à chaque fois.*)

Ma chère amie !... Ma bonne amie !... Ma petite amie !... Tu ne veux donc pas m'ouvrir?... Ah ! vous ne voulez pas m'ouvrir !... Prends-y garde.... Vous ne me connoiſſez pas.... Tu

ne ſais pas de quoi je ſuis capable . . . . Vous vous en moquez ! . . . . Ah ! tu t'en moques ! . . . .

AIR : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Je ſuis auſſi trop rebuté ;
Mais plus de reſpect qui m'arrête :
Je vois que, pour être écouté,
Il faut faire un coup de ma tête.

(*Il paſſe ſa tête à travers un carreau de papier.*)

SCENE IV.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE, *ouvrant ſa fenêtre.*

AH ! mon Dieu ! qu'eſt-ce que c'eſt que ça ?

ARLEQUIN, *retirant tranquillement ſa tête.*

Ce n'eſt rien . . . . C'eſt moi.

COLOMBINE.

Fort bien, Monſieur Arlequin !

ARLEQUIN.

Pardon, ma bonne amie, c'eſt que je veux me juſtifier.

COLOMBINE.

Mais, pour ſe juſtifier, on ne caſſe pas les vîtres. Et d'ailleurs, que me direz-vous après être reſté trois jours ſans me voir ?

ARLEQUIN.

Ma chère amie, d'abord je te dirai . . . .

COLOMBINE.

Des menſonges ?

ARLEQUIN.

Non. C'eſt que j'ai été....

COLOMBINE.

Au cabaret?

ARLEQUIN.

Au contraire; c'eſt que j'ai appris....

COLOMBINE.

Des ſottiſes?

ARLEQUIN.

Mais, ma bonne amie, ſi vous ne m'écoutez pas, vous ne pourrez pas me pardonner.

COLOMBINE.

Pardonner quoi? de m'avoir expoſée à vous devenir infidele.

ARLEQUIN.

Infidele!

COLOMBINE.

Oui, Monſieur, & il n'a tenu qu'à moi.... Monſieur Gilles, votre rival....

ARLEQUIN.

Comment, ce coquin de Gilles revient encore!

COLOMBINE.

Plus que jamais, & mon père le protege.

ARLEQUIN.

Ah! ſangodémi!

COLOMBINE.

Il eſt très-aſſidu dans ſes viſites, lui; & comme

il n'eſt pas sûr d'être aimé, il s'efforce de ſe rendre aimable.

ARLEQUIN, *ſe grattant le front.*

Aie, aie, aie! *povéro!*

COLOMBINE.

AIR: *Réſiſte-moi, belle Aſpaſie.*

Ah! pauvres dupes que nous ſommes!
Comment ſauver nos foibles cœurs! *bis.*
Quoi! ce n'eſt qu'avec des rigueurs
Que nous pouvons fixer les hommes!
On exerce un droit abſolu
Sur l'Amant qui toujours eſpère;
Mais eſt-il certain d'avoir plu,
L'ingrat ne fait plus rien pour plaire.

ARLEQUIN.

Eh bien, voilà ce qui vous trompe, car tout ce que j'ai fait ces trois jours-ci....

(*On entend touſſer M. Caſſandre.*)

COLOMBINE.

Ah Ciel!... voici mon père!...

(*Elle ſe retire de la fenêtre.*)

ARLEQUIN.

Monſieur Caſſandre!... C'eſt égal... je ne crains rien. (*Il deſcend deux échelons, & ſe met en devoir d'afficher.*)

SCENE V.

LES MÊMES, CASSANDRE.

CASSANDRE, *au fond du théâtre.*

JE reviens ſur mes pas, j'ai oublié . . . . (*Appercevant Arlequin :*) Que fait cet homme à ma porte ?

ARLEQUIN, *affichant.*

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

Une maiſon ruine en frais
De toutes les eſpèces :
Ce mur eſt ſolide ; mais
Comme il eſt à jour, j'y mets
Des pièces. *ter.*

CASSANDRE, *ſaluant Arlequin.*

Monſieur, bien obligé.

ARLEQUIN, *ſe retournant.*

Il n'y a pas de quoi, Monſieur.

CASSANDRE, *à part.*

On affiche le ſpectacle à ma porte ! . . . C'eſt charmant, & cela donne un joli relief à une maiſon !

ARLEQUIN, *bas à Colombine.*

Ton père va rentrer, & je n'aurai pas le tems de me juſtifier.

COLOMBINE, *bas à Arlequin.*

Allez-vous-en.

ARLEQUIN, *montant un échelon.*

Ma bonne amie !

CASSANDRE, *voyant qu'Arlequin fait remuer l'échelle, la retient avec le pied.*

AIR : *Pour la Baronne.*

Quelle imprudence !
Voilà comme on peut ſe bleſſer ;
Un malheur vient ſans qu'on y penſe,
L'échelle n'auroit qu'à gliſſer....
Quelle imprudence !

COLOMBINE.

Quelle imprudence !

ARLEQUIN.

Il eſt vrai que ce que je fais-là eſt un peu hardi.

COLOMBINE, *à part.*

Je tremble !

CASSANDRE.

AIR : *Il n'eſt pire eau que l'eau qui dort.*

Ne craignez rien ; allez, je tiens l'échelle.

ARLEQUIN.

C'eſt m'obliger, car, mon très-cher Monſieur,
En affichant une Pièce nouvelle,
De la chûte on a toujours peur.

CASSANDRE.

AIR : *Le lendemain.*

C'eſt du nouveau qu'on donne ?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur.

CASSANDRE.

Chantera-t-on des couplets ?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur.

CASSANDRE.

La Pièce eſt-elle bonne ?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur.

CASSANDRE.

Vous êtes ſûr du ſuccès ?

ARLEQUIN.

Non, Monſieur.

CASSANDRE.

Comme vous, moi, je l'ignore ;
Oui, mais j'en ſerai certain,
Si vous l'affichez encore
Demain matin.

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur. . . . Je l'eſpère. (*Bas à Colombine.*) Un pauvre petit mot.

COLOMBINE, *bas à Arlequin.*

Non, retirez-vous.

CASSANDRE, *à Arlequin.*

Quel eſt le ſujet de la Pièce ?

ARLEQUIN.

Le ſujet ! . . . Le ſujet. . . . c'eſt un raccommodement. . . . Oui. . . . des amans brouillés. . . . Le garçon a tort. . . . un peu tort. . . . La fille eſt fâchée.

COLOMBINE.

A quoi vous m'expoſez !

ARLEQUIN.

Et lui il eſt fâché.... de ce qu'elle eſt fâchée.... Avec ça, un obſtacle s'oppoſe à l'explication.

CASSANDRE.

Ah! c'eſt dommage!

ARLEQUIN.

Oui, mais malgré tout....

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

L'Amant de la jeune perſonne
De l'appaiſer a le moyen.
Il ſait qu'aiſément on pardonne
Les torts où le cœur n'eſt pour rien.

CASSANDRE.

C'eſt juſte.... C'eſt fort juſte....

ARLEQUIN, *bas à Colombine.*

Vous l'entendez, c'eſt l'avis de Monſieur votre père.

CASSANDRE.

Hein! que dites-vous du père?

ARLEQUIN.

Oh, rien.... C'eſt que.... c'eſt qu'il y a là un père, voyez-vous?.... Dans beaucoup de Pièces nous avons des pères, & les pères...., ça gêne pour les ſcènes d'amour.

CASSANDRE.

Ah, dame! l'adreſſe eſt de vaincre les difficultés.

ARLEQUIN.

Sans doute.

CASSANDRE.

CASSANDRE.

Mais, cela ſera aiſé. . . , On fait ces pères de comédies ſi bêtes. . . . ſi bêtes!

ARLEQUIN.

Ah! Monſieur.

CASSANDRE.

Non. . . . c'eſt comme ça. . . . Tout ſe paſſe ſous leurs yeux, & ils ne voient rien.

ARLEQUIN, *regardant Colombine.*

Eh bien?

COLOMBINE, *bas à Arlequin.*

Si j'étois sûre de ta ſincérité. . . .

CASSANDRE.

Vous êtes bien long-tems. . . . Eſt-ce que ça ne prend pas?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi. . . .

CASSANDRE.

La colle ne vaut rien peut-être?

ARLEQUIN.

Ah! je vous réponds que ſi. . . . C'eſt une bonne colle. . . . C'eſt que je mets pluſieurs affiches.

CASSANDRE.

Vous avez bien raiſon, car,

« Ces papiers-là, Monſieur, ſouvent,
» Autant en emporte le vent ».

Eh bien, vous dites donc que le raccommodement. .

ARLEQUIN.

Le raccommodement ſe fait. (*Il regarde tendrement Colombine qui lui ſourit.*)

AIR : *N'en demande pas davantage.*

Le tendre Amant, pour s'expliquer,
Des regards n'a que le langage :
Cependant il croit remarquer
Qu'au fond du cœur on l'encourage.
(*Ici Colombine ſe penche & donne ſa main à Arlequin qui la baiſe.*)
Enchanté, ſoudain,
Il baiſe une main,
Sans oſer riſquer davantage.
(*Colombine ſe retire précipitamment & ferme ſa fenêtre : Arlequin ſe tait.*)

CASSANDRE.

Eh bien !

ARLEQUIN.

N'en demandez pas davantage.

SCENE VI.

ARLEQUIN, CASSANDRE.

CASSANDRE.

AINSI les voilà réconciliés ?

ARLEQUIN.

Comme vous dites.

CASSANDRE.

Mais, Monſieur, vous prenez trop de peine vous en faites trop, & je crains...

ARLEQUIN, *descendant.*

C'est moi, Monsieur, qui abuse de votre complaisance.

CASSANDRE.

Point du tout.

ARLEQUIN, *lui montrant les affiches mises à sa porte.*

Vous êtes content de ce que j'ai fait ?

CASSANDRE.

Très-content !

ARLEQUIN, *à part.*

Et moi aussi.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Sur notre nouveauté, d'avance,
Vous voilà dans la confidence.

CASSANDRE.

Je sais me taire, mon garçon :
De bon cœur, je vous remercie
De m'avoir conté sans façon
Le secret de la comédie. (*Il rentre chez lui.*)

SCENE VII.

ARLEQUIN, *seul, suivant des yeux Cassandre.*

LA bonne dupe ! il a tout entendu, rien compris.... ça ne m'étonne pas.

AIR : *Pour vous je vais me décider.*

La Comédie est un miroir
Qui réfléchit le ridicule ;

Mais l'homme qui devroit s'y voir
Eſt aveugle ou bien incrédule.
A ſe flatter on eſt enclin :
Dans les portraits qu'on voit paroître,
On reconnoît bien ſon voiſin ;
On ne veut pas s'y reconnoître. (*bis.*)

Mais je n'ai pas dit à Colombine tout ce que j'avois à lui dire.... Son père eſt au logis.... Là, là, patience, il ſortira peut-être bientôt ; Ne nous éloignons pas. (*Caſſandre ſort, tenant quelque choſe qui l'occupe beaucoup ; il laiſſe la porte ouverte & la clef à la ſerrure.*) Eh ! le père, il s'en va.. .Eh ! le père, il n'a pas fermé la porte. (*Il appelle*) Colombine ! (*Colombine paroît à la fenêtre.*)

SCENE VIII.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE, *à la fenêtre.*

IL s'en va ?

ARLEQUIN.

Oui, & la porte eſt ouverte..... deſcends. (*Lazis, pendant qu'elle deſcend ; il chante*)

La bonne aventure, ô gué ! la bonne aventure.

(*Colombine paroît ſur la ſcène.*)

Enfin, nous voilà ſeuls, & nous pouvons nous expliquer.

COLOMBINE.

AIR : *Vous qui d'amoureuſe aventure.*

Arlequin, mon père peut-être
Sera de retour à l'inſtant ;
D'ailleurs, ne pouvons-nous pas être
Interrompus par un paſſant.
Crois-moi.... (*bis*) Mon ami, profitons bien vîte
Du doux moment qu'Amour pour nous fait naître exprès.
Raccommodons-nous tout de ſuite ;
Nous nous expliquerons après.

ENSEMBLE.

Raccommodons-nous, &c.

ARLEQUIN.

AIR : *Je crois bien que ſi je voulions plaire.*

Deſſous mon menton, je vous en prie,
Promenez votre main ſi jolie.

COLOMBINE.

De tout mon cœur.... Eſt-ce comme cela ?

ARLEQUIN.

Bien.... Par ici.... puis à préſent, par-là.

COLOMBINE, *lui donnant de petits ſoufflets.*

Peſte de mine !

ARLEQUIN.

Ma Colombine,
Ah ! de plaiſir
Je vais mourir.

COLOMBINE, *lui donnant ſa main.*

Baiſez la main [illegible] touche....
Aie ! tu mords !

ARLEQUIN.

Mais c'eſt m'attaquer,
Que de porter ſur ma bouche
Jolis doigts à croquer.

COLOMBINE.

C'eſt bien.... Mais à préſent tu vas me dire ce qui t'a rendu inviſible pendant trois jours.

ARLEQUIN.

D'abord un rôle neuf à étudier, dans une Pièce nouvelle, qu'on n'a jamais jouée.

COLOMBINE.

Je te l'aurois fait répéter.

ARLEQUIN.

C'eſt un rôle de Valet, & tu ſais bien, ma bonne amie, qu'auprès de toi je ne puis répéter qu'un rôle d'Amoureux. Enſuite, comme le Directeur m'avoit promis ton engagement, je n'ai pas voulu venir ſans te l'apporter, & le voici.

COLOMBINE.

Il m'engage ſans me connoître!

ARLEQUIN.

Sur le bien que je lui ai dit de toi; oh! il a une grande confiance en moi.... (*montrant les affiches*) J'ai tous ſes papiers... C'eſt moi qui ſuis chargé de ſa correſpondance avec le Public.

COLOMBINE.

AIR: *Je ſuis Lindor.*

Peut-être auſſi, guidé par la tendreſſe,
Du Directeur as-tu ſurpris la foi.

ARLEQUIN.

Comment ?

COLOMBINE.

Mon Arlequin aura parlé de moi,
Comme un Amant parle de ſa Maîtreſſe.

ARLEQUIN.

Je n'ai dit que ce qu'il falloit dire, & tu dois faire ton début.

COLOMBINE.

AIR : *Tout comme a fait ma mère.*

Mon ami, c'eſt bien difficile ;
Moi débuter ! la peur me prend.
Je voudrois pouvoir être utile ;
Mais comment l'être ſans talent ?
Dame, dame, je ne ſais rien ;
Dame, dame, je le ſais bien ;
Mais enfin je ſens qu'il faut plaire,
Et je ferai (*bis*) tout ce qu'il faudra faire.

ARLEQUIN.

C'eſt bon ça.... Du zèle, de la bonne volonté, de la bonne humeur.... de la bonne humeur ſur-tout.

AIR *du Vaudeville des Jumeaux de Bergame.*

Troupeau joyeux du Vaudeville
Doit ſe mener par la gaîté ;
Mais la brebis la plus docile
Un jour peut prendre de côté.
Malgré les ſoins, la prévoyance,
Souvent rien n'allant à ſon gré,
Par mainte & mainte circonſtance
Notre Directeur eſt BARRÉ.

COLOMBINE.

Barré ! comment donc ça ?

ARLEQUIN.

AIR : *C'eſt un enfant.*

Oh ! c'eſt ſur-tout, c'eſt par les Femmes
Que ſouvent il eſt tourmenté :
A chaque inſtant avec ces Dames
Le Répertoire eſt arrêté.
Mon Dieu, que de peines !
Vapeurs & migraines....
Il faut paroître, on s'en défend ;
On fait l'enfant. *bis.*

COLOMBINE.

J'eſpère que perſonne ne ſe plaindra de moi.

ARLEQUIN.

C'eſt ce que j'ai dit, & tu vas ſigner ton engagement ; ça preſſe. (*On entend la claquette de la petite Poſte.*)

COLOMBINE.

Ah ! c'eſt Gilles !

ARLEQUIN.

Mon rival !

COLOMBINE.

Je ne veux pas lui parler.

ARLEQUIN.

Rentre, je vais le recevoir.

(*Colombine rentre, & Arlequin ſe met devant la porte, le chapeau ſur l'oreille & la batte ſur l'épaule.*)

SCENE IX.

ARLEQUIN, GILLES.

GILLES, *agitant ſa claquette.*

(*Il a un porte-feuille de Facteur de la petite Poſte, & il tient une très-grande lettre pliée en poulet.*)

AIR : *De la petite Poſte de Paris.*

MON cœur, ma flamme & mon eſprit,
J'ai mis tout ça dans mon écrit,
Et ſi demain j'obtiens ſa main,
J'aurai l'honneur après-demain
De l'annoncer en tout pays,
Par la p'tit' Poſte de Paris.

(*Il appelle:*)

Mam'zelle Colombine !

AIR : *Pour la Baronne.*

De tous les Gilles
Si par-tout l'amour eſt vanté,
C'eſt que les Gilles ſont agiles,
Et j'ai le plus d'agilité
De tous les Gilles.

Mam'zelle Colombine !

AIR : *Sur le bruit de vos talens.*

Malgré moi le ſentiment
Vient agiter ma claquette ;
Malgré moi mon ſentiment
Fait aller cet inſtrument.

Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan.
Viens, ô ma Colombinette!
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan.
C'eſt ton Gilles qui t'attend.

(*Il s'approche de la porte, & Arlequin lui donne un coup de batte.*)

GILLES.

Qu'eſt-ce?

ARLEQUIN.

Quoi?

GILLES.

Une lettre.

ARLEQUIN.

Pour qui?

GILLES.

Pour Colombine.

ARLEQUIN.

De quelle part?

GILLES.

De la mienne.

ARLEQUIN, *prenant la lettre.*

C'eſt bon.

GILLES.

Comment?

ARLEQUIN.

Je ſuis chargé de la recevoir.

GILLES.

Par qui?

ARLEQUIN.

Par le père.

GILLES.

C'eſt différent.

ARLEQUIN.

C'eſt comme ça. (*Il l'ouvre.*)

GILLES, *voulant l'en empêcher.*

Vous ne la lirez pas.

ARLEQUIN.

Je la lirai.

GILLES.

Après Colombine.

ARLEQUIN.

Avant.

GILLES.

Toujours par ordre?

ARLEQUIN.

Toujours.

GILLES.

C'eſt fort.

ARLEQUIN, *lui donnant un coup de batte.*

Taiſez-vous.

GILLES.

Je me tais.

ARLEQUIN, *prêt à commencer.*

C'eſt de la groſſe.

GILLES.

Ça ſe voit mieux.

ARLEQUIN, *déployant la lettre écrite ſur le plus grand papier.*

Rien que ça ?

GILLES.

Pas davantage.

ARLEQUIN.

Mais c'eſt le Logographe ?

GILLES.

Vous voyez.

ARLEQUIN, *liſant.*

Mademoiſelle.. « Ce qui fait que mon père.. » (*s'interrompant*) ça commence comme ça ?

GILLES.

Ça finit encore mieux.

ARLEQUIN.

Et pas de points, pas de virgules ?

GILLES.

Ils ſont à la fin.

ARLEQUIN, *liſant* (*).

Ce qui fait que mon père m'ayant toujours dit qu'il n'a que moi d'héritier, & venant de bonne

(*) *Nota.* La lecture de cette lettre indique aſſez le jeu d'Arlequin, que Gilles interrompt ſouvent par le bruit de ſa claquette, dont l'autre ſe rend maître après différens jazis.

race, il eſt toujours vivant, & me diſant qu'en nous épouſant, & faiſant ce que font les honnêtes gens, vous aurez le bien de lui, mon père, ſans préjudice de l'amour de moi, ſon fils, & des égards de feu ma mère qui eſt morte ſans enfans, ce qui ne fera rien à notre mariage qui eſt ſûr, comme il eſt ſûr que je ſerai, tant que je vous aimerai, pénétré de vos très-humbles attraits, Gilles. (*le conſidérant du haut en bas*) Gilles!

GILLES.

Je n'ai mis que trois jours à la faire.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas trop.

GILLES.

Je ſuis fort depuis que j'ai mon état.

ARLEQUIN.

Votre état!

GILLES.

Mon amour va un train de poſte.

ARLEQUIN.

Vous avez un état?

GILLES.

Homme de lettres; c'eſt clair: & leſte, preſte, à la dernière levée comme à la première.

AIR: *C'eſt dans cette égalité même.*

Toujours debout, toujours en route,
Il n'eſt pas de pas qui me coûte,
Pour bien faire ce que je fais.
Point d'ami, de dépoſitaire,

De miniſtre, d'homme d'affaire,
Qui ſoit chargé d'autant d'effets,
Projets, billets,
Placets, poulets.
L'un me ſourit, l'autre m'arrête,
Et moi qui ſuis homme de tête,
Je vais de Paris à Neuilli,
De Neuilli je trotte à Paſſi;
Puis, dans un tour de promenade,
Je me retrouve à l'Eſtrapade,
Par-tout de jour comme de nuit,
Dans le monde faiſant du bruit,
Et ſans rien emprunter du vôtre,
Apprenez qu'auſſi bien qu'un autre,
Apprenez, Monſieur le mutin,
Que je ſais faire mon chemin.

ARLEQUIN.

Ce ne ſera pas auprès de Colombine, toujours.

GILLES.

Quand le père eſt pour?

ARLEQUIN.

La fille eſt contre.

GILLES.

Pas vrai.

ARLEQUIN.

Un démenti!

GILLES.

Rendez-le-moi.

ARLEQUIN.

Je te le rends..... & je ne veux pas que tu reviennes ici.

GILLES.

Encore de la part du père ?

ARLEQUIN.

De la mienne.

GILLES.

On vous aime ?

ARLEQUIN.

Comme on ne vous aime pas.

GILLES.

Impoſſible.

ARLEQUIN.

AIR : *Je ſuis Carmelite, moi.*

Du Vaudeville afficheur ordinaire,
Colombine a ma foi.
Et vous croyez, Monſieur le téméraire,
Me faire ici la loi !
Sangodémi ! Nargue de ta colere.

(*Arlequin pouſſe rudement Gilles qui va ſe heurter contre la maiſon de Caſſandre, où voyant la porte ouverte, il la ferme & s'empare de la clef.*)

(*Montrant les affiches qui ſont à ſa ceinture.*)

J'ai du caractère,
Moi,
J'ai du caractère.

Et la preuve, c'eſt que je te défens de mettre le pied dans la maiſon.

GILLES, *montrant la clef qu'Arlequin ne voit pas.*

Et moi, je t'en empêche. (*A part.*) Allons chercher le père. (*Il ſort.*)

SCENE X.

ARLEQUIN, *ſeul.*

TU m'en empêches ! . . . Oh ! bien oui . . . .
il appelle : Colombine ? . . . . Colombine ? . . .
Tiens . . . il a volé la clef . . . Colombine ?

SCENE XI.

ARLEQUIN, COLOMBINE, *paroiſſant à la fenêtre.*

COLOMBINE.

EST-IL parti ?

ARLEQUIN.

Oui, avec la clef.

COLOMBINE.

Eh bien ! me voilà enfermée.

ARLEQUIN.

Et l'engagement qui n'eſt pas ſigné.

COLOMBINE.

Comment faire ?

ARLEQUIN.

Ne t'embarraſſe pas . . . La plume & l'encre . . .

COLOMBINE.

J'y ſuis.

ARLEQUIN

ARLEQUIN *prend ſon échelle, monte à la fenêtre, tire l'engagement de ſa poche, & le met ſur ſa tête.*

Tiens, voilà la table, ſigne.

COLOMBINE, *ſignant.*

C'eſt fait.

ARLEQUIN.

As-tu mis la patarafe ?

COLOMBINE.

Tout y eſt.

ARLEQUIN.

AIR : *Le petit mot pour rire.*

Terminons ça par un baiſer.

COLOMBINE.

Suis-je fille à te refuſer ?

ARLEQUIN, *l'embraſſant.*

C'eſt de la confiture.

ENSEMBLE.

De tous actes que font entr'eux
Fille & garçon bien amoureux,
C'eſt là, là, là, là, là, là, la bonne ſignature.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, GILLES.

GILLES, *en entrant.*

(*Avec humeur.*)

JE n'ai pas trouvé M. Caſſandre au café. (*Voyant Arlequin & Colombine s'embraſſer.*) Ah ! mon bon Dieu ! qu'eſt-ce que je vois ?

AIR : *Monſieur, je remplis mon devoir.*

Quel ſpectacle s'offre à mes yeux !
C'eſt l'Afficheur & la traîtreſſe.
Ciel ! je reviens donc en ces lieux
Pour voir afficher ma maîtreſſe.

(*Il s'approche doucement, écoute, & peu à peu ſe trouve au pied de l'échelle.*)

ARLEQUIN.

AIR : *Guillot a des yeux complaiſans.*

Je verrai donc à chaque inſtant
Ta friponne de mine !

COLOMBINE.

Mais ſeras-tu toujours conſtant
Avec ta Colombine ?

ARLEQUIN.

De tous les Amans, mon cher cœur,
Je ſuis le plus fidèle.

GILLES, *à part.*

D'où je conclus qu'après Monſieur
Il faut tirer l'échelle. *bis.*

(*Il fait tomber l'échelle à terre, Arlequin ſe raccroche à la fenêtre, & entre dans la maiſon. Gilles, croyant qu'Arlequin eſt tombé, cherche à terre.*)

Tiens ! il n'eſt pas encore tombé ! (*Il regarde en l'air.*) Je ne vois rien... Je gage qu'il eſt entré chez elle... (*criant & parcourant à grands pas le Théâtre.*) Au feu, Monſieur Caſſandre ! A l'aſſaſſin, Monſieur Caſſandre ! Au meurtre, Monſieur Caſſandre ! Au voleur, Monſieur Caſſandre.

SCENE XIII ET DERNIERE.

Les Mêmes, CASSANDRE.

CASSANDRE, *tout eſſouffle, heurtant Gilles en entrant.*

QUI? quoi? qu'eſt-ce? quel voleur?

GILLES.

Chez vous.

CASSANDRE.

Chez moi, un voleur!

ARLEQUIN, *à la fenêtre, montrant ſes mains.*

Meſſieurs, ne badinons pas, je ne prends rien.

CASSANDRE.

C'eſt l'Afficheur! Comment, coquin! dans ma maiſon!

ARLEQUIN.

C'eſt que je ſuis tombé.

CASSANDRE.

Là haut!

ARLEQUIN.

C'eſt que j'ai gliſſé.

GILLES.

Ce n'eſt pas ça, c'eſt moi qui l'ai pouſſé.

CASSANDRE.

Tombé, pouſſé, gliſſé..... Mais je n'entends rien à tout ceci.... Donnez-m'en donc la clef.

GILLES, *lui donnant la clef de la maiſon.*

La voilà.

CASSANDRE.

Comment ?

GILLES.

C'eſt moi qui ai fermé la porte.

CASSANDRE.

Pourquoi ?

GILLES.

Pour l'empêcher d'entrer.

CASSANDRE.

Pour l'empêcher....

ARLEQUIN, *d'un ton ſuppliant.*

Monſieur Caſſandre ! Monſieur Caſſandre !

CASSANDRE.

Deſcendras-tu ?

ARLEQUIN.

Par où ?

CASSANDRE.

Par où tu es monté.

ARLEQUIN.

AIR : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Rendez-moi mon échelle
De bois,
Rendez-moi mon échelle.

CASSANDRE, *à Gilles.*

Rends-lui donc ſon échelle
De bois,
Rends-lui donc, rends-lui donc ſon échelle.

GILLES, *poſant l'échelle ſous la fenêtre.*

Tiens, voilà ton échelle
De bois,

Tiens, voilà ton échelle.

(*Pendant le couplet, Caſſandre ouvre ſa porte, Arlequin deſcend par la fenêtre & Colombine ſort de la maiſon.*)

COLOMBINE.

Mon père !

CASSANDRE, *la repouſſant.*

Retirez-vous.

ARLEQUIN.

Monſieur Caſſandre, écoutez-moi.

GILLES.

Ne l'écoutez pas.

ARLEQUIN & COLOMBINE, *aux genoux de Caſſandre.*

AIR : *Vive le vin, vive l'amour.*

Vous nous voyez à vos genoux,
Monſieur Caſſandre, } écoutez nous.
Mon père, hélas ! }
Quittez, quittez ce front ſévère,
Vous n'avez pas un cœur de pierre,
Et votre fille tient de vous.
Je ne veux être ſon }
Il ne veut être mon } époux
Qu'afin de vous nommer { mon } père.
{ ſon }

GILLES.

AIR : *Tous les hommes ſont bons.*

Bâtonnez, rejettez,
Repouſſez, rebutez,
Renfermez, maltraitez ;
Approuvez, partagez,
Animez, prolongez
Ma colère.
Sur moi fixez votre choix ;
Tâchez au moins une fois
D'être père.

(*Pendant ce couplet Caſſandre s'attendrit par degrés juſqu'aux larmes.*)

CASSANDRE, *pleurant.*

Levez vous, mes chers enfans, vous m'attendriſſez trop.

GILLES.

Tiens, cet autre qui pleure !

ARLEQUIN & COLOMBINE, *ſe jettant au cou de Caſſandre qui leur tend les bras.*

Mon père !

GILLES, *à Caſſandre.*

Eh bien ! qu'eſt-ce que vous faites donc ?

CASSANDRE.

Que veux-tu, mon ami ? cette affaire-là étoit ſi avancée... Et puis d'ailleurs, (*d'un ton pathétique*) La colère ſe taît où parle la nature.

GILLES, *le contrefaiſant.*

C'eſt bien en vrai Caſſandre achever l'aventure !

CASSANDRE, *à Arlequin.*

Mais, Monſieur, vous ne ſavez peut-être pas une choſe : c'eſt que ma fille n'a rien ; je ne peux lui donner que cette maiſon-là, que je garde.

ARLEQUIN.

C'eſt d'un bon père.... Mais, Monſieur Caſſandre, votre fille peut ſe paſſer de vos richeſſes ; je la place au Théâtre du Vaudeville.

CASSANDRE.

En vérité !

ARLEQUIN.

Et je m'offre à vous y faire entrer vous-même.

CASSANDRE.

Monſieur....

AIR : *De la béquille.*

Sur ce Théâtre-là
Brilla plus d'un Caſſandre :
De ces Caſſandres-là
J'ai l'honneur de deſcendre.
Voulez-vous que j'y brille ?
Il vous faut en ce cas
Rajeunir la béquille
Du père Barnabas.

GILLES, *à Arlequin.*

Es-tu homme à m'y faire débuter ?

ARLEQUIN.

Oui, dans les Niais.

GILLES.

Qu'eſt-ce que c'eſt que les Niais, Monſieur ? Non, Monſieur, je veux faire les Amans, Monſieur ; on ſe marie tous les jours, & voilà ce qu'il me faut, Monſieur.

COLOMBINE.

Eh bien, tu joueras les Amoureux, Gilles.

GILLES.

On ne vous demande pas votre avis, Mam'zelle.

VAUDEVILLE.

ARLEQUIN.

AIR : *Le ſommeil fuyoit de nos yeux.*

Je ſuis Afficheur, je devrois
En tout tems avoir de l'ouvrage :
On affiche plus que jamais ;
Dans tous les coins, c'eſt une rage :
Cependant, comme auparavant,
Arlequin n'en eſt pas plus riche ;
Sans l'employer, le plus ſouvent
Soi-même l'on s'affiche.

GILLES.

En amour, Monſieur l'Afficheur,
Vous connoiſſez quel eſt mon ſtyle,
Et vous ſaurez qu'en fait d'honneur
Je ſuis encore plus difficile :
Pour être vus, prônés, courus,
Les ſots veulent qu'on les affiche ;

Les Gilles pour être connus,
N'ont pas beſoin d'affiche.

CASSANDRE.

Sur tous les murs, en cent façons,
Et ſous le prétexte d'inſtruire,
Changeant de couleurs & de tons,
Que d'hypocrites ſavent nuire !
Les intrigans & les méchans,
Se couvrant d'un titre poſtiche,
Hélas ! combien d'honnêtes gens
Sont dupes de l'Affiche !

COLOMBINE, *au Public.*

Tout Afficheur eſt plus ou moins
Enclin à dorer la pillule,
Et tous les jours il met ſes ſoins,
A trouver un Public crédule.
Venez, Meſſieurs, venez chez nous ;
Quand plus d'un charlatan vous triche,
Nous tâcherons d'être pour vous
Ce que promet l'Affiche.

ARLEQUIN, *au Public.*

Arlequin débute ce ſoir
Avec trois de ſes Camarades :
Le Directeur a voulu voir
Si l'on aime encor les Parades :
Un certain bruit nous apprendra
Que ce champ doit reſter en friche ;
Un certain autre nous dira,
Encor la même Affiche.

FIN.

De l'Imprimerie de CHARDON, rue de la Harpe.

LA NÉGRESSE;

OU

LE POUVOIR

DE LA RECONNOISSANCE,

COMÉDIE

En un Acte, en Prose & en Vaudevilles, mêlée de Divertissemens;

Par MM. RADET & BARRÉ.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Vendredi 15 Juin 1787.

A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place de la Comédie Italienne.

M. DCC. LXXXVII.

PERSONNAGES,	ACTEURS,
ZILIA, jeune Négreſſe,	*Mlle Carline.*
ZOÉ, ſa ſœur,	*Mlle Renaud cadette.*
DORVAL, fils, jeune François,	*M. Michu.*
DORVAL, ſon pere, Capitaine de Vaiſſeau Marchand,	*M. Courcelle.*
FRONTIN, valet de Dorval fils,	*M. Trial.*
PASQUIN, valet de Dorval pere,	*M. Valleroy.*
UN MATELOT,	*M. Dufreſnoy.*
TROUPE DE MATELOTS.	
NEGRES ET NÉGRESSES.	

La Scene eſt dans une Iſle d'Afrique, habitée par des Negres.

LA NÉGRESSE,

COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente un déſert. Au fond, une chaîne de rochers eſcarpés ; ſur le devant une grotte dont l'entrée eſt cachée par des arbres. Tandis que l'Orcheſtre joue l'ouverture, une troupe de Negres armés pour la chaſſe traverſe le Théâtre.

SCENE PREMIERE.

DORVAL, FRONTIN.

(*Dorval ſort de la grotte & ſuit les Negres de vue ; Frontin reſte à l'entrée. Tous deux ſont armés de piſtolets.*)

FRONTIN.

AIR : *Sous un Ormeau.*

N'AVANCEZ pas,
Car s'ils revenoient ſur leurs pas,
Mon cher maître, hélas !
Ah !
D'effroi mon cœur s'en va.
Ah !

DORVAL.

Ils ſont loin, je les vois
Tout là-bas s'enfoncer dans les bois.
Ne crains point leur retour;
A chaſſer ils ſeront tout le jour.

FRONTIN, *avançant en tremblant & ſuivant des yeux les Negres de vue.*

Mais, en effet,
Pour aujourd'hui,
Oui,
C'en eſt fait;
Enfin nous voilà
Défaits de ces Meſſieurs-là.
Ah!

(*Ils accrochent leurs piſtolets à des branches d'arbres, près de la grotte.*)

DORVAL.

Allons, mon pauvre Frontin, de la patience.

FRONTIN.

Il le faut bien, vraiment; qui ſait quand nous ſortirons de cette Iſle? La crainte d'être découverts par les Negres qui l'habitent, ne nous permet pas même de nous promener au bord de la mer pour y attendre le paſſage de quelque vaiſſeau.

DORVAL.

Ce n'eſt pas-là ma plus grande inquiétude. O mon pere! aurez-vous échappé à l'horrible tempête qui ſépara nos deux vaiſſeaux? Le ciel aura-t-il pris ſoin de vos jours?.... Ah! je ne me plain-

drois pas de mon ſort ſi je pouvois être tranquille ſur le vôtre.

FRONTIN.

Oh ! le bâtiment que commandoit Monſieur votre pere, étoit plus que le nôtre en état de réſiſter au vent ; & puis il ne ſe ſera peut-être pas briſé contre un rocher.

DORVAL.

Quelles ſeroient en ce moment ſes alarmes s'il pouvoit connoître notre ſituation !

FRONTIN.

Il faut y être pour en avoir une idée.

AIR : *Des Trembleurs.*

Depuis qu'un cruel naufrage
Abîmant notre équipage,
Nous jetta ſur le rivage
De ces funeſtes climats,
Je crains qu'un Tigre ſauvage,
Ou qu'un Lion plein de rage,
Ou qu'un Negre antropophage
De nous ne faſſe un repas.

DORVAL.

Cette grotte nous met à l'abri des bêtes féroces ; & quant aux Negres, que pouvons-nous en craindre, éloignés de toute habitation ? La chaſſe, il eſt vrai, les amène quelquefois par ici, mais ils ne s'y arrêtent jamais ; d'ailleurs, ne ſommes-nous pas bien armés ?

FRONTIN.

Oui ; nous avons chacun deux piſtolets ; mais

quand ils ſeront vuides, avec quoi les recharger? Nous n'avons ni poudre ni bales. Il faudra en venir aux mains, & que pourrons-nous alors, vous & moi, contre tous les habitans de cette Iſle?

DORVAL.

AIR : *De Catinat.*

Nous pourrons, mon ami, leur vendre cher nos jours.

FRONTIN.

Sans doute, ce moyen eſt d'un puiſſant ſecours.
Oui; mais à quelque prix que l'on vende ſes jours,
Sur un pareil marché, Monſieur, on perd toujours.

DORVAL.

Va, va, diſſipe tes frayeurs.

FRONTIN.

Vous ſavez bien que ces maudits Negres ont juré de ſacrifier tous les blancs qui aborderoient dans leur Iſle. Eſt-ce notre faute à nous, ſi nous ne ſommes pas noirs comme eux?

DORVAL.

Ce n'eſt point-là le motif de leur averſion pour nos ſemblables. Jadis ils ont accueilli les Européens; ils les ont reçus dans leur Iſle avec douceur & amitié. Enchantés de les voir, empreſſés à leur plaire, ils leur offroient des ſecours avec la plus naïve joie; mais les cruautés & les perfidies des blancs les ont bientôt fait chaſſer ſans retour par les habitans du pays, dont les mœurs ne ſont pas naturellement cruels. Nous en pouvons juger par Zilia, cette charmante Négreſſe....

FRONTIN.

Oh! ce ne sont pas les femmes que je redoute.

AIR : *Guillot un jour trouva Lisette.*

Aisément la pitié s'empare
D'un sexe né pour la douceur ;
Chez le peuple le plus barbare
Je n'en craindrois point de rigueur.
La bienfaisance est son partage,
Et si par un autre langage
Le naturel est déguisé,
Sous l'extérieur d'une sauvage
On trouve un cœur apprivoisé. *bis.*

DORVAL.

Que d'obligations n'avons-nous pas à celle-ci!

AIR : *Dans cette aimable solitude.*

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Elle nous donne un ſûr aſyle,
Y conſerve en ſecret nos jours.
Douce, paiſible, &c.

FRONTIN.

C'étoit fait de nous ſans elle.

DORVAL.

Troiſieme Couplet.

Chaque jour ſa bonté nouvelle
Prévient nos beſoins, nos ſouhaits,
Et chaque jour un nouveau zèle
Ajoute un charme à ſes bienfaits.
Douce, paiſible, &c.

FRONTIN.

C'eſt bien dommage qu'elle ſoit noire... les traits les plus réguliers, la plus jolie petite taille... des graces, de la gentilleſſe....

DORVAL.

Une voix ſi douce, ſi touchante....

FRONTIN.

Et que ſa façon de parler le françois que vous lui avez appris, rend encore plus agréable..... « Bon ami, vous dit-elle ſouvent, moi voudrois » bien toi pas ennuier chez ma Nation ».

DORVAL.

Malgré les dangers & les déſagrémens d'un pareil ſéjour, elle m'y fait trouver des charmes, & près d'elle, j'oublie tous mes malheurs.

FRONTIN.

Moi, j'ai auſſi enſeigné le françois à ſa petite ſœur Zoé, qui, en revanche doit me procurer

des moyens.... Mais les voici l'une & l'autre.... Elles nous apportent nos proviſions pour aujourd'hui.... Comme elles accourent !

SCENE II.

LES MÊMES, ZILIA, ZOÉ, *venant du haut de la montagne.*

ZILIA.

AIR : *Ça, ça, que je mette.*

FAUT aller bien vîte,
Sœur à moi petite ;
Faut aller bien vîte,
Pour voir lui bientôt.

ZOÉ.

Bon ami tantôt
Fera danſer petite.

TOUTES DEUX.

Faut aller bien vîte
Pour voir lui bientôt.

DORVAL, *allant à Zilia, & la débarraſſant d'une corbeille qu'elle porte.*

Ma chere, ma bonne Zilia, que de peines je te cauſe !

ZILIA.

Non, moi jamais ſentir peine quand c'eſt pour bon ami.

DORV

Comment pourrai-je

ZOÉ.

Bon jour, Dorval.

DORVAL.

Bon jour, ma petite Zoé.

FRONTIN, *à Zoé.*

Avez-vous apporté ?....

ZOÉ.

Oui ; dans ça. (*montrant une corbeille qu'elle a posée.*) Noir beaucoup.

FRONTIN.

Noir beaucoup ? Bien.

ZOÉ.

Avec habit de ma nation.

FRONTIN.

Enfin je pourrai donc aller à la découverte sans crainte d'être reconnu. Allons vîte nous ajuster.

(*Il entre dans la grotte, & emporte la corbeille.*)

ZOÉ.

Vous deux causer tranquilles ; moi guetter tout au tour.

(*Elle se retire pour veiller à ce qu'ils ne soient point surpris.*)

SCENE III.

DORVAL, ZILIA.

DORVAL.

CHERE Zilia, que de bonté !

ZILIA.

AIR : *D'l'inſtant qu'on nous mit en ménage.*

Oh non, non, parole mauvaiſe ;
Dis pas à moi, que de bonté !
Dis ſeulement, dis, toi bien aiſe,
Et cœur à moi bien plus flatté.
Bon ami, bon ami, moi toujours m'empreſſe ;
Moi voudrois toi toujours ſervir,
Toujours, & puis encor ſans ceſſe ;
Pour Zilia c'eſt tout plaiſir.

DORVAL.

Même air.

Zilia, pour ma jouiſſance,
Ah ! laiſſe, laiſſe-moi du moins
T'exprimer la reconnoiſſance
Que méritent ces tendres ſoins.
Je le dois, je le dois, & mon cœur m'en preſſe ;
Te rendre grace eſt mon deſir ;
A tes bienfaits ſonger ſans ceſſe,
Pour ton ami c'eſt tout plaiſir.

DORVAL. Te rendre grace, &c.

ZILIA. Moi voudrois toi, &c.

ZILIA.

Bon ami, toi trouver moi bien mise aujourd'hui ?

DORVAL.

Fort bien.

ZILIA.

Voudrois bien habiller moi comme femme chez ta nation ; mais moi pas pouvois.

DORVAL, *remarquant une guirlande de coquilles que porte Zilia.*

Quelle ſinguliere parure ? il me ſemble ne t'avoir jamais vu....

ZILIA.

Oh ! non. Moi porter aujourd'hui premiere fois. Toi pas deviner ça ?

DORVAL.

Non.

ZILIA.

Moi pas ſavois comme toi écrire ſur papier ; moi écrire avec coquilles. Moi expliquer.

AIR : *L'autre matin je vis Thémire.*

Tiens, d'abord coquille premiere,
Veut dire jour ſi beau pour moi,
Où mauvais tems, vents en colere,
Ont fait à moi
Préſent de toi.

Puis vois-tu couleur pas brillante :
Ces jours-là, toi chagrin bien grand ;
Mais après, coquille éclatante ;
C'eſt premier jour où toi content.

DORVAL.

Charmante !

ZILIA.

Cette autre rappelle de même,
Jour pour moi bien cher à jamais,
Où moi, pour dire à toi je t'aime,
Apprendre premier mot françois.

Vois-tu derniere plus jolie ?
Marquer jour avant celui-ci....
Moi ſongerai toute ma vie....
Et toi bien ſouvenir auſſi.

DORVAL.

Oh ! oui, toujours.

ZILIA.

A préſent parure finie ;
Toujours la porter ſur mon cœur :
Si toi plus n'aimer bonne amie,
Moi toujours là peine & douleur.

DORVAL.

Non, ma chere Zilia, non, tu n'auras jamais à te plaindre de ton ami.

ZILIA.

Moi ſais bien toi malheureux chez ma nation.

DORVAL.

AIR : *Un bandeau couvre les yeux.*

Si jamais j'éprouve ici
Chagrin, ou peine, ou ſouci,
Ce n'eſt qu'en ton abſence.
Je te vois, plus de douleur,
Et je ſens.....je ſens que mon bonheur
Dépend de ta préſence.

ZILIA.

Apprends à moi, bon ami,
Diſcours ſi joli,
Diſcours tant joli :
Moi veux dire de même à toi ;
Toi comme moi,
Moi comme toi.

DORVAL.

Dis avec moi :

TOUS DEUX, *alternativement.*

Si jamais j'éprouve ici, &c.

ZILIA.

Ah ! joli, joli ! Moi ſouvent répéter encore une autre fois. Mais toi pas jouer aujourd'hui avec flûte ?

DORVAL.

Serois-tu bien aiſe de m'entendre ?

ZILIA.

Oui, bon ami ; moi charmée beaucoup.

DORVAL.

Je n'ai de plaiſir à jouer que lorſque ma Zilia prête l'oreille à mes ſons.

ZILIA.

Oh bien, moi écouter toujours davantage.

(*Dorval joue ſur ſa flûte.*)

ZILIA.

Bon ami, moi trouver flûte bien jolie, bien douce ; mais moi mieux aimer encore quand toi chanter pour Zilia.

DORVAL.

Que ſa tendre naïveté m'enchante !

AIR : *Daigne accueillir, charmant bouton de roſe.*

J'ai fui l'Amour, j'ai craint ſon eſclavage,
Et j'ai bravé les plus charmans appas ;
Mais aujourd'hui le cœur d'une Sauvage
M'apprend enfin que le mien ne l'eſt pas. } *bis.*

ZILIA.

Ah ! oui, voix à toi plus douce encore que flûte....Mais moi bien fâchée.

DORVAL.

Pourquoi donc ?

ZILIA.

Moi voulois..... pas poſſible.

DORVAL.

Comment ?....

ZILIA.

Moi voudrois entendre voix à toi & flûte à toi enſemble.

DORVAL.

Il eſt vrai que cela ne ſe peut pas....Mais attends...Il me vient une idée...Tu joueras tandis que je chanterai.

ZILIA.

Mais moi pas ſavois.

DORVAL.

Tu ſouffleras ſeulement. Tiens, eſſaye.

(*Elle ſouffle dans la flûte.*)

Bon, tu vas voir.

(*Dorval eſt aſſis à côté de Zilia; il a les doigts placés ſur la flûte tandis que Zilia ne fait que ſouffler dans l'inſtrument, ce qui fait l'accompagnement du couplet ſuivant.*

DORVAL.

Même Air que le précédent.

En tous climats l'amour veut qu'on s'engage.
Dans tes regards il parle, & j'obéis.
Ah! différens de mœurs & de langage,
Deux vrais amans ſont de même pays. } bis.

ZILIA.

Bien, bien. Moi apprendre d'abord pour jouer enſemble.

SCENE IV.

LES MÊMES, FRONTIN, *ſortant de la grotte en Negre*, ZOÉ, *venant du fond du Théâtre.*

DORVAL, *prenant Frontin pour un habitant de l'Iſle.*

OH! ciel!

ZILIA.

Ah! malheur!

FRONTIN.

FRONTIN.

AIR : *Monſieur Charlot.*

Suis-je bien noir ? ai-je bien la figure,
Et l'air & la tournure ?...

DORVAL, ZILIA.

C'eſt Frontin !

FRONTIN.

Oui,
Vraiment, c'eſt lui.

(*Tous lui rient au nez.*)

ZOÉ, *à Frontin.*

Toi, bien joli,
Toi, bien noirci.

FRONTIN.

Moi, ſans crainte aujourd'hui,
Me promener ici.

DORVAL.

Eh ! tu as imaginé cela....

FRONTIN, *montrant Zoé.*

Avec mon Teinturier.

DORVAL.

Mais, butor, comment as-tu pu te réſoudre....

FRONTIN.

Eſt-ce qu'un homme doit tenir à ſa figure ? fi donc ! cela n'appartient qu'à nos petites maîtreſſes.

AIR : *Guillot a des yeux complaiſans.*

Liſe aux dépens de ſa ſanté,
Veut être fraîche & belle ;

Liſe fait tout pour la beauté,
Le reſte eſt bagatelle,
Mais ici craignant d'être atteint
De quelque coup funeſte,
Frontin a dû riſquer ſon teint
Pour conſerver le reſte.

DORVAL.

Quelle extravagance!

FRONTIN.

Même Air.

Lorſque l'on eſt chez l'Etranger,
Il faut ſuivre l'uſage.
Tenez, cela me fait ſonger
Aux paroles d'un Sage:
Celui qui veut plaire aujourd'hui,
En toute conjoncture,
Doit d'abord ſur celle d'autrui
Compoſer ſa figure.

DORVAL.

Beau raiſonnement.

FRONTIN.

Je vous ai conſervé du noir, & vous ferez fort bien de m'imiter, nous ne riſquerions plus d'être reconnus.

DORVAL.

Tais-toi, imbécille.

FRONTIN.

Je ſuis sûr d'ailleurs que Zilia vous aimeroit davantage: demandez-lui plutôt?

ZILIA, *à Dorval.*

AIR : *Loin de toi, tendre Thémire.*

Toi changer pour bonne amie !
Zilia non point vouloir.
Moi, jamais pareille envie,
Jamais desirer toi noir.
Ah ! c'est changement contraire
Qui feroit bonheur de moi.
Voudrois, pour à toi mieux plaire,
Que moi blanche comme toi. *bis.*

DORVAL.

De cette métamorphose
Ne desire point l'effet.
Crois qu'en moi rien ne s'oppose
A l'amour le plus parfait.
Tu reçus de la nature
Tout ce qui fait le bonheur ;
Ta belle ame est ta parure,
Et ta beauté c'est ton cœur. *bis.*

ZOÉ, *accourant du fond du théâtre.*

Sœur, sœur, venir toutes.... là, tout près.

DORVAL.

Que veut-elle dire ?

FRONTIN.

Ah ! malheureux ! c'est fait de nous.

ZILIA.

Pas mauvais, bon ami : moi dire à toi. Compagnes à moi deux jours avant aujourd'hui, voir homme blanc & moi ensemble ; mais toutes promis à moi secret si elles pouvoient connoître toi.

FRONTIN.

Voilà ce que j'ai toujours craint.

DORVAL.

Eh, ſi elles manquoient au ſecret?

ZILIA.

Non, non, pas pouvoient.

AIR: *Dans ces déſertes campagnes.*

Dans nos déſertes campagnes,
Pas jamais mauvaiſe foi.
Moi, répondre pour compagnes
Quand promis ſecret à moi.
Si nature bonne mere
Refuſer à nous beauté:
Nous donner faveur plus chere,
Franchiſe & fidélité.

FRONTIN.

Monſieur, moi je tremble.

DORVAL.

Poltron!

FRONTIN.

AIR: *Je ne ſais pas devin.*

Hélas! mille autres, comme moi,
En ces lieux ſentiroient l'effroi
S'emparer de leurs ames.
Quoi! voir ſa conſervation
Soumiſe à la diſcrétion
De vingt ou trente femmes!

DORVAL.

Eh! que riſques-tu? n'es-tu pas naturaliſé?

FRONTIN.

Hom!

(*Pendant le couplet ſuivant les Négreſſes paroiſſent, & s'arrêtent en conſidérant Dorval avec intérêt, mais ſans oſer s'avancer, quoique Zoé les y engage.*)

ZILIA, *à Dorval.*

AIR : *Non, non, Doris, ne penſe pas.*

Venir compagnes par ici,
Voir homme blanc tout auprès d'elles :
Entendre inſtrument ſi joli,
Et chanſons à toi bien plus belles.
Toi, leur enſeigner quelques mots,
Pour que françois puiſſent comprendre :
Puis après dormir en repos ;
Bien aimer toi, moi leur apprendre.

FRONTIN, *appercevant les Négreſſes au fond du Théâtre.*

Ahie ; ahie ! les voilà.

SCENE V.

LES MÊMES, PLUSIEURS NÉGRESSES.

ZILIA.

BON ami, compagnes à moi pas oſer approcher. Toi, jouer avec flûte, alors toutes venir tout près & bien contentes.

(*Dorval joue l'air :* Viens dans mes bras, mon aimable Créole. *Les Négreſſes écoutent avec grand plaiſir,*

s'approchent petit-à-petit de Dorval, & ſe mettent à danſer. Frontin ſe tient à l'écart. Zoé le prend par la main & le conduit tout tremblant près des Négreſſes, à qui elle fait entendre qu'il s'eſt ainſi barbouillé la figure pour n'être pas reconnu pour un blanc, ce qui les fait rire.)

FRONTIN, *faiſant de profondes révérences aux Négreſſes qui l'entourent en danſant le calenda.*

AIR *du calenda.*

Je ſuis votre ami.

LES NÉGRESSES.

Koui, koui, koui.

FRONTIN.

Comment vous en va ?

LES NÉGRESSES.

Koui, koui, koua.

FRONTIN.

Aimables brunettes,
Salut & ſanté ;
Gentilles fillettes,
De votre gaîté
Frontin eſt enchanté.
Je ſuis votre ami.

LES NÉGRESSES.

Koui, koui, koui.

FRONTIN.

Comment vous en va ?

LES NÉGRESSES.

Koui, koui, koua.

FRONTIN.

Frontin eſt bon diable,
D'excellente humeur;
Pour ſe rendre aimable,
Il a de bon cœur
Choiſi votre couleur....
Je ſuis votre ami.

AVEC LES NÉGRESSES.

Koui, koui, koui.

SEUL.

Songez bien à ça.

AVEC LES NÉGRESSES.

Koui, koui, koua.

SEUL.

Vous aimez la danſe,
Frontin danſera;
Toujours en cadence
Sans ceſſe il rira,
Et vous amuſera....
Je ſuis votre ami, &c.

Si dans cet aſyle
Quelque beau matin,
Les Bourgeois de l'Iſle
Nous trouvoient enfin,
Parlez bien pour Frontin....
Je ſuis votre ami, &c.

(*On entend des cris au fond du Théâtre.*)

FRONTIN, *avec effroi.*

Ah! je ſuis mort!

SCENE VI.

LES MÊMES, UN NEGRE, *& ſucceſſivement pluſieurs autres.*

ZILIA, *effrayée.*

OH Ciel! (*à Dorval.*) Toi, pas craindre, bon ami, nous bien cacher.

(*Dorval ſe trouvant ſur la ſcène du côté oppoſé à la grotte, ne peut y rentrer ſans s'expoſer à être apperçu au cas que quelqu'un vienne. Toutes les Négreſſes l'entourent pour le cacher au milieu d'elles. On voit ſur la montagne au fond du Théâtre, un Negre que pourſuit un tigre.*

DORVAL, *l'appercevant.*

Ciel! un homme pourſuivi par un tigre!

(*Il ſe débarraſſe des Négreſſes qui le cachent, & court à ſes armes qu'il a dépoſées près de la grotte.*)

FRONTIN, *à Dorval.*

Monſieur! qu'allez-vous faire?... Il ne m'écoute pas... Ah! grands Dieux! nous ſommes perdus!

(*Dorval va droit au tigre qui eſt ſur le Negre, & lui tire un coup de piſtolet: l'animal bleſſé s'élance ſur Dorval, qui de pluſieurs coups de lance, l'étend mort. Il va enſuite au Negre, l'aide à ſe relever. Ce malheureux fixe ſon libérateur, ſe proſterne à ſes pieds, & lui donne toutes les marques de la plus vive reconnoiſſance. Pendant cette pantomime, toutes les Négreſſes paroiſſent inquiettes de ce qui va ſe paſſer, & reviennent Zilia qui veut s'élancer après Dorval. Frontin tremble de tout ſon corps.*

Les Negres qui chaſſoient avec le Roi, arrivent, & paroiſſent très-ſurpris de voir un homme blanc. Le Roi leur montre le tigre qui alloit le dévorer ſans le ſecours de l'homme blanc; ils viennent ſur le devant de la ſcène en pouſſant des cris de joie qui font frémir Frontin.)

ZILIA, *courant à Dorval qui deſcend la montagne.*

Ah! bon ami! bonheur! grand bonheur! Toi ſauver chef ma nation. Lui (*montrant le Negre*) maître à tous, Roi chez nous.

DORVAL.

Je n'ai vu qu'un homme prêt à périr.

ZILIA, *à Dorval.*

Toi, bon ami, plus rien craindre jamais, lui faire amitié, protéger toi. A préſent toujours bien heureux.

FRONTIN, *à Zoé.*

Le Monarque eſt-il bienfaiſant?

ZOÉ.

Lui, bon, humain; toujours aimer faire bien à tous. Nous l'aimer beaucoup.

FRONTIN.

Il nous doit bien de la reconnoiſſance. Nous avons couru un grand danger pour ſauver la vie de ſa majeſté.

(*Tous les Negres font des careſſes à Dorval & danſent autour de lui. Cette eſpece de divertiſſement très-court, eſt interrompu par un coup de canon. Tous*

prêtent l'oreille; un ſecond coup ſe fait entendre. Frontin qui juſques-là s'eſt tenu loin des Negrès, monte précipitamment la montagne, & s'écrie avec la plus grande joie:

Ah! Monſieur! quel bonheur! Un vaiſſeau!

DORVAL.

Un vaiſſeau!

FRONTIN, *toujours ſur la montagne.*

Oui, Monſieur.... mais.... O ſurcroît de bonne fortune!... Je ne me trompe point.... Non, vraiment.... Vivat! Pavillon françois.

DORVAL.

Eſt-il poſſible!

FRONTIN, *ayant l'air de regarder par-delà la montagne.*

Il eſt à l'ancre.... La chaloupe ſe détache.... On vient de ce côté.... Vivat.

(*En achevant ces mots, il court à toutes jambes du côté qu'il a entendu le canon.*)

(*Cependant pluſieurs Negres qui ont été à la découverte ſemblent confirmer ce qu'a dit Frontin. Le Roi & les autres Negres paroiſſent craindre que Dorval n'ait l'intention de les trahir.*)

DORVAL, *aux Negres, s'appercevant de leur méfiance.*

Mes amis, je vais aller moi-même à l'arrivée de ces étrangers.

ZILIA.

Eux pas comprendre. Moi expliquer.

(*Zilia ſemble expliquer aux Negres ce qu'a dit Dorval.*)

DORVAL, *toujours aux Negres.*

S'ils ſont François, je ſuis garant, que vous n'en recevrez qu'amitié & bons traitémens. (*Il ſort.*)

(*Zilia continue d'expliquer ce qu'a dit Dorval. Cette explication, & l'intérêt qu'on voit qu'elle prend à l'étranger, la rendent ſuſpecte aux yeux de ſes compatriotes, qui murmurent, & paroiſſent fort agités.* (*Ils ſortent.*)

ZOÉ.

Sœur, eux peut-être fâchés contre nous, à cauſe nous aimer Dorval.

ZILIA.

AIR : *Laiſſe tes agneaux.*

Moi ſauver bon ami ;
C'eſt tout que moi deſire :
Lui plus paſſer pour ennemi ;
Eux à lui pouvoient pas nuire.
Pour moi point chagrin, point ſouci.
Quand tous eux moi maudire,
Moi connoître jamais regret,
Jamais regret.
Cœur à moi là dit : toi bien fait.

AVEC ZOÉ.

Eux à lui pouvoient pas nuire, &c.

(*Elles ſortent.*)

SCENE VII.

FRONTIN *ſeul, revenant ſur ſes pas.*

AIR : *de la Catacoua.*

JUSTE Ciel ! cela peut-il être ?
Grands Dieux ! l'heureux événement !
Eh, quoi ! le pere de mon Maître
Débarque en ces lieux à l'inſtant !
Tous les Soldats de l'équipage
Vont être ici nos défenſeurs,
Nos protecteurs,
Nos bienfaiteurs....
Mes chers François, vous calmez ma frayeur.
Je ſens renaître mon courage,
Et je vais reprendre couleur.

J'apperçois mon Maître & ſon pere ; allons vîte nous diſpoſer à partir. Comme nous n'avons rien à emporter, nos malles ſeront bientôt faites.

(*Il entre dans la grotte.*)

SCENE VIII.

DORVAL pere, DORVAL fils, PASQUIN, MATELOTS.

DORVAL pere, *aux Mateloes.*

OUI, mes enfans, vous êtes ici en toute sûreté : mais ſongez que la plus grande circonſpection dans votre conduite doit être le prix de cette confiance, & que chacun de vous répond ſur ſa tête des déſordres auxquels il pourroit donner lieu par imprudence ou autrement. Dès que le vent ſera bon, nous mettrons à la voile.

(*Paſquin & les Matelots vont & viennent au fond du Théâtre. Dorval fils & Dorval pere s'avancent ſur le devant de la ſcéne.*)

DORVAL fils.

Ah ! mon pere, quelle heureuſe journée !

DORVAL pere.

C'eſt la premiere pour moi depuis que le ſort nous ſépara.

DORVAL fils.

Mais par quel prodige ſommes-nous donc réunis ?

DORVAL pere.

Arrivé au lieu de notre deſtination, & n'ayant aucunes nouvelles de toi, je ne doutai point que ton vaiſſeau n'eût péri ; mais j'eſpérai en même-tems que tu aurois pu te ſauver & prendre terre dans quelqu'une des Iſles d'Afrique. Enfin, toujours inquiet ſur ton ſort, je me remis en mer dès que les

vents me le permirent, & après plusieurs descentes infructueuses, le hasard, ou plutôt le Ciel, m'a fait aujourd'hui débarquer en ces lieux, où lui-même a pris soin de tes jours.

DORVAL fils.

Oui, mon pere, dans une grotte solitaire au milieu de ce peuple sauvage, votre fils a trouvé tous les secours de la tendre humanité.

DORVAL pere.

Ce que tu m'as dit de cette bonne Zilia me touche & m'intéresse vivement, mais ne me surprend pas, mon fils. J'ai vu tous les pays, parcouru tous les climats, connu tous les peuples; par-tout les hommes sont les mêmes; par-tout on en voit de bons & de méchans, qui, malheureusement, sont obligés de vivre ensemble.

DORVAL fils.

AIR: *O toi, qui fais toujours mes pas.*

Depuis six mois dans ces climats
A me servir elle est constante,
Le froid, ni la chaleur brûlante,
N'ont jamais arrêté ses pas.
Ici trouvant mon sort prospere,
Et sans me plaindre du destin,
Je n'éprouvois d'autre chagrin
Que de me voir privé d'un pere.

DORVAL pere.

Combien je l'aime!.... Mais pourquoi ne l'ai-je pas encore vue?

DORVAL fils.

Voici la petite sœur Zoé.... Comme elle paroît affligée!... (*Il va au-devant d'elle.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, ZOÉ.

DORVAL.

QU'AS-TU donc, ma petite Zoé?

ZOÉ, *tristement.*

AIR *Languedocien.*

Malheur!
Ah! grand malheur....
Ah! moi douleur
Toujours davantage.
Hélas!
Toi savois pas....
Ta Zilia
Bientôt gémira.

DORVAL fils, *vivement.*

Tu me fais trembler.

ZOÉ.

Avec Blancs
Sœur en esclavage....
Eux bien méchans
Pour peuple sauvage....
(*A Dorval fils, bien tendrement.*)
François,
Ah! toi serois
Beaucoup mauvais
Si l'abandonnois.

DORVAL fils.

Moi, l'abandonner ! Jamais.....

DORVAL pere, *à Zoé.*

Quel eſt donc le danger qui la menace ?

ZOÉ.

A cauſe ſœur à moi cacher fils à toi long-tems, ma nation aujourd'hui aſſembler, ... grand nombre, & tous eux condamner Zilia à être vendue & livrée aux hommes blancs, pour ſervir eſclave.

DORVAL fils.

Zilia eſclave ! ah ! mon pere....

ZOÉ.

Pauvre ſœur !.... Bien tranquille à préſent... Pas ſavoit encore ſi grand malheur.

DORVAL pere.

Ce ne ſera point un malheur pour elle.... Viens, mon fils; allons acheter cette brave & généreuſe fille; je me charge d'aſſurer ſon ſort.

(*Il va pour ſortir.*)

ZOÉ, *à Dorval pere, le ramenant.*

Ah ! bien.....

AIR : *Des femmes & le ſecret.*

Pere à Dorval,
Toi libéral,
Acheter auſſi petite ;
Partir enſuite,
Emmener moi ;
L'eſclavage pour ſervir toi
Sera douce loi
Près de ſœur à moi.

DORVAL

DORVAL pere.

Par des ſentimens
Si touchans,
Combien elle m'intéreſſe!
A tes vœux ici je ſouſcris,
Tu dois de ta tendreſſe
Recevoir le prix.

DORVAL pere & DORVAL fils, ZOÉ.

ENSEMBLE.

Fuis ces climats,
Viens ſur nos pas;
Suis une ſœur ſi chérie:
Dans ma patrie,
Elle avec toi,
Vous ſerez heureuſes par moi;
Je m'en fais la loi;
J'en donne ma foi.

Ah! ſur tes pas
Tu me verras
Suivre gaîment ſœur chérie:
Dans ta patrie,
Auprès de toi,
Toujours reſter de bonne foi,
Et bien aimer toi
Comme pere à moi.

SCENE X.

FRONTIN, PASQUIN, MATELOTS.

FRONTIN, *qui a entendu le dernier couplet.*

AH! tant mieux, je ſuis bien aiſe que cette bonne Zilia ſoit du voyage.... Son ſort me faiſoit une peine... Quoi! pour nous avoir ſauvé la vie...; Oh! les vilaines gens.... Mais, chut! avant de reprendre ma couleur naturelle, j'ai voulu voir ſi ces Matelots s'appercevoient que je ne ſuis pas un Negre. Laiſſons-les venir.

(*Paſquin & les Matelots s'approchent du devant de la ſcène.*)

UN MATELOT, *à Paſquin, comme par ſuite de converſation.*

Il a bien des obligations à cette femme généreuſe.

PASQUIN.

Oh! elle en ſera bien récompenſée par mon Maître... Mais que dis-tu de la peur de Frontin?

UN MATELOT.

Qui s'eſt barbouillé la figure?

PASQUIN.

Oui....(*Voyant Frontin qui le ſalue par différentes grimaces & poſtures ridicules à l'imitation des Negres.*) Eh, parbleu! ... Attendez donc.... Juſtement.... Je crois que le voilà.

FRONTIN, *à part.*

Ils me prennent pour un habitant de l'Iſle.... Bon.

PASQUIN, *à part aux Matelots.*

Mes amis, n'ayons pas l'air de le reconnoître.

UN MATELOT.

Soit.

PASQUIN, *à Frontin.*

AIR: *C'étoit un Capucin.*

Serviteur, mon ami.

FRONTIN, *imitant les Negres.*

Koui, koui.

UN MATELOT.

Que veut dire cela?

FRONTIN, *idem.*

Koui, koua.

PASQUIN.

Le plaiſant perſonnage !

FRONTIN, *idem.*

Koui, koui, koui, koui.
Koui, koui, koui, koua.

UN MATELOT.

Eſt-ce-là le langage
Que chacun parle ici ?

FRONTIN, *idem.*

Koui, koui.

PASQUIN.

Qui nous l'expliquera ?

FRONTIN, *idem.*

Koui, koua.

(*à part.*)

Paſquin même ne me reconnoît pas..... C'eſt charmant. Il faut les tirer d'erreur.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

Meſſieurs, à l'apparence
Vous vous trompez ici.

PASQUIN & LES MATELOTS, *avec une ſurpriſe feinte.*

Il parle françois.

FRONTIN.

Oui, je naquis en France,
Malgré mon teint noirci.
(*à Paſquin.*)
Mon cher, en juge intègre,

Daigne me voir.
Je ne ſuis pas ſi Negre
Que je ſuis noir.

UN MATELOT.

Qu'eſt-ce qu'il dit donc?

FRONTIN.

Dans un inſtant vous allez me voir avec ma véritable couleur.

(*Il va près d'une fontaine qui eſt au pied de la montagne, prend de l'eau dans ſa main, & eſſaye de ſe débarbouiller.*)

PASQUIN.

Oh! la bonne figure.... C'eſt Frontin lui-même: ſon Maître m'a mis au fait de la métamorphoſe. (*Voyant que Frontin ſe lave inutilement le viſage.*) Ah! ah! il paroît qu'il ne peut pas enlever la couleur dont il s'eſt noirci.... Tant mieux; n'ayons pas l'air de le connoître.

UN MATELOT.

Volontiers. Le drole a voulu ſe moquer de nous avec ſes grimaces: prenons notre revanche.

FRONTIN, *s'eſſuyant vainement la figure.*

AIR: *Quand un tendron.*

A me frotter je perds l'eſprit.
Hélas! ma peine
Eſt vaine.

PASQUIN.

Qu'il paroît noir ſous cet habit!
C'eſt comme de l'ébene.

TOUS LES MATELOTS, *faiſant tourner Frontin.*

Qu'il eſt charmant !
Qu'il eſt galant !

FRONTIN.

D'accord, Meſſieurs ; mais je ſuis blanc,
Vraiment.

TOUS LES MATELOTS.

Oh ! oh ! oh oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Le joli blondin que voilà
là là.

FRONTIN, *impatienté.*

AIR : *Que j'aime mon Arlequin.*

De grace, parlons tout de bon.

TOUS LES MATELOTS, *faiſant encore tourner Frontin.*

Ah ! qu'il eſt drole.

PASQUIN.

Je gagerois que ce garçon
Eſt le bouffon de ce canton.

FRONTIN.

Meſſieurs, ſur ma parole....

PASQUIN.

On voit que le ruſé fripon
Sait bien jouer ſon rôle.

FRONTIN, *d'un ton bien ſuppliant.*

AIR : *des Pendus.*

Ouvre les yeux, mon cher Paſquin.

PASQUIN.

Mon cher Paſquin !... Mais ce faquin !

FRONTIN.

Hélas ! bien moins faquin qu'un autre.

PASQUIN.

Comme tu fais le bon apôtre.

FRONTIN.

De toi Frontin eſt méconnu !

PASQUIN.

Quoi ! Frontin que j'ai cru....

FRONTIN.

Perdu.

(*Humblement.*)

Me voilà, mon bon ami.

PASQUIN.

Oui ; je me rappelle un Frontin.... Joli garçon vraiment, de la plus charmante figure.

FRONTIN.

C'eſt moi.

PASQUIN.

Le teint ſur-tout..., Ah ! le teint d'une fraîcheur admirable.

FRONTIN.

C'eſt moi.

PASQUIN.

D'ailleurs, un mauvais ſujet.... Tous les défauts... pareſſeux, ivrogne, joueur, poltron... Oh ! poltron....

FRONTIN.

Eh bien ! oui, j'en conviens.... C'eſt moi.

PASQUIN.

Toi ?

FRONTIN.

Mon Dieu, oui.

PASQUIN.

Allons, tu te moques de nous.

FRONTIN.

Mon Dieu, non, je t'assure que....

PASQUIN.

C'est bien, c'est bien; oui, tu es un beau garçon, aimable, charmant.... Mais laisse-nous. Allons, mes enfans, rejoignons notre Capitaine. (*à Frontin.*) Adieu l'ami.

FRONTIN.

Mais, Messieurs, je dois partir avec vous.

PASQUIN, *avec ironie.*

Oui ! Eh bien, nous viendrons te chercher.

UN MATELOT, *idem.*

Attends-nous ici.

PASQUIN, *idem.*

On ne mettra pas à la voile sans toi.

FRONTIN.

Parbleu ! je l'espere.

SCENE XI.

FRONTIN, *ſeul.*

AIR : *Nous jouiſſons dans nos hameaux.*

PRÊT à partir, content, joyeux,
Quand je me vois renaître,
Pas un ſeul François dans ces lieux
Ne veut me reconnoître.
Je parle à tous d'un ton ſoumis,
On répond d'un ton aigre ;
Et le meilleur de mes amis
Me traite comme un Nègre.

SCENE XII.

FRONTIN, ZILIA.

ZILIA.

AIR : *L'avez-vous vu ?*

DORVAL, hélas ! paroît jamais.
Moi grande impatience.
Lui trouver hommes blancs françois ;
Plus chercher ma préſence.

FRONTIN.

Eh ! quoi ! vous ne ſavez donc pas !...
Son pere le ſerre en ſes bras.

ZILIA.

Le pere à lui ?

FRONTIN.

Eh ! vraiment oui.

ZILIA.

Moi non plus jalouſie.
Lui n'a pas tort ;
Pere d'abord,
Puis après bonne amie.

FRONTIN.

Tout a bien tourné pour vous, & votre punition devient une récompenſe. Mon Maître vous achete.

ZILIA.

Moi partir avec bon ami ?

FRONTIN.

Vous ſerez ſon eſclave ; vous le ſervirez.

ZILIA.

Ah ! bien, bien.... Moi grand plaiſir à ſervir bon ami.

FRONTIN.

AIR : *Le Barbier du Village.*

Vous allez voir la France ;
C'eſt un pays enchanté,
Où regne avec l'abondance,
Le plaiſir & la gaîté.

Sans doute un grand mariage
Attend mon Maître là-bas :
A ſon épouſe, je gage

Que vous ne déplairez pas.
Vous allez, &c.

Des enfans, ſi l'hymen leur en donne,
Zilia ſera la Bonne.
Mon enfant, je vois en effet,
Que chez nous votre ſort eſt fait.
Vous allez, &c.

ZILIA.

Lui prendre autre femme encore ?

FRONTIN.

Ne faut-il pas qu'il ſe marie ? Mais votre condition n'en ſera pas plus mauvaiſe. Nos femmes blanches aiment beaucoup une femme noire à côté d'elles.

ZILIA.

AIR : *On le ſavoit dans le Village.*

D'abord trouvois joli voyage ;
Mais à préſent beaucoup mauvais.
Dorval allet pour mariage,
Moi plus aimer pays françois.
Moi plus ſerois ſa bonne amie !
Avec lui non jamais partir ;
Non, moi voulois finir ma vie
Où vient d'empêcher lui mourir. *bis.*

FRONTIN.

Il ne faut pas vous chagriner ; croyez que M. Dorval.....

SCENE XIII.

LES MÊMES, ZOÉ.

ZOÉ.

AIR : *C'eſt Suzon la camarde.*

GRANDE réjouiſſance !
Là-bas ſur le bord,
Beaucoup hommes de France
Et tous bon accord.
Eux & nous chacun ſemble
De même pays ;
Eux & nous chacun boire enſemble
Comme bons amis.

FRONTIN.

Oh ! nous autres François, nous ſommes les meilleurs gens du monde.

ZOÉ.

A préſent chacun ici bien aimer hommes blancs françois. Ma nation plus fâchée du tout, plus vouloit punir Zilia à cauſe elle ſauver Dorval... Mais, ſœur, toi pleurer..... d'où vient donc ? Nous plus malheur.... plus eſclaves....

FRONTIN, *prenant Zoé en particulier.*

Ecoutez donc, petite, qui m'avez ſi bien accommodé la figure.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

Je ne puis venir à bout
De me déteindre le viſage.

ZOÉ.

Pour ça faut long-tems beaucoup.

FRONTIN.

Combien donc ? ſix mois ?

ZOÉ.

Davantage.
Moi t'avois donné de bon cœur
Couleur que moi ſavois meilleur.

FRONTIN.

Oh ! c'eſt charmant.... en vérité....
Vous avez bien de la bonté.

ZOÉ.

Toi bon rire chez ta nation. Toi paſſer pour homme noir.

FRONTIN.

Cela ſera fort agréable !

ZOÉ, *à Zilia.*

Viens voir pere à Dorval, ſœur, viens ; nous deux aller enſemble.

ZILIA.

Allons. (*à part.*) Moi dire adieu à lui pour toujours.

FRONTIN.

Le voici juſtement, & mon Maître avec lui.

SCENE XIV.

LES MÊMES, DORVAL pere, DORVAL fils.

ZILIA, *courant à Dorval fils.*

AH! bon ami, moi trouver toi enfin.

DORVAL fils.

O ma chere Zilia, viens embraſſer un pere que le ciel m'a rendu.

DORVAL pere, *à Zilia.*

Fille généreuſe & ſenſible, je ſais tout ce que tu as fait pour Dorval, & mon cœur t'en garde la récompenſe.

ZOÉ.

Moi bien ſoin auſſi.

DORVAL pere.

Oui, ma petite, je le ſais. (*Les prenant toutes deux par la main.*) Vous êtes orphelines, m'a-t-on dit?

ZILIA.

Hélas! oui.

ZOÉ.

Nous plus pere, plus mere.

DORVAL pere.

Pardonnez-moi, mes enfans. Vous me rendez un fils, je veux vous rendre un pere. Venez en

France ; vous n'y ſerez point eſclaves ; je ſuis riche, la moitié de ma fortune eſt à vous. Vous devez la partager, puiſque vos ſoins généreux m'ont conſervé le ſeul bien dont la perte ait pu me coûter des larmes.

DORVAL fils.

Ah ! mon pere, votre cœur a prévenu le mien.

ZOÉ.

Vieillard, toi bon homme.

ZILIA.

Bon pere, moi bien aiſe toi trouver fils à toi ; mais moi point partir avec.

DORVAL pere.

Quoi ! vous refuſeriez....

DORVAL fils.

AIR : *Ma tendre Zénobie.*

A me ſuivre, ma chere,
Qui te fait héſiter ?
Eſt-ce l'aſpect d'un pere
Que tu dois redouter ? *bis.*
Son cœur qui te raſſure,
Connoît tes ſoins chéris.
L'Amour & la Nature
T'en réſervent le prix.

ZILIA.

Toi ſuivre tendre pere ;
Mais moi reſter ailleurs.
Pour toi deſtin proſpere ;
Pour moi chagrin & pleurs ; *bis.*
Toi revoir ta patrie,

Moi rendre à toi ton cœur.
Françoiſe bien jolie
Doit faire à toi bonheur. *bis.*

DORVAL fils. ZILIA.

Sans toi, point de patrie!
Je poſſède ton cœur.
Toi ſeule, ô mon amie!
Dois faire mon bonheur. *bis.*

Toi revoir ta patrie,
Moi rendre à toi ton cœur;
Françoiſe bien jolie
Doit faire à toi bonheur. *bis.*

DORVAL pere, *à part.*

Je ne me trompois pas, il y a ici plus que de l'amitié.

ZILIA.

Frontin a bien dit à moi. Toi aller prendre femme chez ta nation, & Zilia pour ſervir elle.

DORVAL fils.

Quoi! Zilia, tu pourrois penſer..... Mon pere....

DORVAL pere.

AIR : *Mon petit cœur à chaque inſtant ſoupire.*

Je vois mon fils quelle eſt ton eſpérance,
Et je ne puis, hélas! combler tes vœux.
Malgré les loix de la reconnoiſſance,
Que diroit-on ſi nous formions ces nœuds?

DORVAL fils.

Ma Zilia, ſenſible, bienfaiſante,
Du préjugé pour nous triomphera.
Si le Public la trouve intéreſſante,
Je ſuis certain qu'il nous approuvera :
Oh! oui, mon pere, il nous approuvera.

DORVAL pere.

Elle t'a ſauvé la vie, rien ne doit te ſéparer d'elle.

DORVAL fils, *avec tranſport.*

Ah! mon pere.

ZOÉ.

Entends-tu, ſœur.

ZILIA, *à Dorval pere.*

Toi pas tromper moi?

DORVAL pere.

Mon enfant, je n'ai jamais trompé perſonne.

ZILI

Ah! bon pere, toi rendi Zilia bien heureuſe.

DORVAL fils.

Zilia, reçois le ſerment que je fais entre les mains de mon pere, de ne jamais me ſéparer de toi.

ZILIA.

AIR: *Viens dans mes bras, mon aimable Créole.*

Voudrois répondre à tant douce promeſſe...
Donner ta main à ton tendre Zilia.
(*Elle appuie ce ſur ſon cœur.*)
Là,
Que ta main preſſe.
Toujours ainſi cœur pour toi parlera.

DORVAL.

Ah! pour jamais le deſtin nous raſſemble;
Ma Zilia, je t'en donne ma foi.

ZILIA.

ZILIA.

Toi, moi,
Toujours enſemble.
Ainſi que moi,
Trouvois-tu douce loi ?

DORVAL.

Oui, près de toi ſera mon bien ſuprême.
Pour être heureux,
Il ſuffit d'être deux.

ZILIA.

Deux ?

DORVAL.

Deux.

ZILIA.

Amour troiſieme.

DORVAL.

Et ces trois-là n'en font toujours que deux.

Enſemble.

Deux, deux,
Amour troiſieme ;
Et ces trois-là n'en font toujours que deux.

SCENE XV ET DERNIERE.

LES MÊMES, PASQUIN, FRONTIN, *enſuite* NEGRES ET NÉGRESSES.

FRONTIN.

MESSIEURS, le Roi, accompagné des principaux Seigneurs de ſa Cour, vient vous faire ſes adieux.

ZOÉ, *à Dorval*, fils.

Eux apporter à toi préſens beaucoup..... grandes richeſſes.

DORVAL pere, *à un Matelot.*

Ecoute, toi. Ce que je t'ai demandé?

LE MATELOT.

Tout eſt là.

DIVERTISSEMENT-PANTOMIME.

(*Le Roi, au ſon des inſtrumens du pays, arrive précédé de tous les Negres & de toutes les Négreſſes qu'on a vus au premier acte. Les uns ſont chargés de corbeilles remplies des productions de l'iſle les plus précieuſes, d'autres portent en triomphe la dépouille du tigre qu'a tué Dorval, à qui l'on fait hommage de tout au nom du Roi & au bruit des fanfares.*

Dorval pere fait préſent au Roi d'une épée, d'un fuſil & d'une aſſez grande quantité de poudre & de plomb pour la chaſſe. Il paroît fort ſatisfait. Le fuſil ſur-tout le réjouit infiniment.

On diſtribue aux Négreſſes des colliers de verre de différentes couleurs, & aux Negres, quelques bagatelles de peu de valeur; mais précieuſes pour eux. On joint à cela quelques bouteilles d'eau-de-vie, dont ils boivent en danſant & ſe réjouiſſant pendant le Vaudeville.)

PASQUIN, *à Dorval pere.*

Monſieur, le vent eſt tel que nous le deſirions, & l'on n'attend plus que votre préſence pour lever l'ancre.

DORVAL pere.

Allons, mes enfans, partons. Venez, Zilia, venez en France montrer un modele de bienfaiſance & d'humanité.

DORVAL fils.

Et moi, donner un exemple de fidélité & de reconnoiſſance.

VAUDEVILLE.

FRONTIN.

AIR : *La gaîté de nos ayeux.*

L'HOMME dans le changement
Aime à paſſer ſa vie ;
Il veut noir, puis il veut blanc,
Selon ſa fantaiſie :
Il change du matin au ſoir,
Et ſon ame incertaine
Du noir au blanc, du blanc au noir,
A chaque inſtant le mene.

DORVAL pere.

Quelle eſt pourtant notre erreur,
Injuſtes que nous ſommes !
S'ils ſont d'une autre couleur,
Nous mépriſons des hommes.
Soyons moins durs, daignons les
D'une ame plus humaine ;
Du noir au blanc, du blanc au noir,
Que l'amitié nous mene.

ZOÉ.

François, ſi bien aimer nous,
Si vous francs & ſinceres,
Nous auſſi bien aimer vous,
Et tous vivre en bons freres.
Que parmi nous ſi cher devoir
Douce paix entretienne,
Nous aimer blanc, vous aimer noir,
Que tous bon cœur nous mène.

FRONTIN.

Faut-il pour aimer le blanc
Donner le noir au diable !
Voyez ce plumet galant,
Ce Robin eſtimable,
L'un le matin, l'autre le ſoir,
Sont reçus chez Iſmene.
Du noir au blanc, du blanc au noir,
Le caprice la mene.

PASQUIN.

Je trouve d'un bon effet
Ces deux couleurs enſemble ;
Chacune d'elle me plaît
Quand mon œil les raſſemble.
Sur un front blanc que j'aime à voir
Un beau ſourcil d'ébene !
Du noir au blanc, du blanc au noir,
Le plaiſir me promene.

DORVAL fils.

On applaudit un couplet,
L'Auteur eſt dans l'ivreſſe ;
Enſuite un autre déplaît ;
Il eſt dans la triſteſſe.
Il connoît dans un même ſoir
Le plaiſir & la peine.
Du noir au blanc, du blanc au noir,
Le parterre le mene.

ZILIA, *au Public.*

Moi ſuis noire en ces inſtans,
Mais demain ſerai blanche,
Et tâcher être en tout tems,
Simple, naïve & franche.

Aujourd'hui ſi daignez avoir
Indulgence ordinaire,
Du noir au blanc, du blanc au noir,
Paſſerai pour vous plaire.

CHŒUR.

Du noir au blanc, du blanc au noir,
Nous paſſons pour vous plaire.

Un Divertiſſement termine la Pièce.

Lu & approuvé pour la repréſentation & l'impreſſion.
A Paris, ce 11 Janvier 1787. *Signé*, SUARD.

Vu l'Approbation; permis de repréſenter & imprimer.
A Paris, ce 16 Janvier 1787. Signé, DE CROSNE.

De l'Imprimerie de CHARDON, rue de la Harpe.

Radet, Jean Baptiste

LE PROJET MANQUÉ,

OU

ARLEQUIN TAQUIN,

PARODIE DE LUCRÈCE,

En un Acte en Proſe & en Vaudevilles ;

Par les Auteurs d'Arlequin Afficheur.

Repréſentée pour la premiere fois ſur le Théâtre du Vaudeville, le Vendredi 18 Mai 1792.

Prix, 20 ſols.

A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place de la Comédie Italienne.

Et au Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres.

1792.

PERSONNAGES,	ACTEURS,
ARLEQUIN, Taquin,	*M. Laporte.*
LUCRECE,	*Mlle Lescot.*
GILLOTIN, mari de Lucrèce,	*M. Léger.*
CASSANDRE, Père de Lucrèce,	*M. Chapelle.*
DOM BRUTAL, Bénédictin,	*M. David.*
JÉROME, Porteur-d'eau, ami d'Arlequin,	*M. Duchaume.*
COLOMBINE,	*Mlle Camille.*
BOURGUIGNON, Garçon Marchand de vin,	*M. Verpré.*

DAMES, Compagnes de Lucrèce.

VOISINS de différens états.

La Scène est à Paris.

LE PROJET MANQUÉ, OU ARLEQUIN TAQUIN, PARODIE DE LUCRÈCE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une rue. Au lever de la toile, Arlequin eſt aſſis ſur une pierre, la tête appuyée contre une borne; Jérôme eſt debout derrière lui.

JÉROME.

AIR *de Marlborough.*

QUI peut cauſer ta peine?

ARLEQUIN, *avec expreſſion.*

Mironton, ton, ton, mirontaine!

JÉROME.

Qui peut cauſer ta peine?
Je te crois du ſouci.

ARLEQUIN.

Tu me crois du ſouci ?

JÉROME.

Tout me l'annonce ici.
Viens me conter ta peine,

ARLEQUIN, *douloureuſement.*

Mitonton, ton, ton, mirontaine !

JÉROME.

Tu ſais bien que la ſcène
Doit commencer ainſi.

ARLEQUIN, *ſe levant gaîment.*

Vraiment ? Je m'en rapporte à toi.

JÉROME.

Parle ; j'écoute.

ARLEQUIN.

D'abord, je brûle jour & nuit, & puis je vois.....

JÉROME.

Tu vois ?.....

ARLEQUIN.

Je vois.....

JÉROME.

Que vois-tu ?

ARLEQUIN.

AIR : *Où s'envont ces gais Bergers ?*

C'eſt un phantôme hideux
Qui me pourſuit ſans ceſſe :
Tiens, je le vois en ces lieux....
Il s'élève.... il s'abaiſſe.....
Or, ſais-tu quel eſt ce ſpectre affreux ?

JÉROME.

Je m'en doute.

ARLEQUIN.

Ami, c'eſt ma maîtreſſe.

JÉROME.

Je ne m'en doutois pas.... Un moment... il me ſemble que j'entends monſieur votre père.

ARLEQUIN.

Non, non, il ne viendra pas; nous nous en ſommes défaits : à quoi bon ſe montrer un inſtant, pour ne plus reparoître.

JÉROME.

C'eſt vrai : & pour en revenir à ton amour?...

ARLEQUIN.

AIR : *Mon petit cœur.*

Auparavant de parler de ma flamme,
Dis-moi, ſais-tu ce que fait Gillotin?

JÉROME.

Mais je le crois à côté de ſa femme;
Pour être ailleurs il eſt trop grand matin.

ARLEQUIN.

Je gagerois que cet époux de glace,
En ce moment, dort près de tant d'appas.

JÉROME.

Il en eſt bien capable.

ARLEQUIN.

Ah! mon ami, ſi j'étois à ſa place,
Aſſurément, je ne dormirois pas. (*bis.*)

JÉROME.

Bah! ſi vous étiez ſon mari, vous dormiriez

comme un autre mari. Mais, ſeroit-ce d'elle, par haſard ?....

ARLEQUIN.

Eh ! de qui donc ?

JÉROME.

AIR : *C'eſt bien la faute du Guet.*

Y penſez-vous, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas ma faute.

JÉROME.

La femme de Gillotin,
Si fière, ſi haute !

ARLEQUIN.

J'aime cet objet chéri ;
Mais, que veux-tu, mon ami ?
C'eſt la faute du mari,
Ce n'eſt pas ma faute.

JÉROME.

Tu es donc furieuſement amoureux ?

ARLEQUIN.

Furieuſement, c'eſt le mot : je ne vois que Lucrèce ; & hors mes repas & mon ſommeil, il m'eſt impoſſible de m'occuper d'autre choſe.

JÉROME.

Mais comment donc ça vous a-t-il pris ?

ARLEQUIN.

Je l'aimois avant ſon mariage, & ſi le père avoit voulu....

JÉROME.

Ah ! ben oui, avec la réputation que vous avez....

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas ça, c'eſt qu'il s'eſt apperçu qu'il m'ennuyoit. Dame auſſi, toujours entendre parler nouvelles, politique, affaires d'Etat....

JÉROME.

Oh ! pour en cas de ça, il s'y entend joliment... & il en parle, il en parle.... Si bien donc que votre amour....

ARLEQUIN.

Mon amour s'étoit un peu paſſé ; mais depuis que Lucrèce eſt devenue la femme d'un autre.....

JÉROME.

Ça vous a repris ? Quel jour ?

ARLEQUIN.

Dernièrement ; dans une petite orgie que nous avons faite à la Rapée, avec Gillotin & d'autres amis.....

JÉROME.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

AIR : *Un Chanoine de l'Auxerrois.*

C'étoit un ſoir de Saint Martin ;
Nous buvions depuis le matin,
Nous n'avions point de femmes :
Soudain, l'un de nous à grands cris,
Se met à chanter ; mes amis,
Et bon, bon, bon,
Si le vin eſt bon,
C'eſt quand on boit aux Dames.

JÉROME.

Et ſur-tout le vin de Bourgogne.

ARLEQUIN.

Là-deſſus, il nous propoſe de boire à la ſanté de celle que nous aimons.

JÉROME.

Accepté ?

ARLEQUIN.

D'emblée.

AIR : *Ce fut par la faute du ſort.*

Cet avis nous plaiſant beaucoup,
Nous avions bu pluſieurs raſades,
Quand l'un des nôtres tout-à-coup
Se lève & dit : mes camarades,
Chacun de nous doit en ces lieux
Porter une ſanté nouvelle
Au charme qui lui plaît le mieux
De tous les charmes de ſa belle.

JÉROME.

Accepté ?

ARLEQUIN.

Par acclamation.

AIR : *Mes bons amis.*

Imitez-moi,
Dit-il, d'abord je boi
Au nez en l'air de ma maîtreſſe.
Dans un inſtant
Chacun en fait autant,
En nommant ce qui l'intéreſſe ;
C'eſt un ſouris fripon,
C'eſt un joli menton,
C'eſt un œil bleu, c'eſt un ſourcil d'ébène ;
Cependant, en amant diſcret,
Moi, tout bas, je bois en ſecret
Au joli petit pied de la mienne.

JÉROME.

Diſcret!... C'eſt bien, ça.

ARLEQUIN.

Tout en buvant,
La tête s'échauffant,
Ces Meſſieurs peignent ſans myſtère
Les jolis traits
Et les autres attraits
De la beauté qui ſait leur plaire.
Mais Gillotin ſoudain
Leur dit, chacun en vain
Vante à mes yeux les appas de la ſienne :
Ma femme a tous ces charmes-là;
Mais aucune des vôtres n'a
Le joli petit pied de la mienne.

JÉROME.

Je vois ce que c'eſt.

ARLEQUIN.

Pour le coup, moi, je n'y tiens pas; je me lève & je dis : Meſſieurs, je ſoutiens que celle que j'aime a le plus petit pied de tous les petits pieds de la ville. — Gage que non. — Gage que ſi. — Combien? — Une matelote. — C'eſt dit. — Au jeu? — Ça y eſt.

JÉROME.

Il faut voir ça.

ARLEQUIN.

Nous partons, nous arrivons..... Pour ſe conſoler de l'abſence de leurs maris, ces Dames étoient....

JÉROME.

Au bal?

ARLEQUIN.

Juſtement..... & parées, parées.....

« Mais ce luxe importun qui chargeoit leurs appas,
» Eblouiſſoit les yeux & ne les charmoit pas ».

Une ſeule d'entr'elles, ſimplement vêtue, & les yeux baiſſés, tricottoit modeſtement dans un coin; elle nous voit, s'élance, & ſe jette au cou de Gillotin.

JÉROME.

Vous avez vu ça, vous?

ARLEQUIN.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougère?*

Sur ſon pied que j'examine,
D'abord je fixe les yeux....
Je les lève; apprends,.... devine....
O deſir trop curieux!
C'étoit, c'étoit ma Lucrèce:
Je m'écrie : oui, tout eſt dit!
J'ai perdu, je le confeſſe,
Madame a le plus petit.

JÉRÔME.

Ainſi vous voilà amoureux de la femme de votre ami....

ARLEQUIN.

Ah! mon dieu oui; & dans tout ça, il n'y a que deux choſes qui me tourmentent;

» Le projet de la fuir, le beſoin de la voir ».

JÉROME.

Mais vous ne pouvez pas l'épouſer?

ARLEQUIN.

Je le ſens bien.

JÉROME.

Comment ça finira-t-il ?

ARLEQUIN.

Eſt-ce que je le ſais, moi ? Ça ne finira peut-être pas.... Mais.... il me vient une bonne idée.... Le vin porte conſeil ; allons au cabaret.

JÉROME.

Au cabaret ! c'eſt bien, ça..... mais pour quant au reſte....

ARLEQUIN.

Eh bien ?

JÉROME.

Ne badinez pas.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

JÉROME.

Vous avez affaire à une commère qui....

ARLEQUIN.

Qui ?

JÉROME.

Hom !

ARLEQUIN.

Quoi ?

JÉROME.

AIR : *Je ſuis Madelon Friquet.*

Sachez qu'elle a de l'honneur,
Et connoiſſez cette Lucrèce ;
Sachez qu'elle a de l'honneur,
Et qu'elle ſait s'en faire honneur :
Oui, c'eſt une femme d'honneur,

En fait d'honneur & de ſageſſe,
En fait de ſageſſe & d'honneur....

ARLEQUIN.

Je ne crains pas ſon honneur,
Non, je ne crains que ſa ſageſſe;
Je ne crains pas ſon honneur,
De ſon honneur
Je n'ai pas peur.

JÉROME.

Mais ſongez.....

ARLEQUIN, *avec dignité.*

Suis-moi.

SCENE II.

CASSANDRE, GILLOTIN.

CASSANDRE.

AIR : *Dupont, mon ami.*

VIENS-ÇA, mon ami,
Parlons politique;
Arrangeons ici
La choſe publique :
J'ai lu tout le Moniteur.

GILLOTIN, *à part.*

Ah! mon dieu, quel radoteur!

CASSANDRE.

Une nouvelle bien certaine, c'eſt que....

GILLOTIN.

Ah ça, M. Caſſandre, voulez-vous que nous cauſions enſemble?

CASSANDRE.

Tu ſais bien que je ne ſuis ici que pour parler.

GILLOTIN.

Et bien, laiſſons-là les affaires du tems, & parlons d'autres choſes.

CASSANDRE.

Mais la choſe publique....

GILLOTIN.

AIR : *De la croiſée.*

Cher beau-père, voudriez-vous
Laiſſer là la choſe publique ?
Tenez, aſſez d'autres ſans nous
Déraiſonnent en politique :
Ailleurs, avec ces vains débats
On fait des ſcènes par douzaines ;
Mais ici, nous n'en parlons pas,
Pour éviter les ſcènes. (*bis.*)

CASSANDRE.

Bon, bon....

GILLOTIN.

Et je dis, là-deſſus, beau-père, vous pouvez vous en rapporter à moi.

CASSANDRE.

Soit, n'en parlons pas ; auſſi-bien j'ai autre choſe à te dire.

GILLOTIN.

Ah ! tant mieux !

CASSANDRE.

Vous connoiſſez ma fille ?

GILLOTIN.

Tiens, ſi je connois ma femme.

CASSANDRE.

Sa conduite a toujours répondu à ſa bonne éducation ; auſſi l'ai-je ſurnommée Lucrèce, non pas qu'elle ſoit plus ſage qu'une autre ; mais c'eſt un petit ſobriquet que je me ſuis plu à lui donner, pour la récompenſer de ſa vertu.

GILLOTIN.

C'eſt comme mon ami, qu'on a ſurnommé Taquin parce qu'il eſt doux.

CASSANDRE.

Quand il m'a fallu choiſir un gendre, je vous ai préféré à beaucoup d'autres ; mais j'ai marié ma fille pour qu'elle eût un homme..... L'êtes-vous ?

GILLOTIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Monſieur ?

CASSANDRE.

Ne te fâche pas, mon ami ; tu es bon, facile, complaiſant, doux, crédule, ſimple ; mais ça ne ſuffit pas....

GILLOTIN.

Que faut-il encore ?

CASSANDRE.

Ne pas voir mauvaiſe compagnie.

GILLOTIN.

Mauvaiſe compagnie !

CASSANDRE.

Oui, Monſieur : l'intérêt de l'État.... non, ton intérêt exige que tu rompes avec Arlequin.

GILLOTIN.

Mon ami !

CASSANDRE.

Oui, mon ami.... dans un gouvernement ſage... non, non; dans un commencement de mariage, il faut bien prendre garde aux gens qu'on reçoit, & Arlequin.....

GILLOTIN.

Que lui reproche-t-on ?

CASSANDRE.

Ce qu'on lui reproche !

AIR : *Notre Meûnier chargé d'argent.*

Il eſt brutal, il eſt mutin,
Impudent, téméraire;
Il eſt ivrogne, libertin,
Jureur, fourbois, colère :
Son amitié....

GILLOTIN.

Son amitié fait mon bonheur.

CASSANDRE.

Moi, cette amitié me fait peur.
Oui, mon cher Gillotin,
Tu dois, tu dois m'en croire;
Du quartier, Arlequin
Eſt la bête noire. } *bis.*

GILLOTIN.

Bah ! bah !

CASSANDRE.

Et je ſais qu'il ſe trame un complot contre lui.

GILLOTIN.

Un complot !

CASSANDRE.

Pour le forcer de ſe marier.

GILLOTIN.

De ſe marier!

CASSANDRE.

Et pour de bonnes raiſons.

GILLOTIN.

C'eſt au Caffé qu'on vous a dit ça?

CASSANDRE.

Préciſément.

GILLOTIN.

Eh bien, je m'en moque; tout ça ne l'empêche pas d'être bon garçon; je l'aime, il m'aime, & nous nous aimons.

CASSANDRE.

Oui-dà; puiſqu'il faut tout vous dire, apprenez.... Mais voici votre femme qui vous le dira elle-même, cela ſera plus gai.

SCENE III.

Les mêmes, LUCRÈCE.

LUCRÈCE.

AIR: *Du Confiteor.*

GILLOTIN, je viens devant vous,
Exercer votre patience;
Il m'eſt ſi doux, ſi doux, ſi doux,
De vous montrer ma confiance! (*bis*)
Je vous dirai, (*bis*) ce qu'entre nous,
On ne dit point à ſon époux. (*bis*)

GILLOTIN.

GILLOTIN.

Vous pouvez tout me dire, mon cœur; vous savez comme je suis.

LUCRÈCE.

AIR : *On ne peut aimer qu'une fois.*

Arlequin a fait autrefois
Ses efforts pour me plaire;
Mais j'ai voulu régler mon choix
Sur celui de mon père :
Sa main avoit quelques attraits,
J'ai préféré la vôtre;
J'ai vu que de vous je ferois
Un mari comme un autre.

GILLOTIN.

Nous y voilà.

CASSANDRE.

Bon.

GILLOTIN, *à part.*

Ils s'entendent.

LUCRÈCE.

Je croyois son amour éteint; je me suis trompée... Oui, depuis le jour où vous avez eu la bonté de me l'amener, son regard farouche, son air en dessous, son ton brusque, j'ai tout observé, & tout m'annonce qu'il m'aime plus que jamais.

CASSANDRE.

C'est ça.

GILLOTIN.

Ah ça?... Eh bien, après?

LUCRÈCE.

GILLOTIN.

Oui, qu'eſt-ce que vous venez me conter? eſt-ce que j'ai beſoin de ſavoir tout ça moi? il faut que vous ayez bien envie de cauſer.

LUCRÈCE.

En effet, je ſuis trop bonne, & j'aurois dû....

GILLOTIN.

Eh parbleu? défendez-vous, vous êtes aſſez grande pour ça.

CASSANDRE.

Mais d'après ce qu'elle te dit....

LUCRÈCE.

Et qui n'eſt que trop vrai.

GILLOTIN.

C'eſt-à-dire que vous & votre pere, vous avez juré de me brouiller avec mon ami?

LUCRÈCE.

Vous le devez.

GILLOTIN.

Oui, mais je ne le veux pas.

LUCRÈCE.

Quel époux!

CASSANDRE.

Vous mériteriez...

GILLOTIN.

Oh! je ſuis bien tranquille, ſi ça doit m'arriver, je ne l'échapperai pas.

LUCRÈCE.

Tenez, mon ami, croyez-moi, j'ai des preſſentimens....

GILLOTIN.

Allons donc....

LUCRÈCE.

J'ai rêvé....

GILLOTIN.

Comme de coutume.

LUCRÈCE.

Mais il y a une heure que je vous répete....

GILLOTIN.

Et moi, il y a une heure que je me moque de vous.

LUCRÈCE.

Comment?

GILLOTIN.

Oui, Madame, Arlequin Taquin a une Maîtreſſe auſſi belle que vous pour le moins, & j'en ſuis sûr, car il me l'a dit.

LUCRÈCE, *minaudant.*

Il a une Maîtreſſe?

GILLOTIN.

Il l'aime à la folie, ainſi ne vous effarouchez pas tant, il ne ſonge pas à vous.

LUCRÈCE, *à part.*

Je ſuis piquée.... (*haut:*) Je ne ſuis pas tranquille.

CASSANDRE.

Ni moi.

LUCRÈCE.

AIR: *Des Feuillantines.*

De grace, fuis ton deſtin,
Gillotin!

Ne voyons plus Arlequin ;
Sa préſence ici me gêne.

GILLOTIN.

Et moi j'en (*ter.*) tens qu'il y vienne.

LUCRÈCE, *à Gillotin.*

Vous entendez !.....

GILLOTIN.

Oui, moi j'en.....

SCENE IV.

Les mêmes, UN GARÇON MARCHAND DE VIN.

LE GARÇON, *à Gillotin.*

C'Est vous que je cherche !

GILLOTIN.

Ah ! bon jour, Bourguignon !

CASSANDRE.

Bon ! le Garçon Marchand de Vin.

LUCRÈCE.

L'envoyé du perfide.

LE GARÇON.

On vous attend chez nous, à la Licorne.

GILLOTIN.

A la Licorne ! ... J'y ſuis... Ferons-nous bonne-chère ?

LE GARÇON.

Bonne chère !

AIR : *Courons de la Brune à la Blonde.*

Le repas eſt magnifique ;
Vous connoiſſez Arlequin,
Vous ſavez comment il ſe pique
De régaler Gillotin.
A bien faire,
Pour lui plaire,
Trois cuiſiniers ſont en train ;
Et voyez comme l'on vous aime,
Vous aurez un dindon,
Plus, un chapon,
Trois perdreaux,
Deux Levreaux,
Et le vin
Eſt divin,
Car je l'ai fait moi-même.

GILLOTIN.

Ah ! comme je vais m'en tapper ! (*Au Garçon :*) Tout eſt-il prêt ?

LE GARÇON.

Il ne manque plus que le dindon..... Vous allez venir ?

GILLOTIN.

Je te ſuis.

(*Le Garçon ſort.*)

SCENE V.

CASSANDRE, GILLOTIN, LUCRÈCE.

GILLOTIN.

EH bien, vous l'avez entendu? Eſt-ce là un ami?

CASSANDRE.

Comme il vous en faut.

LUCRÈCE.

Eſt-ce que vous acceptez?

GILLOTIN.

Si j'accepte!.... Un repas comme celui-là, & ſans payer!

LUCRÈCE.

Encore un mot, Gillotin.

GILLOTIN, *ſans l'entendre.*

Trois Cuiſiniers!

LUCRÈCE.

Vous voilà bien averti.

GILLOTIN, *idem.*

Un chapon!

CASSANDRE.

Et un bon averti en vaut deux.

GILLOTIN.

Oui, deux lévreaux.

LUCRÈCE.

S'il vous arrive malheur....

GILLOTIN, *ſans l'écouter.*

Sans payer.

LUCRÈCE.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

Indifférent ſur votre gloire,
Sur votre honneur & ſur le mien,
Allez, Monſieur, manger & boire;
Il ne vous en coûtera rien :
Mais lorſque votre ame ſommeille,
Savez-vous quel ſera mon lot?
Une voix me dit à l'oreille
Que je paierai votre écot.

(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

CASSANDRE, GILLOTIN.

GILLOTIN.

C'EST bon, c'eſt bon.... Beau-père, ſans rancune.... Seriez-vous ſenſible à un verre de vin?

CASSANDRE.

Tout comme un autre; mais c'eſt que dans ce moment-ci, le miniſtère.... Non, mon miniſtère eſt de t'aſſurer....

GILLOTIN.

Je vous aſſure, moi, que le vin eſt bon.

CASSANDRE.

AIR : *Toujours va qui danſe.*

De ce vin là méfiez-vous,
Daignez m'en croire,

Souvent, pour aſſoupir l'époux,
L'amant le fait bien boire ;
Puis, quand Monſieur eſt endormi,
On éveille Madame ;
Alors l'ivreſſe du mari
Fait trébucher la femme.

GILLOTIN.

Allez donc, beau-père, vous voyez tout en jaune.

CASSANDRE.

Eh bien ! puiſque tu ne veux croire ni ta femme, ni ton beau-père, interroge Dom Brutal.

GILLOTIN.

Qui ? ce moine que vous avez logé chez vous par charité ?

CASSANDRE.

Lui-même.

GILLOTIN.

Il eſt fou.

CASSANDRE.

C'eſt un fou qui a plus d'eſprit, plus de raiſon que nous tous, & qui dit des choſes....

GILLOTIN.

Dans votre genre.

CASSANDRE.

C'eſt lui qui mène le complot : il eſt chargé de trouver la femme ; & bon gré, malgré, il faudra que Taquin ſe marie.

GILLOTIN.

Ah ! mon dieu, tant qu'il voudra ; nous ne nous en aimerons pas moins.

SCENE VII.

Les mêmes, DOM BRUTAL.

DOM BRUTAL, *ſéparant Caſſandre & Gillotin, imitant la viſion de Brutus.*

L'INTÉRÊT des époux, le repos des pères, la sûreté des femmes & des filles, la tranquillité du voiſinage, tout exige qu'un prompt hymen amortiſſe les coupables feux du perturbateur de nos familles. Meſſieurs....

« Le cri de la vengeance a retenti trois fois ».

(*En fauſſet.*)

Attention, s'il vous plaît. Voyez-vous cet époux plaintif, gémiſſant, déſolé, dont la femme.... la femme !..... ô malheureux époux !

AIR : *Flon, flon, flon.*

Mais il entre en furie.....
Parle, parle, voiſin ;
Qui faut-il qu'on marie ?

Nomme....

Il a nommé Taquin.
Eh flon.... (*Il reſte en attitude.*)

GILLOTIN.

Je n'ai pas entendu....

CASSANDRE, *à Gillotin.*

Paix !

DOM BRUTAL.

Voyez-vous ce Couvent en déſordre, ces Novices en pleurs... Sœur Agnès, ſœur Urſule,

ſœur Agathe, la Supérieure au déſeſpoir... elle me voit, m'appelle, me demande vengeance.

Même Air.

Ah ! parlez, ſœur Marie ;
Quel eſt le libertin ?
Qui faut-il qu'on marie ?
Nomme....
Elle a nommé Taquin.
Eh, gai.... (*Il reſte en attitude.*)

CASSANDRE, *à Gillotin.*

Tu vois.

GILLOTIN.

Moi, je ne vois rien du tout.

DOM BRUTAL.

Ah ! ah ! ma jeune Sœur !..... Oh ! oh ! ma vieille Mère !... Eh pareil accident....

Même Air.

La nature me crie :
Venge-moi d'un coquin ;
Qui faut-il qu'on marie ?
Nomme....
Elle a nommé Taquin.

(*Il les prend par la main & les fait danſer en rond.*)

Eh flon, flon, flon, la lira dondaine,
Eh gai, gai, gai,
La lira dondé.

GILLOTIN.

Holà ! eh ! doucement donc, mon révérend pere !

CASSANDRE, *à Dom Brutal.*

A quand la noce ?

DOM BRUTAL, *considérant Gillotin & lui mettant la main sur le front.*

Il n'est pas encore tems.

(*Il danse en chantant & en s'en allant :*)

Eh flon, flon, flon, &c.

SCENE VIII.

CASSANDRE, GILLOTIN.

GILLOTIN.

EST-IL assez fou ?

CASSANDRE.

Pas tant, pas tant, & tu dois comprendre qu'il est question....

GILLOTIN.

De dîner.

AIR : *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse.*

Venez-vous avec nous ?

CASSANDRE.

Oui, je prétens vous suivre ;
Je ne souffrirai pas que sans moi l'on s'enivre :
Dans votre aveuglement, foible & crédule époux,
Tant que vous dormirez, je veillerai pour vous.

(*Ils sortent d'un côté. Le Théâtre change à vue & représente l'appartement de Lucrèce, qui entre du côté opposé avec ses femmes, portant leur ouvrage & leurs chaises.*)

SCENE IX.

LUCRÈCE & ſes Femmes.

LUCRÈCE, *regardant le changement du Théâtre.*

AIR : *Des Billets doux.*

LA ſçène change !.....Eh mais, pourquoi ?
Comme je me trouve chez moi !
Cette chambre eſt la mienne....
Cela me donne du ſouci.....
(*En ſoupirant :*)
Puiſſe-t-on ne violer ici
Que l'unité de ſcène !

En parlant de ça, je me rappelle ce que mon époux m'a dit du nouvel amour de Taquin..... Ah ! chaſſons cette idée & occupons-nous de mon mari.

(*Elle s'aſſied près d'une table.*)

Il eſt au cabaret... Qui ſait à quelle heure & dans quel état il reviendra.

« L'épouſe d'un bûveur ne dort jamais tranquille »

Ah ! mon dieu que je ſuis mal aſſiſe ! c'eſt pourtant un fauteuil antique... N'importe, il faut que j'y reſte.

(*A ſes femmes.*)

Vous ne dites rien, vous autres ?.... Bon, j'oublie qu'elles ſont muettes... Il n'y a pas de mal, elles n'en travailleront que mieux... Achevez le gillet de mon mari, tandis que je vais finir ſa cravatte.

AIR : *Du petit mot pour rire.*

Mon Gillotin eſt plein de goût,
Il chérit & préfère à tout
La couleur de jonquille ;
Dans ſes gillets, dans ſes habits,
Ce goût lui vient de père en fils ;
C'eſt la, la, la, la, la, la, la, la couleur de famille.

Cependant Arlequin en aime une autre. . . . tant mieux. . . tant mieux ! . . tant pis. . . tant pis ? . . . mais non. . . eſt-ce tant mieux. . . eſt-ce tant pis ? . . . . . Il faut convenir que pour une femme vertueuſe, j'ai un caractere bien ſingulier, bien étrange, bien inconcevable. . .

AIR : *Réſiſte-moi, belle Aſpaſie.*

Ah ! ſi je ſuis inconſéquente
Dans mes projets, dans mes diſcours, (*bis.*)
Je ſuis encor, dans mes amours,
Plus légère & plus imprudente.
Je repouſſe & je veux garder
L'Amant qui tourmente ma vie :
Je ne voudrois pas lui céder,
Et j'en veux être pourſuivie. (*bis.*)

Si je pouvois me corriger, oublier Arlequin. . . eſſayons.

AIR : *Aie, Aie, Jeannette.*

Je ne veux plus y ſonger,
Auſſi-bien, il me délaiſſe.
Me voilà hors de danger :
Je garderai ma ſageſſe ;
(*Voyant venir Arlequin.*)
Aie, aie, aie,
Aie, [illegible] Lucrèce !
[illegible]

SCENE X.

Les mêmes, ARLEQUIN, JÉROME.

ARLEQUIN, *à part.*

J'AI laiſſé au cabaret Gillotin & M. Caſſandre; ils étoient à moitié yvres, & le Champagne va les achever.

(*Voyant Lucrèce.*)

Ah! ſangodémi! qu'elle eſt jolie!

AIR: *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Pardon, ſi je vous dérange.

LUCRÈCE.

Comment! c'eſt vous que je voi?

ARLEQUIN.

Oui, c'eſt moi, c'eſt moi, mon ange.

LUCRÈCE.

Vous, chez moi!

ARLEQUIN.

Chez vous.

LUCRÈCE.

Chez moi!

Quel ſujet?....

ARLEQUIN.

Il eſt honnête,
Et bientôt vous le ſaurez;
Mais je veux un tête-à-tête.

LUCRÈCE.

C'eſt tout ſimple, vous l'aurez.

ARLEQUIN, *à part.*

Elle n'eſt pas encore ſi Lucrèce que je l'aurois cru.

LUCRÈCE.

Meſdemoiſelles, voulez-vous bien paſſer dans l'autre chambre?

ARLEQUIN.

Bon? (*à Jérôme.*) Toi, va-t'en.

LUCRÈCE.

Laiſſez la porte ouverte, & pour cauſe.

ARLEQUIN.

Ah! diable!

(*Les dames ſortent d'un côté & Jérôme de l'autre.*)

SCENE XI.

LUCRÈCE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

(*A part.*)

C'EST égal; je m'en vais lui faire ma cour. (*Haut:*) Perfide! ingrate! parjure!

LUCRÈCE.

Monſieur!

ARLEQUIN.

Je ne ſaurois vous voir ſans vous reprocher votre mariage avec Gillotin.

« Qu'étiez-vous, qu'êtes-vous? »

LUCRÈCE.

En vérité, voilà des queſtions.... Eſt-ce bien ſérieuſement que vous me les faites?

ARLEQUIN.

Oui, traîtreſſe!.... oui, je viens, je veux, je dois....

LUCRÈCE.

AIR : *Mon couſin, l'allure.*

Croyez-vous plaire ainſi,
Mon ami?
Vous vous trompez, j'en jure,
Car ce front rembruni,
Mon ami,
Et ce ton de cenſure,
Mon ami,
Voilà d'un mari
L'allure,
Mon ami,
Et non d'un ami
L'allure.

ARLEQUIN.

Cela ſe peut bien, mais le ton ne fait rien à l'affaire : le fait eſt que vous vous êtes mariée ſans moi, & que tous les jours, ſans moi....

LUCRÈCE.

Eh bien, Monſieur, ne vous conſolez-vous pas avec votre nouvelle conquête?

ARLEQUIN.

Ça n'eſt pas vrai.

LUCRÈCE.

L'éloge que vous en avez fait à Gillotin....

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

C'étoit le vôtre.

LUCRÈCE.

Le mien !

ARLEQUIN.

Le vôtre.

LUCRÈCE.

En ce cas-là....

ARLEQUIN.

« M'aimez-vous ?

LUCRÈCE, *fièrement.*

Eſt-ce à moi que ce diſcours s'adreſſe ?

ARLEQUIN.

» Connoiſſez-vous Taquin ?

LUCRÈCE.

Connoiſſez-vous Lucrèce ? «

ARLEQUIN.

M'aimez-vous ?

LUCRÈCE.

Monſieur ?

ARLEQUIN.

Vous ne m'aimez pas ?

LUCRÈCE.

Monſieur.....

ARLEQUIN.

Vous m'aimez.

LUCRÈCE.

Mais....

ARLEQUIN.

Vous ne m'aimez plus ?

LUCRÈCE.

Je ne dis pas cela.

ARLEQUIN.

Que dites-vous donc ?

LUCRÈCE.

Je ne ſais ce que je dis.

ARLEQUIN.

C'eſt vrai.

LUCRÈCE, *à part.*

Comme il eſt ſéduiſant !

ARLEQUIN.

Parlez haut.

LUCRÈCE.

Ménagez.....

ARLEQUIN.

Point de ménagement.

LUCRÈCE, *à part.*

Que faire ? (*Voyant Dom Brutal :*) Ah ! je reſpire !

ARLEQUIN, *à part.*

Au diable ſoit le Moine !

SCÈNE XII.

Les Mêmes, DOM BRUTAL.

LUCRÈCE.

AIR : *J'ai perdu mon âne.*

JE reprends courage.

ARLEQUIN.

Ventrebleu ! j'enrage.
Père, laiſſez-nous en repos.

LUCRÈCE, *à part.*

Ah ! que ce fou vient à propos
Pour me rendre ſage ! (*bis.*)

ARLEQUIN.

Au reſte, écoutez donc, Monſieur le fou, je n'aurois pas été vous chercher ; mais puiſque vous voilà, nous allons cauſer nous deux.

LUCRÈCE, *à part.*

Cauſer nous deux !.... il eſt poli. (*Elle ſe remet à ſon ouvrage & ſes femmes s'approchent d'elle.*)

ARLEQUIN, *à Dom Brutal.*

Le voulez-vous ?

DOM BRUTAL, *froidement.*

Je le veux.

ARLEQUIN.

Vous ſavez que l'on conſpire contre Arlequin !

DOM BRUTAL.

Je le ſais.

ARLEQUIN.

Quels ſont les conjurés ?

DOM BRUTAL.

Tous les maris trompés.

ARLEQUIN.

Que d'ennemis !.... Et l'inſtigateur ?

DOM BRUTAL.

Arlequin Taquin.

LUCRÈCE, *à part & baillant.*

Comme je m'amuſe !

ARLEQUIN.

De quoi l'accuſe-t-on ?

DOM BRUTAL.

De ce qu'il a fait, de ce qu'il fait, de ce qu'il veut faire.

ARLEQUIN.

Ah ! ah !

LUCRÈCE, *à part.*

Il ne me regardera pas.. (*à ſes femmes.*) Jouons.

(*Elle tire un jeu de cartes de ſa poche.*)

DOM BRUTAL.

AIR : *Turlurette.*

Il n'eſt.... il n'eſt.... il n'eſt rien
Que ne riſque ce vaurien ;
Auſſi tout bas on projette.

ARLEQUIN.

Quoi donc ?

DOM BRUTAL.

Turlurette !
Turlurette !
Ma tanturlurette.

ARLEQUIN.

Turelurette.....! diantre !

LUCRÈCE, *à part & jouant.*

Du pique.... j'en ai.

ARLEQUIN.

Qu'entendez-vous par-là ?

DOM BRUTAL.

Rien, moins que rien.

ARLEQUIN.

Mais enfin, à quoi le coupable doit-il s'attendre ?

LUCRÈCE, *jouant.*

Atout.

DOM BRUTAL.

Ce n'eſt qu'en le mariant que nous pouvons le réduire, & nous avons juré qu'il ſe marieroit.

ARLEQUIN.

Malgré lui ?

DOM BRUTAL.

Non, mais.....

AIR : *Et zon, zon, zon, Liſette, ma Liſette.*

Si ce mauvais garçon
Ne ſe met en ménage,
De cent coups de bâton
Nous lui ferons l'hommage :
Et zon, zon, zon,
Bâton ou mariage,
Et zon, zon, zon,
Mariage ou bâton.

ARLEQUIN.

Et c'eſt à moi que vous le dites ?

DOM BRUTAL, *très-haut.*

A l'oreille.

LUCRÈCE, *à l'une de ſes femmes, lui préſentant les cartes.*

Coupez.

DOM BRUTAL, *confidemment.*

Mais, ce qu'il y a d'aimable, de joli, de charmant, de certain, c'eſt que la femme qu'on lui deſtine....

ARLEQUIN.

Eh bien?

DOM BRUTAL.

On la connoît.

ARLEQUIN.

Oui?

DOM BRUTAL.

On en eſt sûr.

ARLEQUIN.

Vraiment?

DOM BRUTAL.

AIR: *Vive un bon Luron.*

Ce chaſte tendron,
Pour nous & les nôtres,
Fera du fripon
Ce qu'il fit des autres,
Bon!
La farira dondaine, ô gué!
La farira don dé.

ARLEQUIN.

Le projet eſt beau!

DOM BRUTAL.

N'eſt-ce pas?

LUCRÈCE, *à part, regardant Arlequin.*

C'eſt à n'y pas tenir.

ARLEQUIN.

Mais ne craignez-vous pas que ce que vous me racontez.....

DOM BRUTAL.

« Ta généroſité ne me trahira pas,
» Je me confie à toi ».

ARLEQUIN.

Savez-vous qui je ſuis?

DOM BRUTAL.

Que m'importe? es-tu marié?

ARLEQUIN.

Non, & tu vois Arlequin.

DOM BRUTAL.

Je m'en ſuis douté.

ARLEQUIN.

Ce Taquin, qui, avant que votre complot s'exécute, eſt capable d'entreprendre....

LUCRÈCE, *à part.*

Du cœur! j'ai perdu! (*Elle jette les cartes au nez de ſes femmes.*)

DOM BRUTAL.

Là, là, de la douceur!

ARLEQUIN.

AIR : *On compteroit les diamans.*

Sachez qu'on me met en courroux
Lorſqu'on me tient pareil langage;

Il faut être auſſi fou que vous
Pour affronter le.... mariage.

DOM BRUTAL.

Le mariage te déplaît.....
Ah ! tu tiens cela de ta mère ;
Oui, garçon, je vois ce que c'eſt,
Ton père étoit célibataire.

ARLEQUIN, *s'armant de ſa batte.*

Attends, chien de Moine, attends....

LUCRÈCE, *effrayée.*

Un eſclandre !

DOM BRUTAL, *s'en allant tranquillement.*

Son père étoit célibataire.

ARLEQUIN, *frappant Dom Brutal.*

Tiens, voilà pour t'apprendre....

LUCRÈCE, *ſe jettant entre Arlequin & Dom Brutal.*

Arrêtez !

ARLEQUIN, *à Lucrèce.*

Ah ! pardon, Madame, je vous croyois bien loin.

LUCRÈCE.

AIR : *Ne v'la-t-il pas que j'aime ?*

Chez moi, contre le Révérend,
Quel courroux vous entraîne !
Reſpectez du moins, inſolent,
Ou ſa robe..... ou la mienne.

ARLEQUIN.

Croyez que je ſuis incapable....

(*Voyant qu'elle ſe retire, il veut la ſuivre, mais d'un geſte impoſant, elle l'en empêche.*)

C'eſt dit. (*Il s'arrête tout court, Lucrèce rentre chez elle.*)

SCENE XIII.

ARLEQUIN, enſuite JÉROME.

ARLEQUIN.

Ça commence joliment !

JÉROME, *entrant.*

Eh bien ! où en êtes-vous ?

ARLEQUIN, *ſans l'écouter.*

J'entre en fureur.

JÉROME.

Pourquoi ?

ARLEQUIN, *allant & venant comme un homme qui a perdu la tête.*

Ce Moine extravagant..... cette femme incompréhenſible.... mon caractère indomptable.... mon amour opiniâtre....

JÉROME.

Qu'avez-vous fait ?

ARLEQUIN.

Rien.

JÉROME.

Que décidez-vous ?

ARLEQUIN, *allant pour ſortir.*

Rien.

JÉROME.

Je vous ſuis.

ARLEQUIN.

Reſte.

SCENE XIV.

JÉROME, *ſeul.*

AIR : *Du Serin qui te fait envie.*

HÉLAS ! il a perdu la tête,
Lucrèce l'aura rebuté ;
Elle eſt humaine, elle eſt honnête,
Pour lui réclamons ſa bonté.
De cette humeur farouche & ſombre
Elle connoît la guériſon,
Et femme a des moyens ſans nombre
Pour mettre un homme à la raiſon.
(*Appercevant Lucrèce.*)
Juſtement la voilà.

SCÈNE XV.

JÉROME, LUCRÈCE.

LUCRÈCE, *avec étonnement.*

IL eſt parti ?

JÉROME.

Oui, Madame, les yeux troublés, la tête égarée..... Vous en êtes la cauſe....

LUCRÈCE.

Innocente.

JÉROME.

Il faut abſolument que vous veniez à ſon ſecours.

LUCRÈCE.

Et comment ?

JÉROME, *tombant à ſes genoux, les mains jointes.*

AIR : *C'eſt une bagatelle.*

Ne l'aimez point à demi,
Revoyez ce cher ami ;
Je ne ſais ce qu'il eſpère,
Ce qu'il veut, ce qu'il croit faire ;
Mais depuis ſon chien d'amour,
Son eſprit, de jour en jour,
Hélas ! hélas ! ſon pauvre eſprit chancèle.

LUCRÈCE.

Son eſprit !

C'eſt une bagatelle. (*bis.*)

JÉROME, *toujours à genoux.*

Ne l'aimez point à demi,
Revoyez ce cher ami.

LUCRÈCE.

Mais, Monſieur, je ſuis ſincère,
Que lui dire, & comment faire ?
Depuis qu'il a de l'amour,
Je ſens que de jour en jour,
Je ſens, je ſens que ma vertu chancèle.

JÉROME.

Votre vertu !..... (*Se levant.*)

C'eſt une bagatelle. (*bis.*)

LUCRÈCE.

Hé bien, je le verrai ; va le chercher.

JÉROME.

J'y cours.

SCÈNE XVI.

LUCRÈCE, *ſeule.*

IL y court ! il va le chercher ! & c'eſt moi qui l'y envoie.... En vérité, depuis le matin, je ne ſais ce que je fais.

AIR : *J'arrive à pied de province.*

En l'abſence de mon père
Et de mon mari,
Recevoir le téméraire
Que j'attends ici !....
De ce rendez-vous, je gage
Que l'on jaſera.....
Déſormais je ſerai ſage,
Encore celui-là.

SCÈNE XVII.

LUCRÈCE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

« QUE voulez-vous, Lucrèce, & pourquoi rappeler » Celui que de ces lieux vous venez d'exiler » ?

LUCRÈCE.

Sa réflexion eſt juſte.

ARLEQUIN.

Eſt-ce pour m'apprendre que vous m'aimez ?

LUCRÈCE.

Vous ſeriez bien étonné ſi je vous l'avouois ?

ARLEQUIN.

Ma foi, non.

LUCRÈCE.

Eh bien, il n'eſt que trop vrai.....

ARLEQUIN.

Achevez.

LUCRÈCE.

Oui, Taquin, c'eſt toi que j'aime.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous dit?

LUCRÈCE.

La vérité.

« Un cœur droit peut la taire & non la déguiſer ».

ARLEQUIN.

Ah! que c'eſt beau!

LUCRÈCE.

« Je rougirois d'un crime, & non d'un ſentiment ».

ARLEQUIN.

Superbe!

LUCRÈCE.

« L'amour peut ſe gliſſer dans un cœur innocent,
» ..... Un cœur comme le mien,
» Quoiqu'il oſe beaucoup, ſait ne haſarder rien ».

ARLEQUIN.

Quelle femme!.... ah Lucrèce! (*Chantant:*)
Cet aveu charmant....

LUCRÈCE.

Un moment: je ne l'ai fait que pour vous engager à reſter tranquille.

ARLEQUIN.

(*A part.*)

Quelle adreſſe ! (*Haut.*) Reſter tranquille !

LUCRÈCE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Vous badinez ?

LUCRÈCE.

Pas du tout.

ARLEQUIN.

Impoſſible.

LUCRÈCE.

« Qui l'a voulu, toujours a triomphé de ſoi »,
Et Lucrèce peut dire ça.

ARLEQUIN.

Et Taquin ne peut pas l'entendre.

LUCRÈCE.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Ah ! dans l'erreur qui vous enflamme,
Vous n'avez que trop ſommeillé ;
« Eveillez-vous ».

ARLEQUIN.

Morbleu, Madame,
Je ne ſuis que trop éveillé.

LUCRÈCE.

Qu'eſpérez-vous, Monſieur ?

ARLEQUIN.

Ce que vous me donnez le droit d'eſpérer, Madame ; & comme vous êtes délicate.... j'ai un moyen très-délicat de ſauver votre délicateſſe.

LUCRÈCE.

Tout de bon ?

ARLEQUIN.

Apparemment ; car enfin bientôt....

AIR : *De la fanfare de Saint-Cloud.*

Le divorce, ma très-chère,
Etabli dans ce pays,
Séparera, je l'eſpère,
Les époux mal aſſortis.
Or, je ſoutiens qu'en ſilence,
A ce décret trop tardif,
Nous pourrons donner d'avance
Un effet rétroactif.

LUCRÈCE.

Ah ! je vous vois venir.

ARLEQUIN, *héſitant.*

Mais.... je dis....

LUCRÈCE.

Non, Monſieur.

ARLEQUIN.

Bah !

LUCRÈCE, *avec fermeté.*

Non, non. (*malignement.*)

AIR : *Tu n'auras pas, petit poliſſon.*

Tu n'auras pas, petit..... ſéducteur,
Ce que tu penſes dans ton ame ;
Tu n'auras pas, petit ſéducteur,
Ce que tu penſes dans ton cœur.

(*Elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

ARLEQUIN, *la ſuivant.*

Mais, Madame, écoutez donc.

LUCRÈCE, *ſe retournant avec dignité.*

Non, Monſieur.

(*Gaiement en ſortant :*)

Tu n'auras pas, petit ſéducteur, &c.

(*Ici commence la nuit.*)

SCÈNE XVIII.

ARLEQUIN, *ſeul & interdit.*

JE n'y conçois rien. Quelle conduite !..... Elle va ſe plaindre de mon amour à ſon père & à ſon mari ; on lui dit que j'en aime une autre, elle eſt jalouſe ; elle conſent à me recevoir tête-à-tête, me flatte, me querelle, me renvoie, me rappelle à une heure indue, me dit qu'elle m'aime & que.... Voilà tout.... Ah ! mon dieu, la drôle de Lucrèce !

SCÈNE XIX.

ARLEQUIN, DOM BRUTAL.

DOM BRUTAL, *une lanterne à la main.*

AH ! te voilà, mon petit Gillotin !

ARLEQUIN.

Tiens, l'autre extravagant qui me prend pour le maître de la maiſon.... à l'heure qu'il eſt, c'eſt pardonnable.

DOM BRUTAL, *en confidence.*

Notre affaire va bien.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Quelle affaire ?

DOM BRUTAL.

Contre Arlequin.

ARLEQUIN.

Encore ?

DOM BRUTAL.

J'ai la liſte.

ARLEQUIN.

Quelle liſte ?

DOM BRUTAL, *la lui donnant roulée.*

Regarde. (*Il lui en montre le commencement, en l'éclairant de ſa lanterne.*)

AIR : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Tu vois tous les maris benins,
C'eſt-à-dire, tous nos voiſins,
Dont les noms ſe joignent aux nôtres.

ARLEQUIN.

Liſons.... Le Boucher, le Fruitier,
Le Boulanger, le Pâtiſſier.

DOM BRUTAL, *déroulant la liſte, qui eſt très-longue.*

Accompagné de pluſieurs autres.

ARLEQUIN, *reculant de ſurpriſe.*

Ah ! mon dieu !

DOM BRUTAL.

« Un nom manque à ces noms... Tu m'entends, *Gillotin.*

(*Il s'en va en chantant & ...mbadant.*)

Lanturelu, lanturelu, lantu...

SCÈNE XX.

ARLEQUIN, *ſeul.*

CE petit avertiſſement-là ne m'empêchera pas de m'occuper de mon amour....allons, allons. Oui....

(*Marchant à grands pas comme un homme égaré.*)

Ce ſoir...à l'inſtant...il faut...je veux...

SCÈNE XXI.

ARLEQUIN & JÉROME.

JÉROME, *portant une voie d'eau.*

ENCORE ici!

ARLEQUIN, *bruſquement.*

De l'eau, ſi tard!

JÉROME.

Je ne peux pas venir demain.

ARLEQUIN.

Dépêche.

JÉROME.

Eſt-ce que je vous gêne?

ARLEQUIN.

Oui..... non.... écoute.

JÉROME.

Vous me faites peur.

ARLEQUIN.

Emmenons Lucrèce.

JÉROME.

Emmener Lucrèce....elle ne voudra pas.

ARLEQUIN.

Je ſuis aimé.

JÉROME.

Et vous oſeriez....

ARLEQUIN, *voyant arriver Lucrece.*

Tais-toi.

SCÈNE XXII.

Les Mêmes, LUCRÈCE.

LUCRÈCE, *à part, un bougeoir à la main.*

JE m'ennuie d'être ſeule.... Mon père ne revient pas; mon époux ne revient pas; j'ai peur des revenans. (*Appercevant Arlequin :*) Le voilà revenu.

JÉROME, *tirant Arlequin.*

Allons nous-en....

ARLEQUIN.

Non, l'occaſion eſt sûre.

CANON.

ARLEQUIN.

Sans papa, ſans mari, ſans chandelle,
(*Il ſouffle la lumière.*)
La porte fermée aux verroux.
(*Il met les verroux.*)
Sans papa, ſans mari, ſans chandelle,
La porte fermée aux verroux.

LUCRÈCE.

Sans papa, ſans mari, ſans chandelle,
La porte fermée aux verroux.

ARLEQUIN. LUCRÈCE. JÉROME.

Ah ! qu'il eſt doux ! Sans papa, ſans mari, Sans papa, ſans mari,
Ma toute belle, ſans chandelle, ſans chandelle,
Ah qu'il eſt doux La por.e fermée aux ver- La porte fermée aux
D'être avec vous. roux. verroux.

LUCRÈCE, *à part.*

C'eſt ma faute.... que venois-je chercher ici ?

JÉROME, *bas à Arlequin.*

Qu'allez-vous faire ?

ARLEQUIN.

Tu vas voir.

LUCRÈCE, *à part.*

Raſſurons-nous ; il n'eſt pas aimable, & cela me rend bien forte. (*Mettant les mains ſur ſes hanches :*) Qu'il vienne.

ARLEQUIN.

AIR : *De Catinat.*

Madame, il faut bannir les diſcours ſuperflus :
Madame, c'en eſt fait, je ne balance plus.
De l'ardeur qui pour vous me conſume en ſecret,
« Ou détruiſez la cauſe, ou ſupportez l'effet ».

LUCRÈCE.

Ah !... l'on vous avoit défendu de me dire ça.

ARLEQUIN.

Pardon..... c'eſt de ſouvenir.... Mais enfin vous m'aimez.

LUCRÈCE.

Oui, Monſieur.

ARLEQUIN.

Je vous plais.

LUCRÈCE.

Non, Monſieur.

ARLEQUIN.

Comment ?

LUCRÈCE.

Je vous aime & vous ne me plaiſez pas.

ARLEQUIN.

Vous m'aimez, & je ne vous plais pas.

LUCRÈCE.

Du tout.

ARLEQUIN.

Mais quel caractere avez-vous donc ?

LUCRÈCE.

Je l'ai comme on me l'a fait.

ARLEQUIN.

C'eſt dit, je ne vous plais pas, & je vais vous plaire.

LUCRÈCE.

Je vous en défie.

ARLEQUIN.

D'abord je vais m'approcher.

LUCRÈCE.

Approchez-vous.

ARLEQUIN.

Me fâcher.

LUCRÈCE.

Fâchez-vous.

ARLEQUIN.

Vous dire des injures.

LUCRÈCE.

Dites.

ARLEQUIN.

Et je vais commencer....

LUCRÈCE, *effrayée.*

Par où.

ARLEQUIN.

Par aſſommer Monſieur, autrefois mon ami.

JÉROME.

M'aſſommer?

LUCRÈCE.

L'aſſommer!

ARLEQUIN, *furieux.*

Oui; l'amour....l'amitié....l'eſpoir.... la fureur... Malheureux... (*Il va pour frapper Jérôme.*)

LUCRÈCE, *ſe jettant entr'eux.*

Arrêtez.....

JÉROME.

Il eſt fou.

ARLEQUIN, *la main levée ſur Jérôme.*

Traître.

LUCRÈCE, *tombant évanouie.*

Je me meurs.

ARLEQUIN, *courant à Lucrèce.*

Elle ſe meurt. (*Hors de lui.*) Ah je brûle!

JÉROME, *jettant un ſeau d'eau ſur le corps d'Arlequin.*

Il eſt enragé.

ARLEQUIN, *tombant.*

Aye, aye, aye...je gele.

JÉROME.

Fin de l'Air : *Il vous faudroit un biſcuit.*

Il lui falloit ce bouillon,
Pour le, pour le, pour le remettre;
Il lui falloit ce bouillon,
Pour le remettre à la raiſon.

SCÈNE XXIII.

Les mêmes, DOM BRUTAL, COLOMBINE, Troupe de Voiſins de différens états.

DOM BRUTAL, *donnant le bras à Colombine & tenant un gros bâton.*

AIR : *J'ai vu la Meûnière.*

LE perfide, à notre courroux,
Ne peut ſe ſouſtraire.

CHŒUR.

Le perfide, &c.

DOM BRUTAL.

Madame en va faire un époux
Ainſi que vous l'êtes tous.
Oh ! la bonne affaire
Pour elle & pour vous.

CHŒUR.

Oh ! la bonne affaire
Pour elle & pour nous !

SCENE XXIV ET DERNIERE.

Les mêmes, CASSANDRE & GILLOTIN ivres.

CASSANDRE & GILLOTIN, *chantant le refrein.*

OH ! la bonne affaire !
Pour elle & pour nous !...

CASSANDRE.

Qu'eſt ce que c'eſt donc que tout ce monde ?

DOM BRUTAL, *appercevant Lucrece.*

La voilà.

GILLOTIN, *la voyant auſſi.*

Ma femme endormie ſur un fauteuil ! (*Il s'approche & la ſecoue par le bras.*) Tu dors, mon chou.

CASSANDRE, *à Dom Brutal.*

Mais enfin, mon révérend père....

DOM BRUTAL.

Taiſez-vous... laiſſez parler Madame.

LUCRÈCE, *revenant à elle & promenant ſes regards ſur tout ce qui l'entoûrent.*

Mon pere... mon époux... Dom Brutal..., du monde... beaucoup de monde... tant mieux. Il n'y en aura jamais trop, jamais aſſez, pour entendre... ce que j'ai à dire.

GILLOTIN.

Qu'eſt-ce qu'elle va donc....

DOM BRUTAL.

Chut !

LUCRÈCE, *à Gillotin, qui s'approche d'elle.*

Ne me parlez plus.... ne me regardez plus, ne me touchez plus... je ne ſuis plus digne de vous.

(*Gillotin va froidement s'appuyer le front contre le mur.*)

Ce ſoir, il eſt venu... il a prié, preſſé.... exigé... je me ſuis évanouie... le ſcélérat, le monſtre! il a profité.....

JÉROME, *qui s'eſt approché de Lucrece.*

De quoi?

LUCRÈCE, *avec horreur.*

« Epargnez-moi l'affront d'en dire davantage ».

JÉROME.

Qu'eſt-ce que vous contez donc?

LUCRÈCE.

Ce qui s'eſt paſſé.

JÉROME.

Il ne s'eſt rien paſſé.

LUCRÈCE.

Non?

JÉROME.

Je n'ai pas bougé d'ici.

LUCRÈCE.

Mais j'ai cru, j'ai dû croire....

JÉROME.

AIR : *Il a voulu, il n'a pas pu.*

Il n'en eſt rien;
De ce vaurien
J'ai prévenu l'audace;
Il avoit de méchans projets,

J'en ai détourné les effets ;
Et ſans effort,
J'ai mis d'abord
Son amour à la glace.
(Montrant Arlequin :)
Voyez.

LUCRÈCE & GILLOTIN, *s'approchant nez à nez.*

AIR : *Ah ! mon dieu ! que je l'échappe belle !*

Ah ! mon dieu ! que je l'échappe belle !

DOM BRUTAL, *à Arlequin.*

Tu voulois tromper,
Duper,
Séduire un cœur fidèle ;
Mais, morbleu ! nous faiſions ſentinelle,
Et tu vas enfin,
Oui, tu vas ſubir ton deſtin.

ARLEQUIN.

Eh ! Meſſieurs, je friſſonne, je tremble,
Calmez la rigueur
De la fureur
Qui vous raſſemble :
Tout tranſi, je friſſonne, je tremble.

TOUS.

Un Amant tranſi
Peut encor faire un bon mari.

DOM BRUTAL.

Et voilà Colombine qu'il faut épouſer.

ARLEQUIN, *dédaigneuſement.*

Ça Colombine ! je ne la connois pas.

LE BOUCHER.

Nous la connoiſſons tous.

LE PATISSIER.

Nous l'aimons tous.

DOM BRUTAL.

Nous en répondons tous.

TOUS LES VOISINS, *levant la main.*

Tous, tous.

COLOMBINE, *à Arlequin, après avoir fait une grande révérence aux Voiſins.*

Vous l'entendez.

ARLEQUIN.

Il eſt certain que le ſuffrage de ces Meſſieurs... Je me déciderai demain. (*Il veut s'en aller.*)

DOM BRUTAL, *l'arrêtant & le menaçant de ſon bâton.*

AIR : *Au coin du feu.*

Non pas, fripon, demeure;
Epouſe-la ſur l'heure,
Ou, palſembleu!

ARLEQUIN.

Soit : mais, je vous en prie,
Qu'au moins on nous marie
Au coin du feu. (*ter.*)

DOM BRUTAL, *levant ſon bâton.*

Sans délai.

ARLEQUIN, *ſoupirant.*

Allons.

VAUDEVILLE.

ARLEQUIN, *aux Voiſins.*

AIR : *Du petit Vaudeville.*

Oui, je vois que je ſuis digne
De figurer parmi vous,
Et je vais, je m'y réſigne,
Je vais être ſon époux.
De m'avoir pour ſon confrère,
Chacun de vous s'eſt piqué....
(*Regardant Colombine.*)
De chacun de vous, j'eſpère,
Le projet n'eſt pas manqué.

DOM BRUTAL.

Liſe, au ſein de l'innocence,
Vouloit conſerver ſon cœur;
Un moment d'inconſéquence
La ſoumet à ſon vainqueur.
Elle perd, par imprudence
Le tréſor qu'elle a riſqué,
Et malgré ſa prévoyance,
Voilà ſon projet manqué.

GILLOTIN.

Gilles, bonne créature,
Ne connoît point de détour;
Gilles, enfant de la nature,
Vit toujours au jour le jour;
Pour ne point uſer ſa tête
Par un projet compliqué,
Jamais Gilles ne projette,
Son projet n'eſt pas manqué.

ARLEQUIN.

Par le goût qui vous éclaire
Voir applaudir ſes eſſais,
Sur les traces de Voltaire
S'annoncer par des ſuccès,
C'eſt à ce prix qu'au Parnaſſe
Marius eſt remarqué;
Lucrèce y brigue une place,
Son projet n'eſt pas manqué.

LUCRÈCE, *au Public.*

En cherchant à vous diſtraire
Par quelques refrains joyeux,
Nous ne pouvons nous ſouſtraire
Au cenſeur trop rigoureux;
Mais ſi l'ouvrage a fait rire,
Malgré qu'il ſoit critiqué,
Auteurs, Acteurs, peuvent dire:
Le projet n'eſt pas manqué.

CHŒUR.

Mais ſi l'ouvrage, &c.

FIN.

De l'Imprimerie de CHARDON, rue de la Harpe.

Segur, Alexandre Joseph Pierre

NICE,

IMITATION

DE

STRATONICE;

EN UN ACTE, EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le mercredi 6 juin 1792.

Se TROUVE au THÉATRE,

Et chez les marchands de Nouveautés.

M. D C

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. CHANCEUX.	M. *Chapelle.*
M. CHANCEUX, fils.	M. *Henry.*
NICE, pupille de M. Chanceux.	Mlle. *Lescot.*
M. PÉNÉTRANT, Médecin.	M. *Bourgeois.*
Une Garde-malade.	Mlle. *Bodin.*

Un Jokey, plusieurs Domestiques.

La Scène est à Paris.

NICE,

IMITATION

DE

STRATONICE;

EN UN ACTE, EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente une chambre à coucher, une table chargée de phioles. M. Chanceux fils est étendu sur son lit; plusieurs domestiques l'entourent en gémissant.

Air : *De l'amour tout subit les loix.*

CIEL! ô ciel! écoute nos vœux :
Nous mourrons pour lui, si tu veux;
Pour le fils de notre bon maitre,
Nous allons mourir, si tu veux.

UN DOMESTIQUE.

Prends plutôt, oui prends un de nous;
Son Jockey, sa garde....

LE JOKEI, LA GARDE.

Ou bien vous.

TOUS.

A ce prix, nous pourrons peut-être
Appaiser ton courroux.

LE FILS.

Mes amis, gémissez plus bas :
Dans ma chambre, on ne s'entend pas :
Votre zèle compatissant,
Pardonnez, est un peu trop pressant.

LE CHŒUR, *piano.*

Ciel! ô ciel! écoute nos vœux, etc.

LE FILS.

Mes amis, que fait mon père ?

LE JOKEY.

M. Chanceux ! il se désespère..... et se marie.

LE FILS, *avec douleur.*

Mon père se marie.

Le chœur entoure le lit avec empressement.

LE FILS, *au chœur.*

Air : *On compteroit les diamans,* ou *Non, non Doris.*

Je suis touché de tous vos soins;
Vous l'exprimer m'est impossible :
Mais daignez m'en rendre un peu moins,
J'y pourrois être aussi sensible :
Vous voir ici me rassurer,
Me plait, m'oblige et m'encourage;
Si vous vouliez vous retirer,
Vous m'obligeriez d'avantage.

LA GARDE-MALADE.

Air : *Tirez le rideau.*

Eh ! monsieur, à ces bonnes gens, (*Bis.*)
Dites quatre mots obligeans.

LE FILS, *d'un air affectueux.*

Tirez le rideau,
Dondaine,
Tirez le rideau,
Dondé.

SCENE II.

LE FILS, *seul.*

LES consolateurs sont désolans.

Air : *Piron dans sa métromanie.* (des deux Panthéons.)

Impuissans à soulager l'ame,
Ils ressemblent aux médecins :
L'un et l'autre, à qui les réclame,
Ne font le corps, ni l'esprit sains:
Tous les deux rarement guérissent;
Même ils n'ont pas l'art de tromper;
Et toujours tous les deux aigrissent
Les maux qu'ils n'ont pu dissiper.

(*D'une voix languissante.*)

Si j'essayois de me traîner jusqu'à la cheminée, ... mais je crois que je suis seul. Oui, dieu merci! donnons-nous un petit moment de convalescence.

Il s'élance de son lit, et parcourt la scène à grands pas.

Air : *Ciel! l'Univers va-t-il donc se dissoudre ?*

Cachons sur-tout, cachons bien à mon père
Que tout mon mal est un cœur amoureux;

S'il est aimé, comme il l'espère,
N'allons pas troubler ses feux :
Laissons-le faire,
Qu'il soit heureux. (*Il crie cette fin.*)

Mais à propos, je me meurs, et je crie comme un aigle.

(*Fin de l'air.*)

Mon état, je le vois,
Et j'en soupire,
N'a rien de pire;
Quand on expire,
On n'a pas tant de voix.

Mais, j'entends mon père. (*Il se jette dans un fauteuil et joue l'abattement.*) Reprenons l'air et le ton du rôle.... Ah !

SCENE III.

M. CHANCEUX, son FILS.

M. CHANCEUX.

Oh ! fort bien ! à la bonne heure ; j'approuve ce négligé ! Sais-tu bien, mon ami, que tu n'étois pas vêtu ? non, pas du tout.

Air : *de Joconde.*

D'honneur, je croyois te voir, mon cher,
Et non sans quelque peine,
De ces héros en peinture-en-l'air,
Que nous offre la scène.

LE FILS.

Mon père, c'est souvent pour la vérité....

M. CHANCEUX.

La vérité !

Suite et fin de l'air.

Quoiqu'elle soit, de ses appas
Sans voile encor plus belle,
La vérité n'exige pas
Qu'on soit vêtu comme elle.

Au reste, comment es-tu, ce matin? mieux, n'est-ce pas?

LE FILS.

Non.

M. CHANCEUX.

Tu t'obstines à ne rien faire! tu ne consultes personne! Tiens, franchement, mon ami, tu ne rends pas justice à la médecine.

LE FILS.

Pardonnez-moi, mon père, je vous assure; car, je n'y crois guères.

M. CHANCEUX.

Dis-moi: que te manque-t-il? aurois-tu quelque fantaisie? je t'accorde d'avance tout ce que tu pourrois désirer. J'ai peut-être un peu contrarié ton penchant à suivre la mode.

Air : *Fillette en propriétaire.*

J'en conviendrai; ta toilette
Ne me plaisoit point du tout:
Ma démence etoit complette;
Les vieillards n'ont point de goût.
Mais j'adopte ton système,
Sans y condamner plus rien:
Rends à mes pleurs un fils que j'aime,
Et désormais, tout est bien;
Prends l'air Anglais,
Huit cachets,
Trois gillets,
Cinq collets,
Poudre-les;
Je les prendrai moi-même.

LE FILS.

Tout cela m'auroit flatté, quand je me portois bien, mon père.

M. CHANCEUX.

Eh bien! je doublerai ta pension.

Air : *Monsieur Charlot.*

Tiens, soyons francs;
Tu touchois huit cent francs,
Moins deux ou trois francs,
Mais d'ailleurs assez francs.
Ces huit cents francs;
J'y joindrai deux cents francs;
Accepte mille francs.

LE FILS.

Non; je vous remercie, rien ne me plaît, et je ne souhaite rien.

M. CHANCEUX.

Air *de la croisée.*

Si je te fais l'achat pourtant
D'un Wiscki, d'un coursier agiles?

LE FILS.

Pour le voyage qui m'attend,
Wiski, coursier, sont inutiles.

M. CHANCEUX.

De l'hymen serois-tu tenté?
Parle, à ta main bientôt unie
La main d'une jeune beauté.....

LE FILS.

Qu'en faire à l'agonie?

M. CHANCEUX.

Regarde cependant, mon ami, ç'auroit été charmant; nous arrangions deux mariages et rien qu'une nôce : quelle joie pour mon cœur paternel! quelle économie!

LE FILS.

Comment, deux mariages?

M. CHANCEUX.

Oui sans doute.

Air : *J'étois malade d'amour.*

Je n'attends que l'instant heureux
L'instant cher à mon ame,
Lorsque la santé dans tes yeux,
Fera briller sa flamme :
Ma pupille est aimable.....

LE FILS, *avec transport, en se levant.*

Ah! grands dieux!

M. CHANCEUX.

Eh! bien, j'en fais ma femme.

LE FILS.

Nice! (*Il feint de tomber en foiblesse.*)

M. CHANCEUX.

Oh! ciel!... mon fils! mon fils! et seul, et point de secours! que pourroit-on lui donner? (*Il court à la table chargée de phioles. Lisant*) : *Esprit de sel, esprit de vinaigre, esprit volatil.* Est-ce qu'il n'y a que des esprits sur cette table-là?

LE FILS, *d'une voix mourante, en appelant du geste Nice qu'il apperçoit.*

Cherchez le meilleur de tous, mon père, et vîte et vîte.

LE FILS.

Le meilleur esprit? et lequel? lequel?

LE FILS.

Apportez-moi des gouttes d'Hoffman.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, NICE.

Nice arrive sans être vue de M. Chanceux. Le fils se précipite sur sa main et la baise, en disant :

LE FILS.

NE cherchez plus, mon père; j'ai ce qu'il me faut.

M. CHANCEUX.

Ah! Nice, il m'a fait une frayeur.... J'ai cru que j'allois perdre mon fils.

Air : *Le chagrin imprime sa trace.*

Aprésent sa mine est meilleure;
L'accès tout-à-coup s'est calmé:
Son regard même est animé;
Il étoit mourant tout à l'heure.

LE FILS et NICE.

Il ne faut s'étonner de rien :
Il n'est qu'un pas du mal au bien.

M. CHANCEUX.

Cela n'empêche pas que je ne sois très-effrayé pour la suite. Ecoute, mon ami, dans des maladies aussi fâcheuses, il faut recourir à tout, même aux médecins. Je ne te cache pas que j'en ai fait appeller un, et qu'il va venir.

LE FILS.

Un médecin, mon père! et pourquoi? je ne suis pas assez fort pour me mettre entre les mains de ces messieurs.

M. CHANCEUX.

Celui-ci ne ressemble point aux autres : c'est un homme supérieur, et pour te répéter mot-à-mot, ce que m'en a dit la personne qui me le propose, ce médecin.....

Air : *Du menuet d'Exaudet.*

N'a, dit-on,
Ni le ton,
Ni la mine
De ces charlatans fourrés;
De grec, de latin bourrés
Sous la robe et l'hermine,
Chose à l'art
De Bouvart
Etrangère;
L'étude n'a point gâté
La fleur de sa gaîté
Légère.

Il a la grace et l'aisance,
Petits soins et complaisance;
Cent talens
Très-brillans
Qu'on estime:
Penseur fin, conteur profond,
Chanteur élégant, bouffon
Sublime.

Sous des traits
Moins parfaits,
Il sait plaire;
Indulgent pour ce qu'il dit,
Ardent s'il est contredit,
Dissertateur colère;
Trop bourrant
L'ignorant
Qui l'ennuie:
Aussi le docteur n'a qu'à
Renoncer à l'aca-
Démie.

Ce grand homme s'appelle monsieur *Pénétrant.*

NICE.

Mon ami, voyez ce docteur-là, je vous en supplie.

LE FILS, *en la regardant.*

Je vois un docteur mille fois plus habile, quoiqu'il soit moins pénétrant.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, UN PETIT VALET NIAIS.

LE VALET.

Air : *Où s'en vont ces gais Bergers ?*

CE monsieur qui vient pour voir
Comment monsieur se porte...

M. CHANCEUX.

Il tarde ; mais pour l'avoir,
Il faut forcer sa porte :

LE VALET.

Pas du tout, pisque je viens de voir
Son carrosse à la porte.

M. CHANCEUX.

Bon! il est en carrosse?

LE VALET.

Eh! mais, sûrement, monsieur.

M. CHANCEUX.

On m'a bien dit que c'étoit un homme d'un grand talent.... Je vais le recevoir, mon fils, et je te l'amènerai sur-le-champ.

SCÈNE VI.

LE FILS, NICE.

NICE.

Mon ami, tu tombes dans la langueur et dans l'abbattement.

LE FILS.

N'en crois rien.

Air : *De la musette de Nina.*

Ah! Nice, en moi le malheur
Produit un effet tout contraire;
Et plus j'ai de douleur,
Plus s'accroit mon ardeur.
Le terme approché, ma chère,
Ah! si l'on peut le prévenir,
Je sens.... tout n'est pas mort, j'en pourrai revenir.

Oui, Nice, en moi le malheur, etc.

NICE *avec embarras.*

Air : *Rendez donc les chemises à Gorsas.*

J'en pourrois trop dire à-présent;
Adieu, je me retire.

LE FILS.

Mon secret,
On le sait,
Tu le sais, chacun sait
Ce que je desire.
Que pourrois-tu dire à-présent?

NICE.

Adieu je me retire.

(*Elle fait quelques pas pour sortir.*)

LE FILS.

Air : *C'est ce qui me console.*

Est-on malheureux à ce point?
Nice, je souffre et ne meurs point,
C'est ce qui me désole.

NICE, *revenant et d'un air malin.*

Ne compte point sur le trépas,
Mon ami, tu n'en mourras pas,
C'est ce qui me console.

LE FILS.

Air *du vaudeville de la Fausse Magie.*

Mais, si l'amour seul me procure
Ces maux dont j'aime la rigueur :
Si mon seul remède est ton cœur,
Voudras-tu bien tenter la cure ?

NICE.

Oui, mon ami, si tu promets
Que tu n'en guériras jamais.

LE FILS.

Oui, ma Nice, je te promets
Que je n'en guérirai jamais.

NICE.

Fripon! tu joues la comédie, j'en suis sure, et si ce médecin s'en apperçoit.....

LE FILS.

Pourquoi veux-tu qu'ils voyent mieux le mal qu'on n'a pas, que celui qu'on a?

NICE.

Ne t'y fie point, c'est un homme de beaucoup d'esprit.

LE FILS, *chantant.*

Ces esprits dont on nous fait peur
Sont les meilleures gens du monde....

NICE.

Et t'es-tu résigné, pour long-tems, à l'ennui d'être seul?

LE FILS.

Je pense à toi; je ne suis jamais seul.

NICE.

Ton père et moi, nous te tenons la plus triste compagnie; tu n'oses me parler.

LE FILS.

Je t'entends!

NICE.

Et quand je ne suis pas là?

LE FILS.

Je t'attends!

NICE.

Mais dis-moi; comment supportes-tu la diette que tu t'es imposée?

LE FILS.

La diette ne me coute rien.

Air : *Le cœur de mon Anette.*

Le dîner de ma garde
Et le mien ne font qu'un.

NICE.

Ton secret, prends-y garde,
Court des dangers :

LE FILS.

Aucun.

LE FILS. NICE.

Tu conçois bien Je conçois bien
Qu'ainsi la diette ne me coute rien. Qu'ainsi la diette ne te coute rien.

Je crois entendre le docteur et ton père.

Air : *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean?*

Je m'enfuis : je crains leurs yeux ;
Car s'ils nous surprennent....

LE FILS.

Au fond du jardin, tous deux,
Là-bas s'entretiennent.

NICE.

Je vais voir s'ils viennent ;

LE FILS.

Va,

NICE.

Je vais voir s'ils viennent. *Elle sort.*

SCENE VII.

LE FILS *seul.*

MAIS en effet, comme dit Nice, si ce médecin alloit s'appercevoir.... Oh! non, non; il ne me jouera pas ce tour-là, j'en suis sûr.

Air : *Un bandeau.* (Richard Cœur-de-Lion).

Un bandeau couvre leurs yeux :
Le docteur le plus fameux,
Toujours dans la nuit du doute,
Toujours flottant, hasardeux,
N'a jamais l'air plus lumineux
Que quand il n'y voit goute.

Je

Je gagerois même, que si je lui confie que je me porte bien, il ne le croira pas. Essayons.... Chut! c'est lui-même.

SCENE VIII.

LE FILS, M. CHANCEUX; M. PÉNÉTRANT, en habit de couleur, (au fond du théâtre).

M. CHANCEUX.

PARDON, M. le docteur, mille fois, pardon! mais mon étonnement n'est pas encore passé; je cherche encore sous cette écorce brillante, sous les couleurs mêmes de la mode, l'homme profond, l'homme consommé dans l'art de guérir....

M. PÉNÉTRANT.

Eh! mon cher monsieur, n'étoit-il pas tems de nous affranchir de la représentation funèbre à laquelle nous étions condamnés?

Air *de la ronde du seigneur bienfaisant.*

De la pesanteur magistrale
Nous allons nous débarrasser;
Par la perruque doctorale,
La réforme doit commencer.

M. CHANCEUX.

Ah! c'est très-bien fait.

M. PÉNÉTRANT, *continuant l'air.*

Ignorant et sot à son aise,
Plus d'un cachoit, *incognito*,

Son très-petit mérite *in-seize*
Sous sa perruque *in-folio*.

M. CHANCEUX.

Mais en effet..... Monsieur, voilà mon fils; je le recommande à votre intérêt et je vous laisse avec lui.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

M. PÉNÉTRANT, LE FILS.

M. PÉNÉTRANT

M. votre père a desiré, monsieur, me consulter sur votre santé; j'imagine que l'altération qu'elle éprouve ne résistera pas long-tems à mes soins.

LE FILS.

Je sais, monsieur, toute la confiance qui vous est due, quelles cures vous faites, et quels services vous rendez à l'humanité.

M. PÉNÉTRANT, *avec suffisance.*

Sur ce théâtre de la vie, chacun a son rôle à jouer, et doit s'en acquitter le mieux qu'il le peut. Moi, je fais le médecin....

LE FILS, *vivement.*

Et moi, monsieur, je fais le malade.

M. PÉNÉTRANT.

Air : *Jusques dans la moindre chose.*

Jusques dans la moindre chose,
Instruisez-moi sans détour;
Quand j'aurai connu la cause,
Les effets auront leur tour.

Ma méthode est assez sure,
Et nul n'a mieux possédé
Le secret de la nature.....

LE FILS, *gaiment.*

C'est un secret bien gardé.

M. PÉNÉTRANT.

Commencez par me rendre compte de l'état habituel de la journée. Les nuits?

Air : *Frère Jacques.*

Sont-elles bonnes? (*Bis.*)
Dormez-vous? (*Bis.*)

LE FILS.

Oui cela m'arrive. (*Bis.*)

M. PÉNÉTRANT.

Bon! fort bien!
Et combien?

LE FILS.

Air de *Calpigi.*

Une heure, deux heures, trois heures, quatre heures;
Cinq heures, six heures, sept heures, huit heures,
Neuf heures, dix heures communément,
Et toujours très-profondément; (*Bis.*)
Alors, en sursaut, je m'éveille:
Depuis cet instant-là, je veille....

M. PÉNÉTRANT.

Quoi! sans pouvoir vous rendormir!

LE FILS

Sans même en avoir le desir. (*Bis.*)

M. PÉNÉTRANT.

Insomnie, *subsultus*, agripnie.

LE FILS.

Mes yeux sont à peine ouverts, que je sens ici.... là, tenez, monsieur, un aiguillon pressant, et je ne peux en être quitte qu'en mangeant beaucoup, comme.... si je déjeunois : alors un mouvement involontaire me chasse de mon lit, et m'entraîne à grands pas, soit au bois de Boulogne, soit ailleurs, sur-tout (j'ai remarqué cela) quand le ciel est serein et la chaleur tempérée.

M. PÉNÉTRANT.

Jactation turbulente.

LE FILS.

Je reviens à l'heure où dînent ceux qui se portent bien.... Je ressens, pour la seconde fois, cet aiguillon du matin; je me mets à table, je me précipite sur ce qu'on sert; je dévore.

M. PÉNÉTRANT.

La boulymie.

LE FILS.

Survient un engourdissement léger.

M. PÉNÉTRANT.

Atonie.

LE FILS.

Dont je ne sors qu'avec le besoin de m'abandonner à la gaîté factice, à l'enjouement artificiel du théâtre, et là, si j'ai le malheur de tomber sur *Préville*, ou *Raffanelli*, des éclats de rire fous, irrésistibles....

M. PÉNÉTRANT.

Convulsion dans les muscles de la bouche; tendance même au rire sardonique.

LE FILS.

Je rentre à dix heures; troisième accès d'appétit; après quoi, monsieur le docteur, je baille....

M. PÉNÉTRANT.

Oscitation.

LE FILS.

Je m'étends.....

M. PÉNÉTRANT.

Pandiculation caractérisée.

LE FILS.

Je m'endors pesament, jusqu'au lendemain matin.

M. PÉNÉTRANT.

Létargie.

LE FILS.

Telle est mon affligeante position.

M. PÉNÉTRANT.

Nous vous ôterons tout cela, monsieur, et je m'en charge, moi, soyez bien rassuré. *Il lui tâte le pouls.*

Air : *Et zig et zig et zag.*

Lentement et très-également.

Tic, tic, et tic et tac,
Et tic et tic et tac,
Notre poulx est excellent,
Mais il est tranquille et lent.
Le moral est-il paisible?
Quand on est tendre et sensible....

LE FILS, *ardemment.*

Quand on est tendre et sensible....

M. PÉNÉTRANT.

Ah! le pouls est redoublé!

Plus fort que la première fois.

Tic, tic, tic, tic, tic, tac,
Tic, tic, tic, tic, tic, tac,
Le pouls est toujours réglé;
Mais il est fort redoublé!

LE FILS, *avec un peu de désordre.*

Il faudroit dire à mon père....
L'hymen qu'il est prêt à faire....

M. PÉNÉTRANT.

Quelle est celle qu'il préfère?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, NICE.

LE FILS, *vivement.*

TENEZ, monsieur, la voilà.

M. PÉNÉTRANT, *tâtant toujours le pouls.*

(*Très-vite.*) Et tic, et tic, et tic, et tac, (*Bis.*)
Mais quel pouls est celui-là?
Mon ami, la fièvre est là.

LE FILS.

Air : *Je ne vous dirai pas j'aime.*

Je ne vous dirai pas *j'aime*,
Mon cœur s'en est fait la loi;
Mais Nice est la beauté même,
Et Nice n'est pas pour moi.
Helas! mon secret, si j'aime,
Dans mes regards est écrit;
Je ne vous dirai pas *j'aime*;
Mais vous avez tant d'esprit!

M. PÉNÉTRANT, *à part.*

C'est ici qu'avoir
Un certain savoir
Nous sert à bien voir
Quel est du cœur le pouvoir.

Oh! oui tous les deux,
Ils sont amoureux,
Hein! sans orgueil,
C'est-là, du coup d'œil!

LE FILS.

Je ne vous dirai pas *j'aime*,
Mon cœur s'en est fait la loi :
Mais Nice est la beauté même,
Et Nice n'est pas pour moi.
Hélas! mon secret, si j'aime,
Dans mes regards est écrit;
Je ne vous dirai pas *j'aime*;
Mais vous avez tant d'esprit!

NICE.

Il ne vous dira pas *j'aime*,
Son cœur s'en est fait la loi.
. . . . . .
. . . . . .
Hélas! son secret, s'il aime,
Dans ses regards est écrit:
Il ne vous dira pas *j'aime*:
Mais vous avez tant d'esprit!

(*Le docteur prend une plume.*)

LE FILS.

Que m'ordonnez-vous, monsieur le docteur?

M. PÉNÉTRANT, *après un silence.*

Ce que je vous ordonne?..... Mademoiselle.

LE FILS.

Oh! ce n'est pas la peine d'écrire..... allez je ne l'oublierai pas.

M. PÉNÉTRANT.

Je vais m'occuper de ce qui vous intéresse tous les deux : en attendant, permettez-moi de vous envoyer promener. (*Il leur indique le jardin.*)

LE FILS.

Promener?

M. PÉNÉTRANT.

Air : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Allez chercher dans le jardin
La fraicheur du feuillage :

Nicette, en lui donnant la main,
Gagnez tous deux l'ombrage.
Ce moyen peut être aussi sûr
Que ma science même;
On respire un air doux et pur,
Auprès de ce qu'on aime.

Ils sortent.

SCENE XI.

M. PÉNÉTRANT, *seul.*

COMMENT apprendre à M. Chanceux que son fils qu'il croit malade est son rival, et son rival favorisé? la confidence est délicate. Il faut de l'esprit ici, voilà tout.

SCENE XII.

M. CHANCEUX, M. PÉNÉTRANT.

M. CHANCEUX.

EH! bien, monsieur, la fièvre a-t-elle quitté mon fils?

M. PÉNÉTRANT.

Point du tout, monsieur, car il vient de sortir avec elle.

M. CHANCEUX.

Comment! il vient de sortir avec elle?

M. PÉNÉTRANT.

C'est-à-dire qu'il se promène avec mademoiselle Nice, par mon conseil.

M. CHANCEUX.

Ah! ça, docteur, vous avez découvert?...

M. PÉNÉTRANT.

Mais, tout à-peu-près. Il aime, il n'ose vous le dire, et voilà ce qui fait que votre fils est muet.

M. CHANCEUX.

Il est amoureux! à son âge!

M. PÉNÉTRANT.

Croyez-vous qu'on ne puisse l'être qu'au vôtre?

M. CHANCEUX.

Mais docteur, en ce cas-là, le remède est aisé: Qu'il nomme la personne qui lui plaît et je le marie.

Air : *Philis demande son portrait.*

Secondez-moi dans ce projet.

M. PENETRANT.

Cela n'est pas facile.

M. CHANCEUX.

Eh !... quand nous connoîtrons l'objet...

M. PENETRANT.

Encor plus difficile.

M. CHANCEUX.

Nous la supplierons à genoux
De terminer sa peine.

M. PÉNÉTRANT.

Ecoutez donc; c'est qu'entre nous,
Cette femme est la mienne.

M. CHANCEUX.

Mame Pénétrant?

M. PENETRANT.

Madame Pénétrant.

M. CHANCEUX.

J'en suis enchanté, docteur; partagez ma joie.

M. PENETRANT.

C'est que je ne sens pas précisément ce que la chose a de très-réjouissant pour moi.

M. CHANCEUX.

Mais.... quand j'y pense, cet amour est impossible. Mon fils ne la connoît point; il ne l'a jamais vue.

M. PENETRANT.

Pardonnez-moi; l'été dernier....

Air : *Au fond du bois.*

Allant à la campagne,
Un jour il l'accompagne:

M. CHANCEUX.

Eh! quand donc ça?

M. PENETRANT.

Il est jeune, elle est belle:
L'amoureuse étincelle
(*Montrant le coeur.*) Là, se glissa:
Ah! ah! ah! ah!

M. CHANCEUX.

Je connois ça.

Cela ne m'allarmoit pas précisément, parce qu'enfin...

Même air.

Jamais la jalousie,
Lugubre frénésie,
Ne me tint là!
Mais pourtant à ma femme,
Je dis, partons, madame :
P'-t être sans çà....

M. CHANCEUX.

Ah! ah! ah! ah!
Ça s'est vu, çà.

Nous voilà donc décidément éclairés sur les causes de la maladie! La maladie, c'est mame Pénétrant; la cure...

M. PENETRANT.

Quelle est-elle?

Air : *Dieu des beaux arts.*

Il ne faut pas être un docteur qu'on cite;
Un grand esprit, pour traiter ce point-là :

Pardi! moi, je prendrais la plume et j'écrirais :

Suite de l'air.

Puisque l'amour est le mal qui l'agite,
Son seul remède et sans tarder, sera,
La déra, la, la, la, la, la, la, la;
L'effet est sûr, et mon fils guérira.

M. PENETRANT.

J'entends fort bien; mais le médicament dont il a besoin ne sera jamais de mon ordonnance.

M. CHANCEUX, *avec désespoir.*

Je serai malheureux, et peut-être fou, je ne sais pas ce que je ne serai pas, si je perds mon fils.

M. PENETRANT.

Moi je sais bien ce que je serai, s'il guérit ainsi.

M. CHANCEUX.

Docteur, après un tel succès, quel laurier.... je vois sur votre tête!

M. PENETRANT.

A la bonne heure; mais n'y voyez-vous que cela?

M. CHANCEUX, *avec instance.*

Docteur!

M. PENETRANT.

Mais votre proposition est étrange.... Si vous étiez à ma place..... Tenez..... vous aimez, dit-on, votre pupille.... Si je vous disois :

Air : *J'ai du bon tabac.*

Nice a des appas,
Nice est gente et vive...

Je pressens d'ici votre réponse,

Nice a des appas,
Tu ne l'auras pas.

M. CHANCEUX.

Air *de Joconde.*

Je comprends... attendez docteur,
Ce n'est point votre femme
Qui, par un atrait séducteur,
A subjugué son ame.
A Nice il a donné sa foi,
Plaît-il? je le soupçonne.

M. PENETRANT.

Eh! bien, vous voyez mieux que moi,
Qui vois mieux que personne.

Comment faites-vous pour entendre ce que le Médecin ne vous dit pas?

M. CHANCEUX, *avec humeur.*

Eh! comme le médecin fait, pour dire ce qu'il n'entend pas.

M. PÉNÉTRANT.

C'est que vous avez parfaitement deviné. C'est elle.

M. CHANCEUX.

Mon fils et ma pupille!..... je gagerois qu'ils sont d'intelligence.

M. PÉNÉTRANT.

Vous gagneriez.

M. CHANCEUX.

Nice que je me promettois à moi-même! je m'étois mis ce mariage dans la tête.

M. PÉNÉTRANT.

Il se l'étoit mis dans le cœur; cela tient mieux.

M. CHANCEUX.

Nice auroit été la joie de ma vieillesse.

M. PÉNÉTRANT.

Cela n'auroit-il pas fait un peu de chagrin à sa jeunesse?

M. CHANCEUX.

Y renoncer!.... car enfin, vous sentez que si mon fils l'épouse.....

M. PÉNÉTRANT.

Vous ne l'épouserez probablement pas.

M. CHANCEUX, *à la coulisse.*

Holà! garde!.... La garde de mon fils!

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LA GARDE.

M. CHANCEUX, *à la Garde.*

NICE et le malade sont dans le jardin; allez leur-dire que je les attends ici.

La garde sort.

SCÈNE XIV.

M. CHANCEUX, M. PÉNÉTRANT.

M. CHANCEUX, *avec un peu d'humeur.*

DOCTEUR, quand vous n'auriez pas découvert cette maladie-là, qui n'en est pas une....

M. PÉNÉTRANT.

C'est bien pire.

Air : Je suis Lindor.

Long-tems encor cette ardeur concentrée
De ses beaux jours eût moissonné la fleur;

M. CHANCEUX.

Ah! cette perte eût déchiré mon cœur.

M. PÉNÉTRANT.

Et votre hymen l'auroit-il réparée?

SCÈNE XV et dernière.

LES PRÉCÉDENS, LE FILS, NICE.

M. CHANCEUX.

Air : *Mon cousin l'allure.*

L'AIR vous a réussi,
Mon ami ;
Vos couleurs sont très-belles ;
Ce tein frais et fleuri ;
Mon ami,
Calme mes peurs mortelles,
Mon ami :
Vous vous portez bien ; le docteur, mon ami,
M'a donné de vos nouvelles.

LE FILS.

Monsieur me flatte, ou s'abuse, mon père.

M. CHANCEUX, *à Nice.*

Air : *Vive les fillettes.*

Vive les fillettes !
Leurs soins caressants
Sont douces recettes
Aux cœurs languissants.

La reconnoissance,
Souvent à leurs yeux,
D'un air d'innocence
Couvre d'autres feux.

NICE.

Monsieur, croyez qu'il n'a pas pour moi les sentimens...

M. CHANCEUX, *avec ironie.*

Non?

Reprise de l'air.

Vive les fillettes, etc.

Mon fils toujours malade!.... Ma pupille point aimée!... cela renverse mes projets.

Air : *Vous voulez me faire chanter.*

Je t'arrangeois un doux lien;
Mais ta santé contraire...

LE FILS.

Je crois pourtant que je suis bien,
Pas mal du tout, mon père.

M. CHANCEUX.

Je me suis dit : « faire un hymen,
» Pour le rompre la veille! »

LE FILS.

Je suis bien mieux.

M. CHANCEUX, *montrant Nice.*

C'étoit sa main...

LE FILS, *avec transport.*

Je me sens à merveille.

M. CHANCEUX, *à Nice.*

Même air.

Si de mon fils, Nice eût hélas!
Vaincu l'indifférence...

NICE.

Mais, monsieur, il ne me hait pas,
Et j'en ai l'assurance.

M. CHANCEUX.

Leurs cœurs, l'un à l'autre enchaînés...

NICE.

Je lui parois jolie.

M. CHANCEUX.

Le mariage...

NICE.

Eh! bien tenez,
Il m'aime à la folie.

M. CHANCEUX.

Fripons! je vous y prends, vous vous aimez donc tous les deux.....

LE FILS.

Ah! mon père, notre tendresse pour vous.....

M. CHANCEUX.

Soit, nous nous aimons tous les trois; mais vous m'avez trompé.

LE FILS, *vivement.*

Non mon père, je ne vous ai pas trompé. Je mourois du chagrin de sentir que j'étois votre rival, et vous ne l'auriez jamais su. C'étoit en effet tout mon mal; mais croyez-vous qu'un bon fils puisse en éprouver un plus douloureux que celui d'affliger un père?

M. CHANCEUX.

Air : *Il pleut, il pleut, Bergère.*

Il tourne bien la chose;
Je dois la prendre ainsi.

M. PÉNÉTRANT.

Renoncez-y, pour cause,
Et formez ces nœuds-ci.

M. CHANCEUX.

Oui, docteur, tout m'engage

A serrer ces liens :
L'amour est de leur âge,
Et la raison du mien.

Vous êtes bien heureux qu'il soit plus doux de pardonner, que de punir.

Air : *De la Baronne.*

Je te le donne
Ce cœur dont j'étois trop épris ;
Fort à regret je l'abandonne ;
Mais enfin puisque tu l'as pris,
Je te le donne.

LE FILS, *avec impétuosité.*

Mon père! quelle bonté!..... Monsieur le docteur, vous me rendez la vie.

M. PÉNÉTRANT.

Mais.... Je ne fais que cela.

VAUDEVILLE.

Air *des paniers.*

LE FILS.

Du silence j'obtiens le prix ;
Cet exemple m'éclaire ;
Soyons discrets, tendres, soumis,
Nous parviendrons à plaire ;
Aux vœux bruyans le cœur est sourd ;
Moins d'éclat vaut plus de retour :
Le ciel créa, le même jour,
L'amour et le mystère.

M. PENETRANT.

Sexe charmant, qu'un feu discret
Et tourmente et domine,
A me voiler son doux secret
Votre aile en vain s'obstine :
Le découvrir, c'est vous fâcher ;
Ai-je besoin de le chercher?

Vous faites tant pour le cacher,
Qu'enfin on le devine.

M. CHANCEUX, *à Nice.*

Mon fils a ton cœur et ta main;
Lui, c'est encor moi-même:
Je suis supplanté sans chagrin
Par un rival que j'aime;
L'hymen seul n'eût fait qu'un heureux;
Joint à l'amour, il en fait deux,
Vous, en m'aimant bien tous les deux,
Chargez-vous du troisième.

NICE, *au public.*

Vous avez, avec équité,
Couronné *Stratonice*:
Messieurs, son succès mérité
Doit nous être propice:
N'en perdez pas le souvenir,
Et pour ne pas vous démentir,
Parodiez votre plaisir,
En applaudissant Nice.

FIN.

De l'Imprimerie de la FEUILLE DU JOUR, rue Mê
N°. 59.

PIRON
AVEC SES AMIS,
OU
LES MŒURS DU TEMPS PASSÉ;

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Par M. DESCHAMPS, Jean Marie

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 19 Juin 1792.

PRIX, Vingt Sols.

Se TROUVE A PARIS,
A l'Imprimerie de la rue Mêlé, N°. 59;
Chez MARET, Libraire, Palais de l'Egalité, Cour des Fontaines,
Et chez les Marchands de Nouveautés.

1793.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PIRON.	M. *Duchaume.*
COLLÉ.	M. *Bourgeois.*
GALLET.	M. *David.*
LANDEL, fils du maître du Caveau.	M. *Henry.*
BABET, sa femme.	Mlle. *Lescot.*
Mme. DUMONT, mère de Babet.	Mlle. *Barral.*
UN COMMISSAIRE.	M. *Chapelle.*
LE CLERC du Commissaire.	M. *Léger.*
UN CAPORAL.	M. *Félix.*
Quatre Hommes du Guet.	
DUBOIS, domestique de Mondor, financier.	M. *Carpentier.*
Gens de la noce de Landel et Babet.	
Voisins et Voisines.	

La Scène est à Paris.

N. B. Nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré, et que M. Radet nous pardonnera de rapporter ici le charmant couplet qu'il fit chanter par *Arlequin afficheur*, avant la première représentation de PIRON avec ses amis. C'est la meilleure préface que nous puissions faire à cette petite pièce.

Air : *Le sommeil fuyoit de nos yeux.*

Nous allons offrir à vos yeux
L'auteur de la *Métromanie.*
Exposer Piron dans ces lieux....
Cette entreprise est bien hardie !
Sans avoir la témérité
De rien ajouter à sa gloire,
C'est l'hommage que la gaîté
Devoit à sa mémoire.

PIRON
AVEC SES AMIS,
OU
LES MŒURS DU TEMPS PASSÉ.

SCÈNE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Place publique, entourée de maisons. Sur un des côtés, est un cabaret appartenant au jeune Landel. Vis-à-vis, est la maison d'un Commissaire.

LE CLERC du Commissaire, DUBOIS.

LE CLERC, *sortant de chez lui avec Dubois.*

IL est tard; M. le Commissaire est près de se coucher; mais en son absence, c'est moi qui le remplace et nous pouvons ici parler librement. L'envie que j'ai de servir M. Mondor, me fait désirer de connoître un peu mieux l'affaire qu'il nous recommande. Au reste, j'aurois parié d'avance qu'il y avoit, dans tout ceci, quelque mystère amoureux.

DUBOIS.

Mais, comme vous devinez les choses!

LE CLERC.

C'est l'habitude des affaires. On en voit tant dans notre état !

Air : *Un petit capucin.*

Oui, le Dieu de Cythère,
Ici dans tout,
Est pour beaucoup,
Et près d'un commissaire,
C'est le premier client,
Souvent,
C'est le premier client.
J'observe que, sans cesse,
Viennent chez nous
Femmes, époux,
Et soubrette et maîtresse....
Et qu'il s'agit toujours
D'amours.

DUBOIS.

Toujours d'amours ?

LE CLERC.

Toujours.

Franchement, je m'étonnois qu'un financier, aussi riche que M. Mondor, poursuivît avec tant de chaleur une pauvre femme qui a été à son service, et qui maintenant, peut-être, est hors d'état de payer.

DUBOIS.

Mais ce n'est pas de cette madame Dumont que je le soupçonne d'être amoureux.

LE CLERC.

Non ! — Elle a donc une fille ?

DUBOIS.

Précisément ; une fille âgée de dix-huit ans, nommée Babet, et qui demeuroit chez lui avec sa mère.

LE CLERC.

J'entends ; et M. Mondor.....

DUBOIS.

Air : *L'amitié seule te séduit.*

Mondor, pour reconnoître mieux
Le long service et les soins de la mère,
Voulut, en maître généreux,
A la fille servir de père.

LE CLERC.

Rien de plus louable.

DUBOIS.

Sans doute; aussi le voyoit-on chaque jour,
Prodiguant à Babet
Des preuves d'intérêt....
D'un intérêt, d'une amitié si tendre,
Que Babet pouvoit s'y méprendre.

LE CLERC.

Ah! ah!

DUBOIS.

Madame Dumont s'en apperçoit à peine, que, sans redouter la pauvreté qui l'attendoit, sans songer même aux petites dettes que feu son mari avoit contractées dans la maison, et pour lesquelles on pouvoit la poursuivre, elle disparoît de chez M. Mondor, cherchant quelqu'autre maître moins généreux pour sa fille,

Et qui n'ait pas un intérêt si tendre,
Que Babet puisse s'y méprendre.

LE CLERC.

Cette madame Dumont n'est pas prudente.

DUBOIS.

Mais ce qui a le plus irrité mon maître, c'est d'apprendre qu'aujourd'hui même sa petite Babet doit se marier.

LE CLERC.

Bon! et à qui?

DUBOIS, *montrant le cabaret vis-à-vis.*

A un jeune homme qui s'établit marchand de vin, dans votre voisinage..... ici même.

LE CLERC.

Quel rival pour M Mondor!

DUBOIS.

Ce jeune homme est le fils de Landel, maître du Caveau, dont on parle tant.

LE CLERC.

Je ne connois ni Landel, ni le Caveau.

DUBOIS.

C'est un lieu où plusieurs gens de lettres, que je vois quelquefois venir chez mon maître, se rassemblent pour fêter les Muses, le verre à la main; tel que M. Piron qui s'est endimanché ce matin pour nous porter un exemplaire de ses ouvrages; tel que M. Collé, auteur de la Partie de chasse, et M. Gallet, tout-à-la-fois épicier et poëte.

LE CLERC.

Je ne connois point les poëtes, et je me soucie fort peu des gens de lettres, quoique le frère de M. le Commissaire en soit un, à ce que je crois; du moins on dit qu'il compose de ces pièces qu'on nomme..... qui font....

DUBOIS.

Rire?

LE CLERC.

Oui.

DUBOIS.

Des comédies?

LE CLERC.

Non.

DUBOIS.

Ce sont des tragédies peut-être?

LE CLERC.

Oui, je crois que c'est cela, et peu m'importe; mais ce qui m'importe beaucoup, c'est de complaire à M. Mondor en tout ce que je pourrai. Dites-lui donc, je vous prie, que M. le Commissaire s'est déjà occupé de cette affaire, et que demain, sans faute, si madame Dumont ne paie pas les dettes qu'elle a laissées, et qui se montent à 200 liv..... vous m'entendez. (*Il rentre chez lui.*)

SCENE II.

DUBOIS, *seul.*

Air : *Une petite fillette, qui n'avoit pas plus d'quinze ans.*

Ma foi, vive sa prudence!
Il est bien clair qu'en ce jour,
Aux dépens de l'innocence,
A mon maître il fait sa cour.
Eh aye, et hu! Eh aye, eh pousse! Eh aye, eh hu!
V'là comme on s'avance!
Par des chemins plus délicats,
La vertu ne s'avance pas.....
Les créanciers suivent ses pas;
On semble se liguer tout bas.....
Ah!
Pour la traiter du haut en bas..... (*bis.*)

(*On entend jouer dans le lointain, la fin de l'air:*)

Et lon lan la, landérirette.

DUBOIS *court regarder, puis il s'écrie:*

Est-il possible! c'est la noce de notre petite Babet. M. Collé est auprès d'elle; M. Gallet joue du violon. Je reconnois aussi M. Piron paré comme il l'étoit ce matin. Ils viennent par ici; retirons-nous.

SCENE III.

La noce défile sur le Théâtre ; M. Gallet la conduit, un violon à la main.

M. COLLÉ, BABET, LANDEL ; Mad. DUMONT, (*mère de Babet.*)

M. PIRON, *en habit galonné, chante les deux couplets suivants.*

Air : *Et lon lan la, landérirette.*

Et puis, d'un air plus honnête,
Le portier vous introduit ;
Il eût brusqué le poëte,
Mais il honore l'habit.
Et lon lan la, landérirette,
Un galon d'or met en crédit.

LES GENS DE LA NOCE *reprennent le refrein en dansant.*

PIRON.

Second Couplet.

Les gens vous font la courbette,
Jugeant d'un œil interdit,
Le mérite du poète,
Sur la valeur de l'habit.

LE CHŒUR.

Et lon lan la, landérirette ;
Un galon d'or met en crédit.

PIRON.

Troisième Couplet.

Monsieur accepte l'hommage,
Et dans ses regards on lit,
Qu'il croit du goût dans l'ouvrage,
Dès qu'il en voit sur l'habit.

LE CHŒUR.

Et lon lan la, landérirette ;
Un galon d'or met en crédit.

PIRON.

Chez Madame on peut le suivre ;
Et Madame vous sourit,
Non pas en faveur du livre,
Mais en faveur de l'habit.....

LE CHŒUR.

Et lon lan la, landérirette;
Un galon d'or met en crédit.

LANDEL, *à MM. Piron, Collé et Gallet.*

Grand merci, Messieurs, vous nous avez fait passer-là une bonne journée: (*à Mad. Dumont.*) Qu'en dites-vous, ma chère maman ?

Mad. DUMONT.

Ce jour m'a tout fait oublier. (*à part.*) Je crains pourtant de payer cher tant de plaisir.

Air : *N'en demandez pas davantage.*

Si j'avois pu trahir l'honneur,
J'aurois la fortune en partage ;
Mais je n'aurois pas le bonheur
De voir, au déclin de mon âge,
Ce couple charmant,
S'unir en s'aimant,
Pour s'aimer encor davantage. (*bis.*)

CHŒUR.

Ce couple charmant, *etc.*

Pendant qu'on chante ce couplet, on apporte de l'intérieur de la maison de Landel, une table que l'on met devant la porte.

LES GENS DE LA NOCE.

Air : *Nous danserons demain, etc.* (de Richard Cœur-de-lion.)

Chantons, chantons leur bonheur digne d'envie.
Chantons, chantons, célébrons des nœuds si doux.

LANDEL, *aux Gens de la noce.*

Venez, venez chez nous :
(*Montrant Babet.*) Par son ordre, pour vous,
Une table est servie.
L'air est calme et serein,
Et Babet, de sa main,
Nous versera le vin.

Les derniers vers se répètent en chœur, jusqu'à ce que tout le monde soit assis à table.

Mad. DUMONT.

Buvons à la santé de Landel le père, qui n'a pu conduire ses enfans jusqu'ici.

GALLET.

Et à celle des deux époux.

Air : *Vive Henri IV.*

Que tout prospère
A ce couple d'amans :
Babet sait plaire,
(*Montrant Landel.*) Et lui, sera longtemps,
Comme fut son père,
Un de nos verds galans.

Le Chœur reprend ce couplet.

PIRON, *se levant, le verre à la main.*

Buvons aussi à l'établissement qu'ils forment ici, en l'honneur de Bacchus.

Air : *Un bon luron de bon accord*, (de Cécile et d'Ermancé.)

Qu'un jour, ce temple nouveau,
Devenu rival du Caveau,
Puisse balancer sa gloire !
Que souvent de jeunes auteurs,
Pour mieux implorer les neuf Sœurs,
Y viennent chanter et boire !

COLLÉ, *se levant aussi.*

Qu'ici, conduits par l'amour,
D'heureux époux de tout âge,
Dansant, buvant tour-à-tour,
De leur hymen fêtent le premier jour !

GALLET *se lève.*

Puissent des amis généreux,
Y venir éclaircir entre eux
Jusqu'au moindre nuage !

PIRON.

Entre l'amour et la gaîté,
Le plaisir et la liberté,
Que l'empire ici se partage !

TOUS LES TROIS ENSEMBLE, *en faisant trinquer leurs verres.*

Et que jamais, grace au bon vin,
N'en approche le noir chagrin !

UN DES GENS DE LA NOCE.

Mais avant de nous quitter, si du moins nous dansions une ronde; ces Messieurs (*montrant les trois poëtes.*) en savent bien quelqu'une.

PIRON, *à Gallet.*

Allons, Gallet; ton violon.

GALLET.

Collé, je vais leur donner une chanson de toi.

COLLÉ.

Prends garde, Babet est la décence même.

GALLET.

C'est bien à moi qu'il faut dire cela!

(*Il prélude sur son violon, et les gens de la noce se prennent par la main.*)

GALLET.

Air : *Du curé de Pomponne.* (Chanson de Collé.)

Tant que l'homme désirera
Plaisir, honneur, richesse,
} *Le Chœur répète.*
Pour les avoir, il emploiera
Courage, esprit, adresse.
Tout le relèvera,
Larira,
Du péché de paresse.
} *Le Chœur répète.*

COLLÉ, *à Babet.*

Une indolente qui n'aura
Rien vu qui l'intéresse,
} *Le Chœur répète.*
Quand son moment d'aimer viendra,
Le dieu de la tendresse
Vous la relèvera,
Larira,
Du péché de paresse.
} *Le Chœur répète.*

PIRON, *à Landel.*

Un Jeune époux qui ne dira
Qu'un mot de politesse;
} *Le Chœur répète.*
Un amant plus poli viendra,
Qui parlera sans cesse,
Et le relèvera,
Larira,
Du péché de paresse.
} *Le Chœur répète.*

GALLET.

Une veuve qui comblera
D'un amant la tendresse,
Et qui se tranquilisera
Dans ces momens d'ivresse;
Le Chœur répète.

On la relevera,
Larira,
Du péché de paresse.
Le Chœur répète.

Mad. DUMONT.

Air : *Messieurs, silence, la révérence.*

Tandis qu'on danse,
La nuit s'avance,
Et personne n'y pense.

UN DES GENS DE LA NOCE.

Faut qu'on se retire.
(*A Mad. Dumont.*) L'on va vous conduire,
Maman, jusques chez vous.

Mad. DUMONT.

Enfans, embrassons-nous.

CHŒUR.

Allons, embrassons-nous.

Tout le monde s'embrasse.

Bon soir la compagnie;
V'là la noce finie:
Jusqu'au revoir,
Bon soir,
Bon soir,
Jusqu'au revoir.

Babet et Landel rentrent chez eux; Mad. Dumont s'en va avec la noce, et les voix, en s'éloignant, chantent:

Bon soir la compagnie, etc.

SCENE IV.

PIRON, COLLÉ, GALLET.

PIRON, *les yeux fixés sur la maison de Landel.*

Les bonnes gens! ils sont jeunes; ils s'aiment : voilà le bonheur.

COLLÉ.

Ma foi, le plaisir que nous leur avons fait de venir à leur noce, ils nous l'ont rendu de leur mieux.

GALLET.

Oui, nous nous sommes amusés....

PIRON.

Cent fois plus qu'en dix ans l'on ne s'amuseroit..... à l'académie. Mais toi, Gallet, le Caton de la bande, tu n'as, je crois, aucun reproche à nous faire. Pas un mot qui ait pu effaroucher Babet.

GALLET.

Mais, pour d'aussi mauvaises têtes que les vôtres, je ne suis pas mécontent de vous. Avouez aussi que je faisois merveille, avec mon violon.

PIRON.

Et moi, une bonne figure, avec mon habit galonné.

COLLÉ.

Qu'auroient dit de nous les gens du bel air, s'ils nous avoient vus?

GALLET.

Ce qu'ils ne cessent de dire, que nous sommes bien mauvaise compagnie.

COLLÉ.

Que les trois poëtes étoient ivres.

PIRON.

Ivres! oh! quelle calomnie! Ils feroient mieux de dire:

Air *des Bonnes Gens.*

Qu'il faut, sans qu'on les fronde,
Les laisser suivre leur goût;
Qu'ils savent, dans ce monde,
Toujours s'amuser de tout;
Qu'ils ne se trouvent à l'aise
Qu'au milieu des bonnes gens;
Que de la gaîté française
Ce sont les derniers enfans.

TOUS LES TROIS.

Que de la gaîté, etc.

GALLET.

Même air.

Bientôt, grace à l'empire
Que prend chez nous le bon ton,
L'on n'osera plus rire,
Bacchus n'est plus de saison:
Déjà nos plus jeunes têtes
Ont des airs décens, pédans....
On ne voit que gens honnêtes,
Plus du tout de bonnes gens.

ENSEMBLE.

On ne voit que gens, etc.

PIRON.

Air: *O Richard! ô mon Roi!*

O Français!
A jamais,
Conservez pour devise,
Des Gaulois,
Des bourgeois } (*bis.*)
D'autrefois,
La simple et naïve franchise.

COLLÉ.

Laissez le bon ton s'ennuyer tristement
Dans les bornes qu'il veut prescrire;
Livrez-vous au besoin charmant
D'aimer, de chanter et de rire.

PIRON.

Allons, voilà une bonne journée de passée; convenons un peu de celle de demain.

COLLÉ.

Demain; cela va sans dire. A deux heures, au Caveau.

GALLET.

Oui.

PIRON.

J'ai quelque chose à vous lire.

GALLET.

J'ai quelque chose à vous chanter.

COLLÉ.

J'ai, moi, quelques bouteilles de champagne à vous faire boire.

PIRON.

Tu les as? mais il n'est pas encore bien tard. Allons chez toi.

COLLÉ.

Et demain donc?

GALLET.

Demain, qu'est-ce qui nous resteroit?

PIRON.

Que de prévoyance! Mais demain, n'oublie pas de les apporter.

COLLÉ.

Je n'ai garde; si tes pièces nous endorment, le champagne nous réveillera.

PIRON.

Dormir au caveau!

Air : *Aussi-tôt que la lumière.*

C'est la seule académie
Où l'on ne dorme jamais,
Où, gaîment et sans envie,
L'on prépare ses succès.
(*Il serre ses amis dans ses bras*)
Si des filles de mémoire,
Nul de nous n'est oublié,
Nous aurons dû notre gloire
Toute entière à l'amitié.

ENSEMBLE.

Si des filles de mémoire, etc.

GALLET.

Quelque jour, si dans l'histoire,
On daigne parler de nous,
Et conserver la mémoire
De nos joyeux rendez-vous;
On dira: (j'aime à le croire,)
Leur sort doit être envié.....
S'ils n'ont pas trouvé la gloire,
Ils ont connu l'amitié.

ENSEMBLE.

On dira, j'aime à le croire, etc.

COLLÉ, (*montrant Gallet.*)

(1) Le temps doit laisser peut-être,
Tous ses couplets en oubli,
Avec la scène champêtre
Où j'ai peint le bon Henri;
(*A Piron.*) Mais notre nom dans l'histoire,
A ton nom sera lié,
Et pour titres à la gloire,
Nous aurons ton amitié.

ENSEMBLE, *hors Piron.*

Mais notre nom, etc.

PIRON.

Il rêve un moment, puis d'un ton brusque.

Adieu, Collé; adieu, Gallet. Voici mon chemin; voilà le vôtre.

GALLET.

Est-ce que tu veux t'en retourner sans nous?

PIRON.

Pourquoi pas?

GALLET.

Nous allons te reconduire.

PIRON.

Non; j'ai quelques vers à faire; je me sens en verve, je ne serai pas fâché d'être seul.

---

(1) Comme cette scène étoit un peu longue, on a cru devoir supprimer ce couplet à la représentation.

GALLET.

Y penses-tu ? à l'heure qu'il est !

PIRON.

C'est le moment d'inspiration.

GALLET.

Vois comme la nuit est profonde !

PIRON.

J'en serai moins distrait.

GALLET.

Il y a du danger.

PIRON.

Tu as toujours peur.

GALLET.

C'est que j'ai plus de prudence que vous deux.

PIRON.

Ta femme t'attend.

GALLET.

L'essentiel est de sauver un ami.

COLLÉ.

Mais il a raison ; les rues de Paris ne sont pas sures.

PIRON.

Voici l'autre qui s'en mêle.

COLLÉ.

On ne parle que d'aventures funestes.

GALLET.

De Raffiat, de Cartouche.

PIRON.

Bon ! est-ce que ces gens-là pensent à nous ?

COLLÉ.

Pas de jour de cette semaine où il ne soit arrivé quelqu'accident.

PIRON.

Raison de plus pour qu'il n'arrive rien aujourd'hui.

GALLET.

Avant-hier, un de mes voisins soupoit en ville ; depuis ce moment, il n'a pas reparu.

PIRON, *riant.*

C'est qu'il étoit las de sa femme.

COLLÉ.

Hier, à ma fenêtre, j'ai entendu crier d'une voix étouffée : Au voleur ! au voleur !

PIRON.

Oh ! quelqu'innocente qui faisoit la cruelle.

GALLET.

Tiens, Piron, je t'en prie, je ne sais quel pressentiment... Oh ! j'ai le cœur serré !.... J'en pleure d'avance.

(*Il tire son mouchoir pour s'essuyer les yeux.*)

COLLÉ, *en sanglotant.*

Si demain on venoit nous apprendre que.... Quelle perte, bon dieu ! pour les lettres et pour nous !

PIRON.

Et pour moi donc ! mais vous voudriez bien pouvoir m'effrayer, afin de dire que Piron a eu peur.

GALLET.

Comment donc ! est-ce qu'un poëte est obligé d'être brave ?

COLLÉ.

Ils t'attendent peut-être, au coin d'une rue, pour te voler ton argent.

PIRON.

Je n'en ai point.

GALLET.

Tu es vêtu comme un financier.

PIRON.

Je leur dirai que je suis poëte dramatique.

COLLÉ.

COLLÉ, *les larmes aux yeux.*

Air : *La signora Malade.*

Ton art envain, pour les séduire,
Epuiseroit toutes ses fleurs ;
Orphée, autrefois, de sa lyre,
Des tigres charmoit les fureurs.
Mais comment attendrir des voleurs ? (*bis.*)

GALLET.

C'est en vain qu'on leur crie,
De la Métromanie,
Messieurs, sur mon honneur,
Messieurs, je suis l'auteur.
A la ville, à la cour, par-tout je suis connu.
Mon Gustave est très-beau, messieurs ; l'avez-vous lu ?

ENSEMBLE.

De la Métromanie,
Leur aveugle furie,
Hélas ! pour ton malheur,
Méconnoîtroit l'auteur.

PIRON.

Adieu, mauvais plaisans ; pour la dernière fois, adieu.

GALLET, *courant après lui.*

Pour la dernière fois ! ce mot est de mauvais augure.

COLLÉ.

Non, te dis-je, cet habit te portera malheur.

PIRON.

Malheur ! Je puis dire qu'il est mon bien,
Je ne l'ai point acquis par quelque vil moyen ;
Sur son éclat, sur sa dorure,
Mon cœur ne se reproche rien.

COLLÉ.

Eh ! de quoi nous sauve l'innocence ?

PIRON.

Messieurs, c'est donc mon habit que vous vouler reconduire ! C'est pour mon habit que vous craignez ! Eh ! que ne disiez-vous ? Attendez.... Vous savez comment Bias se mit au-dessus de l'embarras des richesses; je renouvelle son exemple. (*Il jette son habit et s'enfuit.*)

COLLÉ, *regardant l'habit d'un air stupéfait.*

Son habit !

GALLET.

Quelle folie !

PIRON, *s'éloignant.*

J'imite un sage.

SCENE V.

COLLÉ, GALLET.

GALLET.

Il s'enrhumera peut-être.... et puis que dira-t-on chez lui, en le voyant rentrer dans cet état ?

COLLÉ.

Mais tandis que nous nous étonnons, il court. Je t'en prie, mon cher Gallet, toi qui es plus leste que moi, tâche de l'attrapper.

GALLET, *courant.*

Tu as raison.

SCENE VI.

COLLÉ, *seul.*

Et l'habit qui reste-là ! il falloit du moins le lui porter. *Il appelle* : Gallet ! Gallet ! Allons, ni l'un ni l'autre ne m'entendent plus. Patience, j'espère que Gallet le ramènera. (*Il ramasse l'habit de Piron.*)

Air : *Cet arbre apporté de Provence.*

Ainsi jadis un grand prophète,
En fuyant, laissa son habit ;
Mais, par une vertu secrète,
Il y renferma son esprit.....
Oh ! si celui que Piron laisse
Possédoit les mêmes secrets,
Je sens que j'aurois la foiblesse
De ne le lui rendre jamais.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Oh ! comme j'y puiserois
Tous les trésors de Thalie,
Et le don de la saillie,
Des bons vers, des bons couplets !

Et l'académie elle-même.... qui sait ?

Nos Quarante, un jour, peut-être,
Au Louvre feroient paroître
L'habit, mais non pas le maître,
Pour que, grâce à ses effets,
L'esprit venant sans étude,
On y perdît l'habitude
De toujours courir après.

SCENE VII.

COLLÉ, GALLET.

GALLET.

Mon ami, j'ai perdu mes peines. La nuit est si profonde, que je ne sais pas même de quel côté il a tourné. Cependant j'ai entendu parler, marcher, courir autour de moi. Ces diables d'histoires que nous venons de lui conter m'ont presque rendu poltron. (*On entend crier* Arrête, arrête.)

Et bien, ne te le disois-je pas? Allons-nous-en chez nous.

COLLÉ

Oui, n'exposons pas la dépouille sacrée d'un ami.

(*Collé emporte l'habit, et ils sortent du côté opposé à celui par lequel Piron est sorti.*)

SCENE VIII.

PIRON, UN CAPORAL ET QUATRE HOMMES DU GUET.

LE CAPORAL, *à Piron.*

Vous nous avez donné assez d'exercice; mais vous n'échapperez pas; venez chez le Commissaire; il faut savoir pourquoi, à l'heure qu'il est, vous courez, d'un air effaré, sans habit.

PIRON.

Sans habit! Quoi! c'est parce que je n'en ai plus?

LE CAPORAL.

Qu'en avez-vous fait?

PIRON.

C'est pour cela que l'on m'arrête ?

LE CAPORAL.

Un honnête homme va-t-il sans être habillé ?

PIRON, *à part.*

Ah ! mes coquins d'amis ! voilà ce qu'ils avoient prévu ; ils ne m'ont fait peur des brigands que pour me faire tomber dans les mains du guet. C'est un tour, il faut le leur rendre.

LE CAPORAL.

Rendre quoi ? Vous l'auroit-on pris ?

PIRON.

(*A part.*) Il faut les faire arrêter,..... (*Haut.*) Au voleur ! au voleur !

LE CAPORAL.

Vous avez été volé ?

PIRON.

Oui, oui. (*se débarrassant d'eux.*) Au voleur ! au voleur !

LE CAPORAL.

Mais que ne disiez-vous donc ?

PIRON.

Eh vite ! faites courir après eux, envoyez une escouade à leurs trousses.

LE CAPORAL.

Expliquez-vous ; il faut rendre plainte.

PIRON.

Mais en attendant, vous les laisserez échapper.

LE CAPORAL.

Par où se sont-ils enfuis ?

PIRON.

Par là, sans doute, et ils doivent avoir mon habit.

LE CAPORAL.

Eh bien ! ce témoin les trahira. (*Aux soldats.*) Messieurs, que trois de vous se détachent. Pas de temps à perdre, peut-être sera-t-il encore possible d'en saisir quelqu'un.

(*Trois hommes du guet se détachent et sortent du même côté que Gallet et Collé.*)

PIRON.

(*Aux trois hommes.*) Eh vîte ! eh vîte ! (*A part.*) Oh ! s'ils pouvoient être arrêtés, comme je rirois d'eux à mon tour !

LE CAPORAL.

Combien étoient-ils ?

PIRON.

Deux.

LE CAPORAL.

Armés, sans doute ?

PIRON.

Oh ! oui.

LE CAPORAL.

D'épées ou d'armes à feu ?

PIRON.

D'un violon.

LE CAPORAL.

Comment, d'un violon ?

PIRON.

Ah vraiment ! ce sont des voleurs fort singuliers.

LE CAPORAL.

Donnez-moi leur signalement ?

PIRON.

Air : *Quoi ! ma voisine, es-tu fâchée ?*

Ils vont toujours fixant les nues
D'un œil distrait,
Toujours fredonnant dans les rues
Quelque couplet ;
Ils ont l'air franc, simple et crédule
De deux buveurs ;
Et pour comble de ridicule.....
De deux auteurs.

LE CAPORAL.

J'entends; ce sont des hypocrites qui cachent leur jeu.

PIRON.

Précisément.

LE CAPORAL

Mais ne vous ont-ils volé que votre habit?

PIRON.

N'est-ce donc point assez? Un habit superbe, chargé de galons, de dorure. (*Avec emphase.*)
Où le travail encor surpassoit la matière.

LE CAPORAL.

Un habit galonné! (*il lui fait la révérence.*) Pardon, monsieur, de vous avoir traité un peu légèrement. — Un habit galonné! Mais, voilà un vol considérable!

PIRON.

Et par malheur encore, j'y avois des pièces.

LE CAPORAL.

D'argent ou d'or apparemment?

PIRON, *avec enthousiasme.*

Que dites-vous? cent fois plus rares
Que ne le sont l'or et l'argent.....

LE CAPORAL.

Voyez-vous ça!.... C'étoit quelques bijoux, quelques diamans?

PIRON, *toujours avec emphase:*

Des bijoux! des colifichets!
A mon goût, à mon génie
Ils ne convinrent jamais.
Assez d'autres ont la manie
De vouloir en tout du brillant,
Des pièces de rapport, du joli, du clinquant.....
J'ai toujours dédaigné, moi, la marqueterie.
J'aime le beau, le sublime, le grand,
Je jette en bronze..... Oui, voilà mon talent.

LE CAPORAL.

Ce doit être un bien beau talent!.... Mais les voi crois.

SCENE IX.

LES MÊMES, COLLÉ, GALLET, les trois soldat

COLLÉ, (*sans paroître encore.*)

DE quoi nous accuse-t-on ?

PIRON.

Ce sont eux.

UN SOLDAT.

Marchez toujours.

PIRON, *au Caporal.*

Air *de la romance de Marmontel.*

Ils vont jouer l'innocence ;

LE CAPORAL.

Autant d'efforts superflus ;

PIRON.

Ou du moins, il faut, je pense,
Les bien tancer, d'importance,
Pour qu'ils n'y reviennent plus.

COLLÉ.

Où nous menez-vous donc ? *Ils entrent sur le théa*

GALLET, *à Collé, montrant Piron.*

Tiens.... Et lui aussi ! (*Collé et Gallet rient a éclats, tandis que Piron garde le plus grand sérieu*

PIRON, *au Caporal.*

Ils affectent de la gaieté.

LE CAPORAL, *à Piron.*

Patience, ils ne riront pas toujours.

COLLÉ, *au Caporal, montrant Piron.*

Même air.

De quoi donc est-il coupable ?

GALLET.

Qu'avons-nous fait aujourd'hui ?

PIRON, *au Caporal.*

Montrez-vous inexorable.

COLLÉ.

Messieurs, cet homme est bon diable,

COLLÉ ET GALLET.

Nous vous répondons de lui.

LE CAPORAL.

Belle caution !

GALLET.

Vraiment, Messieurs, c'est un honnête homme.

LE CAPORAL.

Et vous des fripons.

PIRON, *bas au Caporal.*

Fort bien ! appuyez.

COLLÉ, *au Caporal.*

Vous êtes trop honnête.

LE CAPORAL.

Cet habit vous appartient-il ?

COLLÉ.

Non.

LE CAPORAL.

Vous l'avez donc volé ?

COLLÉ.

Nous ?

GALLET.

Qui vous a dit cela ?

LE CAPORAL, *montrant Piron.*

Lui.

COLLÉ et GALLET, *restent interdits.*

Lui !

PIRON, *au Caporal.*

Voyez comme ils sont confondus.

COLLÉ ET GALLET, *se regardant.*

Air : *Quel désespoir.*

Quel tour affreux !
Sur-tout de la part d'un confrère.
Quel tour affreux !
O destin ! voilà de tes jeux !

GALLET, *au Caporal.*

Mais c'est assez plaisanter, et lui-même.....(*montrant Piron.*)

PIRON, *au Caporal.*

Ne souffrez pas qu'ils m'approchent.

GALLET, *à Collé.*

Fais donc entendre au caporal que je suis un homme établi, ayant un état, une femme, des enfans !

COLLÉ.

Tu as raison. (*au Caporal.*)

Air : *De sa modeste mère.*

Nous aurons peu de peine
A nous justifier.

PIRON, *au Caporal.*

Bon, d'une excuse vaine
Ils voudroient vous payer.

COLLÉ.

De quoi peut-il se plaindre ?
Nous prenions son habit,
Pour qu'il n'eût plus à craindre
Qu'en route on le lui prît.

LE CAPORAL.

Les bonnes ames !

GALLET, *à Collé.*

Tu n'as fait qu'embrouiller l'affaire.

LE CAPORAL.

Mais ce n'est pas à moi que l'on en conte. Vos figures ne sont pas nouvelles pour moi; je vous ai déjà vus quelque part.

PIRON.

Oh! c'est vrai, ils y vont quelquefois.

LE CAPORAL.

Vous n'en êtes pas à votre coup d'essai.

COLLÉ.

Oh! pour ça, monsieur, vous pourriez bien avoir raison.

LE CAPORAL.

Ah!

COLLÉ.

Air: *Du Vaudeville de Figaro.*

Je m'accuse sans mystère,
Comme auteur et chansonnier,
D'avoir dans plus d'un confrère,
Pris plus d'un vers tout entier;
Prendre ainsi, --- c'est très-mal faire,
Et j'en conviens franchement.....
Mais ils m'en ont fait autant. (*bis.*)

LE CAPORAL.

Laissons-là toutes ces balivernes, voici la maison du Commissaire.

COLLÉ, *avec étonnement.*

Du Commissaire!

PIRON, *à part au Caporal.*

Que croyez-vous qui puisse leur arriver?

LE CAPORAL.

Oh! rien! les galères..... peut-être mieux.

PIRON.

Mieux!

GALLET.

Eh! monsieur, ne nous perdez pas. Nous sommes des enfans de famille.

LE CAPORAL.

Des coquins.

PIRON.

Allons. — Je vais vous dire la vérité.

LE CAPORAL.

Je la sais.

PIRON.

Ce n'étoit qu'une plaisanterie.

LE CAPORAL.

Ah ! ah ! vous voudriez sauver des voleurs.

PIRON.

Ils ne le sont pas. Ce sont mes amis.

LE CAPORAL.

Tant pis pour vous.

GALLET.

Nous avons soupé ensemble à une nôce.

LE CAPORAL.

Vous irez coucher en prison.

PIRON, *se fâchant.*

Comment, vous ne voulez pas m'en croire ?

LE CAPORAL.

Vous verrez si M. le Commissaire ne les condamnera pas. (*Il frappe à la porte du Commissaire.*)

PIRON, *à ses amis.*

Il n'entend pas raison : grondez-moi, battez-moi, je le mérite, je me soumets à tout.

COLLÉ.

Allons, ce langage me désarme.

GALLET.

Oui, riez à votre aise ; vous ne tenez à rien ; mais moi....

SCENE X.

LES MÊMES, LE CLERC DU COMMISSAIRE.

LE CLERC.

QU'EST-CE qu'il y a? Qu'est-ce qu'il y a? M. le Commissaire est couché; il me tarde de l'être, hâtons-nous.

PIRON, *à ses amis.*

C'est son clerc.

GALLET, *à part.*

Je crois que le meilleur, est de rire de l'aventure.

LE CLERC.

Expliquez-vous.

LE CAPORAL.

Voici ce que c'est : nous tournions le quai des Orfèvres.

COLLÉ, *d'un air patelin,* (*interrompant le caporal.*)

Air : *La bonne aventure.*

De la noce on revenoit,
Ce n'est pas ma faute.

GALLET.

On a marié Babet
Au fils de notre hôte.

LE CLERC.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

LE CAPORAL.

Paix, Messieurs. (*Au Clerc.*)
En deux mots, voici le fait.

PIRON, *l'interrompant.*

Ou plutôt, pour [illegible]
C'est bien la faute [illegible]

TOUS LES [illegible]

Ce n'est [illegible]

LE CLERC.

Allons, allons, je vois que c'est ici une affaire majeure: verbalisons un peu. (*Il tire sa plume et son écritoire.*)

PIRON.

Versifions même, si vous voulez; je vous aiderai à mettre le procès en vers.

LE CLERC.

Point de verbiage; procédons, et commençons par vous. Votre nom?

PIRON.

Volontiers; mais à condition que vous me direz le vôtre.

LE CLERC.

Ah! Vous plaisantez la justice! apprenez à respecter mon habit.

PIRON.

Vous me dites cela, parce que je suis en veste.

LE CLERC.

Encore! Respectez mon habit, vous dis-je.

PIRON.

A la bonne heure; mais, c'est du mien qu'il s'agit ici.

LE CLERC.

Vous ne voulez donc pas me répondre? Que faites-vous? Votre état?

PIRON.

Mon état!

(1) Je vais, viens, veille, sue, et me tourmentant bien,
Travaille nuit et jour, et jamais ne fais rien.
Quand je veux, j'entre en verve, et le feu prend aux poudres,
Il sort de moi des traits, des éclairs et des foudres.....

LE CLERC, *ne pouvant écrire aussi vîte que Piron parle.*

Mais, je suis bien bon! Qu'est-ce que tout ce galimathias?

(1) *Voyez* la Métromanie.

PIRON, *continuant.*

J'ai le vol si rapide et si prodigieux,
Qu'à me suivre, on se perd après moi dans les cieux.

LE CLERC.

Vous vous moquez donc de moi?

PIRON.

Point du tout; vous me demandez ce que je fais, je viens de vous le dire.

LE CLERC.

Et que m'avez-vous dit?

PIRON.

Des vers.

LE CLERC.

Des vers!

PIRON.

Oui, voilà ce que je fais.

LE CLERC.

Encore du verbiage! craignez de me pousser à bout. Croyez-vous donc que je sois novice dans ma profession?

COLLÉ.

Que Monsieur ne sache pas tout ce qu'il faut savoir?

GALLET.

Que Monsieur n'ait pas étudié la coutume et le droit françois?

COLLÉ.

C'est bien à lui que l'on se joue, vraiment!

(*Les voisins se mettent successivement aux fenêtres.*)

PIRON, *au clerc.*

Chut! n'éveillons pas les voisins. Tout ce que vous direz d'ailleurs, n'empêchera pas que mon métier ne soit de composer des vers.

GALLET, *au Clerc.*

Air : *Mes bons amis.*

Çà, voulez-vous
Qu'il vous fasse, entre nous,
Une épigramme ou chansonnette ?

COLLÉ.

Et de façon ;
Que demain votre nom
Dans tous les quartiers se répète ?

GALLET.

Il peut vous peindre en noir, en blanc ;
Vif, aimable, ou sec et pesant,
Comme Cujas, comme Barthole ;

COLLÉ.

Comme un aigle dans votre état,

GALLET.

Ou comme un petit magistrat,
Tout frais échappé de l'école.

LE CLERC, *à Gallet.*

Voyons donc un peu, vous qui parlez, si vous saurez me répondre mieux que lui.

GALLET.

Air *de la boulangère.*

Pour moi je possède un talent
Qui n'est pas moins utile,
C'est de tourner fort joliment
Un petit vaudeville plaisant,
Un petit vaudeville.

(*Les voisins répètent*)

Un petit vaudeville plaisant,
Un petit vaudeville.

LE CLERC, *aux voisins.*

Qu'on se taise et qu'on me laisse procéder.

(*Les voisins répètent.*)

Un petit vaudeville plaisant,
Un petit vaudeville.

LE CLERC

LE CLERC, *à Gallet.*

Il ne s'agit pas de chansons : votre nom ?

GALLET.

Je me nomme Gallet.

LE CLERC.

Que faites-vous ?

GALLET, *modestement.*

Mais, vous allez encore vous fâcher ! — Des chansons.

LE CLERC.

Ah ! pour le coup, c'est trop fort, je vois qu'il faut nécessairement éveiller M. le Commissaire.

GALLET, *le retenant.*

Air : *Pour la baronne.*

Le Commissaire,
Respectez son repos : vraiment,
Vous savez si bien votre affaire,
Que vous valez, sans compliment,
Un Commissaire.

COLLÉ.

Un Commissaire !
C'est trop peu dire assurément ;
Monsieur est si prompt en affaires,
Qu'il vaut lui seul, sans compliment,
Deux Commissaires.

PIRON.

Deux Commissaires !
Monsieur joint à l'air imposant,
Tant de profondeur en affaires,
Qu'il vaut au moins, sans compliment,
Trois commissaires.

GALLET.

Oui, Monsieur, je fais des chansons ; et si vous avez du goût, vous devez savoir la dernière que j'ai faite, et dont on chante, depuis un mois, le refrein dans les rues.

Il chante.

Il n'est pas de vrais biens au monde,
Sans vin, sans amour, sans gaîté.

(*Les voisins répètent ce refrein.*)

Vous voyez, Monsieur, que tous les voisins le savent par cœur.

LE CLERC.

Je crois que tout le monde se moque de moi.

GALLET.

Air : *Toujours, toujours, il est toujours le même.*

Ainsi, je peux me dire avec justice,
Vrai chansonnier,
Et de plus épicier,
Monsieur, dans ce métier,
Tout à votre service.

(*Il lui donne une de ses adresses.*)

Monsieur, venez chez moi.

Et vous aurez du bon,
On sait, dans ma maison,
Que tout Robin se connoît en épice.

LE CLERC.

Qu'est-ce-à-dire, qu'est-ce-à-dire ? impertinent! Je vous ferai déchanter!

GALLET.

Me faire déchanter!

Air : *Paris est au Roi.*

Tant que nous verrons
Des Robins profonds,
Et forts sur les loix,
Tels que je vous vois ;
Verbalisant bien,
N'hésitant sur rien,
Non, Monsieur, nos couplets
Ne tariront jamais.

Car.....

LE CLERC.

C'est trop les écouter ; je n'y tiens plus.

COLLÉ, *le retenant.*

Non, n'éveillez pas monsieur le Commissaire. Je vais vous éviter, moi, la peine de me faire des questions. Je m'appelle Charles Collé ; je demeure rue du Jour, paroisse Saint-Eustache.

LE CLERC, *à part.*

Ah ! en voici donc un de raisonnable !

COLLÉ.

Ma profession est de ne rien faire, dont ma famille enrage. Mais lorsque les couplets de monsieur sont bons, je les chante.

(*Il chante.*) Air *de M. Guichard.*

Premier Couplet.

Avoir dans sa cave profonde
Vin excellent, en quantité ;
Faire l'amour, boire à la ronde,
Est la seule félicité. (*bis.*)
Il n'est pas de vrais biens au monde,
Sans vin, sans amour, sans gaîté.

Les voisins répètent, en chœur, les deux derniers vers.

Second Couplet (1).

Des biens dont un Crésus abonde,
Mon cœur ne fut jamais tenté ;
Mais entre la brune et la blonde,
Quand on peut boire en liberté,
On a les vrais biens de ce monde ;
Le vin, l'amour et la gaîté.

Les voisins répètent, de même, les deux derniers vers.

LE CLERC.

A quelle espèce d'hommes ai-je donc affaire ?

(1) Ce second Couplet n'est point de Gallet.

COLLÉ.

Ce n'est pas-là mon seul talent ; quand monsieur (*Montrant Piron.*) fait des bons vers, je les déclame.

(*avec emphase.*)

» J'ai tout dit, tout, seigneur : cela doit vous suffire.
» Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.

(*Il s'avance avec dignité vers le caporal.*)

LE CLERC, *furieux, s'écrie.*

Vous allez voir, vous allez voir. M. Lafosse me vengera.

COLLÉ.

Monsieur, monsieur, où courez-vous ?

(*Le Clerc rentre dans la maison.*)

PIRON.

Il est sourd à nos pleurs, il est sourd à nos cris.

LE CLERC, *en dedans de la maison.*

Air : *de la Bourbonnoise.*

Monsieur le Commissaire !

GALLET, *chantant.*

Oh Dieu ! Que va-t-il faire ? (*bis.*)

LE CLERC.

Monsieur le Commissaire !

PIRON, COLLÉ, GALLET.

Il le réveillera, Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

PIRON.

Je crains qu'en récompense,
Demain, à l'audience,
Il ne dorme.

COLLÉ.

Oh ! je pense
Qu'il y dort sans cela.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

(*Les voisins répètent ensemble.*)

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

PIRON *se retourne, et voyant les soldats du Guet rire aux éclats ; s'écrie :*

Mes amis, rien ne manque à notre gloire ; nous avons fait rire le Guet.

LES VOISINS ET LE GUET, *reprenant la fin de l'air.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

COLLÉ.

Mais le voici !

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS. LE COMMISSAIRE *arrive en bonnet de nuit, en robe de chambre, encore mal éveillé. Piron, Collé et Gallet se pressent autour de lui.*

PIRON.

MONSIEUR, monsieur, c'est bien malgré nous, je vous assure.

GALLET.

Nous voulions respecter votre repos.

COLLÉ, *montrant le Clerc.*

Lui seul est coupable.....

PIRON.

Du sommeil que l'on vous fait perdre.

COLLÉ.

Du rhume que vous pourrez gagner.

LE CLERC, *au Commissaire.*

Vous voyez, monsieur, ils se moquent aussi de vous.

LE COMMISSAIRE *se frotte les yeux, regarde l trois poëtes, toutes les fenêtres du voisinage écla rées et remplies de monde, la garde qui se tie les côtés à force de rire, et son Clerc qui enrage il baille pour la dernière fois; et, se réveillan tout-à-fait, il dit:*

Ouf! voilà bien du bruit! Qu'est-ce que tout ceci Voyons. (*Au Clerc.*) Vous savez le nom?

PIRON.

Piron.

LE COMMISSAIRE.

L'état?

PIRON.

Poëte.

LE COMMISSAIRE, *étonné.*

Poëte!

LE CLERC.

Vous voyez, vous voyez, monsieur?

LE COMMISSAIRE.

Poëte!

PIRON.

Oui, monsieur, poëte! et où vivez-vous donc pour ne pas connoître le poëte Piron, auteur de la tragédie de *Calisthènes*, que tout Paris a sifflée..... injustement? — Auteur et père des *Fils ingrats.*

LE COMMISSAIRE.

Que parlez-vous de pièces de théâtre? Savez-vous que Lafosse est mon frère, et qu'il a fait la belle tragédie de *Manlius*? Comment la trouvez-vous? Hein? Mon frère est homme de beaucoup d'esprit.

COLLÉ, *au Commissaire.*

Air *de la parole.* (*de Sargines.*)

Certes, vous devez, j'en conviens,
Vous enorgueillir l'un et l'autre,
Lui, d'un frère tel que le sien;
Vous d'un frère tel que le vôtre.....

PIRON, *au Commissaire.*

C'est un homme d'un vrai talent !
Plus d'un laurier pare sa tête.....
Et j'en suis peu surpris vraiment,
Car moi, qui vous parle.
J'ai pour frère un garçon charmant,
Et qui n'est, ma foi, (*bis.*) qu'une bête. (*bis.*)

LE CLERC.

Quoi ! vous ne les envoyez pas en prison ?

LE COMMISSAIRE.

Eh ! mais je commence à ouvrir les yeux ; ce ne sont pas-là des sots : il y a ici quelque méprise.

(*Landel et Babet se mettent à leur fenêtre.*)

BABET, *à Landel.*

Mon ami, ne les reconnois-tu pas ? Ce sont ces Messieurs. (*Ils descendent.*)

LE COMMISSAIRE, *à part.*

Je vois que ces Messieurs n'ont voulu que rire. (*Aux trois poëtes.*) Allons, que chacun reprenne ce qui lui appartient, et désormais soyez plus sages.

LE CLERC.

Monsieur, monsieur, je crois qu'il faudroit savoir au juste qui ils sont, où ils ont dîné et soupé aujourd'hui.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LANDEL ET BABET, *accourant.*

LANDEL.

PARBLEU ! c'est avec nous ; ils nous ont fait l'honneur d'être de la nôce.

PIRON.

Oh ! les pauvres enfans !

LANDEL, *au Commissaire.*

Je suis croyable, Monsieur, je m'appelle Landel, fils du maître du Caveau, marié, d'aujourd'hui, à ma chère Babet. (*Babet fait la révérence.*)

LE CLERC, *au Commissaire.*

Bon, bon; voyez quelle confiance ils méritent. Ce sont les enfans de cette madame Dumont, que son ancien maître poursuit.

LE COMMISSAIRE.

Madame Dumont! oui, je me rappelle cette affaire. (*Aux deux époux.*) Mes enfans, il est fort agréable de se marier; mais savez-vous que demain, madame Dumont, à la requête de M. Mondor, doit être saisie pour une somme de deux cents livres.

BABET.

O ciel!

PIRON.

Quoi! le riche Mondor?

LANDEL, *à Piron.*

Monsieur, c'est une infamie. — Une vengeance de sa part: c'est parce que Babet est aussi sage qu'elle est aimable.

PIRON.

Eh bien! comme vous voilà troublés. Je ne souffrirai pas que l'on pleure un jour de noces.

(*Au Commissaire*).

Air: *Votre souhait sera comblé.*

Si votre sommeil est troublé,
Si personne ici ne repose,
Si votre clerc s'est désolé,
Cet habit seul en est la cause:
Non, je ne le porterai plus;
Il m'a coûté deux cens écus.....
Qu'à leur dette il serve de gage;
Et qu'après avoir, malgré nous,
Oté la paix au voisinage.....,
Il la rende à ces deux époux.

LANDEL.

Quoi! M. Piron, vous voudriez!....

PIRON.

Ton ami, rougiriez-vous de devoir quelque chose à vieille connoissance de votre père? vous n'êtes pas ore bien riche; quand vous le serez davantage, cet it me reviendra.

LE COMMISSAIRE.

Jn poëte!

COLLÉ.

Oui, monsieur, un poëte.

BABET.

Air : *Des billets doux.*

Ainsi, quand le riche Mondor
Vend le peu qui nous reste encor,
Piron..... à peine dans l'aisance,
Pour nous, aime à se dépouiller!

COLLÉ.

Du vrai poète, au financier,
Voilà la différence.

LE CLERC.

Je ne sais que penser de ces gens-là. Voilà M. Mondor ussi avancé que moi.

LE COMMISSAIRE.

M. Piron, ce mouvement est louable; mais peut-être e sera-t-il pas nécessaire d'accepter votre offre. Je verrai emain M. Mondor, et j'espère le faire rougir d'une igueur si peu digne de lui. — Cependant, faites-moi l'hon- neur, ainsi que ces Messieurs, de venir dîner demain hez moi; nous aurons du bon vin et des huîtres. (*Les rois poëtes s'inclinent pour le remercier.*) — En attendant, comme il est tard, je vais vous faire reconduire par e Guet.

PIRON, *aux époux.*

Air : *C'est la petite Thérèse.*

Enfans, reprenez courage,
Ne songez plus qu'à l'amour;
Qu'il efface le nuage
Qui troubloit un si beau jour.

Vous pleuriez ; c'est bien dommage ;
Heureux qui n'a point, pourtant,
Le jour de son mariage,
Eprouvé d'autre accident.

GALLET, *aux voisins.*

Ça, messieurs, qu'on se sépare,
Le calme vous est rendu ;
Que de son mieux on répare
Le temps que l'on a perdu.
Ne pas dormir, c'est dommage :
Mais entre époux, bien souvent,
L'amour à son avantage,
Fait tourner cet accident.

COLLÉ

Nous voilà tirés d'affaire, (*Montrant le Cte.*)
En dépit de son courroux ;
Car monsieur le Commissaire
Nous a renvoyés absous.
Si le public inflexible,
Nous condamnoit : ah ! vraiment,
Il ne seroit plus possible
De rire de l'accident.

BABET, *au Public.*

Air de *l'Amoureux de quinze ans.*

C'est bien fort pour nous
D'avoir, devant vous,
Sans crainte, rappellé
Piron et Collé.
Mais dans ce temps-ci,
Chacun, à l'envi,
Répète, pour avoir de l'esprit,
Tout ce qu'ils ont dit.

FIN.

De l'Imprimerie de la rue *Mêlé*, N°. 59.

LA MATRONE D'EPHÈSE,

COMÉDIE EN UN ACTE

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR J.-B. RADET.

Représentée sur le Théâtre du Vaudeville, le 13 Octobre 1792.

Prix : trente sols, avec la musique.

A PARIS,

CHEZ le Libraire, au Théâtre du Vaudeville;
ET à l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme, N°. 44.

An deuxième.
1794

PERSONNAGES.	ACTEURS. Les CC. et Cnes.
MEGAS.	*Henri.*
ERGATE.	*Duchaume.*
ISMENE.	*Blosseville.*
CORINNE.	*Delaporte.*

La Scène est dans une campagne, près d'Ephèse.

LA MATRONE D'EPHÈSE,

COMÉDIE

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

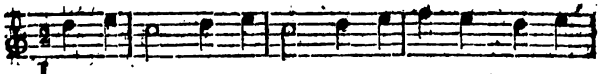
Le Théâtre représente un site champêtre, très-sauvage, parsemé de rochers et de cyprès; au fond, une montagne très-escarpée, dans le fort de laquelle est creusé un tombeau, qui s'ouvre à deux battans, et qui est éclairé par une lampe funèbre.

SCÈNE PREMIÈRE.

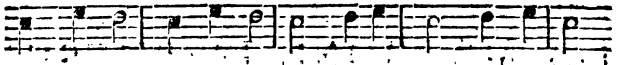
ISMENE, CORINE.

Au lever du rideau, Ismène paraît, assise dans le tombeau; la tête appuyée sur sa main, et accoudée sur une petite table à l'antique. Corine est assise à l'avant scène, sur un banc de gazon. Elles ont toutes deux le mouchoir à la main.

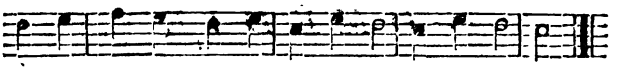
ISMENE.



Jour et nuit, nuit et jour, A toute heure, En ce si-



jour, Je pleu-re, Je pleu-re; Jour et nuit, nuit et jour,



A toute heure, En ce sé-jour, Je pleu-re, Je pleu-re.

CORINE, *à part.*

Ma pauvre maîtresse !

AIR : *Ça n' dur'ra pas toujours.*

Elle est encor la même,
Et veut finir ses jours ;
A sa douleur extrême
Laissons un libre cours ....
Ça n' dur'ra pas toujours. (*ter.*)

Je l'espère au moins.

ISMENE, *toujours dans le tombeau.*

AIR : *Une lumière vive et pure.*

Pour mettre fin à ma tristesse,
Ah ! que la mort vient lentement !
Envain je l'appelle sans cesse,
Près de ce triste monument,
Cher époux, ombre que j'adore,
Mon ame va voler vers toi ;
Oui, c'en est fait, demain l'aurore
Ne se lèvera plus pour moi.

CORINE, *à part.*

La voilà plongée dans la plus profonde douleur; c'est pourtant aujourd'hui le troisième jour que nous sommes renfermées dans ce tombeau ! le troisième jour que nous nous désespérons, le troisième jour que nous n'avons pris de nourriture.... Ma maîtresse s'entend ; car, moi, grace aux soins du prévoyant Ergate, je me permets, incognito, quelques petits repas pour me donner la force de pleurer.... Ismène a fait tout ce qu'elle devait pour établir dignement sa réputation de veuve ; elle a été au désespoir ; elle a pleuré, gémi, sanglotté, ... et l'on sait ce que c'est qu'un chagrin si bruyant.

AIR : *De la croisée.*

Quelque soit l'extrême douleur
Dont une âme puisse être atteinte,
Elle est toujours au fond du cœur
Beaucoup moins forte que la plainte.
Un peu de faste entre souvent
Dans les pleurs qu'on nous voit répandre,
Et quelquefois on n'en répand
Que pour les faire entendre. (*bis.*)

Mais elle revient de son accablement... Abordons la.

(*Elle s'approche d'Ismène.*)

ISMENE, *sortant du tombeau, s'avance lentement, soutenue par Corine.*

Ma chère Corine, hélas!

CORINE, *du même ton.*

Ma chère maîtresse, hélas! (*plus gaiment.*) Comment vous trouvez-vous, madame?

ISMENE.

Bien, mon enfant; mes forces diminuent sensiblement, toutes mes facultés s'anéantissent, et j'espère être bientôt délivrée du fardeau de ma pénible existence... Tu n'as pas retrouvé le portrait?

CORINE.

Non, madame; j'ai cherché inutilement dans tous les environs de ce tombeau. (*à part*) Il n'est pas perdu pour long-tems.

ISMENE.

Le sort me refuse donc jusqu'au bonheur de mourir en contemplant l'image de celui pour qui je cesse de vivre!

CORINE.

Ce parti est-il donc irrévocable, madame?

ISMENE.

Est-ce qu'on peut survivre à un mari adoré?

CORINE.

C'est difficile, sur-tout quand il n'est pas remplacé.

ISMENE.

Remplacé ! Ah ! que dis-tu ?

AIR : *Comment goûter quelque repos.*

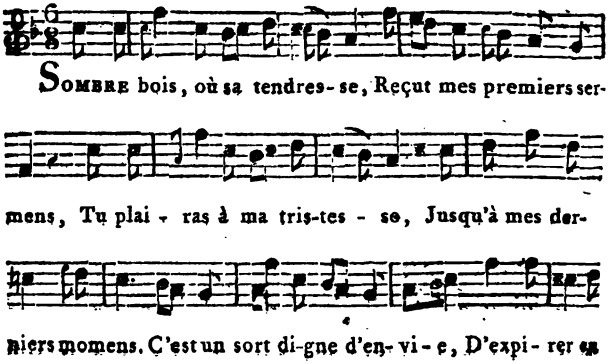
Comment, avec un autre époux,
Oublier l'époux que je pleure !
Non, Corine, il faut que je meure ;
Mon sort sera cent fois plus doux :
Pour quitter l'asyle où nous sommes,
Mes efforts seraient superflus ;
Quand celui que j'aimais n'est plus,
Sais-je s'il est encor des hommes ! (*bis.*)

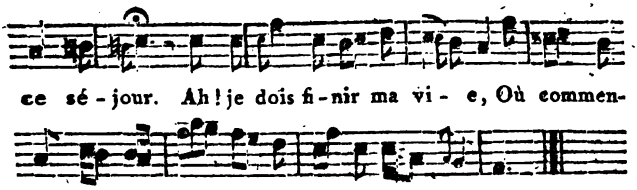
CORINE.

Ah ! que oui, qu'il en est encore, et de très-aimables. L'espèce est un peu dégénérée ; mais elle n'est pas détruite, dieu merci.

ISMENE.

Laissons cet entretien ; il est impossible de s'entendre quand on n'a pas la même manière de sentir.... Allons, je veux encore pleurer dans ce bosquet sauvage, où, pour la première fois, cet époux adoré me parla de son amour.

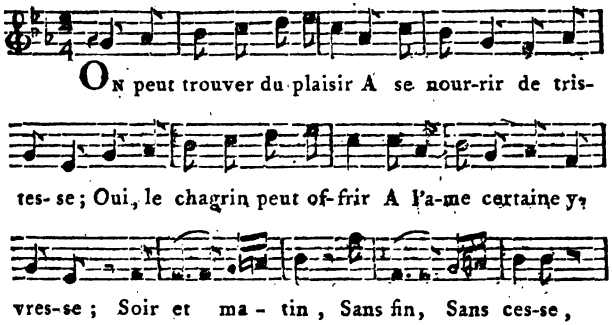


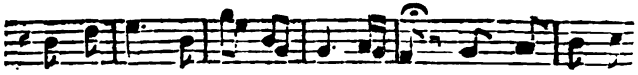


SCENE II.

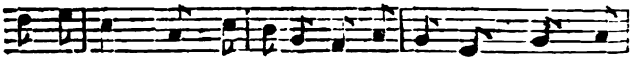
CORINE, *seule, et respirant.*

AH !... j'ai laissé passer les premiers momens sans contrarier ma maîtresse, dans l'espérance que le tems calmerait sa douleur ; mais enfin, il est un terme à tout, et voilà bien assez de chagrin comme ça.

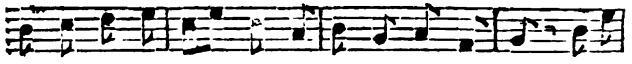




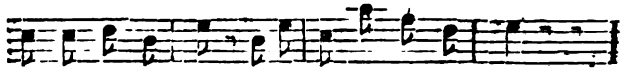
C'est charmant pour u - ne veu - - ve ; Mais pour fille en



son printems, Trop rigoureuse est l'é-preu-ve, Trop ri-



goureuse est l'é-preu-ve, Il fait bon vivre à vingt ans, Il fait



bon vi-vre à vingt ans, Il fait bon vivre à vingt ans.

On vient... C'est sans doute Ergate, mon secret pourvoyeur... justement.

SCENE III.

CORINE, ERGATE, *portant une corbeille sous le bras et une amphore à la main, descend de la montagne en chantant.*

ERGATE.

Fin de l'air de la carmagnole.

Nargue de la tristesse,
Vive Bacchus et l'Amour.

CORINE.

Ah! mon dieu, vous tairez-vous?... De quoi diantre parlez-vous là?

ERGATE.

De ce que je connais de meilleur au monde, avec vous, belle Corine.

CORINE.

Mais en ces lieux....

ERGATE.

Est-ce que le chagrin tient encore ?

CORINE.

Plus fort que jamais.

ERGATE.

Tant mieux, ça finira bientôt.

CORINE.

Mégas va-t-il venir ?

ERGATE

Dans l'instant.

CORINE.

Avec le portrait ?

ERGATE.

Avec le portrait ; dame, un soldat n'est pas toujours maître de son tems ; v'la le moment de la ronde, et s'il n'était pas à son poste.... c'est que, voyez-vous, il y va de sa vie, si le corps qu'on lui a donné à garder....

CORINE.

A-t-on peur qu'il s'en aille ?

ERGATE.

Non, pas tout seul, mais on craint que ses parens ou ses amis ne l'enlèvent, à cause qu'on dit comme ça qu'ils sont fâchés d'li voir une sépulture en plein vent.

CORINE.

C'est singulier.

ERGATE.

AIR : *Des pendus.*

Le tombeau de ce défunt là
N'est pas fait comme celui que v'là,
Le mort aussi n' mourut pas d'même,
Ça fait un' différence extrême....
Mais, dam ! chacun meurt comm' i'peut,
Et n'a pas un tombeau qui veut.

CORINE.

Pauvre avoir que cela !

ERGATE.

En attendant, v'la l'panier de provisions que le jeune Mégas ma dit d'vous apporter.

CORINE,

Bien obligé.

ERGATE.

N'y a pas d'quoi, charmante Corine ; et il ne tiendra qu'à vous que je vous sois ben plus utile encore.

CORINE.

Eh ! comment ?... Dans l'extrême affliction où je suis plongée...

ERGATE.

C'est égal, vous seriez cent fois plus triste, que ça ne me ferait pas peur, et, je dis, en fait de consolation, informez-vous de moi dans le pays ; j'suis connu.

AIR : *Si j'en savons, mais voir'ment.*

Vous voyez en moi, mon cœur,
Le consolateur des veuves,
Et pour avoir cet honneur,
Vantez qu'faut d'la bonne humeur ;
Et tant, tant, tant et tant,
Dam, aussi, j'ons fait nos preuves,
Et tant, tant, tant et tant,
Que, vraiment, c'est étonnant.

CORINE.

Ça ne m'étonne pas.

ERGATE.

Prête à mourir de douleur,
Un' jeune et charmante veuve
Entendit, pour son bonheur,
Parler de ma bonne humeur;
Et tant, tant, tant et tant,
Qu'all' voulut m' mett' à l'épreuve,
Et tant, tant, tant et tant,
Qu'all' vécut joyeusement.

CORINE.

C'est admirable!

ERGATE.

J'entrepris, un beau matin,
La veuve d'un militaire,
Dam, c'était un fond d'chagrin
Qui devait durer sans fin;
Et tant, tant, tant et tant,
Je la consolai, ma chère,
Et tant, tant, tant et tant,
Qu'all' en mourut subit'ment.

CORINE.

Voilà qui est fort engageant.

ERGATE.

Un' fois j'nons pas réussi
Près d'une dame d'importance;
Mais de cette veuve, aussi,
L'chagrin était endurci,
Et tant, tant, tant et tant,
Qu' j'y perdis mon éloquence;
Et tant, tant, tant et tant,
Que j'y r'nonçai prudemment.

CORINE.

Tout ce que vous pouviez dire n'y faisait rien.

ERGATE.

Si fait, ça s'passait un p'tit brin, et pis ça l'y r'prenait, ça l'y r'prenait... Ah! mon dieu, mon dieu, comme ça l'y r'prenait! Enfin, suffit, gentille Corine, que j'm'offre à vous consoler,.. et même, j'ai r'marqué vot'maîtresse, sa douleur n'est pas [illegible], et j'sens que j'peux vous entreprendre [illegible]

CORINE.

Non pas, s'il vous plaît; je veux un consolateur à moi seule. Je ne suis pas si obstinément affligée que votre grande dame; mais j'ai certains momens où vous me trouveriez peut-être inconsolable; je vous en avertis.

ERGATE.

Fiez-vous à moi; j'sais c'qu'il vous faut.

CORINE.

AIR: *O! Pierre, ô! Pierre.*

Votre zèle me flatte;
Je le dis entre nous:
Je ne suis point ingratte,
Après des soins si doux:
Ergate! Ergate!
J'étais morte sans vous.

ERGATE.

Bah! est-ce que ça se gagne?

CORINE.

C'est une chose si dangéreuse que l'exemple!

ERGATE.

Oui, c'est beau... Quoiqu'ça, j'dis... Tant qu'il y aura des maris dans c'monde ci, ce s'ra une folie d'en aller chercher dans l'autre.

CORINE.

C'est que vous n'avez pas d'idée de l'amour de ma maîtresse pour son époux; aussi, tout Ephèse ne parlait que d'elle.

AIR: *La curiosité.*

Les hommes en tous lieux allaient citant sans cesse
Sa beauté;
Les femmes en secret vantaient de sa sagesse
La rareté;
Enfin, chacun, mon cher, venait voir ma maîtresse
Par curiosité.

ERGATE,

Dam aussi, v'la de ces choses qui n'se voyent pas tous les jours; une femme qui adore son mari!...

CORINE.

Hélas ! ce mari adoré est mort, après deux ans de mariage, et sa veuve a résolu de terminer ses jours dans ce tombeau.

ERGATE.

Et, vous l'avez suivie ?

CORINE.

Par attachement pour elle, et pour celui qu'elle regrette.

ERGATE.

Vous l'aimiez aussi ?

CORINE.

Ah ! mon cher Ergate, qu'elle perte j'ai faite !

AIR : *Le sommeil fuyant de mes yeux.*

Ma maîtresse pleure un mari
Dont la tendresse était extrême ;
Moi, je pleure un maître chéri,
Mon chagrin est presque le même :
Hélas ! de sa tendre amitié
J'avais tant de fois eu la preuve,
Qu'à sa mort, comme sa moitié,
Je crus devenir veuve.

ERGATE.

Faut une terrible amitié, pour se croire comm'ça veuve d'un homme qu'on n'a jamais épousé.

CORINE.

J'aurais peut-être imité ma maîtresse, dans son désespoir, si le hasard n'eut conduit ici le jeune Mégas.

ERGATE.

Mais, comment donc s'est fait cette bien heureuse rencontre ?

CORINE.

Sur la fin du premier jour de notre arrivée dans ce tombeau, ayant entendu quelque bruit dehors, je sortis,

ERGATE.

Eh ! parguene ! la v'la ben malade... Elle ne perd pas au change.

CORINE.

Voilà du moins un portrait qui ressemble à quelque chose.

AIR : *Je ne suis plus dans l'âge heureux.*

Envain d'un objet qui n'est plus
On veut adorer la copie ;
Quand les regrets sont superflus
Leur durée est bientôt finie.
Si l'on fixe de tems en tems
Le portrait d'un amant fidele,
C'est qu'il prépare les instans
Que l'on passe avec le modele.

ERGATE.

Oui, ce n'est pas tout qu'un portrait soit parlant, faut encore que l'original puisse parler.

MEGAS.

Ah ! Corine, j'ai bien peur de ne pas réussir.

ERGATE.

C'était donc un homme ben étonnant que le défunt?

CORINE.

Il est aimé... et puis, il est mort.

ERGATE.

C'est égal... et j'suis ben sûr que c'défunt là, tout défunt qu'il est, n'vaut pas c'vivant ci, qui s'porte aussi ben que moi.

CORINE.

Certainement, il n'y a pas de comparaison.

MEGAS.

Tu veux donc que j'espère ?

CORINE,

CORINE.

Je suis sûr que le succès dépend de vous.

MEGAS.

De moi !

CORINE.

Avez-vous une grande envie de réussir ?

MEGAS.

Ah ! Corine.....

CORINE.

Prenez garde à ce que vous dites.

AIR : *Du vaudeville de la Soirée Orageuse.*

On suit un caprice imprudent
Auprès d'une femme jolie ;
On prend pour un amour ardent
La plus légère fantaisie ;
Dans ses discours on est glacé,
Nous savons alors nous défendre ;
Mais un desir bien prononcé,
Tôt ou tard, nous force à nous rendre.

ERGATE.

Un desir bien prononcé ? En ce cas, charmante Corine, je compte sur vous.

CORINE.

Je vous dis le secret du corps, profitez-en.

MEGAS.

J'y mettrai tous mes soins.

CORINE.

Je vais rejoindre ma maîtresse, et je lui annoncerai, comme nous en sommes convenus, que vous avez trouvé le portrait ; mais que vous ne voulez le rendre qu'à elle.

MEGAS.

Ah ! Corine, je te devrai mon bonheur.

ERGATE.

Et je me charge d'acquitter la dette.

CORINE.

Et je ne fais pas de crédit. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

ERGATE, MEGAS.

ERGATE, *suivant des yeux Corine.*

Ça s'rait, morgué ! trop dommage de laisser pâtir un si biau brin d'fille faute de s'cours.... Ah ! ça, jeune homme, v'la mes affaires en bon train avec la suivante ; faut tâcher que les vôtres aillent de même auprès *d'la veuve*, et que je ne fassions qu'une noce.

MEGAS.

Mais songe donc qu'Ismène, toute entière à sa douleur....

ERGATE.

Bah ! Est-ce que vous donnez lad'dans, vous ? Eh ! ben, moi, pas du tout.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Une femme prend toujours
Ar'bours
Le ch'min qu'ell' veut suivre :
Dabord, pour se fair' poursuivre,
Ell' se sauv' des amoureux ;
Puis afin qu'on la console
Par quelque douce parole,
All' gémit, all' se désole,
All' s'arrache les cheveux ;
Mais c'te douleur si sublime ;
Ça n'est, morgué ! qu' pour la frime :
Quand d'chagrin all' veut mourir,
C'est pour vivre de plaisir. (*bis.*)

bis.

MEGAS.

La douleur d'Ismène a je ne sais quoi de respectable, d'imposant....

ERGATE.

Oui, qui encourage.

MEGAS.

AIR : *Un enfant plein de charmes.*

Le respect, à sa vue,
Malgré moi m'interdit ;
Mon ame trop émue
Enchaîne mon esprit ;
Le desir, la contrainte
M'agitent tour à tour :
Pour avoir moins de crainte,
Mon cœur a trop d'amour. (*bis.*)

ERGATE.

Eh ben ! tant pis pour vous, ce n'est pas ça.

MEGAS.

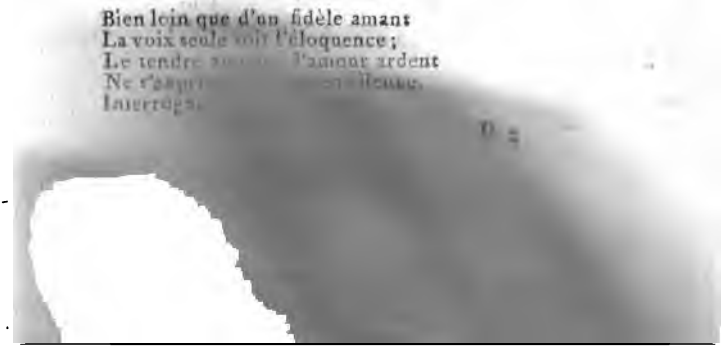
Je ne sais, vraiment, si j'aurai le courage de lui parler de ma tendresse.

ERGATE.

Eh ben, ne l'y en parlez pas, parguene ! comme dit la chanson.

AIR : *Regard vif et joli maintien.*

Après tout, pour s'exprimer bien,
Parler, est-il si nécessaire ?
La parole est un vieux moyen
Dont souvent nous n'avons que faire :
D'ailleurs, dans un doux entretien,
Avec l'objet dont on affolle,
Lorsque la bouche ne dit rien,
Les yeux n'ont-ils pas (*bis*) la parole ! (*bis*)



Il dédaigne un discours frivole :
Est-il au comble de ses vœux !
Ce qu'il sent s'exprime bien mieux
Qand il a perdu (*bis*) la parole. (*bis*)

MEGAS.

Ismène s'avance.... Qu'elle est intéressante.

ERGATE.

Elle n'a pas, morgué, l'air d'une mourante, non... oh! ces femelles !

MEGAS.

Paix ! écoutons ! (*Ils se retirent.*)

SCENE VI.

ERGATE, MEGAS, ISMENE, CORINE.

CORINE.

Oui, madame, c'est à vous seule qu'il veut rendre le portrait.

ISMENE.

Mais, Corine....

CORINE.

AIR : *D'un bouquet de romarin.*

Rien ne m'étonne, entre nous,
Dans ce qu'il exige ;
Par-tout on parle de vous
Comme d'un prodige ;
Pour admirer tant d'attraits,
En ces lieux il cherche accès;

Et d'ailleurs....

Tout homme veut voir de près
Femme qu'il oblige.

ISMENE.

Il fallait lui dire....

CORINE, *à Mégas, lui faisant signe d'avancer.*

Jeune homme, vous pouvez vous adresser à ma maîtresse.

MEGAS, *avec timidité, à Ismène qui détourne les yeux.*

AIR : *Pour vous je vais me décider.*

Voilà l'image d'un époux
Dont la perte cause vos larmes :
Je n'ai voulu rendre qu'à vous
Ce tableau pour vous plein de charmes.

ISMENE, *sans lever les yeux.*

Donnez.

MEGAS, *lui remettant le portrait.*

Ah ! de l'objet de vos regrets
Que le sort est digne d'envie !
Combien à ce prix je serais
Heureux de perdre un jour la vie ! (*bis.*)

CORINE, *à Ismène.*

Ce jeune homme s'explique fort bien.

ISMENE, *considérant le portrait.*

Jamais ce portrait ne m'a si bien rappelé l'objet de ma tendresse.

CORINE, *à part.*

Bon.

ISMENE.

Je ne l'ai jamais trouvé si ressemblant.

CORINE, *à part.*

Fort bien.

ERGATE, *à part.*

V'la c'qui s'appelle une m[illegible]

ISMENE, *offrant à Mégas sa bourse, sans le regarder.*

Recevez cette marque de ma reconnaissance.

MEGAS, *refusant.*

Même air.

Cet or que vous daignez m'offrir,
Je ne puis l'accepter, Ismène :
Il m'ôterait tout le plaisir
D'avoir adouci votre peine.
Un époux fait couler vos pleurs,
Hélas! dans cette conjoncture,
Pourquoi ne puis-je à vos douleurs
Le rendre autrement qu'en peinture! (*bis*)

CORINE, *bas à Ismène.*

Cette délicatesse annonce une ame bien née.

ISMENE.

Ma surprise est extrême. (*A Mégas en le fixant.*)
Quoi! vous refusez!... Ciel!...

MEGAS, *à part.*

Je tremble.

ERGATE, *à part.*

V'la l'défunt ressucité.

ISMENE, *très-émue, en fixant Mégas.*

Corine!

CORINE.

Madame.

ISMENE.

Regarde... O prodige!... Vois-tu quelle ressemblance.

CORINE, *feignant une grande surprise.*

Grands dieux!... Effectivement.... votre époux....

ISMENE.

Mon époux!.... Ah! malheureuse!...

MEGAS.

Madame.

ISMENE.

Eloignez-vous, au nom des dieux.

MEGAS.

Ah ! ne me privez pas sitôt du plaisir d'en contempler leur plus bel ouvrage.

CORINE, *bas à Ismène.*

Ne trouvez-vous pas, madame, que le son même de sa voix rappelle ? ....

ISMENE.

Pourquoi m'en faire appercevoir ?

MEGAS.

AIR : *Je ne croyais pas vous déplaire.*

Oui, ce qu'on dit par-tout d'Ismène
Est au-dessous de ses attraits :
Qui la voit partage sa peine,
Et voudrait finir ses regrets :
Qui peut l'entendre,
Ne saurait se défendre
D'admirer ses vertus, ses graces, ses appas :
Ah ! d'un sentiment plus tendre,
On ne lui parlera pas ;
Mais (*bis*) on y songera tout bas.

CORINE, *à part.*

Au doux charme de l'entendre
Elle ne cédera pas,
Mais elle y songera tout bas.

ISMENE, *à part.*

Au doux charme de l'entendre
Je ne me livrerai pas,
Mais je crains d'y songer tout bas.

MEGAS, *à part.*

Ah ! d'un sentiment plus tendre
On ne lui parlera pas,
Mais on y songera tout bas.

(Ismène rentre dans le tombeau.)

SCENE VII.

ERGATE, CORINE, MEGAS

ERGATE, *avec admiration.*

Fragment de l'Ami de la Maison.

Le voilà le vrai modèle
De la constance femelle.

MEGAS.

Elle refuse de m'entendre ; elle évite ma présence. Comment, et sous quel prétexte, oser désormais reparaître à sa vue ?

CORINE.

C'est là le difficile.

ERGATE.

Oui, v'la le hic.

MEGAS.

Le tems presse, en proie à la plus vive douleur, refusant toute espèce de nourriture....

ERGATE.

Queu dommage !

CORINE.

Il faudrait....

ERGATE.

Oui, si l'on pouvait....

CORINE.

Trouver un moyen de la déterminer.... en supposant par exemple....

ERGATE.

C'est ben mon avis....

CORINE.

Hein!

ERGATE.

Oui, sûrement....

CORINE.

Tu dis!....

ERGATE.

Comme vous dites....

CORINE.

Ah! ah!

MEGAS.

Ma chère Corine, je n'ai recours qu'en toi.

CORINE.

C'est qu'il faut l'obliger, la forcer de vous entendre...

ERGATE.

C'est ça...

CORINE.

AIR : *De Philippe et Georgette.*

De l'ardeur d'un fidèle amant,
Par devoir, il faut se défendre ;
Et, malgré soi, secrétement,
On a le desir de se rendre ; (*bis*)
Mais en cédant à son vainqueur (*bis*)
Sans manquer à la bienséance,
Femme veut conserver l'honneur.

ERGATE.

L'honneur!

CORINE.

Eh! oui, l'honneur,
Eh! oui, l'honneur,
[illegible] de la résistance. (*bis.*)

MEGAS.

Ah ! tu me rends la vie !

ERGATE.

Elle en est bien capable.

CORINE.

Chut ! ma maîtresse m'appelle... Elle vient, tenez-vous à l'écart, écoutez et profitez.

ERGATE.

Ecoutons et profitons. (*Ils se retirent au fond du théâtre.*)

SCENE VIII.

ISMENE, CORINE, MEGAS et ERGATE, *à l'écart.*

ISMENE.

Il est parti ?

CORINE.

Ce pauvre jeune homme !

ISMENE.

Que lui est-il arrivé ?

CORINE.

Sa situation est pénible !...

ISMENE.

En quoi !

CORINE.

N'est-ce pas qu'il est intéressant ?

ISMENE, *avec expression.*

Ah ! oui, sans doute. (*à part*) Que dis-je !

ERGATE, *bas à Mégas.*

Comprenez-vous !

MEGAS, *bas à Ergate.*

Paix.

CORINE.

Figure agréable, air doux et timide.... C'est cruel.

ISMENE.

Explique-toi.

CORINE.

Il est amoureux.

ISMENE.

Il est....

CORINE.

Mon dieu, oui ; .... mais séparé de celle qu'il aime, sans pouvoir un instant s'éloigner de son poste, n'ayant pas même la faculté de s'expliquer de loin, puisqu'il ne sait pas écrire.

ERGATE, *bas à Mégas.*

Ah ! peut-on mentir !....

MEGAS, *à part.*

Bien imaginé.

ISMENE.

Je le plains.

CORINE.

Il me priait de lui faire une lettre ; mais ne sachant pas écrire moi-même, il m'a été impossible de l'obliger... Cela m'a fait une peine !... au point que, touchée de sa triste situation, j'ai promis de vous engager à lui rendre ce petit service.

ISMENE.

Moi!

MEGAS, *à part.*

A merveille.

CORINE.

Vous êtes bonne, sensible, vous ne le refuserez pas.

ISMENE.

Mais vous n'auriez pas du promettre.....

CORINE.

Il vous a rendu le seul bien qui vous restait au monde, ce portrait....

ISMENE.

Oh! oui.

CORINE.

Il a refusé votre argent.

ISMENE.

Il est vrai!

CORINE.

On est bien malheureux, séparé de l'objet qu'on aime.

ISMENE.

Ah! dieux!

CORINE.

Refuserez-vous d'adoucir son sort?

ISMENE.

Mais, ma situation....

CORINE.

Songez à la sienne.

ISMENE.

La tristesse.....

CORINE.

Ne dispense pas d'être utile, quand on le peut.

AIR : *Jupiter un jour en fureur.*

En ce monde il faut s'entre aider ;
Telle est la loi de la nature :
Dans cette funeste avanture ;
Cela doit vous décider.
Ah ! vraiment, je ne sais pas comme
On peut laisser quelqu'un langûir !
Moi, quand je puis secourir,
Je ne saurais voir souffrir,
Sur-tout un beau jeune homme. (*bis*)

ERGATÉ, *à part.*

Le bon cœur de fille.

ISMÉNÉ.

Oh ! non, Corine, je ne puis, ni ne dois....

CORINE, *faisant signe à Mégas de s'approcher.*

Eh bien ! puisqu'on me refuse impitoyablement ; (*à Mégas*) parlez-donc vous-même, jeune homme

ISMÉNÉ, *avec agitation.*

Quelle imprudence !

MÉGAS, *abordant Ismène.*

Madame....

ISMÉNÉ.

Ce que vous exigez....

MÉGAS.

Je n'exige pas, je supplie.

Pendant ce couplet, Corine, aidée d'Ergate, apporte ce qu'il faut pour écrire.

ISMÉNÉ.

AIR : *De Chardini.*

Respectez les maux, les ennuis
De la trop malheureuse Ismène ;
Dois-je dans l'état où je suis
Me distraire, hélas ! de ma peine.

MEGAS.

Vous refuserez de me rendre la vie !

ISMENE.

Pour vous mes efforts superflus
Ne seraient d'aucune assistance ;
Une âme qui n'existe plus
Peut-elle donner l'existance ?

CORINE, *posément.*

Allons, madame, encore une bonne action, avant de mourir.

ISMENE, *avec intention.*

Mais une lettre d'amour....

MEGAS.

Je n'ai que ce moyen, pour épancher mon cœur.

ISMENE.

Et.... cela vous fera donc.... un grand plaisir ?

MEGAS.

Cet écrit va décider de mon sort.

ISMENE.

Corine...

CORINE.

Oui, madame, voici tout ce qu'il faut.

MEGAS, *à part.*

Comment prendra-t-elle cet aveu ?

ERGATE, *à part.*

V'la une lettre qui s'ra bentôt à son adresse.

MEGAS, *faisant signe à Ergate.*

Songe à veiller....

ERGATE.

Je vous entends ; soyez tranquille, (*à part.*) Moi,

andis qu'on cherche à remplacer le défunt qu'est là ledans, j'menvais voir si l'on n'emporte pas le défunt qu'est là dehors. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

MEGAS, ISMENE, CORINE.

ISMENE, *assise à table, à Mégas.*

DICTEZ.... j'écris.

MEGAS, *dictant avec timidité.*

AIR : *Du pas Russe.*

Je voudrais en ce jour
Exprimer, peindre l'amour.

ISMENE, *répétant après avoir écrit.*

L'amour.

MEGAS.

Dont j'éprouve en mon cœur....
En mon cœur,
L'ardeur.

ISMENE.

L'ardeur.

MEGAS.

Mais le respect me rend tremblant,

ISMENE.

Tremblant.

MEGAS.

En ce moment,
Et quand je vous vois,
Je perds la voix.

ISMENE.

La voix.

Eh ! mais... songez-vous bien à ce que vous dictez ?

MEGAS, *très-embarassé.*

Oui..... non, madame,... c'est que....

CORINE.

C'est qu'il est timide.

ISMENE.

Vous vous troublez !

MEGAS, *d'un ton suppliant.*

Si vous vouliez suppléer....

CORINE, *à Ismène.*

Sans doute, il faut un peu aider à la lettre.

ISMENE, *à Mégas.*

Poursuivez...

MEGAS, *dictant.*

Même air.

Je n'ai pas d'un amant
Séduisant
Le ton charmant.

ISMENE, *écrivant et répétant.*

Charmant !

MEGAS.

Je suis dans mes discours
Sans détours,
Toujours....

ISMENE, *écrivant.*

Toujours !

MEGAS.

Ce sentiment pour moi si doux....

ISMENE.

Si doux !

MEGAS,

MEGAS.

A vos genoux !
Je sens que mes yeux
Le peignent mieux. (*Il tombe aux pieds d'Ismène.*)

ISMENE, *se levant avec surprise.*

Grands dieux !

CORINE, *à part.*

Voici le moment de la crise.

ISMÈNE.

Qu'ai-je entendu !

MEGAS.

L'aveu de l'amour le plus tendre et le plus respectueux.

ISMENE, *fièrement.*

Est-ce à moi que l'on parle ?

MEGAS.

Ne vous offensez pas, madame, d'un sentiment dont mon cœur vous garantit la constance et la pureté.

ISMENE, *à part.*

Que je me sens émue !

MEGAS.

AIR : *Soumis au silence.*

Soumis au silence,
Tremblant à vos yeux,
Ma seule espérance
Est de conserver vos jours si précieux:
Vivez, belle Ismène, et je suis trop heureux.

ISMÈNE, *à part.*

Que sa voix est touchante !

MEGAS.

Croyez que le ciel,
Témoin de vos larmes,
Créa tant d'attraits, forma tant de charmes,

Pour plus d'un mortel.
A pres tant d'allarmes,
De cris et de larmes,
Rendez-vous
Aux vœux les plus doux.

ISMENE, *à part.*

Fuyons par prudence,
Je crains sa présence,
L'honneur me défend de l'entendre
en ces lieux. [bis.]

MEGAS.

Soumis au silence,
Ma seule espérance
Est de conserver des jours si précieux;
Vivez, belle Ismène, et je suis trop
heureux.

Ismène, après cet air, s'éloigne de Mégas. Elle monte sur la montagne, et Mégas l'y suit, quoiqu'elle lui ait fait signe de s'éloigner. L'orchestre joue le commencement du trio de Zémire et Azor. Ah! laissez moi la pleurer.

CORINE, *sur le devant de la scène.*

Il ne reste plus que le devoir à combattre,

AIR : *A Vénus disait Junon.*

C'est bien peu que la raison
Contre l'amant qui sait plaire;
En vain la bouche dit non
Quand le cœur dit le contraire :
Oui, c'est bien peu que la raison,
Contre l'amant qui sait plaire :
Quand on dit faiblement *non*,
C'est *oui*, que veut dire *non*.

SCÈNE X.

Les mêmes, ERGATE.

ERGATE.

TOUT est tranquille là haut, dieu merci.... Eh bien, belle Corine, où en sont nos jeunes gens?

CORINE, *les montrant sur la montagne.*

Vous voyez. (*Ici Mégas tombe aux genoux d'Ismène.*)

ERGATE.

Eh ! mais, il me semble que le désespoir de la veuve commence à s'affaiblir... Ah ! ça, ma petite Corine, v'la un bel exemple à suivre; Mégas est aux genoux de madame Ismène, je me précipite aux vôtres; il lui parle de son amour, je vous déclare ma flamme; j'n'entends pas ben ce qu'il lui dit; mais c'est beau, c'est tendre, c'est séduisant... prenez que je vous dis tout ça.

CORINE.

Et vous, supposez que je vous réponds, comme ma maîtresse, que.... la bienséance.... le devoir, l'honneur...

ERGATE, *se levant.*

N'en parlons plus, c'est une affaire arrangée. Vous n'vous en repentirez pas, Corine; nous autres paysans, j'n'avons pas d'esprit d'étude, je n'savons pas d'biaux discours; mais j'avons eun'magnère d'éloquence naturelle plus solide que tous les petits mots des ferluquets d'la ville.

CORINE.

Nous verrons ça.

ERGATE.

C'est que, voyez-vous, ma petite Corine, j'ai un principe, moi.

AIR: *Guillot un jour trouva Lisette.*

Parmi les jeun'plantes sans nombre
Qui vont croissant dans mon jardin,
Quand j'en vois un'languir à l'ombre,
Je la r'plante au soleil, soudain.
Faut faire ici la même chose; (*bis*)
Et t'nez, je vous l'dis, sans façon;
Un bon garçon,
Comm'moi, j'suppose,
C'est là l'soleil d'un jeune tendron. (*bis*)

CORINE.

Ce soleil là me semble bien ardent.

ERGATE.

Quand j'vous dis, que j'sis vot'homme... Mais c'n'est pas j'tout d'soupirer, faut un peu songer à vivre.

CORINE.

Vous croyez donc que ma maîtresse se décidera?

ERGATE.

All'est morgué, pus décidée qui n'faut... Voici l'dîner du jeune homme qu'il m'a chargé d'apporter. (*Il prend le panier.*)

CORINE.

Il viendra bien à propos.

ERGATE, *arrangeant tout sur la table qui a servi à écrire.*

AIR : *Des billets doux.*

Ça, préparons tout, dépêchons,
Et sur cette table étalons
Le dîner d'ordonnance.
Ce repas est simple et grossier ;
Mais c'est un fameux cuisinier
Que trois jours d'abstinence.

CORINE.

Comment donc; mais c'est comme un festin?

ERGATE.

Ça n'a pas mauvaise mine. (*A Mégas et Ismène, qui sont sur la montagne.*) Vous êtes servis.

(*Mégas et Ismène descendent de la montagne, Ismène ne faisant qu'une faible résistance.*)

MEGAS.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

Quoi ! je ne puis vous décider
A prendre quelque nourriture!

ISMENE.

Non, je ne dois pas vous céder ;
N'insistez pas, je vous conjure.

ERGATE.

Puisqu'à dîner, en ce moment,
C'est envain que l'on vous invite,
Voyez nous manger seulement;
Vous n'en mourrez pas moins ensuite. (*bis*)

MEGAS.

Quoi ! vous seriez inflexible ?

ISMENE.

Que vous êtes pressant !

ERGATE.

Allons, madame Ismène, faut s'faire une raison.

AIR : *Vive un bon luron.*

Vous mourez d'chagrin,
Vous mourez d'tristesse,
Vous mourez de faim,
Vous mourez sans cesse ;
Bah !
Restez-en là ;
Croyez qu'vous v'là
Ben assez morte comm'ça

MEGAS.

Charmante Ismène !

ISMENE.

Hélas !

ERGATE, *du même ton que Mégas.*

Charmente Corine !

CORINE, *imitant Ismène.*

Hélas !

ERGATE.

Bah !

CORINE.

Je suis en tout l'exemple de ma maîtresse.

MEGAS, *à Ismène.*

Laisserez-vous périr cette esclave fidèle ?

ISMENE, *à Corine.*

Tu n'as pas, mon enfant, le même sujet d'affliction, et ton amitié pour moi ne doit pas te coûter la vie.

CORINE.

Renoncez à mourir, je consentirai à vivre.

MEGAS.

AIR : *Guillot a des complaisans.*

Qu'au moins un sentiment si doux
Ici vous intéresse.

ERGATE.

Morgué, ça s'rait cruel à vous
D'immoler c'te jeunesse. (*Montrant Corine.*)

MEGAS.

Daignez venir à son secours.

ISMENE, *après avoir encore un peu rêvé.*

Je cède à votre envie ;
Oui, je prolongerai mes jours
Pour lui sauver la vie. (*bis*)

ERGATE.

C'est ça une bonne maîtresse !

MEGAS.

Mettons nous à table. (*à Ergate.*) As tu été là haut ?

ERGATE.

J'en arrive, rien ne bouge.

MEGAS.

Bon.

CORINE, *à Ismène.*

Nous n'en serons pas moins tristes.

ISMENE, *se plaçant.*

Mais, près d'un jeune homme...

CORINE.

C'est à cause de cela qu'il faut prendre des forces; une femme faible est sitôt vaincue !

ERGATE.

Certainement ; on en prend beaucoup par famine.

ISMENE, *à table et mangeant.*

Tu me vois rougir de ma faiblesse.

MEGAS.

Je ne me trouve heureux de vous rappeller à la vie, belle Ismène, que pour vous consacrer toute mon existence.

ERGATE.

On ne peut pas mieux dire. (*Versant à boire.*) Goûtez ce vin là, madame.

MEGAS.

Et ne croyez pas pour cela, que je condamne votre douleur.

AIR : *De la romance de Daphné.*

Ah ! je veux trouver des charmes
A m'affliger avec vous.

ISMENE.

Ah ! oui.

MEGAS.

En partageant nos allarmes,
Avant d'essuyer nos larmes,
Il faut pleurer avec nous.

ERGATE.

Oui, quand on est deux à remplir une tâche, c'est plutôt fini.

MEGAS.

Cependant, madame, votre douleur doit avoir un terme.

ERGATE.

Faut que ça finisse.

ISMENE.

Quel époux j'ai perdu ! .... Ah ! tu le sais, Corine ?

CORINE, *sanglotant et mangeant.*

Ah ! ah !

MEGAS.

Tant de graces et d'attraits ne doivent pas être plongés dans une éternelle tristesse.

ERGATE.

Ça n'se peut pas....

ISMENE.

AIR : *D'linstant qu'on nous mit en ménage.*

O ciel ! Megas, est-il possible ?
Que parlez-vous de mes attraits ?
Corine, je dois être horrible,
Après tant de jours de regrets.

CORINE.

Non, vraiment, (*bis*) vous êtes charmante,
Malgré vos pleurs, votre tourment,
Et vous pourriez, quoique mourante,
Ressuciter plus d'un mourant.

MEGAS, CORINE, ERGATE.

Malgré vos pleurs, votre tourment,
Ah ! vous pourriez, quoique mourante,
Ressuciter plus d'un mourant.

ERGATE.

Jugez d'un homme qui se porte bien.

AIR : *Margoton mamie.*

(*Buvant à la santé de Corine.*)

Voulez-vous permettre !

CORINE, *trinquant.*

C'est de tout mon cœur,

(*Après avoir bu.*)

J'en avais besoin, d'honneur!
Pour me, pour me, pour me remettre.

ERGATE.

Morgué ! la bonne liqueur !
Ça fait avaler la douleur.

MEGAS.

Songe à toi, Ergate.

ERGATE.

Je ne m'oublie pas.

MEGAS.

Tu iras ensuite là haut.

ERGATE.

A propos, faut qu'j'y r'tourne.

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Je crains toujours scréetement
Qu'on n'enlève ce misérable ;
C'est que s'il échappait, vraiment,
Il nous joûrait un tour pendable.

SCENE XI.

ISMENE, MEGAS, CORINE.

(*On se lève de table.*)

ISMENE.

MAIS, Corine, n'es-tu pas surprise, comme moi, d'une si parfaite ressemblance ?

CORINE.

C'est la réflexion que je faisais, madame, et je disais, en moi-même, que dans le costume du défunt, avec le casque, la mante, il n'y aurait pas la moindre différence... Eh ! mais, on peut s'en convaincre ; nous avons là (*en soupirant*) cette dépouille chérie.... Qui nous empêcherait d'essayer ?

ISMENE.

Y pensez-vous, Corine ?

CORINE.

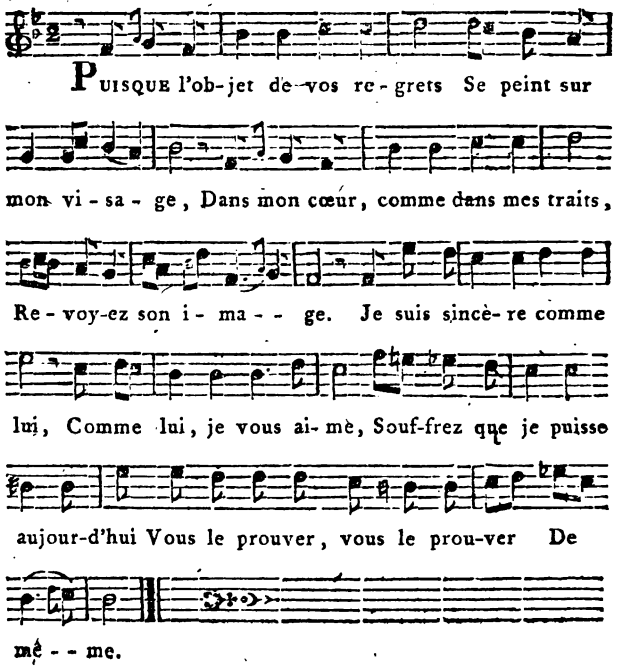
Rien de plus innocent, madame ; et d'ailleurs, une

image vivante de cet époux qui n'est plus, est un moyen de renforcer encore votre douleur. (*Elle entre dans le tombeau.*)

SCÈNE XII.

ISMENE, MEGAS.

MEGAS.



SCENE XIII.

Les mêmes, CORINE, *apportant la mante, le casque et le sabre du défunt.*

CORINE.

Vous allez voir si je n'ai pas raison.

ISMENE.

Envérité, Corine, tu es d'une folie!...

CORINE.

Allons, jeune homme.... D'abord l'épée... (*Elle la lui passe.*) Ensuite la mante. (*Elle la lui attache.*)

ISMENE.

Quelle inconséquence! et que dirai-t-on si l'on savait?..

CORINE, *allant prendre le casque qu'elle a posé sur le banc de gazon.*

Oui, mais personne ne saura...,

(*Mettant le casque à Mégas.*)

AIR : *Voilà voilà la petite laitière.*

Voyons, voyons, comme à cette ombre chère
Ce jeune homme ressemblera.
Fort bien.... l'œil vif et la demarche fière....
Ah!
(*A Ismène.*)
Fixez un peu ce portrait là,

ISMENE, *ajustant Mégas.*

Ceci n'est pas bien arrangé....
L'épée un peu plus en arrière...,
Le col beaucoup plus dégagé...,
(*Elle lui découvre le col.*)

Tu sais que c'était sa manière.
Sur la tête, moins enfoncé,
Le casque serait mieux placé.

(*Elle soulève le casque sur le front de Mégas.*)

CORINE.

Voyez, voyez, comme à cette ombre chère
Ressemble ce jeune homme là.
Envérité, plus je le considère....

(*Ici Mégas, baise la main d'Ismène.*)

Ah !
C'est votre époux que je vois là.

MEGAS, *à Ismène, du ton du dernier vers.*

Aimez un peu ce portrait là.

CORINE, *en face de Mégas.*

AIR : *Je suis Lindor.*

C'est étonnant.... Voyez de cette place.....

ISMENE, *regardant Mégas de côté.*

Ah ! de profil, comme il ressemblant.

CORINE.

Pour moi, d'ici, je le trouve frappant :
Ce portrait là veut être vu de face.

ISMENE.

Quelle perte j'ai faite !. ..

MEGAS.

Ah ! si mes traits vous la rappellent, mon cœur devrait vous la faire oublier...

CORINE, *à Ismène.*

Peut-être même gagneriez-vous au change ; car enfin, je ne veux pas troubler les mânes du défunt ; mais, soyons justes, il avait des défauts.

ISMENE.

Bien peu.

CORINE.

Pardonnez moi... d'abord, l'humeur très-inégale.

ISMENE.

Oui! oh! pour cela, c'est vrai; mais aussi....

AIR : *Sans un petit brin d'amour.*

Sans ce défaut qu'il avait,
Ce cher objet de mes regrets!
Sans ce défaut qu'il avait,
Il eut été parfait.

CORINE.

Nous l'avons vu, souvent d'humeur sévère.

ISMENE.

De tems en tems, je m'en souviens.

CORINE.

Bourru....

ISMENE.

Grondeur....

CORINE.

Et même assez colère.

MEGAS.

Colère! O ciel!

ISMENE.

Oui, j'en conviens.
Mais il faut l'avouer....
Sans ce défaut qu'il avait, etc.

CORINE.

Même air.

Je dis, de plus, qu'il négligeait sa femme;

ISMENE.

Il n'était pas aux petits soins.

MEGAS.

Est-il possible!

CORINE.

Aussi, vraiment, toute autre que madame,
Après sa mort, l'aimerait moins.

ISMENE.

C'est possible,.... mais....
Sans ce défaut qu'il avait, etc.

SCÈNE XIV et dernière.

Les mêmes, ERGATE.

ERGATE, *accourant tout effrayé.*

AH! malheur épouvantable; sauvez-vous, Mégas, tout est perdu.

ISMENE.

O ciel!

MEGAS

Que dis-tu?

CORINE.

Qu'est-il arrivé?

ERGATE.

AIR : *Des trembleurs.*

Qu'ai-je vu! miséricorde!
De scélérats une horde,
S'avance, coupe la corde
Qui tenait.... Vous savez où!
Puis un coquin de la troupe,
Avec le défunt se groupe,
Et pour l'emporter en croupe,
Prend ses jambes à son cou.

MEGAS.

Ah! malheureux.... je n'ai plus qu'à mourir.

ISMENE.

Que dites-vous?

MEGAS.

Je répondais de ce dépôt sur ma tête.... L'ordonance est précise, et les juges inflexibles.

ERGATE.

AIR : *Le cœur de mon Annette.*

On ne fera point grace ;
Au gardien négligent.
I'faut qu'i pren' la place....
La place de l'absent.

ISMENE et CORINE, *très-effrayées.*

Grands dieux!

ERGATE.

Eh ! mais, oui da ;
Comment peut-on trouver un r'mède à ça !

ISMENE.

Entends-tu, Corine?

CORINE, *rêvant.*

Oui, vraiment, madame, et je cherche dans ma tête...

ERGATE, *rêvant de même.*

Et moi aussi; mais je ne vois pas....

CORINE, *rêvant encore.*

C'est que...

ERGATE.

C'est qu'il n'y a pas un moment à perdre.

CORINE, *toujours rêvant.*

J'entrevois bien un moyen....

ISMENE.

Quel est-il ?

CORINE, *vivement.*

Cela dépend de vous.

ISMENE.

De moi !

CORINE.

Vous sentez-vous capable d'une grande résolution ?

ISMENE.

Ah ! parle promptement.

CORINE.

Même air.

Un triste sort menace
Ce jeune homme imprudent.

ISMENE.

Eh bien !

CORINE, *hésitant.*

Changer un mot de place....

ISMENE, *avec horreur.*

Dieux !

CORINE, *suppliant.*

Pour sauver un vivant.
Eh ! mais, oui da ; } *bis, avec*
Comment peut-on trouver du mal à ça. } *Ergot.*

ISMENE.

Qu'osez-vous me proposer ?

CORINE, *avec chaleur.*

Le seul moyen qu'il y ait de sauver un malheureux jeune homme qui s'est perdu pour vous : car enfin, sans l'amour extrême que vous lui avez inspiré, aurait-il abandonné son poste ? Serait-il au moment de périr d'une mort affreuse ?

MEGAS.

Ah ! je saurai bien échapper au supplice qui m'attend, et moi-même ... (*Il veut se percer de son épée.*)

ISMENE, *jetant un cri.*

Arrêtez.

CORINE, *bas à Mégas.*

Qu'exigez-vous de plus ?

AIR : *Reveillez-vous belle endormie.*

Connaissez donc les convenances
Et les usages d'aujourd'hui.
Il est certaines circonstances
Où femme ne dit jamais *oui.*

ERGATE.

Certainement : quand une femme se tait, on entend bien ce que parler veut dire.

MEGAS, *se jetant aux pieds d'Ismène.*

Mon sort est dans vos mains, madame, consentez à vivre pour moi, ou rien ne pourra m'empêcher de mourir à vos pieds.

CORINE, *montrant Mégas.*

Voyez, madame.... Il y aurait vraiment de l'ingratitude à ne pas lui sauver la vie.

ISMENE, *vivement et très-émue.*

Tu sais bien, Corine, que je ne fus jamais ingrate.

MEGAS, *toujours à genoux.*

Prononcez.

ISMENE, *après avoir hésité.*

Vivez.

ERGATE.

V'la c'que c'est.

MEGAS, *se levant avec transport.*

Charmante Ismène, je n'ai point d'expression pour vous peindre mon bonheur.

ERGATE.

C'est bien. (*Bas à Mégas.*) je me charge du reste, et demain, il n'y paraîtra plus là haut.

ISMENE.

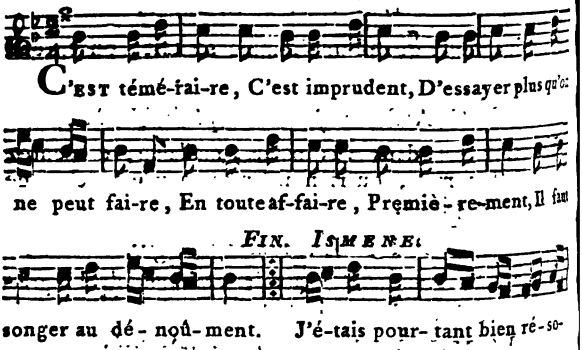
Ce que c'est que de nous, ma pauvre Corine!

CORINE.

Il faut convenir aussi, madame, que nous avions plus consulté notre gloire que nos forces.

VAUDEVILLE.

CORINE.



FIN. ISMENE.

TOUS.

C'est téméraire, etc.

ERGATE.

Veuve jolie à qui tout céde,
Au trépas ne doit point courir ;
Jamais, sans être vieille ou laide,
Femme ne peut vouloir mourir.

TOUS.

C'est téméraire, etc.

CORINE, *à Ismène.*

De vos beaux jours trancher la trame,
C'était dommage, en vérité ;
Cet exemple eût été, madame,
Perdu pour la postérité.

TOUS.

C'est téméraire, etc.

MEGAS, *au Public.*

Ici l'auteur de la matrône,
Craint le refrain de ses couplets ;
Après *la Fontaine* et *Pétrone*,
Comment compter sur un succès !
C'est téméraire, c'est imprudent
D'essayer plus qu'on ne peut faire.
Mais pour vous plaire,
On a souvent
Plus de zèle que de talent.

TOUS.

C'est téméraire, etc.

FIN.

PROPRIÉTÉ.

JE déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux, tout Directeur de Spectacles qui, au mépris des Loix existantes, pour la conservation de la propriété, ferait représenter LA MATRONE D'EPHÈSE, sans mon consentement formel et par écrit, ainsi que tout Imprimeur qui s'en permettrait une contrefaçon.

Paris, ce 11 Prairial, l'an deux de la République Française, une et indivisible.

Signé, RADET.

LE Catalogue des pièces de Théâtre se distribue *gratuitement*, chez le Libraire du Vaudeville, ou à l'Imprimerie, rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

Sé t, Jean Baptiste

ARLEQUIN CRUELLO,

PARODIE D'OTHELLO,

EN DEUX ACTES,

ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Par les Auteurs d'Arlequin Afficheur.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 13 Décembre 1792.

Prix : trente sols, avec la musique.

A PARIS,

CHEZ le Libraire au Théâtre du Vaudeville,
Et à l'Imprimerie rue des Droits de l'Homme,
N°. 44.

An troisième.

1793

PERSONNAGES.	ACTEURS. Les CC. et Cnes.
LE DIRECTEUR de la Troupe.	*Bourgeois.*
CRIALBERT, père noble.	*Saucede.*
CRUELLO, Arlequin.	*Laporte.*
BIZARRE, Crispin.	*Carpentier*
LAURENT, Amoureux.	*Julien.*
DOUCELMONE, Amoureuse.	*Dumai.*
DEMENCE, Soubrette et Duègne.	*Molière.*

ACTEURS et ACTRICES.

La Scène est à Paris.

ARLEQUIN CRUELLO,

PARODIE D'OTHELLO,

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la salle d'assemblée des Comédiens.

SCENE PREMIERE.

LE DIRECTEUR, *entouré d'une partie des sujets de sa Troupe.*

AIR : *O Mahomet!*

Moi, directeur d'une troupe comique,
O mes sujets ! je suis dans la douleur ;
Nous allons mal ; le caissier s'en explique
D'une manière à me fendre le cœur.
Vos grands talens, que j'aime, que j'admire,
Sont, j'en conviens, le soutien d'un auteur ;
Mais ces talens, messieurs, j'ose le dire ;
Ils ne sont chers qu'à votre directeur.

Non, messieurs, nous ne faisons point d'argent. D'où cela vient-il?.... Oui, cela peut venir de là ; mais cela peut aussi venir d'une autre cause..... De deux choses l'une ... ou je me connais en pièces, ou je ne m'y connais pas. Or, je m'y connais ; témoin

la terrible tragédie que vos camarades jouent dans ce moment-ci, et que j'ai tirée de l'étranger, doutre-mer, une pièce britannique.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Le figures dans cet ouvrage
Ne sont pas de même couleur ;
Mais ce qui plaira davantage,
C'est un petit air enchanteur.
Dans cet air, on parle d'Isaure ;
C'est son histoire en abrégé,
Histoire qu'embellit encore
Accompagnement obligé.....

De guittare ; l'idée est neuve, piquante..... avec ça, il y a dans tout l'ouvrage, une sorte de singularité, une suite d'incidens, qui amènent, surtout à la fin, de petites horreurs, auxquelles on ne s'attend pas, et qui vraiment sont amusantes, très-amusantes. Mais ce chef-d'œuvre anglais réussira-t-il à Paris ?.... oui, je suis de votre avis.... Ce père.... ces prédictions... ces menaces.... ces cris..... Il est effrayant ce père-là..... Pour la fille, elle a du naturel, de la *sensibilité*, j'y compte..... Quant à Cruello, vous le connaissez tous, c'est un talent, un vrai talent.... Mais que nous veut Bizarre !

SCENE II.

Les mêmes, BIZARRE.

BIZARRE.

VICTOIRE, mes amis, succès !

LE DIRETEUR.

Se peut-il !

BIZARRE.

Grand succès.

LE DIRECTEUR.

En vérité !

BIZARRE.

Très-grand succès.

LE DIRECTEUR.

Quel besoin nous avions !

BIZARRE.

AIR : *Sur le bruit de vos talens.*

Oh ! comme la pièce ira !
Chacun voudra la connaître ;
Oh ! comme la pièce ira !
Tout Paris l'applaudira.
Cla, cla, cla, cla, cla, cla, cla.
Cruello s'y montre en maître ;
Cla, cla, etc.
Cruello nous sauvera.

LE DIRECTEUR.

J'en accepte l'augure.

BIZARRE.

J'ai dit. (*Il sort.*)

SCENE III.

LE DIRECTEUR, LES ACTEURS, CRIALBERT.

CRIALBERT, *dans la coulisse.*

A l'aide ! au secours ! au meurtre ! au feu !

LE DIRECTEUR.

D'où viennent ces cris ! *Crialbert paraît.*) Eh ! c'est Crialbert, notre père noble !.. Crialbert, qu'avez-vous ?

CRIALBERT, *criant très-haut.*

Ce que j'ai ! Ma fille.... ma fille...

LE DIRECTEUR.

Eh bien, votre fille ?....

CRIALBERT.

Ma fille, la fille de votre père noble, Doucelmone ma fille Doucelmone vient d'être séduite.

LE DIRECTEUR.

Pas possible.

CRIALBERT.

Séduite, vous dis-je ; séduite, on ne peut pas plus séduite.

LE DIRECTEUR.

Vous m'étonnez.

CRIALBERT.

Mon injure intéresse toute la société ; vous, sur-tout Directeur, vous qui avez un fils encore au collège mais qui bientôt sera des nôtres. ... Quel exemple pour sa jeunesse !

LE DIRECTEUR.

Messieurs, il a raison, cela peut tirer à conséquence

CRIALBERT.

AIR : *Guillot un jour dit à Lisette.*

De la sagesse de nos filles
Voilà les désordres premiers ;
Car, de familles en familles,
La vertu pare nos foyers ;
C'est là qu'on en est idolâtre,
Là que l'on sait la conserver. (*bis*)
Ne la trouvant plus au théâtre,
Où diable donc la retrouver ! (*bis.*)

TOUS.

Où diable, etc.

LE DIRECTEUR.

Quel est l'audacieux !

CRIALBERT, *voyant entrer Arlequin.*

Le voilà.

SCENE IV.

Les mêmes, CRUELLO.

LE DIRECTEUR.

CRUELLO !

CRIALBERT.

C'est toi, fléau de ma famille ! de quel front oses-tu paraître devant moi, après ton crime affreux, horrible, épouvantable ? dis, parles, réponds, réponds-tu ? répondras-tu !

CRUELLO.

Quand vous aurez jetté vos quatre cris.

CRIALBERT,

Ravisseur, séducteur, suborneur, corrupteur ! inf....

CRUELLO, *ayant compté sur ses doigts.*

Il y en a quatre..... A moi.

CRIALBERT.

Je.....

CRUELLO, *lui coupant la parole.*

Monsieur Crialbert, je me suis arrangé avec votre fille, votre fille s'est arrangée avec moi ; et si vous voulez vous arranger avec nous, ce sera une affaire arrangée.

CRIALBERT.

Arrangée ? point d'arrangement entre ma fille et moi.

LE DIRECTEUR, *appellant.*

Garçon de théâtre... (*Au garçon qui paraît.*) faites venir la fille.

CRUELLO.

Mais, père noble, écoutez donc, madame votre fille.....

CRIALBERT.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Elle joue ici la princesse,
Et vous êtes un Arlequin ;
C'est un modèle de sagesse,
Et tu n'es, toi, qu'un libertin,
Elle est douce, naïve et franche ;
Dis moi, par quel affreux pouvoir
Tu séduis une âme aussi blanche,
Avec un visage aussi noir !

CRUELLO.

AIR : *Oui, noir, mais pas si diable.*

Oui, noir, mais pas si diable,
Beau-père entends raison ;
Si ta fille est aimable,
Je suis un bon garçon,
Je suis, je suis un bon garçon.
Souffre enfin sans façon
Quelle porte mon nom.
Chez nous, je le confesse,
Elle fait la princesse ;
Mais le titre d'altesse,
Ne dit rien parmi nous,
(*D'un ton caressant.*)
Chouchoux,
Chouchoux,
Nomme-moi son époux, (*bis.*)

CRIALBERT.

Toi, son époux....., toi !..... Ma fille a pu consentir !... Elle ne t'a donc pas regardé. ?

CRUELLO.

AIR : *C'est la petite Thérèse.*]

Je conviens que ma personne
N'a rien de bien séduisant.
Mais auprès de Doucelmone
Je tâchais d'être amusant.
L'enjouement, à qui tout cède,
Tient souvent lieu de beauté ;
La figure la plus laide
S'embellit par la gaîté.

CRIALBERT, *au Directeur.*

La gaîté.... Vous l'entendez, vous l'entendez.... et vous vous taisez.

LE DIRECTEUR.

Il vient de réussir.

CRIALBERT.

De réussir!..... à corrompre.....

LE DIRECTEUR.

Il vient de réussir.....

CRIALBERT.

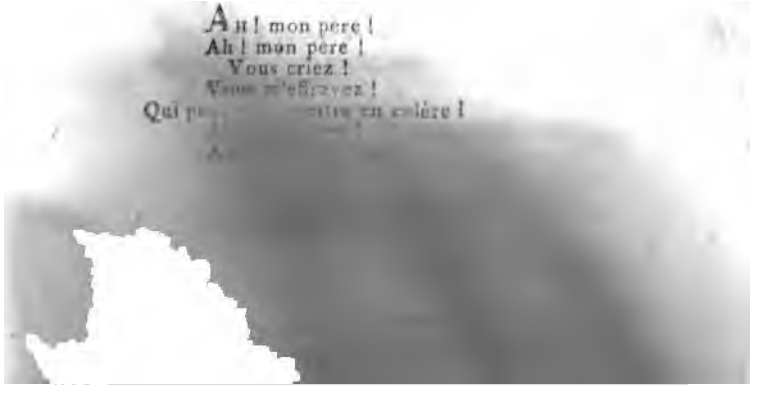
Eh bien, puisque vous le soutenez, que vous l'approuvez, vous ne valez pas mieux que lui.

SCENE V.

Les mêmes, DOUCELMONE, DEMENCE.

DOUCELMONE.

AIR : *Dérangée, dérangée.*



CRIALBERT.

Tu me le demandes, fille indigne ? toi qui... Mais par quel charme inconcevable a-t-il pu parvenir à te plaire !

DOUCELMONE.

O mon père !

AIR : *Que j'aime mon cher Arlequin.*

Si vous connaissiez Cruello,
Ah ! qu'il est drôle !
Il est plus plaisant qu'Othello,
Sur ma parole.
Les éclats de rire imprévus,
Par des lazzis inattendus,
Lui seul les fait éclore :
» Souvent il ne me parle plus,
» Que je l'écoute encore. »

CRIALBERT.

Malheureuse !..... Et vous, Démence, à qui j'avais confié le soin de sa jeunesse, vous, Démence, que je croyais si sage..... vous avez fait une *belle* éducation. (*à sa fille et à Cruello.*) Mais enfin, vous vous êtes mariés à mon insçu, comment avez vous donc fait ?

DOUCELMONE, *minaudant.*

Là-dessus, mon père, je dis... (*avec douceur.*) Permettez-moi de ne pas m'expliquer.

CRIALBERT.

Eh bien, me voici, le voilà; choisis, et voyons si l'amour filial parle encore dans ton cœur.

DOUCELMONE.

Pouvez-vous en douter ?

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

Près de vous, dans mon enfance,
J'ai connu ce sentiment;
Croyez-vous que je balance
Entre vous et mon amant !
Ah ! souvent ma tendre mère
M'a dit, en parlant de vous,

Tu n'as pu choisir ton père,
Choisis au moins ton époux.

(*Elle passe du côté de Cruello.*)

CRUELLO.

Vous le voyez.

CRIALBERT, *au Directeur.*

Vous le souffrez..... je vais prédire. Je vais prédire. (*à Cruello.*)

» Crois moi, veille sur elle, une fille si chère
» Peut tromper son époux ayant trompé son père. »

Première prédiction.

DOUCELMONE.

Moi ! le tromper ! grands dieux !

CRIALBERT.

Seconde prédiction, (*à sa fille.*) Il te battra.

CRUELLO.

Qui moi ! la battre !... ô ciel !

CRIALBERT.

Troisième. (*voyant l'aigrette de diamant sur la tête de sa fille.*) Qu'est-ce que c'est que çà ?.... une aigrette !... le présent de noce !... Ah ! tant mieux. (*à Cruello.*)

AIR : *N'en demande pas d'avantage.*

C'est à moi que tu fais affront
En lui rendant un tel hommage ;
Il retombera sur ton front ;
Puis, par suite de mariage,
Tu deviendras fou.
Tu seras ....
N'en demande pas d'avantage. (*bis.*)

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

Les mêmes, *excepté* CRIALBER

CRUELLO.

AH ! ah !

LE DIRECTEUR, *à Cruello.*

Ne t'épouvante pas, mon camarade.... Tu le connoi
Tous ses cris ne signifient rien..... Mais vous dev
avoir besoin d'être seuls.

(*à ses sujets.*)

AIR : *Pour vous je vais me décider.*

Messieurs, il faut nous retirer,
Ici nous n'avons plus que faire.

DEMENCE, *à part.*

Ni moi non plus. (*Elle sort.*)

LE DIRECTEUR, *continuant le couplet*
(*à Doucelmone.*)

C'est à vous de le rassurer
Sur les propos de votre père.
On peut s'en rapporter à vous ;
Femme sensible, douce et tendre,
Pour calmer l'effroi d'un époux,
Sait toujours comme il faut s'y prendre. (*bis.*)

(*Le Directeur et les Pensionnaires sortent.*)

SCENE VII.

CRUELLO, DOUCELMONE.

(Cruello se frotte le front d'un air rêveur.)

DOUCELMONE.

Qu'as-tu donc, mon ami?

» Tu ne te souviens plus de ce qu'a dit mon père? »

CRUELLO.

Tu m'y fais songer.... Mais je n'y songe plus. C'est pourtant bien heureux qu'il nous ait crûs mariés, car il t'aurait emmenée.... De crainte que cela n'arrive, je vais tout préparer pour t'épouser aujourd'hui au plus tard.

DOUCELMONE.

» Tu ne te souviens plus de ce qu'à dit mon père. »

CRUELLO.

Laisse-moi donc tranquille avec ton père.

AIR : *Mon père était pot.*

Sa bisarre prédiction
N'a rien qui m'épouvante,
De ma tendre inclination
Je suis la douce pente;
Par un autre amant,
Dans un tel moment,
Tu serais délaissée;
Moi, sans examen,
Je veux dans l'hymen
Donner tête baissée. (*bis.*)

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

DOUCELMONE, *seule.*

Il va m'épouser aujourd'hui ; c'est bon.... Que fai-je en attendant ! .... Si Démence, ma gouvernante, était ici, nous causerions ; je lui répéterais comme quoi feu ma mère avait le don de prédire, comme mon père et ce qu'elle prédisait n'était pas gai. Combien de fois elle m'a fait frémir..... Je crois encore l'entendre.

AIR : *Des feuillantines*

Mon enfant, m'a t'elle dit
Et redit,
Quel avenir t'est prédit !
Crains les nœuds du mariage ;
Tu feras (*trois fois.*) mavais ménage.

SCENE IX.

DOUCELMONE, DEMENCE.

DEMENCE.

J'AI su que vous étiez seule, et je viens vous proposer d'être deux.

DOUCELMONE.

Volontiers, je te desirais.

DEMENCE.

Vous ne m'entendez pas.

AIR : *J'ai perdu mon âne.*

Un jeune homme honnête
Veut un tete à tête.

DOUCELMONE.

Tu peux l'introduire à l'instant,
Je n'ai jamais, ma chère enfant,
Craint le tête à tête
D'un jeunne homme honnête.

DOUCELMONE.

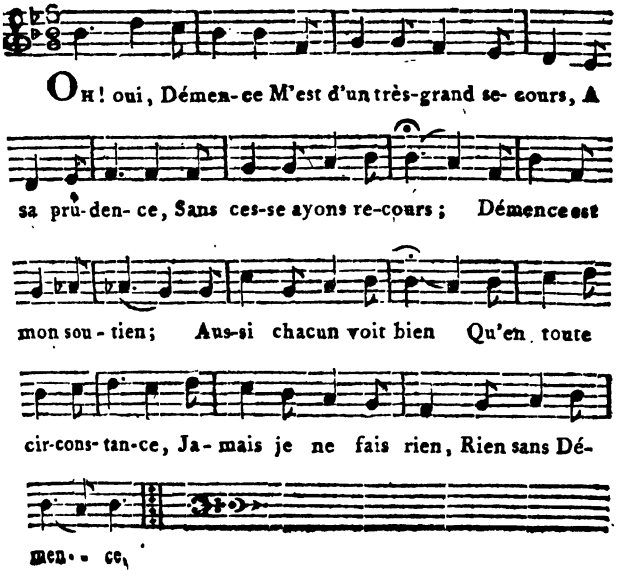
Je vais le chercher. (*Elle sort.*)

SCENE X.

DOUCELMONE, *seule.*

LA bonne fille que cette Démence, et comme elle n'est utile!

AIR:



SCENE XI.

DOUCELMONE, LAURENT, *conduit* [illegible] *Démence qui le présente à Doucelmone, en faisant signe d'être tranquille, qu'elle va* [illegible] *le guet.*

DOUCELMONE, *à Démence.*

Oui!

LAURENT.

AIR : *Pour suivre un usage prospère.* (du Prix.)

Regardez-moi, mademoiselle,
La comedie est mon tourment.
J'ai de la jeunesse, du zèle,
J'ai de l'âme, du sentiment.
Pour amoureux, avec mystère,
Je viens ici me présenter;
Et dans cet emploi-là, j'espère
Que vous me ferez débuter.

DOUCELMONE.

Avec plaisir; je ne vous connais pas; mais sûre[ment] vous me connaissez. Que dit-on de moi dans le mo[nde] de mon amour pour Cruello? (*Laurent lui pa[rle] l'oreille.*) On dit cela.... J'en suis fâchée..... Et mon p[ère] qu'en pense-t-on?

LAURENT.

Votre père; on pense qu'il se perdra. Et dans [la] troupe, il est question de le renvoyer.

DOUCELMONE, *tombant à genoux.*

Ah! monsieur, je me jette à vos pieds.

LAURENT.

A mes pieds! ça n'est pas naturel.... Relevez-vous; je le sauverai; mais je compte sur vous pour mon débu[t].

DOUCELMONE

DOUCELMONE.

J'en parlerai à Cruello; cependant, jeune homme, prenez-y garde; le théâtre offre bien des écueils.

LAURENT.

J'ai pris mon parti.

DOUCELMONE.

AIR : *J'étais gissant à cette place.*

A quels chagrins on est en butte
Dans la carrière où vous courrez ;
Quels regrets prépare une chûte !
Ah ! sans doute vous l'ignorez.
Les fleurs couvrent les précipices
Où l'imprudent va succomber :
Et chaque jour on voit tomber
Et des acteurs et des actrices.

LAURENT.

Je le sais.

DOUCELMONE.

Vous avez l'air de sortir du collége.

LAURENT.

J'y suis encore.

DOUCELMONE.

Oh ! pour un écolier, les femmes de théâtre....

LAURENT.

Je les ai vues toutes, je n'en ai regardé qu'une, une seule, et c'est elle qui me détermine.

AIR : *Ton humeur est, Catherine.*

Oui, madame, c'est pour elle,
Et non pour de vains succès,
Qu'au théâtre qui m'appelle
Je brûle d'avoir accès.
Dût l'amour le plus fidèle
N'y trouver que son courroux,
Je n'y vois que cette belle,
Et cette belle, c'est vous.

DOUCELMONE.

Témraire !... parce que j'ai fait une inconséquence vous me croyez capable d'en faire une seconde. Non, monsieur, je m'en tiens à la première.

LAURENT.

Ecoutez-moi.

DOUCELMONE.

Retirez-vous.

LAURENT.

Madame..... (*Il voit Crialbert.*) Son père ! cachons-nous pour écouter. (*Il se retire à l'écart.*)

SCENE XII.

DOUCELMONE, CRIALBERT.

CRIALBERT.

Ma fille, vous m'avez trompé, vous n'êtes pas mariée tout à fait ; vous et Cruello, vous vous êtes amusés à mes dépens, j'en suis charmé, et je ne suis plus en colère.

DOUCELMONE.

Quel bonheur !

CRIALBERT.

Doucement ; d'une minute à l'autre, çà peut me reprendre ; c'est à toi de l'empêcher.

DOUCELMONE.

Que puis-je faire ?

CRIALBERT.

Réparer ta faute.

DOUCELMONE.

Eh ! comment !

CRIALBERT.

AIR : *D'un bouquet de romarin.*

Il existe des méchans
Qui trompent nos filles,
Mais il est d'honnêtes gens,
L'espoir des familles.
Des amans pleins de candeur,
Et qui, pour notre bonheur,
Sont ravis d'avoir l'honneur
D'épouser nos filles.

DOUCELMONE.

Que voulez-vous dire ?

CRIALBERT.

Que je viens de trouver juste le gendre qu'il me faut, et le mari qui te convient.

DOUCELMONE.

Mon père.....

CRIALBERT.

Et ce gendre, ce mari, savez-vous ce que c'est, mademoiselle ?.. Ce n'est que le jeune Laurent, le fils du Directeur.

DOUCELMONE.

Le fils du Directeur !

CRIALBERT.

Pas davantage.

DOUCELMONE.

Je ne l'ai jamais vû ; mais d'après votre choix, je suis persuadée qu'il est on ne peut pas plus aimable, et je ne l'épouserai pas.

CRIALBERT.

Tu ne l'épouseras pas, fille dénaturée..... tu ne

l'épouseras pas!.... Eh bien, vas, fuis, laisse-moi, laisse moi..... Je n'ai plus de parens, plus d'ami, plus d'enfant.

DOUCELMONE.

Mon père.....

CRIALBERT, *la repoussant.*

Je ne suis plus ton père.

DOUCELMONE.

Vous n'êtes plus....

CRIALBERT.

Veux-tu m'obéir ?

DOUCELMONE.

Mais songez donc.....

CRIALBERT.

AIR : *Courez vîte, prenez le patron.*

Obéis, allons, point de façon.

DOUCELMONE.

Ah! mon père, écoutez la raison.

CRIALBERT.

Si tu veux que j'entende raison,
Sur cet écrit signe ton nom.

DOUCELMONE.

Non.

CRIALBERT.

Tu dis que tu ne signeras pas!
Oh! tu signeras,
Tu signeras. (*bis.*)

DOUCELMONE.

J'ai dit que je ne signerais pas;
Et je n'sign'rai pas,
Je n'sign'rai pas. (*bis*)

CRIALBERT.

Si tu dis encore une fois non,
Tu vois bien ce couteau là.... tiens, zon...!
(*Il fait le geste de se poignarder.*)

DOUCELMONE.

Arrêtez !..... Puisqu'il vous faut mon nom,
(*Signant.*)
Le voilà, père furibond.

CRIALBERT, *voulant prendre l'écrit.*

Bon !

DOUCELMONE, *reprenant le papier pour le lire.*

Un moment..... (*Le rendant, après l'avoir lu.*) C'est bien vilain à vous, de m'avoir fait signer cela.

SCÈNE XIII.

DOUCELMONE, CRIALBERT, LAURENT.

CRIALBERT, *élevant la voix.*

C'EST fait.

LAURENT, *approchant.*

Et me voilà... Mademoiselle, je suis le jeune Laurent.

DOUCELMONE.

Vous !

CRIALBERT, *à sa fille.*

Que tu vas épouser. (*à Laurent.*) Nous sommes d'accord.

DOUCELMONE.

[illegible]cord !.... entre vous.... mais, moi, je me suis [illegible] à Cruello.

CRIALBERT.

De quel droit ?

LAURENT.

Ecoutez donc, père noble, si pourtant elle était

CRIALBERT.

Sans mon aveu.... impossible.

AIR : *On compterait les diamans.*

Ma fille entière est toute à moi,
Ma fille est à moi toute entière ;
Sa volonte, son cœur, sa foi,
Tout est et doit être à son père.

LAURENT.

Ah ! tout doux, beau-père, tout doux,
Il faudrait un peu nous entendre ;
En gardant tout cela pour vous,
Que donnez vous à votre gendre ? (*bis.*)

CRIALBERT.

Ce que je lui donne !.... Mon fils, ma fille.....

AIR : *Mon papa, toute la nuit.*

Mes enfans, soyez heureux.
Votre main, et vous la vôtre,
Mettez, mettez tous les deux,
Mettez-les l'une dans l'autre.
(*Il les unit*)
Mariez, mariez, mariez-vous ....

LAURENT.

Elle pâlit !

CRIALBERT.

Mariez, mariez.....

LAURENT.

Elle se trouve mal. (*Il va pour la soutenir.*)

DOUCELMONE.

Ce n'est rien, monsieur..... Et vous, mon père, avec tout le respect que je vous dois, je vous déclare que je suis, et ne serai jamais qu'à Cruello.

CRIALBERT.

A Cruello ! tu oses le nommer ! dieux ! grands dieux ! justes dieux ! ... C'est ton dernier mot ?

DOUCELMONE.

Oui, mon père.

CRIALBERT.

Oui ?

DOUCELMONE.

Hélas ! oui.

CRIALBERT.

Eh bien, fille ingrate, fille sans amitié, fille sans âme.....

AIR : De *Catinat.*

Tiens, reprends ton billet, je reprens mon courroux.

DOUCELMONE,

Reprenant mon billet, je reprens mon époux.

CRIALBERT.

Tu reprends ton époux, je reprens mon courroux.

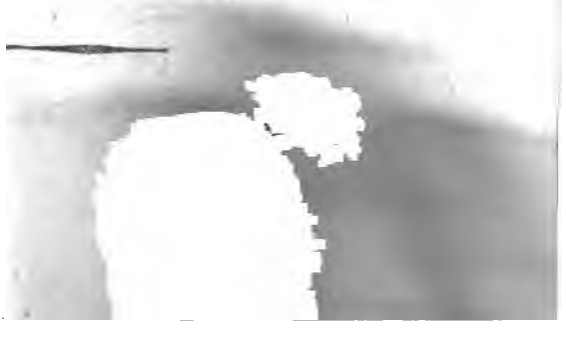
DOUCELMONE.

Gardez votre courroux, je garde mon époux.

CRIALBERT.

Oui, garde-le, qu'il te garde ; mais gardez-vous l'un et l'autre de paraître devant moi..... Je t'abandonne, je te déshérite, je te maudis, et je vais, je veux, je suis..... Ah ! j'étouffe.... je suffoque..... j'étr.... angle....

(*Il sort en toussant d'extinction.*)



SCENE XIV.

DOUCELMONE, LAUREN

LAURENT, *regardant aller Crialbert.*

Ah ! mon dieu ! comme il est méchant votre p

DOUCELMONE.

Il n'est pas bon.....e Heureusement son extir vient de le prendre, et j'en suis débarassée po peu de tems...,. Vous m'avez entendue ; j'espèr vous ne persisterez pas dans vos prétentions.

LAURENT, *avec embarras.*

Mais, mademoiselle.....

SCENE XV.

Les mêmes, DEMENCE.

DEMENCE.

Air : *Des Trembleurs.*

Ah ! quel malheur effroyable !
Votre père impitoyable,
Dans sa fureur incroyable,
Au théâtre a tant crié,
Que cédant à la prière
De la comédie entière,
Notre Directeur, ma chère,
De sa troupe l'a rayé.

DOUCELMONE.

Voilà ce que je craignais.

LAURENT.

Et ce que j'ai prévu.

DOUCELMONE.

Que va-t-il devenir, et quelle destinée pour un père noble !.... Il est capable d'émigrer..... Ah ! monsieur, le Directeur est votre père ; vous l'attendrirez, vous le fléchirez ; et tenez, il me vient une bonne idée, c'est de le tromper.

LAURENT.

Tromper mon père !

DOUCELMONE.

Rien de si aisé..... Voici un petit billet que mon père m'a fait signer, et par lequel je renonce à Cruello, pour vous épouser.

LAURENT.

M'épouser !

DOUCELMONE.

Point du tout ; mais vous le montrerez à monsieur votre père, qui en sera la dupe.

LAURENT.

Vous ne serez donc pas la femme de Cruello ?

DOUCELMONE.

Pardonnez-moi ; j'ai pour l'épouser mille raisons.... que je ne peux pas vous dire.

DEMENCE.

C'est tout simple ; mais, mademoiselle, je ne vous ai pas dit le plus pressé. Monsieur votre père a mangé ses appointemens d'avance, et le voilà sans argent.

DOUCELMONE.

Sans argent ! (*à Laurent.*)

AIR : *Je suis afficheur, je devrais.*

Ah ! soyez encor mon recours ;
Tenez, je n'ai que cette aigrette,
(*Elle lui présente ses cheveux.*)
Portez-lui ce faible secours,
De la nature il est la dette.
Lorsque, sur la caisse aujourd'hui,
Mon père n'a rien à prétendre,
Quel est le rijou que pour lui
Je ne voudrais pas vendre.

LAURENT.

Ainsi le billet pour tromper mon père, l'aigrette pour nourrir le vôtre.... Mademoiselle n'a pas d'autre commission à me donner.

DOUCELMONE.

Pas pour l'instant.

LAURENT.

Et toujours Cruello ?

DOUCELMONE.

Oh ! çà, vous pouvez y compter.

LAURENT.

Allons.....

AIR : *Du serein qui te fait envie.*

Epousez cet amant sincère,
Plutôt aujourd'hui que demain,
C'est lui que votre cœur préfère,
Tout vous dit d'accepter sa main.

DOUCELMONE.

Elle est acceptée.

LAURENT.

Si j'apprens qu'il vous la propose
Et si vous osez dire : oui,
A toute heure j'irai, pour cause,
Me placer entre vous et lui.

(*Il sort.*)

SCENE XVI.

DOUCELMONE, DEMENCE.

DOUCELMONE, *le regardant aller.*

QU'EST-CE qu'il a donc ?

DEMENCE.

Je ne sais pas.....

DOUCELMONE.

Est-ce que tu lui as dit quelque chose ?

DEMENCE.

Non.

DOUCELMONE.

Tu lui as fait quelque signe ?

DEMENCE.

Pas le moindre.

DOUCELMONE.

Il est singulier, ce jeune homme là.

SCENE XVII.

Les mêmes, CRUELLO.

CRUELLO, *avec empressement.*

AIR : *Vous m'entendez bien.*

VOILA notre hymen assuré,
En secret j'ai tout préparé.
(Il lui présente la main.)

DOUCELMONE, *hésitant.*

Mais un pareil mystère.....

CRUELLO.

Eh bien !

DOUCELMONE.

Un père est toujours père....
Vous m'entendez bien.

CRUELLO.

Mais, ma bonne amie, au terme où nous en sommes.

DEMENCE, *à Doucelmone.*

Il a raison, mademoiselle.

DOUCELMONE, *à Cruello.*

Démence me décide, et je vous suis.

CRUELLO.

AIR : *Allez-vous-en gens de la noce.*

Allons-nous-en faire la noce,
Allons-nous-en nous épouser ;
Instruit de cet hymen précoce,
Le papa pourra s'appaiser.

DOUCELMONE et DEMENCE.

Oui, s'appaiser,
S'humaniser.

CRUELLO et DOUCELMONE.

Ensemble.
Allons-nous-en faire la noce,
Allons-nous-en nous épouser.

DEMENCE.

Allez-vous-en faire la noce,
Allez-vous-en vous épouser.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente une chambre à coucher ; sur la gauche, une alcove, dont les rideaux sont fermés ; une table, un fauteuil à côté, sur lequel il y a une viéle.

SCENE PREMIERE.

CRUELLO, BIZARRE.

CRUELLO.

AIR : *Jupiter un jour en fureur.*

AH ! grands dieux ! quel coup imprévu
Interrompt la cérémonie,
Elle était à peu près finie,...
Ce rival, dis, tu l'as vu !
Le traître a donc suivi ma route !

BIZARRE, *réfléchissant.*

De ceci je cherche le fil.

CRUELLO.

Mais ce ravisseur subtil,
Quel est-il !
D'où sortait-il !

BIZARRE, *après un moment.*

Ma foi je n'y vois goute.

CRUELLO.

Personne n'y voit goute.

BIZARRE, *à part.*

Dirai-je ou ne dirai-je pas quel est mon caractère?.. Je ne le dirai pas, et le devinera qui pourra.

CRUELLO.

Tu ne l'as donc pas remarqué?

BIZARRE.

Je l'ai remarqué..... c'est un jeune homme..... est bien.

CRUELLO.

Il est bien.

BIZARRE.

Très-bien.

CRUELLO.

Vengeance..... Que vais-je faire? Le perfide peut avoir contre moi des armes dont il me serait impossible de me garantir.

BIZARRE.

Tu dis?.....

CRUELLO.

Eh! ne le connais-tu pas, ce serpent, ce monstre qui fait trembler les auteurs et les acteurs!..... la cabale.

BIZARRE, *avec un cri prolongé.*

Ah!

CRUELLO.

AIR : *L'amour est un enfant trompeur.*

Elle agit d'abord sourdement
Dans l'ombre et le silence;
Puis, tout à coup, effrontément,
Elle éclate, s'élance;
Et pour appuyer ses arrêts,
Mon ami, les sifflets sont prêts
Quand la pièce commence. (*bis.*)

BIZARRE.

Je le sais, j'y ai passé.

CRUELLO.

Mais, ma femme, ma femme, si elle était d'intelligence avec le ravisseur !

BIZARRE.

Ma foi, mon bon ami, nous vivons au théâtre.

CRUELLO.

Et tu crois ?.....

BIZARRE.

AIR : *Des folies d'Espagne.*

Chez nous, mon cher, de coulisse en coulisse,
Matin et soir, rode l'espiégle amour.
On risque, hélas ! épousant une actrice
D'être.... trompé deux ou trois fois par jour.

CRUELLO.

J'entends ; mais quel parti prendre, et comment soustraire Doucelmone aux poursuites de mon rival ?

BIZARRE.

Comment !.... écoute..... vas jouer quelque tems en province et emmène la.

CRUELLO.

En effet ; elle est ici, je vais lui proposer le voyage.

BIZARRE.

Et moi, je me charge du jeune homme ; si je le rencontre, et que je sois plus fort que lui..... je ne te dis que çà.....

(*Il sort.*)

SCENE II.

CRUELLO, *seul.*

C'EST bon, mon ami..... Mais mon ami est-il bien mon ami ? plus d'une fois je l'ai surpris l'orgnant a femme..... Ah ! c'est mon ami.

SCENE III.

CRUELLO, DOUCELMONE, DEMENCE.

CRUELLO.

VOUS arrivez fort à propos, mon ange, et d'après ce qui s'est passé, je crois qu'il est très-prudent que nous fassions ensemble un petit voyage.

DOUCELMONE.

Vous m'emmenez ?

CRUELLO.

Pas plus tard que ce soir.

DOUCELMONE.

Sans être mariés ?

CRUELLO.

On se marie par-tout.

DOUCELMONE.

Sans voir le Directeur ?

CRUELLO.

CRUELLO.

Pourquoi faire le Directeur ?

DEMENCE.

Mais.....

CRUELLO.

Ma mie, vous parlez très-bien ; mais taisez-vous.

DOUCELMONE.

Si du moins vous m'accordiez jusqu'à demain.

CRUELLO.

Demain !.... à la bonne heure.

DOUCELMONE.

AIR : *Guillot auprès de Guillemette.*

A te céder l'amour m'engage,
Demain je pars pour ton repos.
Mais sur la femme la plus sage,
Partout on risque des propos.
Si de moi l'on vient à medire,
Ne doute jamais de ma foi ;
Toujours heureux, va, laisse dire
Et ne t'en rapporte qu'à moi. } *bis.*

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

CRUELLO, *seul.*

ENFIN, j'ai trouvé une vertu, une vraie vertu..... ce n'est pas sans peine.....(*Voyant Bizarre.*) C'est Bizarre,

SCENE V.

CRUELLO, BIZARRE.

CRUELLO, *allant à Bizarre.*

Oh ! mon dieu ! d'où sors-tu donc avec ta triste figure !.... Est-ce que tu n'aurais pas été le plus fort

BIZARRE.

AIR : *Du haut en bas.*

Sais-tu souffrir ?

CRUELLO.

Quand je n'ai rien de mieux à faire.

BIZARRE.

Sais-tu souffrir !

CRUELLO.

Au fait.

BIZARRE.

Ta femme, ta femme..... ta femme est infidèle.

CRUELLO.

Infidèle !.... la preuve.

BIZARRE.

La preuve, ingrat ! (*Montrant sa poche.*) elle est là

CRUELLO.

D'où la tiens-tu ?

BIZARRE.

De ton rival, et je l'ai trouvée.....

CRUELLO.

Où !

BIZARRE.

Dans sa poche.... il s'en est apperçu ; il a voulu se âcher ; je l'ai toisé, et comme j'ai vû qu'il n'était as de force, je l'ai battu, battu.... ah ! je l'ai jolinent battu.

CRUELLO, *lui prenant la main.*

Mon ami, je te revaudrai ça.... donne.

BIZARRE, *lui donnant l'aigrette.*

Et d'une.

CRUELLO.

Mon aigrette !

BIZARRE, *lui donnant un papier.*

Et de deux.

CRUELLO.

Un billet.!

» Ah ! lisons. Ma main tremble et mon âme étonnée
» Prévoit que ce billet contient ma destinée. »

BIZARRE.

Que dis-tu donc ? des vers de Zaïre ?

CRUELLO.

Cela ma échappé.

BIZARRE.

C'est de l'ancien.

CRUELLO.

De l'ancien qui durera plus que du neuf.

BIZARRE.

Lis.

CRUELLO, *regardant l'écrit.*

Signé, Doucelmone.

BIZARRE.

Lis.

CRUELLO, *lisant.*

AIR : *Ah! que j'aime un homme sensé!*

J'épouserai de tout mon cœur
Le fils de notre Directeur,
Il aura toute ma personne ;
Mais ce negre qui déraisonne,
Fut-il né de Mancocapac,
Je le méprise
Et je le prise
Moins qu'une prise
De tabac.

BIZARRE, *prenant du tabac.*

Signé, Doucelmone.

CRUELLO, *gaiment.*

Il avait raison, le papa Crialbert.

« une fille si chère
» Peut tromper son époux, ayant trompé son père »

Tromper son époux ! Doucelmone ! la vraie vertu qui s'en serait douté ?

BIZARRE.

Un connaisseur.

CRUELLO.

AIR : *De Joconde.*

En brillant, l'éclair m'avertit
De craindre le tonerre ;
En grondant, le canon me dit
Ne vas pas à la guerre ;
Mais nul signal, pour échapper
A ces prudes discrètes,
Qui ne prennent pour nous tromper
Ni tambour, ni trompettes.

BIZARRE.

Mon ami, je te l'ai déjà dit, ce jeune homme est fort bien.

CRUELLO, *furieux.*

Ne me parle plus, je ne me connais plus, je suis capable de tout.

BIRARRE.

C'est ce qui me semble.

CRUELLO.

AIR : *Du vaudeville de la Soirée Orageuse.*

Mes cheveux se dressent d'horreur !
Fit-on jamais pareil outrage ?
Mon amour se change en fureur....
Je sens que je pâlis de rage.
Ils paieront cher mon deshonneur ;
Les scélérats vont me connaître.
Mieux vaudrait pour le suborneur
Qu'il fut mort avant que de naître.

BIZARRE.

La tête lui tourne.

CRUELLO.

Et ma femme !....

BIZARRE.

Ah ! l'indigne ! ... il va la battre.

CRUELLO.

Battre ma femme !.... jamais, jamais.... Je veux la voir, lui parler.... On vient..... c'est elle.....

SCENE VI.

Les mêmes, DOUCELMONE, *en petit caraco et en cornette de nuit, un bougeoir à la main.*

CRUELLO, *allant au-devant de Doucelmone, avec une fureur concentrée.*

MADAME !

DOUCELMONE.

Encore ici !

CRUELLO.

Vous allez dormir..... je vais dormir.

DOUCELMONE.

Bon soir.

CRUELLO.

Bon soir !

DOUCELMONE.

Bonne nuit.

CRUELLO.

Bonne nuit !.,. sortons Bizarre.

SCENE VII.

DOUCELMONE, *seule.*

ALLONS, le voilà furieux ! quel homme !

AIR : *Vaudeville de Florine.*

Un mari de ce caractère
Est difficile à maîtriser ;
Pour un rien il entre en colère,
C'est à sa femme à l'appaiser.
Mais du moins après cette tâche
L'amour enfin reprend ses droits,
Si trois fois par jour on se fâche ;
On se raccomode trois fois.

SCENE VIII.

DOUCELMONE, DEMENCE.

DEMENCE.

AH ! madame, je viens de rencontrer Cruello ; quels regards il m'a lancés !.... Que vous a-t-il dit ?

DOUCELMONE.

Il m'a fait peur, et je ne l'épouse qu'en frémissant.... avance mon lit. (*Tandis que Démence ouvre les rideaux, tire le lit et fait la couverture.*) O ma mère !...

Tu feras (3 *fois.*) mauvais ménage.

Ma pauvre mère ! je crois la voir.... Chez elle c'était comme ici.... oui, dans sa chambre à coucher il y avait un lit.... et puis sur ce lit :

» une lampe fatale
» Versait en s'épuisant sa lumière inégale. »

DEMENCE.

La couverture est faite, et quand madame voudra.

DOUCELMONE.

Tu feras, tu feras....

DEMENCE.

Encore les prédictions de votre maman !

DOUCELMONE.

J'ai tort.... donne-moi ma viéle, que je me dissipe.

DEMENCE.

La voilà.

DOUCELMONE.

Voyons.... une romance bien tendre.

» Dans les gardes françaises
» J'avais un amoureux. »

Non.... quelque chose de plus touchant.

AIR : *Dica d'Jeannette.*

Sous la coudrette
Isaure pleurait,
La rirette,
Sous la coudrette
Isaure mourait.
Et près d'Annette
Son amant était,
La rirette,
Et près d'Annette
Son amant chantait.

DEMENCE.

Pas mal, pour quelqu'un qui n'en fait pas son état.

DOUCELMONE.

Même air.

Sous la coudrette
Quand un inconstant,
La rirette,
Sous la coudrette
Ailleurs va chantant.
Chantez, brunette,
Plaisir et gaîté,
La rirette,
Chantez, brunette,
De votre côté.

DEMENCE.

C'est bien; vous n'êtes pas sans talent. Que deux couplets!

DOUCELMONE.

Il y en a bien une douzaine; mais j'en ai assez. Va te coucher, ma bonne.

DEMENCE.

Je ne demande pas mieux; mais le moment est

critique et nous avons tort toutes les deux, vous, de me renvoyer, moi, de m'en aller; car, enfin, si Cruello revenait.....

DOUCELMONE.

Eh bien ?

DEMENCE.

AIR, *Ton humeur est, Cathérine.*

Il est brusque, il est colère,
Et, peut-être, il vous battra.

DOUCELMONE.

Il est tendre, il aime à plaire,
Peut-être il m'épousera.

DEMENCE.

L'alternative m'afflige.

DOUCELMONE.

Moi, l'espoir me fait oser.

DEMENCE.

Il peut vous battre, vous dis-je.

DOUCELMONE.

Oui, mais il peut m'épouser.

DEMENCE, *en s'en allant.*

C'est ce que je vous souhaite.

DOUCELMONE.

Bon soir, ma bonne. Laisse la porte ouverte.

DEMENCE, *s'arrêtant.*

La porte ouverte!.... soit. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

DOUCELMONE, *seule.*

ME voilà seule; seule.... voyons. (*Elle prend son bougeoir qu'elle allume, et cherche partout.*) Sous la table.... rien....

Sous le lit... rien.... (*Elle regarde dans la salle, en mettant sa main devant la bougie.*) Ah !... il me semble que je vois là-bas, dans le coin..... non, personne. (*Elle éteint le bougeoir et le remet sur la table.*)

AIR : *Amant frivole et volage.*

A présent me coucherai-je !....
Ne me coucherai-je point !....
Couchons-nous.... Si quelque piége....
Réfléchissons sur ce point.....
Me coucher ! et si cet homme....
A bon compte il faut toujours
Ne pas trop me coucher comme
Je me couche tous les jours.

(*Elle va pour se jetter sur son lit.*)

A propos.... Eh ! ma prière que j'oubliais.... Je ne suis pourtant pas trop à quel saint me vouer.... Que je suis simple ! (*Elle se met à genoux au pied de son lit sur le petit tabouret.*)

AIR : *Ne m'entendez-vous pas.*

O grand saint Nicolas !
Patron des demoiselles,
Viens couvrir de tes ailes
Mes innocens appas.
O grand saint Nicolas !

O grand saint Nicolas !
Je ne suis pas de celles
Qui font les demoiselles
Et qui ne le sont pas....
O grand saint Nicolas !

Elle se lève, monte sur le petit tabouret et se met sur son lit.

Saint Nicolas m'exauce et je m'endors.

(*Elle s'endort.*)

SCENE X.

DOUCELMONE, *endormie*; CRUELLO, *enveloppé dans son manteau, l'air sombre et préoccupé.*

CRUELLO.

J'AI trouvé la porte ouverte, je laisserai la porte ouverte. Elle est couchée.. bon..... Je viens ici pour la battre.... je la battrai!.... Prenons garde.... un mauvais coup peut avoir des suites.... cependant je dois.... je veux.... je crains.... Qui pourra m'éclairer?... Cette lampe!.... Oui... cette lampe qui veille.... cette femme qui dort.... je puis tirer de là une comparaison qui m'apprendra ce que je dois faire. (*Il s'assied près de la table, et regarde la lampe.*)

AIR : *Chansons, Chansons.*

Si mon souffle éteint cette flâme,
Je puis ressusciter son âme,
J'ai mon briquet.

(*Regardant Doucelmone.*)

Mais si ma batte éteint la dame;
Ressuscite-t-on une femme
Comme un quinquet!

(*Il se lève.*)

Ah! il s'agit bien ici de comparaison..... Je suis décidé.... Mais ne lui permettons pas de s'expliquer.... gardons-nous en bien.. elle mettrait dans ses réponses un ton de candeur et de vérité qui me rendrait inexcusable. (*Il la considère.*)

AIR : *Pour la baronne.*

Quelle attitude!
Est-ce ainsi qu'on doit se coucher!
C'est une mauvaise habitude,
Dont il faudra la corriger.
Quelle attitude!

(*Il approche d'elle.*)

Comme elle est jolie !.... son ruban rose.... ses joues roses ... ses lévres de rose ... sa douce haleine.... tout est rose.

Même air.

C'est bien dommage
D'être obligé de la rosser !
Le tems qu'il faut pour cet ouvrage,
Ah ! je pourrais le mieux passer.
C'est bien dommage !

Allons, allons, point de pitié...

AIR : *Du pas redoublé de l'infanterie.*

Ce sommeil qui me fait beau jeu,
Augmente encor ma rage.
(*Il aiguise sa batte.*)
Parbleu ! sambleu ! morbleu ! corbleu !

DOUCELMONE, *s'éveillant.*

Ah ! grans dieux ! quel tapage !
(*Appercevant Cruello.*)
C'est vous !
Vos cris, votre courroux
D'effroi glacent mon âme....
(*D'un ton bien innocent.*)
Est-ce donc ainsi qu'un époux
Doit éveiller sa femme !

Elle se lève, il la prend par la main avec violence, l'amène sur le devant de la scène.

CRUELLO, *avec fureur.*

Doucelmone !

DOUCELMONE, *avec douceur.*

Cruello !

CRUELLO, *à part.*

L'entendez-vous ?.... si je la laissais parler.... pas si bête. (*à Doucelmone, avec fureur.*) Regardez-moi..... Fixez-moi..... Me reconnaissez-vous ?

DOUCELMONE.

Ma foi, c'est tout au plus.

CRUELLO.

On a voulu vous enlever au moment de notre mariage ; on n'a pu l'entreprendre que d'après votre aveu ; quand et comment avez vous tramé ce noir complot?

DOUCELMONE.

Mais je.....

CRUELLO.

Paix.... J'avais orné votre tête d'une aigrette ; pourquoi ne l'avez-vous plus, et à qui l'avez-vous donnée?

DOUCELMONE.

Ah ! mon ami....

CRUELLO.

Paix.... Vous avez reçu un jeune homme à mon insçu ; quel est ce jeune homme ?

DOUCELMONE.

Mais c'est le....

CRUELLO.

Paix..... Avez-vous écrit aujourd'hui, et qu'avez-vous écrit ?

DOUCELMONE.

Moi, je.....

CRUELLO, *lui présentant un billet.*

Paix .. songez bien que ce qui est écrit est écrit.... Comment y a-t-il là ? (*Elle regarde sans répondre.*) Comment y a-t-il là ?

DOUCELMONE, *hésitant à lire.*

Permettez-vous ?

CRUELLO.

Allez.

DOUCELMONE.

AIR : *Ah ! que j'aime un homme sensé*

J'épouserai de tout.....

CRUELLO, *l'interrompant.*

Ne chantez pas.... lisez, c'est là votre supplice.

DOUCELMONE, *lisant.*

» J'épouserai de tout mon cœur
à Le fils de notre Directeur,
» Il aura toute ma personne ;
» Mais ce nègre qui déraisonne,
» Fut-il né de Mancocapac,
» Je le méprise
» Et je le prise
Moins qu'une prise
» De tabac. »

CRUELLO, *lui arrachant l'écrit.*

Grand merci.... Et c'est bien là ce que vous avez signé en faveur du fils de notre Directeur !

DOUCELMONE.

Mais, c'est.....

CRUELLO.

Paix.... Vous méritez récompense, ça me regarde... Quand à celle du blondin, mon ami a bien voulu s'en occuper, et je vous réponds qu'il lui en a donné, donné.....

DOUCELMONE, *s'écriant.*

Qu'a t'on fait ?

CRUELLO, *du même ton.*

Ce qu'on a dû .... et s'il en revient, s'il en revient.... mais je ne crois pas qu'il en revienne.

DOUCELMONE.

Cet infortuné.... ce timide jeune homme ! Laurent ! Laurent ! l'innocent Laurent !

CRUELLO.

Innocent !

DOUCELMONE.

AIR : *Vous voyez en moi, mon cœur.*

Oui, Laurent est innocent.

CRUELLO.

Tu prens encor sa défense !

DOUCELMONE.

Innocent ! très-innocent.

CRUELLO, *lui montrant sa batte.*

Vois-tu ?

DOUCELMONE.

Oui, mais je le dirai tant
Et tant, tant, tant et tant....

CRUELLO.

Tiens, c'est pour son innocence.

(*Il la bat.*)

ENSEMBLE.

DOUCELMONE.

Aye! aye! aye! aye! Laurent...
Je me meurs. .. est innocent.

(*Elle va tomber sur le petit tabouret qui est au bas de son lit.*)

CRUELLO.

Et tant, tant, tant et tant,
Et toujours pour l'innocent.

CRUELLO.

Elle se trouve mal.... ellle expire.... Qu'ai-je fait ?... On vient... Ah!... Cachons ma sottise. (*Il jette le rideau sur Doucelmone.*)

SCENE XI et dernière.

Les mêmes, DEMENCE, *ensuite* L
DIRECTEUR, CRIALBERT
LAURENT, *précédés d'un falot.*

DEMENCE, *à Cruello.*

(*Pendant ce couplet, Doucelmone entrouvre et ferm*
le rideau de tems en tems.)

AIR : *Du Port-Mahon.*

AH ! monsieur ! quel mystère !
Laurent, son père,
Et votre beau-père....
Un falot les éclaire,
Et, tenez, les voici.

LE DIRECTEUR.

Me voici.

LAURENT.

Me voici.

CRIALBERT.

Me voici.

CRUELLO.

Tous ici.

TOUS.

Dieu merci.

LE DIRECTEUR, *à Cruello.*

Bizarre t'a menti.

LAURENT.

Moi, prenant ton parti,

J'a

J'ai fléchi le beau-père,
Ami, je suis un rival, j'espère,
Comme l'on n'en voit guère.

CRIALBERT, *cherchant des yeux Doucelmone.*

Mais, ma fille!....

CRUELLO, *mystérieusement.*

Plus bas,
Elle dort, elle dort, ne la réveillez pas.

DOUCELMONE, *se levant.*

Je suis réveillée.

CRUELLO, *allant à elle, à part.*

Même air.

Tais toi, ma douce amie.

CRUELLO et DOUCELMONE, *l'un à l'autre.*

Tais toi, tais toi, tais toi, je t'en prie.
Devant la compagnie
On tait ces choses là;
Touche là,
Touche là,
Touchons là,
Bon cela.

CRUELLO.

Mais, écoutez donc.....

CRIALBERT, *à Cruello et à Doucelmone.*

Même air.

Vous m'avez offensé,
Oublions le passé,
Qu'un nœud bien légitime
Vous rende enfin toute mon estime.

CRUELLO.

Mais ce retour sublime,
A quoi le devons-nous?

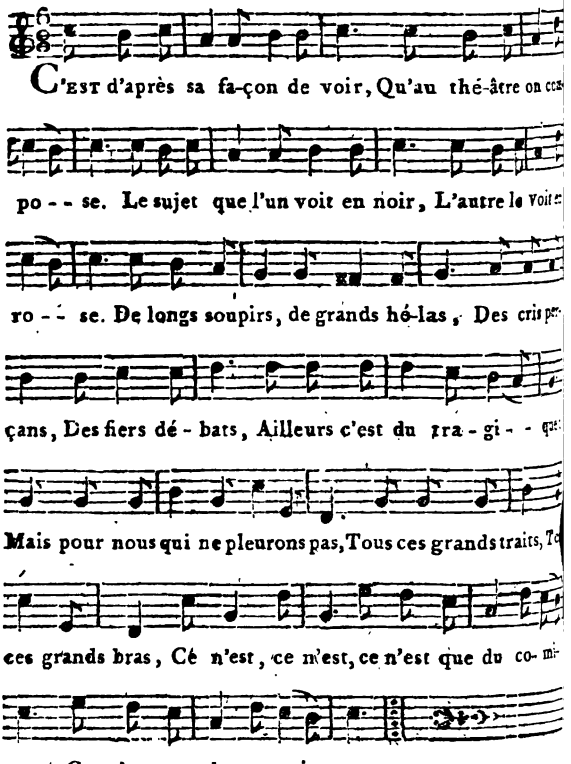
CRIALBERT.

Taisez-vous,
Aimez-vous

CRUELLO, DOUCELMONE. CRI. LAU. LE DIR. DE

Aimons-nous, Aimez-vons,
Taisons-nous. Taisez vous,
C'est bien doux. C'est bien doux.

VAUDEVILLE.



CRIALBERT.

Que pour suivre son amoureux
Fille échappe à son père,

Et que celui-ci, furieux,
Pleure et se désespère :
Que dans l'excès de sa douleur
Il crie au rapt, au deshonneur,
Pour lui, c'est du tragique.
Mais pour le papa bon grivois,
Qui dit : j'étais jeune autrefois,
Ce n'est, ce n'est, ce n'est que du comique.

DOUCELMONE.

On n'épouse pas sans terreur
Un mari d'Italie ;
Sa jalousie et sa fureur
Vont jusqu'à la folie :
Des cadenats et des prisons,
Et des poignards, et des poisons,
C'est, vraiment, du tragique.
Mais en France, un mari jaloux
Il a beau se mettre en courroux,
Ce n'est, ce n'est, ce n'est que du comique.

CRUELLO.

Paris couronne les essais
Du Shakespéar moderne,
La palme est le prix du succès,
Le goût la lui décerne.
Au cœur toujours sûr de parler,
Il fait pleurer, pâlir, trembler,
Chez lui, tout est tragique.
Mais moins il rit dans Othello,
Plus Arlequin, dans Cruello,
A peur, a peur de n'être pas comique.

FIN.

LES VIERGES

DE VINGT ANS,

OU

LE MIROIR MAGIQUE,

COMÉDIE

En un Acte, en Vers,

ET MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du VAUDEVILLE, *le 27 Décembre* 1792.

PAR M. LAUS DE BOISSY.

Créer fatigue, & polir nous amuse.
DORAT.

Prix 24 sols.

A PARIS,
Chez le Citoyen CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Gallande, N°. 64.

L'An second de la République Française.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Les Citoyens.
UN GÉNIE, protecteur de Favorin.	*Verpré.*
FAVORIN, Général des troupes de Cachemire.	*Henri.*
ZÉLIE, jeune perſonne enchantée.	*C.e Reine.*
PIERROT, Aide-de-Camp de Favorin.	*Léger.*
SCAPIN, (1) confident de Favorin.	*Carpentier.*
COLOMBINE, maîtreſſe de Pierrot.	*C.e Molière.*
ZAKI, jeune Cachemirienne.	*C.e Monblond.*
ZELMAÏDE, mère d'Anaïs.	*C.e Tilly.*
ANAÏS, jeune Cachemirienne.	*C.e Lejeune.*
ZEHRA, payſanne des environs de Cachemire.	*C.e Dumay.*
LUZINE, petite fille de Cachemire.	*C.e Fleury.*

La Scène eſt à Cachemire, dans le Mogol.

(1) Ce rôle a été originairement joué par un Arlequin, & M. *Laporte* l'a rendu avec beaucoup de talent.

Je, ſouſſigné, déclare avoir cédé au Citoyen Cailleau les droits d'imprimer & de vendre *les Vierges de vingt ans, ou le Miroir Magique, Comédie en un Acte, en Vers, & mêlée de Vaudevilles*, de ma compoſition, me réſervant mes droits d'Auteur par chaque repréſentation qu'on en donnera ſur tous les Théâtres de France. A Paris, ce 24 Mars 1793, l'an ſecond de la République.

LAUS DE BOISSY.

CHACUN ſçait que cette Pièce, compoſée d'abord en trois Actes, & intitulée *la Statue Merveilleuſe*, eſt de MM. *le Sage*, *Fuzelier* & *Dorneval*, & qu'elle fut jouée en 1720 à la Foire S. Laurent, par la Troupe des Danſeurs de Corde de *Franciſque*; que M. *Fleury* la réduiſit en un Acte ſous le titre du *Miroir Magique*, & qu'on la repréſenta ainſi à la même Foire S. Laurent, ſur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le premier Septembre 1752. En la tranſportant aujourd'hui ſur un troiſième Théâtre, ſur celui du Vaudeville, mais corrigée, & pour ainſi dire réparée à neuf; je ſerai la cinquième perſonne qui aurai eu part à cet Ouvrage, & voici ce que j'ai fait. J'ai ôté impitoyablement ces *Robin turelure*, ces *ô reguingué*, *ô lon lan la*, ces *toureloure*, ces *lanturelu*, ces *laire lan laire*, ces *diguedondaine*, ces *liron*, *lirette*, ces *relonlonlaine*, ces *mirbababi ſarlababo*, *mirlababibobette*, &c. qu'on trouvait ſi plaiſans ſous l'ancien régime du Vaudeville. J'ai ſupprimé le rôle du Viſir *Mobarec*, & celui de ſa fille *Rézia* que j'ai remplacée par la jeune *Zélie*. J'ai changé entièrement le dénouement qui était froid & inſignifiant. Le Roi des Génies qui paraiſſait au commencement de la Pièce, n'y paraît qu'à l'avant dernière Scène. Enfin j'ai écrit en vers la partie du dialogue qui n'eſt point en chant.

Puiſſé-je avoir rajeûni d'une manière piquante cet

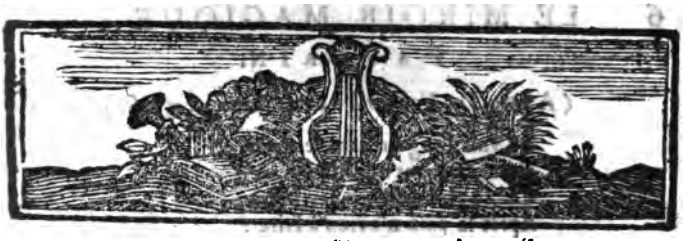
Opéra que j'ai entendu citer à nos pères comme un Opéra gai & amuſant ! Puiſſe-t-il au moins n'avoir rien perdu ſous ma plume !

N. B. Cette Pièce a réuſſi au Théâtre, & je deſire à préſent qu'elle procure, à la lecture, le même plaiſir qu'elle a fait à la repréſentation.

A MON AMIE.

(AIR : *Le premier jour qu'on aime.*)

LE doux Plaiſir, le tendre Amour
Conſtans dans leur hommage,
T'offrent le tribut, en ce jour,
De mon nouvel Ouvrage :
Si le Public, trop éclairé,
Durement l'apprécie,
Regarde-moi, chère *Aglaé*,
Et mon malheur s'oublie.



LE MIROIR MAGIQUE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET A VAUDEVILLES.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le veſtibule du Palais de Favorin.

FAVORIN, PIERROT.

FAVORIN.

Eh bien, Pierrot! après une guerre cruelle,
Nous voici donc tous les deux en ce jour,
Couverts d'une gloire immortelle,
A Cachemire de retour!

PIERROT.

Le Mogol va revoir le Héros qu'il adore.

FAVORIN.

Hélas!

PIERROT.

Vous ſoupirez! Quels ſont donc vos ennuis?
Chéri de vos ſoldats, & craint des ennemis;
Jeune, aimable, couru... Que vous faut-il encore?

FAVORIN.

(AIR : Du Vaudeville *de la Soirée orageuse.*)

Je vais languir dans le repos
En terminant ainſi la guerre ;
Car le plus veillant des héros,
Après la paix n'a rien à faire :
Pour adoucir ce triſte ſort,
Il faut bien que je me marie ;
Je ſuis las de donner la mort,
Travaillons à donner la vie.

PIERROT.

Quelle beauté, ſi digne de charmer,
Fixe en ce jour votre inconſtance ?

FAVORIN.

Parmi tous les objets qui pourraient l'enflammer,
Mon cœur n'admet aucune préférence.
Dans ce pays, toute fille, en un mot,
Peut concourir à ce grand hymenée ;
Mais je prétends, mon cher Pierrot,
Que, parvenue à ſa vingtième année,
Elle ſoit ſage encor, & qu'elle n'ait jamais
Souhaité de ceſſer de l'être.
Tu pourras aiſément ſeconder mes projets.

PIERROT.

Mais, comment ſçavoir ſi ?....

FAVORIN.

Je vais,
Par un moyen très-ſûr, t'apprendre à le connaître.
Ecoute ce que, cette nuit,
Un bon génie, en m'éveillant m'a dit.

(AIR : *Non : je ne ferai pas, &c.*)

Je fus le protecteur de ton auguſte père,
Je fus ſur-tout l'ami de ta charmante mère ;
Les ſoins que je pris d'eux ſur toi ſont réunis ;
Toujours, dans Favorin, je croirai voir mon fils.

TU vas, mon cher enfant, prendre enfin une femme?
Je connais le projet dont tu berces ton ame:
Mais, crainte de te voir trompé dans tes amours,
Je veux bien, par mon art, venir à ton secours.

(AIR: *Nous autres bons villageois.*)

REÇOIS en don ce miroir;
Honnête sera la fillette,
Qui, s'approchant pour s'y voir,
En laissera la glace nette:
Si, sage, elle n'a pas été,
Ou de fait, ou de volonté,
Dès qu'elle s'y regardera,
Le miroir se ternira.

PIERROT, *sur le ton du dernier vers.*

Ce que souvent on verra.

FAVORIN.

Juge de ma surprise, en entendant ces mots!
Je brûlais, tu crois bien, de voir le jour renaître;
Et ce matin, en ouvrant mes rideaux,
J'ai trouvé ce miroir posé sur ma fenêtre.

Il tire de sa poche un miroir de peu d'apparence.

PIERROT *l'examinant.*

(AIR: *Charmante Gabrielle.*)

CETTE simple bordure
N'annonce pas aux yeux,
En cette conjoncture,
Un miroir merveilleux.

FAVORIN.

Dans le siècle où nous sommes,
En fait d'esprit,
On juge ainsi des hommes
Par leur habit.

Pierrot, tandis qu'en mon palais,
Je vais moi-même éprouver cette glace,
Scapin va, par mon ordre, au milieu de la place,
Publier mon desir & le prix du succès.

(AIR : *On compteroit les diamans.*)

POUR toi, Pierrot, de ton côté
Ne ménage rien, je t'en preſſe,
Pour découvrir cette beauté
Qui doit partager ma tendreſſe.

PIERROT. (*Il ſort.*)

Comment trouver en ce pays
Cette incomparable veſtale ?
Dans le Mogol, comme à Paris,
C'eſt la pierre philoſophale. (*Bis.*)

SCÈNE II.

COLOMBINE, PIERROT.

COLOMBINE.

(AIR : *Un Cordelier dit à Lisette.*)

AH ! Pierrot, que je ſuis contente !
Le ſort te rend à mon eſpoir.

PIERROT.

Ah ! ma charmante,
Pour te revoir,
Qu'à mon gré la poſte était lente !
Oui, ma charmante,
Pour te revoir,
J'ai couru du matin au ſoir. (*Bis.*)

(AIR : *J'ai toujours craint d'aller aux bois.*)

LOIN de tes yeux, j'ai, du Printems,
De l'Eté, de l'Automne,
Employé les plus doux inſtans
Sur les pas de Bellonne :
Mais un amant qu'au champ d'honneur
Couronna la victoire,
Au champ d'amour doit, en vainqueur,
Jouir d'une autre gloire.

COLOMBINE.

(AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime,*)

Ces neuf mois m'ont duré cent ans,
Loin de toi...

PIERROT.

Moi de même.

COLOMBINE.

Comment alors tromper le tems ?

PIERROT.

Qu'il eſt long quand on aime !

SCENE III.

PIERROT, COLOMBINE, SCAPIN, LE PEUPLE.

(*Scapin a un tambour paſſé en bandoulière, & tient à ſa main un placard.*)

SCAPIN.

(AIR : *Vas-t'en voir s'ils viennent, Jean.*)

PENDANT qu'un vieux Mandarin,
Au ſein des familles,
Pour épouſer Favorin,
Avertit les filles,
Je les tambourine,
Moi,
Je les tambourine.

(*Il bat le rappel ſur ſon tambour : le Peuple s'avance en foule pour écouter ; il déploie ſon papier & lit.*)

(AIR : *Je viens de quitter ma Cloris.*)

LE Général fait à ſçavoir
Qu'il lui faut une fille
Qui du moins vingt ans puiſſe avoir ;
Qui ſoit toute gentille ;

Dont la vertu n'ait point gauchi ;
Fillette brune ou blonde,
Qui n'ait pas encor réfléchi
Sur les choſes du monde.

COLOMBINE ET PIERROT *ricannant.*

Qui n'ait pas encor réfléchi
Sur les choſes du monde.

SCAPIN.

(AIR : *De la p'tite Poſte de Paris.*)

MILLE ſequins d'or à gagner
Pour qui pourra nous l'enſeigner.

PIERROT.

Scapin, je penſe que cet or
Epuiſera peu ſon treſor.

SCAPIN.

On le ſaura dans tout pays,
Par la p'tite Poſte de Paris.

Le Peuple ſe retire.

SCENE IV.

COLOMBINE, SCAPIN, PIERROT.

SCAPIN.

POUR nous, mon cher Pierrot, il nous faut du courage
Pour mettre l'aventure à fin :
Tiens, je t'apporte ici l'ordre de Favorin
Qui vient abſolument traiter du mariage.
Notre emploi donc ſera de recevoir
Celles qui brigueront ſa main & ſa tendreſſe,
Et de leur préſenter le magique miroir
Pour s'aſſûrer de leur ſageſſe.

Il lui remet le miroir.

PIERROT.

Il n'aura pas sans doute été des plus chanceux
Dans l'épreuve qu'il vient de faire ?

SCAPIN.

Bon ! la glace un instant n'a pu paraître claire.

PIERROT.

Puissions-nous être plus heureux !

COLOMBINE.

(AIR : *Quand Mathurin dessus l'herbette.*)

QUOI ! ce doute vous inquiète ?
Sans doute, c'est un jeu badin :
Je connais plus d'une fillette,
Telle que la veut Favorin.

PIERROT.

S'il ne nous eut point fixé l'âge,
Nous trouverions ce fruit nouveau :
Pour rencontrer fillette sage,
Nous la prendrions au berceau.

COLOMBINE, *à Pierrot.*

Vraiment, je te trouve admirable
De n'être pas, chez moi, venu soudain,
Quand, pour épouser Favorin,
Tu cherches une fille aimable !

(AIR : *N'en demandez pas davantage.*)

J'AI vingt ans, & pour les appas
J'en possède assez en partage.

PIERROT, *timidement.*

Mon cher cœur, vous n'en manquez pas ;
Mais, pour la vertu....

COLOMBINE.

Quel langage !

PIERROT, *se rassurant.*

Autant que d'attraits,
Vous en avez . . . . . Mais
On peut en avoir davantage.

PIERROT ET SCAPIN.

On peut en avoir davantage.

COLOMBINE.

Quel propos insolent ?

SCAPIN.

Ma chère, point d'humeur.
On fait dans ce miroir regarder chaque belle ;
Et si quelque desir a tourmenté son cœur,
Cette glace, hélas ! trop fidelle....

COLOMBINE, *l'interrompant avec inquiétude.*

Quoi ! le simple desir s'y trouverait marqué ?

PIERROT.

Dans ce cas, à bon droit, la glace devient noire.
Du desir à l'effet, du moins on peut le croire,
L'occasion seule a manqué.

COLOMBINE, *après un moment d'irrésolution.*

(AIR : *Vous me grondez d'un ton sévère.*)

SANS balancer, je m'y hasarde ;
Donnez-moi vite ce miroir.

SCAPIN.

Quoi ! tu ne crains pas de s'y voir ?

COLOMBINE *à Pierrot.*

Eh ! donne donc !

PIERROT.

Prends y bien garde.

COLOMBINE.

Ce doute outrage ma vertu.

Elle lui arrache le miroir, & le fait ternir en s'y regardant.

PIERROT, *avec un ris forcé.*

Eh bien ! (*Bis*) C'est toi qui l'a voulu.

SCAPIN.

Eh bien ! (*Bis*) C'est toi qui l'a voulu.

COLOMBINE *riant.*

Ce que t'apprend cette glace badine
Te doit causer, Pierrot, un plaisir infini ;
Qu'aurais-tu dit du cœur de Colombine,
Si le miroir ne s'était pas terni ?

PIERROT.

AIR : *Des fraiſes,*

MAIS, je crains que ton honneur
N'ait reçu quelque entorſe,
Ventrebleu ; quelle noirceur !

COLOMBINE.

Vois, par-là, de mon ardeur,
La force, la force, la force.

PIERROT *ſecouant la tête.*

A croire tout, ma tendreſſe m'oblige.

COLOMBINE.

Tu me ſoupçonnes donc ?

PIERROT.

Oh ! non, ce ſerait mal :
Mais, entre nous, tu n'es pas le prodige
Que nous cherchons pour notre Général.

(AIR : *Que j'avons d'impatience.*)

IL faut trouver, pour lui plaire,
Fille qui, juſqu'à ce jour,
N'ait pas deſiré de faire....
Ta la la la la la la la la la la,
La moindre épreuve d'amour.

COLOMBINE.

(AIR, de Nicaiſe : *Quand un ſot Coucou.*)

JE trouve ce Monſieur à plaindre,
S'il lui faut Agnès de vingt ans ;
Pour votre maître, il eſt à craindre
D'être garçon encor long-tems.

Elle ſort.

SCENE V.

PIERROT, SCAPIN.

SCAPIN.

(AIR : *Tu croyais en aimant Colette.*)

PAR la jerni! pour les fillettes,
Que ce miroir eſt chatouilleux!
Des fredaines les plus ſecrettes,
C'eſt un témoin très-dangereux.

PIERROT.

Oui: mais un point, un ſeul point m'embarraſſe.
C'eſt qu'on ne peut, avec clarté,
Diſtinguer, en voyant la noirceur de la glace,
Un plein effet d'avec la ſimple volonté.

SCAPIN.

A quoi nous ſervirait cette belle ſcience?
Ce n'eſt pas notre affaire.

PIERROT.

Il eſt vrai; mais pourtant....

SCAPIN.

Tais-toi, Pierrot: vois cette aimable enfant,
Qui vers nous en riant s'avance.

SCENE VI.

PIERROT, SCAPIN, ZAKI.

SCAPIN.

(AIR : *Chantez, danſez, amuſez-vous.*)

BON jour, jeune & charmant tendron;
Auprès de nous qui vous amène?

ZAKI.

Favorin veut femme, dit-on.

PIERROT.

Mais, avez-vous votre vingtaine?

ZAKI.

Allez; j'ai tout ce qu'il me faut.

SCAPIN ET PIERROT.

Ne prouve rien qui prouve trop.

PIERROT.

Il eſt certaine bagatelle,
Que, de vous propoſer, preſcrit notre devoir;
Pardon: mais, avant tout, il faut, Mademoiſelle,
Vous regarder dans ce miroir.

ZAKI.

M'y regarder? ah! c'eſt me faire entendre
Que je n'ai point aſſez d'appas.

SCAPIN.

Vous en avez, ma mignonne, à revendre.

ZAKI.

Expliquez-vous, Meſſieurs, je ne vous comprends pas.

PIERROT.

(AIR: *La rareté, la curioſité.*)

VOUS avez au-delà du dégré qu'on ſouhaite,
La beauté.

SCAPIN.

Mais, il vous faut encore une vertu parfaite,
La rareté!

PIERROT.

Sans quoi, de vous mirer, n'ayez pas, ma poulette,
La curioſité.

SCAPIN ET PIERROT.

(AIR nouveau de Mademoiſelle S***.)

NOTRE miroir a la puiſſance
D'indiquer le mal & le bien;

Certaine de vogre innocence,
Prenez le ſans redouter rien.

ZAKI *prenant le miroir.*

Un auſſi long regard m'excède ;
Rempliſſez vîte mon eſpoir :
Me trouveriez-vous donc ſi laide,
Que je rougiſſe de me voir ?

Elle ſe regarde, & le miroir ſe ternit.

ZAKI *d'un air de dépit.*

(AIR : *Des Feuillantines.*)

O Dieu ! le vilain miroir !

PIERROT.

Qu'il eſt noir !

ZAKI.

Comment pourrait-on s'y voir ?

SCAPIN ET PIERROT.

Ah ! friponne ; que vous êtes !
On vous a.... on vous a conté fleurettes.

ZAKI.

(AIR : *V'là c' que c'eſt qu' d'aller au bois.*)

Ah ! taiſez-vous, mauvais railleur.

PIERROT.

Que ceci ſe paſſe en douceur.
Vantez à d'autres votre honneur ;
Mais ici, ma chère,
On n'y croira guère ;
Pour pénétrer au fond du cœur,
Ce miroir vaut un docteur.

Zaki ſort furieuſe.

SCENE VII.

SCAPIN, PIERROT.

PIERROT.

JAMAIS ſageſſe habita-t-elle
Avec un air ſi reſolu?

SCAPIN.

Ah ça, Pierrot, veux tu voir une belle
Dont j'aſſûre ici la vertu?

PIERROT.

(AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*)

QUEL eſt donc ce prodige là?
Amène-le vîte, de grace.

SCAPIN.

C'eſt une Nymphe d'Opéra....

(*Sans chanter.*)

PIERROT.

Ah! malheureux!...
Tu veux donc voir péter la glace?

SCAPIN.

(AIR : Du Vaudeville de *l'Iſle des Femmes.*)

JE ſoupçonne encor plus que toi
La vertu d'une Virtuoſe;
Mais j'aurais bien voulu, ma foi,
Faire pour elle quelque choſe;
Au poſte où le ſort nous a mis
Pour peu que la fortune penche,
Il faut avoir, en tout pays,
La favorite dans ſa manche.

PIERROT.

Il faut avoir, en tout pays,
La favorite dans ſa manche.

SCAPIN.

Je te laiſſe un moment ; je vais en diligence
La détromper de ce brillant eſpoir.
Je ne veux point, morbleu, qu'ici par imprudence
Ma danſeuſe s'expoſe à l'eſſai du miroir.
Scapin ſort.

SCENE VIII.

PIERROT, ZELMAIDE, ANAIS.

PIERROT.

(AIR : *L'avez-vous vu mon bien-aimé ?*)

JE ne manquerai pas d'emploi
Pour le Miroir Magique.
(*Zelmaïde s'avance avec Anaïs qui a ſon voile baiſſé.*)
Dans le lointain, bon ! j'apperçoi
Déjà quelque pratique.
Que veut ce minois enfantin ?

ZELMAIDE.

Je viens l'offrir à Favorin.

PIERROT.

Mais il a mis
A ſi haut prix
Son cœur !

ANAIS.

Je le réclame.

ZELMAIDE.

Oui, s'il n'eſt pas
Qu'à la vertu,
Monſieur, voilà ſa femme.
(*Elle relève le voile d'Anaïs.*)

ANAIS.

(AIR : *Vivons ſans fidélité.*)

MON ame eſt peu tendre,
Juſques à ce jour

A ſçu ſe défendre
Des traits de l'amour.

ZÉLMAÏDE.

C'eſt ce que ſa mere
Peut vous confirmer.
Ma fille ſçait plaire
Sans ſçavoir aimer.

PIERROT, ZELMAÏDE, ANAÏS.

Son
~~une peu tendre~~
Mon
Juſques à ce jour,
A ſçu ſe défendre
Des traits de l'amour.

PIERROT *à Anaïs.*

Si jamais, pour le Dieu d'amour,
Vous n'avez eu que de la haine,
Votre honneur ne doit point redouter le grand jour:
Approchez-vous, trop aimable inhumaine,
Regardez dans ce miroir là....

(*Anaïs regarde dans le miroir qui ſe ternit, & Pierrot rit aux éclats.*)

ANAÏS, *ſe jettant dans les bras de ſa mère.*

Où me cacher après cela?

ZELMAÏDE *avec fureur.*

(AIR: *N'allez pas dans la forêt noire.*)

OSE-T-ON faire un tel affront
A fille honnête & ſage?

ANAÏS.

La honte d'un pareil ſoupçon
Se peint ſur mon viſage.

ZELMAÏDE.

Ce taliſman
Eſt un méchant,
Un impoſteur;
Oui; ma fille a beaucoup d'honneur.

PIERROT, *ſérieuſement.*

Point tant d'emportement;
Je veux bien vous en croire :
Cependant,
Mon enfant,
Riant aux éclats.
Que la glace eſt noire!
Elles ſortent avec fureur.

SCENE IX.

PIERROT, SCAPIN, ZEHRA. (1)

SCAPIN,

(AIR : *Tyſon dormait dans un boccage.*)

VERS toi j'accours en diligence.

PIERROT.

Eh, pourquoi ce retour ſubit?

SCAPIN.

Pour Favorin, la bonne chance!
J'ai rencontré la pie au nid.
Dans cette fille de village,
J'ai trouvé notre vrai baſſot :
Regarde-la, mon cher Pierrot,
Qu'elle a la mine d'être ſage!

PIERROT.

Mais pour juger du fond des cœurs,
Les dehors ſont ſouvent trompeurs.

ZEHRA.

C'eſt dans nos bois qu'habite l'innocence.

PIERROT.

Je n'en crois rien.

(1) Zehra veut dire, en Arabe, *fleur* ou *ornement du monde*, & ce nom ſemblait fait pour l'actrice qui a joué ce rôle.

ZEHRA.

D'où vient ?

PIERROT.

Quelle apparence !
Le Dieu d'amour y fait sa résidence.

ZEHRA.

(AIR : *L'Amour est un enfant trompeur.*)

Je suis l'entretien des garçons ;
Je suis toujours seulette,
Assise à l'ombre des buissons
Disant la chansonnette ;
Et jamais une seule fois
Berger ne m'a trouvée au bois,
Y cherchant la noisette.

SCAPIN ET PIERROT.

Y cherchant la noisette.

PIERROT.

Pensez-y bien ; soyez sincère.
Par ce miroir nous apprendrons
Si jamais vous n'avez sçu faire
Que garder seule vos moutons.

ZEHRA, *hésitant.*

Sa glace trahirait le plus secret mystère ?

SCAPIN.

Elle apprend tout ; désir, baiser, faveur légère ;
Et nous vous en avertissons.

(AIR de Chardini : *Bon soir la compagnie.*)

A présent c'est à vous de voir
Si, de regarder au miroir,
Vous conservez l'envie.

ZEHRA.

Vous ne me causez nul effroi :
Mais, quoique très-sûre de moi,
Faisant la révérence.
Bon soir la Compagnie,
Bon soir,
Bon soir la Compagnie.

Scapin & Pierrot rient aux éclats.

SCENE X.

PIERROT, SCAPIN.

PIERROT.

EH! voilà donc cette rare perſonne
Dont tu prônais tant le vertu !
Mon pauvre ami, tu n'as pas la main bonne.

SCAPIN.

J'en demeure d'accord, & je ſuis confondu.

SCENE XI.

SCAPIN, PIERROT, LUZINE.

LUZINE à *Pierrot.*

(AIR : *Ce fut par la faute du ſort.*)

Eſt-ce ici le bureau d'Hymen ?

PIERROT.

Qu'y demandez-vous, ma charmante ?

LUZINE.

Pour épouſer le Favoſin,
A vous, Luzine ſe préſente.
S'il ſuffit, pour avoir la main,
D'être ſur-tout bien innocente ;
Faites vite votre examen,
Et délivrez-moi ma patente.

(*A Scapin & à Pierrot.*)

Oui, Meſſieurs, je voudrais, & le dis ſans détour,
De ces beaux lieux devenir la maîtreſſe.
Puis-je à quinze ans être admiſe au concours ?

SCAPIN.

Il en faut vingt ; la loi, ſur ce point, eſt expreſſe.

(AIR: Du Vaudeville de *la Revanche forcée.*)

MAIS il faudra bien que ſur l'âge
Il en rabatte tôt ou tard.

PIERROT.

De ce miroir, faiſons uſage,
Sur cet enfant, à tout haſard.

SCAPIN.

Oui; car je crois qu'avec cette ame franche,
Trompé dans mes deux premiers choix,
Mon chèr Pierrot, pour cette fois,
Je vais enfin prendre ici ma revanche.

PIERROT.

(AIR: *En quatre mots, je vais vous conter ça.*)

NOUS vous croyons bien innocente, mais
De ce cœur, n'avez-vous jamais
Senti troubler la paix?
Quelque enfilon, jeune & bon drille,
N'a-t-il pas oſé, ma fille,
Vous parler d'amour?

LUZINE.

Un beau Monſieur, qui rode en ce ſéjour,
Aimable & fait au tour,
Me pourſuit chaque jour;
Mais je m'enfuis, quand je le vois;
Je ne ſçais pas pourquoi.

SCAPIN.

(AIR: *Je n'couds, je n'couds, je n'couds guère.*)

C'EST une verve, ſur ma foi!

PIERROT à Scapin.

Tu n'es pas difficile, toi!

A Luzine.

Dans ce miroir, auprès de moi,
Regardez-vous, ma chère.

Luzine ſe regarde.

SCAPIN, *conſidérant la glace.*

Je n'vois, je n'vois, je n'vois guère
De tache au miroir.

PIERROT *mourant du bout du doigt.*

Ce point noir,
Ce point noir,
Trahit un mystère.

SCAPIN.

(AIR: *Quoi! ma voisine es-tu fâchée.*)

BON! cet enfant, au mariage,
Aura pensé!
C'est être, parbleu, pour son âge,
Bien avancé.

LUZINE.

Je désire qu'on me marie,
Et dès ce soir.

PIERROT ET SCAPIN.

On ne voit que trop cette envie
Dans le miroir.

(AIR: *La Comédie est un miroir.*)

LORSQU'ELLE épousa mon papa,
Maman fut-elle ridicule?

PIERROT.

Non; mais sur cet article-là
Favorin montre un grand scrupule.

LUZINE.

Des désirs, dans nos cœurs naissans,
Si vous condamnez l'innocence;
Depuis quinze jusqu'à vingt ans,
A quoi donc voulez-vous qu'on pense?

(*Elle sort.*)

SCENE XII.

PIERROT, SCAPIN.

PIERROT.

(AIR: *Chacun avec moi l'avouera.*)

AU Phœnix, il faut renoncer;
Après cela, plus d'espérance.

SCAPIN.

Nous ne faisons que commencer ?
Encor un peu de patience. (Hé.)
[illegible]
Dans cet essaim de jeunesses,
Trouver cet oiseau ?

PIERROT.

Que dis-tu ?
Presqu'en naissant... Hé ! il a des ailes.

SCENE XIII.

PIERROT, SCAPIN, FAVORIN.

FAVORIN.

AH ça, mes bons amis, vos soins ont-ils pour moi
Fait quelqu'heureuse découverte ?

SCAPIN.

Seigneur, nous l'avouerons, dans ce penible emploi,
Nous travaillons en pure perte.

(AIR : *Adieu paniers.*)

Sous jeunes filles ou femmes,
On a fait mirer tour-à-tour,
Tous les miroirs de ce séjour.

FAVORIN.

(*Sans chanter.*)
Hé bien ?

SCAPIN.

Adieu paniers, ce langage sont faites.

FAVORIN.

(AIR : *De la Croisée.*)

Mon projet me plaît, c'est assez ;
Et je prétends qu'il s'accomplisse ;
Que ma femme ait vingt ans passés,
Avec le cœur encor novice ;
Cherchez donc avec soin l'objet
Qui pourra répondre à mes vues.

PIERROT ET SCAPIN.

Pour le rencontrer, il faudrait,
Qu'il nous tombât des nues.

SCENE XIV.

UN GÉNIE, FAVORIN, PIERROT, SCAPIN.

PIERROT.

(AIR: *Du Pont Malon.*)

PRIEZ votre Génie
De contenter, sur ce point, votre envie :
Comment, sans diablerie,
Trouver ce trésor là ?

LE GÉNIE *sortant de dessous terre.*

Me voilà.

FAVORIN *le montrant aux autres.*

Le voilà !

PIERROT ET SCAPIN.

Le voilà !

Ils se prosternent devant le Génie.

LE GÉNIE.

(AIR: *Du menuet d'Exaudet.*)

TON projet
Te plaisait,
Je t'en blâme ;
Il était trop indiscret :
Eh ! comment en effet,
Découvrir une femme,
A vingt ans,
Sans amans,
Et dont l'ame,
N'eut même, jusqu'à ce jour,
Désiré, de l'amour,
La flamme ?
Oui : dans la nature humaine
Ce serait un phénomène.
Périsse, enfin,

Favorin,
Cette glace,
D'un espoir aussi trompeur
Effacer, dans ton cœur,
La trace !
A présent
Mon présent
Ne peut être,
Pour ton cœur d'aucun besoin,
Je me charge du soin
De te faire connaître
Un objet
Bien mieux fait
Pour te plaire,
Un jeune objet qui pourra
Satisfaire enfin ta
Chimère.

(Pierrot lui rend le miroir.)

(AIR : Des Bourgeois de Châtres.)

POUR remplir ton envie,
Mortel, en ce moment,
De l'aimable Zélie,
Je remplis l'enchantement.
Loin d'elle un long sommeil a chassé toute flamme :
Au même instant, ont dit les Dieux,
Le jour doit entrer dans ses yeux,
Et l'amour dans son ame.

(On voit monter de dessous le théâtre un lit de repos sur lequel Zelie est endormie.)

(Trait de symphonie.)

Adieu : soit fidèle à Zélie :
Et souviens-toi qu'une vaine grandeur
Embellit quelquefois la vie....
L'amour seul en fait le bonheur.

SCENE XV & *dernière.*

FAVORIN, ZÉLIE, PIERROT, SCAPIN.

FAVORIN.

(AIR: *Réveillez vous, &c.*)

RÉVEILLEZ-VOUS, belle Endormie,
Que vos yeux s'ouvrent au grand jour !
Jeune, & sûrement fort jolie,
Veillez à jamais pour l'amour.

Zélie paraît agitée, & elle chante en dormant.

ZÉLIE *rêvant.*

(AIR: *Tandis que tout sommeille.*)

Je te le dis encore...
Je ne vis que pour toi...

SCAPIN *à Pierrot.*

Quelle vertu, ma foi !

ZÉLIE.

Favorin, je t'adore.

PIERROT *à Scapin.*

Morbleu à ce feu
Passe le jeu !

SCAPIN *à Pierrot.*

Quelle ardeur la dévore !

FAVORIN, *avec transport.*

Est-il un plus parfait bonheur !

PIERROT *à Scapin.*

Comme une autre elle sent son cœur.

FAVORIN *à Zélie.*

Répète cet aveu flatteur...

ZÉLIE, *sommeillant.*

Favorin je t'adore.

Favorin se précipite, en entr'ouvrant la gaze, sur la main de Zélie & la baise : Zélie s'éveille, & témoigne un grand étonnement à la vue de Favorin qui l'aide à descendre du lit sur lequel elle reposait.

(AIR : *Comment goûter quelque repos.*)

QUEL objet vois-je à mon réveil?
Pourquoi mon ame en-elle émue?
Est-ce là l'amant, qu'à ma vue,
L'amour m'offrait dans mon sommeil?
En ce moment où je m'ignore,
Un mot va fixer mon destin:
Si ce n'est point là Favorin,
Amour, fais que je dorme encore.

FAVORIN.

C'est Favorin; oui, c'est lui-même
Qu'à tes pieds enchaîne l'amour.

ZÉLIE, *avec sentiment.*

Que je revois avec plaisir le jour,
Pour lui déclarer que je l'aime?

SCAPIN, *entraînant Pierrot dans un coin.*

(AIR des Quatre coins : *Voi comme il a l'air éveillé.*)

CE tendron, la vertu même
Dans une tour, vérouillé,
Aurait-il agi ce même,
S'il n'eut fesné ami sommeil?

PIERROT.

Si même quand il dort, il aime;
Qu'aurait-il donc fait, éveillé?

VAUDEVILLE.

(AIR nouveau de Mademoiselle Jeanne.)

SCAPIN.

FUTUR époux d'une fillette,
Qui te parait sage & discrette,
Es-tu curieux de sçavoir
Si tu fais une bonne emplette? (*Bis.*)
Il te faudrait notre miroir.

CHŒUR.

Il te faudrait, &c.

PIERROT.

SI les glaces de nos coquettes
Des mœurs étaient les interprêtes,

Elles ne voudraient point avoir
De ſoupirans à leurs toilettes. (*Bis.*)
Ou ſe paſſeraient de miroir.

CHŒUR.

Ou ſe paſſeraient de miroir.

FAVORIN *à Zélie.*

A préſent que l'Hymen me lie,
Je dois abjurer la manie
Que j'eus d'en vouloir trop ſçavoir.
A ta tendreſſe je me fié;
Je ne veux plus d'autre miroir. (*Bis.*)

CHŒUR.

Ah! N'ayez plus d'autre miroir.

ZÉLIE, *au Public.*

NOUS croyons nos pièces nouvelles,
Toujours parfaites, toujours belles,
C'eſt à vous à nous faire voir
Si nous avions bien jugé d'elles; (*Bis.*)
Votre goût nous ſert de miroir.

CHŒUR.

Votre goût nous ſert de miroir.

PIERROT, *au Public.*

DORNEVAL, Fuſelier, le Sage,
Ont mérité votre ſuffrage
En donnant jadis le *miroir*:
Que votre indulgence encourage
L'auteur qui retoucha l'ouvrage;
Venez quelques fois les y voir.

CHŒUR.

Venez quelques fois les y voir.

FIN.